ŒUVRES DE M. DE LA HARPE, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, ...

Jean François : de La Harpe, ...

Digitized by Google

6
N

BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario 158716577
Sala Grande
Scansia 26 Palchetto 3
N.° d'ord. 13

Digitized by Google

Plut XXVI 16
(1

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES

DE

M. DE LA HARPE.

TOME PREMIER.

Digitized by Google

AVIS.

CEUX qui acquerront cette Édition, ſont avertis que les ouvrages que l'Auteur publiera dans la ſuite, ſeront imprimés dans le même format & du même caractère, de maniere à faire ſuite aux volumes qui paraiſſent actuellement.

Digitized by Google

B 7042

ŒUVRES

DE

M. DE LA HARPE,

DE

L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

NOUVELLEMENT RECUEILLIES.

TOME PREMIER.

OUVRAGES DRAMATIQUES ET MORCEAUX RELATIFS A CE GENRE.

A PARIS,

Chez PISSOT, Libraire, Quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE.

Le ſuccès qu'eut cette Tragédie, dans ſa nouveauté, s'eſt toujours ſoutenu depuis; mais auſſi c'eſt de ce moment que s'eſt déchaînée contre l'Auteur cette foule d'ennemis, qui n'a ceſſé de le pourſuivre & de le calomnier dans ſa perſonne & dans ſes ouvrages.

Quoique Racine n'ait pas dédaigné dans ſes préfaces de répondre à ſes critiques, je ne me croirai point autoriſé à ſuivre cet exemple. Un grand Maître, tel que lui, éclaire l'Art Dramatique, en confondant ſes propres détracteurs, & ſes défenſes ſont des préceptes. Mais on ne verrait dans un Elève que l'amour-propre de l'Auteur qui juſtifie ſon Ouvrage. D'ailleurs la haine, quand elle eſt à un certain degré de violence, ne meſure plus ſes coups, & celle de mes ennemis était trop aveugle & trop furieuſe pour frapper juſte. Trouvant toujours la ſatyre dans les nombreuſes feuilles imprimées contre moi, je n'y ai preſque jamais trouvé la critique. Le but de mes Cenſeurs n'était pas tant de

Digitized by Google

montrer ce qu'il y avait de défectueux dans mes écrits, que de détruire ce qu'il pouvait y avoir de louable, & presque toujours leurs imputations étaient insoutenables. Rien ne le prouve mieux que les reproches qu'ils faisaient au *Comte de Warwic*. Il y trouvaient trois intérêts * (je ne plaisante point) & un style plein d'antithèses. Je n'ai point la prétention de me juger moi-même. Mais si le Public a reconnu quelque mérite dans ce coup-d'essai, qu'il a honoré de ses suffrages, il m'a semblé que c'est la simplicité & du sujet & du style. On dira peut-être que c'est par vengeance que je rappelle ces inepties de mes Censeurs; mais au moins j'imagine que cette vengeance est très-douce & très-permise.

Le Comte de Warwic a été traduit en plusieurs langues, joué à la Haye en Hollandais, & en Anglais au théâtre de *Drurylane*, & il a eu partout le même succès.

Je dois dire un mot de la pièce Anglaise, qui est plutôt une imitation qu'une traduction. L'in-

* Ces étranges assertions ont été imprimées dans *l'Année Littéraire*.

Digitized by Google

trigue & la conduite ſont abſolument les mêmes, à quelques changemens près, & ces changemens, je l'avoue, ne me paraiſſent pas heureux. Par exemple, Edouard, dans l'auteur Anglais, n'apprend qu'au Ve acte qu'Eliſabeth, dont il eſt amoureux, eſt la Maîtreſſe de Warwic. Il en réſulte que dans les deux premiers Actes il eſt moins intéreſſant, parce que ſes torts envers ſon ami & ſon bienfaiteur étant beaucoup moins graves, il a moins de remords, & que ſon rôle devient par conſéquent beaucoup moins théâtral. Joignez à cela qu'Edouard apprenant que Warwic eſt ſon rival, s'emporte en plaintes & en reproches très-mal fondés, puiſque Warwic ne peut avoir eu aucun tort en aimant Eliſabeth, que le Roi n'a recherchée que depuis le départ du Comte pour l'Ambaſſade de France.

Autre changement. Edouard au ſecond Acte reçoit Warwic en plein Conſeil. La queſtion de ſon mariage y eſt diſcutée entre les amis du jeune Prince & ceux du Comte, diſcuſſion néceſſairement froide devant les deux perſonnages intéreſſés, qui ſeuls ont droit d'occuper le ſpec-

tateur. D'ailleurs Edouard preſſé par Warwic eſt obligé de ſe défendre par des lieux communs ſur l'amour, qui ſeraient tout au plus ſupportables devant un confident; mais qui ſont déplacés & indécens dans un Conſeil. Il paraît que toutes ces convenances de l'Art Dramatique ont échappé à l'auteur Anglais, qui n'a ſongé qu'à faire une ſcène d'appareil.

Un changement qui paraîtra encore plus extraordinaire, c'eſt celui du IVe Acte. La révolution qui le termine a toujours produit le plus grand effet ſur notre ſcène. L'auteur Anglais ne la conſerve qu'en partie, ne la décide même pas, & lui ſubſtitue d'autres motifs. Ce n'eſt plus un mouvement de généroſité naturelle que Warwic fait éclater, devant ſon ami qui vient le tirer des fers, devant les Anglais prêts à le ſuivre. C'eſt une réflexion politique, un froid *a parté* dont Warwic ne s'aviſe qu'au moment où ſon ami Pembroke le quitte. » Arrête, Warwic. Ne te laiſſe pas précipiter par » la vengeance dans la route de la honte. » Si ma patrie implore le ſecours de Warwic, je » dois entendre ſa voix & la ſauver.... Pem-

» broke peut avoir des vues étrangères à moi,
» & l'adroite Marguerite auſſi... je ne puis
» être d'un autre parti que celui d'Eliſabeth.
» O ciel! dirige-moi dans ce que je vais en-
» treprendre.

Ainſi des ſoupçons injurieux à l'ami qui vient de délivrer Warwic, & la faibleſſe d'un amant vulgaire qui n'oſe déſobéir à ſa maîtreſſe, voilà ce que l'auteur Anglais ſubſtitue à un retour ſi naturel dans un grand cœur. Il a eu ſes raiſons ſans doute, mais il m'eſt impoſſible de les deviner.

A l'égard du ſtyle, il eſt totalement différent. Il paraît que le génie anglais exige, ſur le théâtre même, une diction toujours hériſſée de figures. Mais ce qui eſt certain, c'eſt que non-ſeulement ce ſtyle eſt l'oppoſé du naturel dans le dialogue dramatique, mais que la plûpart de ces métaphores ſont auſſi baſſes & auſſi triviales qu'elles ſont déplacées. Je doute que ſur notre théâtre on entendît volontiers Marguerite dire à Warwic : *Peut-être que les mets que vous avez préparés ne conviennent pas au goût trop délicat d'Edouard. Il dédaigne de goûter un banquet étranger;*

Digitized by Google

quelque savoureux qu'il puisse être, & n'aime que les mets de son choix.. & Warwic dire à Edouard: *qui a donné de la valeur à ce zéro* ? Ce zéro, c'est Edouard lui-même. Je ne crois pas que ces figures soient de bon goût, quelque part que ce soit, aux yeux des gens instruits.

N. B. Il y a eu un Warwic de feu Cahuzac, qui n'a eu qu'une représentation, & qui n'a jamais été imprimé. J'ignore s'il s'est conservé dans les dépôts de la Police ou de la Comédie. Mais je ne l'ai jamais vu.

Digitized by Google

LETTRE

A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

MONSIEUR,

QUOIQU'ÉLOIGNÉ du centre de notre littérature, vous en êtes toujours l'ame & l'honneur. Tous ceux qui font quelques pas dans cette carrière, où vous avez tant de fois triomphé, vous offrent en tribut les essais de leur jeunesse. En soumettant cet ouvrage à vos lumières, je ne fais que suivre la foule ; & si je puis m'en distinguer, ce n'est que par la sensibilité particulière qui m'a toujours attaché à vos écrits, & dont j'ai osé déja vous donner des témoignages.

Il est donc vrai, Monsieur, qu'il vient un tems où tous les hommes s'accordent pour être justes, où le cri de l'envie est étouffé par le cri de l'admiration, où l'on n'ose plus opposer la médiocrité qu'on méprise, au génie qu'on voudrait dégrader, où l'homme supérieur à son siècle est enfin à sa place. Ce sentiment unanime & victorieux qui détruit tous les autres intérêts, a quelque chose de sublime ; il me fait respecter l'humanité.

Tel est le rang où vous êtes parvenu, Monsieur ; tel est l'hommage universel que l'on vous rend aujourd'hui, & que méritent vos chefs-d'œu-

vres dans plusieurs genres, sur-tout dans le genre dramatique. Permettez-moi de discourir quelque tems avec vous sur cet art que j'aime, & dans lequel vous excellez. Quand on écrit à son maître, il faut s'instruire avec lui, lui proposer des réflexions & des doutes qu'il peut éclairer, plutôt que de lui adresser des louanges qui sont toujours fort au-dessous de lui.

Il n'est que trop vrai que le théâtre est depuis long-tems dans ses jours de décadence. Vous vous êtes placé à côté de nos maîtres, & tout le reste est bien loin de vous. On a même abusé de vos préceptes pour corrompre & détériorer l'art de la tragédie. Vous nous avez dit, que la pompe du spectacle ajoutait beaucoup à l'intérêt d'une action; vous avez recommandé cet accessoire trop négligé jusqu'à vous. Qu'est-il arrivé? On a fait de la tragédie une suite de tableaux mouvans; on a prodigué les événemens en représentation, les combats, les poignards, & l'on a fait des ouvrages dont tout le mérite était pour l'actrice ou le décorateur. On a voulu oublier ce que vous avez répété cent fois, que sans l'intérêt & le style, tous ces ornemens étrangers ne produisaient que l'effet d'un instant, & qu'il ne restait rien d'un ouvrage de cette espèce, quand la toile était tombée. J'entendais demander autour de moi, lorsqu'il s'agissait d'une pièce nouvelle: y a-t-il des coups de théâtre en grand nombre, des tirades pour l'actrice, des maximes, des déclamations? On se gardait bien de demander: les personnages disent-ils ce qu'ils doivent dire? L'action est-elle raisonnable? Le style est-il intéressant? Ces bagatelles étaient bonnes pour le vieux tems, &

Digitized by Google

l'on disait tout haut que *Britannicus*, donné aujourd'hui pour la première fois, serait à peine écouté.

C'est au milieu de tels discours & de tels préjugés, que j'ai osé concevoir & exécuter un drame de la plus grande simplicité. J'ai pensé que les événemens multipliés ne pouvaient tout au plus intéresser que la curiosité de l'esprit, & non la sensibilité de l'ame; que pour faire éprouver aux hommes rassemblés des émotions durables, il fallait développer devant eux une action simple, qui de momens en momens devînt plus intéressante; qu'il fallait imprimer profondément dans leurs cœurs les sentimens divers & successifs des personnages; que la tragédie n'était pas seulement le talent de faire agir les hommes sur la scène, mais encore celui de les faire. Oui, je ne craindrai pas de le répéter, l'éloquence seule peut animer la tragédie; c'est le caractère distinctif des grands maîtres; c'est le vôtre. Le mérite peut n'être pas bien grand, d'arranger une action vraisemblable; mais créer des hommes à qui l'on donne des passions qu'il faut peindre, répandre dans les discours qu'on leur prête, cet intérêt soutenu, cette chaleur qui donne à l'illusion l'air de la vérité, trouver, saisir ces sentimens qui s'échappent de l'ame, & que l'homme médiocre ne rencontre jamais; voilà le talent rare & supérieur, voilà le génie.

Quel don, Monsieur, que l'éloquence! c'est le plus beau présent de la nature. Elle fait pardonner tout, même la vérité. Et quel homme sait mieux que vous les réunir? Qui mieux que vous a su faire servir à notre instruction la science

Digitized by Google

de plaire & d'attendrir? Combien vous savez adoucir les hommes, afin qu'ils vous permettent de les éclairer! Peut-être est-il encore des ames ingrates & dures qui se refusent aux plaisirs que vous leur procurez, & qui cherchent les défauts de vos ouvrages, en essuyant les larmes que vous leur arrachez. Peut-être même me reprocheront-elles cette expression de ma reconnaissance. Pour moi je la crois dûe au grand homme qui cent fois a charmé les instans de ma vie, & qui m'a appris encore à pardonner à leur ingratitude.

Je serais trop heureux, Monsieur, si le plaisir qu'on goûte à la lecture de vos ouvrages, suffisait pour apprendre à les imiter. Sans prétendre à cette gloire, je me suis attaché du moins à pratiquer vos leçons. J'ai cherché la clarté dans le style, la simplicité dans la marche. J'ai déployé sur la scène l'ame grande & sensible de *Varvic*, & j'ai cru qu'avec cet avantage je serais bien malheureux, si j'avais besoin de ces ornemens si superflus, & que l'on croit si nécessaires. Ma jeunesse & quelques lueurs de cet ancien goût, qui pour n'être plus suivi, n'est pourtant pas oublié, m'ont fait accueillir du public avec cette indulgence qui récompense les efforts, & encourage les dispositions. On a applaudi au genre que j'avais choisi, bien plus qu'à mes talens. Il serait à souhaiter que cet accueil engageât tous ceux qui se disputent aujourd'hui la scène, à rentrer dans l'ancienne route, qui probablement est la plus sûre, & dans laquelle sans doute ils iraient bien plus loin que moi. C'est à vous, Monsieur, qui avez atteint le but,

Digitized by Google

& qui êtes assis sur vos trophées; c'est à vous à les ramener. Elevez encore votre voix; proposez leur de relire *Phédre & Cinna.* Moi je leur citerai *Mérope* & ces trois derniers actes de *Zaïre*, ces actes si admirables, où les développemens d'un cœur tendre & jaloux suffisent pour remplir la scène. J'entends toujours parler de coups de théâtre. Mais qu'est-ce que des coups de théâtre? sont-ce des exécutions sanglantes? non. Oreste dans *Andromaque* est épris d'Hermione: il vient d'obtenir l'assûrance de l'épouser, si Pyrrhus épouse la veuve d'Hector: Pyrrhus y semble déterminé: il a refusé de livrer Astianax, il sacrifie tout à sa Troyenne: Oreste nage dans la joie; arrive Pyrrhus; tout est changé: il est bravé; il revient à Hermione & livre Astianax; il invite Oreste à être témoin de son mariage. Oreste est frappé, & le spectateur avec lui. Voilà un coup de théâtre: il est d'un maître.

C'est ainsi qu'il faut que les événemens d'une pièce paraissent toujours le résultat des caractères, & non une machine fragile, dont on voit tous les ressorts dans la main de l'auteur. Mais c'est sur le style que nous avons sur-tout besoin de vos leçons. Si vous avez quelquefois placé dans une scène des réflexions rapides, presque toujours fondues dans la situation, on a prétendu dès-lors qu'il fallait, à votre exemple, faire entendre sur le théâtre toutes les vérités morales qu'on a pu dire depuis deux mille ans. On a fait de longues tirades bien traînantes, bien ennuyeuses, & sur-tout bien déplacées. On est convenu d'appeller cela des vers *saillans*, de

vers à retenir. Vous ne ſerez pas ſurpris, Monſieur, quand vous aurez lu cette tragédie, que pluſieurs perſonnes ſe ſoient plaintes de n'y pas trouver *de ces vers à retenir.* Je crois bien que vous m'en ſaurez bon gré. Quant à ces perſonnes dont je vous parle, je ſuis bien fâché de ne pouvoir les ſatisfaire ; mais je leur répondrai, & vous appuyerez mon avis ſans doute, que des vers de ſituation profondément ſentis, valent cent fois mieux que des vers faits par l'eſprit pour refroidir l'ame ; qu'enfin il faut préférer le ſtyle qui fait vivre un ouvrage, à celui qui fait briller l'acteur.

Combien de gens ignorent le mérite de ces vers ſimples & faciles, ſans inverſions, ſans épithètes, qui ſeuls font entendre une tragédie avec une ſatisfaction continue ! Je dirai plus ; quand cette ſimplicité eſt touchante, je la préfère aux plus grandes penſées.

Tout le monde connaît ces vers fameux de Corneille en parlant de Pompée.

Il (le ciel) a choiſi ſa mort pour ſervir dignement
D'une marque eternelle à ce grand changement,
Et devait cet honneur aux manes d'un tel homme,
D'emporter avec eux la liberté de Rome.

Cette penſée eſt grande ſans enflure; mais j'aimerais bien mieux avoir fait ces vers-ci d'Athalie, en parlant des flatteurs.

Digitized by Google

Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront bientôt haïr la vérité,
Vous peindront la vertu ſous une affreuſe image.
Hélas ! ils ont des rois égaré le plus ſage.

Quel intérêt de ſtyle! que ce ton eſt naïvement dramatique; & quand je ſonge que c'eſt un grand prêtre qui tient ce langage aux pieds d'un roi enfant qu'il va mettre ſur le trône, il me ſemble qu'on n'a jamais offert aux hommes un ſpectacle plus grand & plus pathétique.

Il faut dire de grandes choſes avec des termes ſimples. Tels ſont mes principes, Monſieur: c'eſt de vous que je les tiens. J'ajouterai qu'il ſerait bien cruel & bien injuſte, que ceux qui ont des principes contraires, ſe cruſſent en droit d'être mes ennemis. Je ſaiſis cette occaſion de me plaindre à vous publiquement des diſcours que la haine & la crédulité répandent ſur moi. Dans un monde où tout eſt de convention, où l'on marche au milieu de cent petites vanités qu'il faut craindre de heurter, j'ai été juſte & vrai. On m'en a fait un crime, & beaucoup de gens m'ont accuſé d'être méchant. parce que je n'avais pas la fauſſeté néceſſaire pour l'être. Il eſt également triſte & inconcevable d'être haï par une foule de perſonnes que l'on n'a jamais vues.

Des diſcuſſions littéraires, des intérêts d'un jour, doivent-ils produire des inimitiés ſi aveugles? Quoi! faudra-t-il toujours redire aux hommes: ne haiſſez jamais celui qui ne vous eſt pas connu, & que peut-être vous auriez aimé?

Digitized by Google

Au reſte, Monſieur, ces déſagrémens attachés aux arts de l'eſprit, n'affaibliront point l'amour que j'ai pour eux & qui eſt né avec moi. La reconnaiſſance que je dois aux bontés du public, me donnera de nouvelles forces, & développera peut-être en moi les talens qu'il a cru appercevoir. Peut-être ceux pour qui la lecture eſt un plaiſir utile & réel, en liſant ces faibles eſſais, ſeront attendris des ſentimens honnetes & vertueux que j'ai ſu quelquefois exprimer, & leur ame me ſaura gré d'avoir écrit. La mienne, vous le voyez, Monſieur, s'épanche devant vous avec liberté. Je ſuis toutes ſes impreſſions, ſans ſonger que j'abuſe de vos momens, que je vous occupe d'objets importans pour ma jeuneſſe, mais que votre expérience regarde d'un œjl bien différent. Vous avez prévu ou ſenti tout ce qui m'étonne ou m'irrite. Vous êtes à cette hauteur où tout parait illuſion & vanité. Auſſi je compte également ſur les conſeils de votre philoſophie, & ſur les lumières de votre goût.

Je ſuis, &c.

Digitized by Google

RÉPONSE
DE MONSIEUR DE VOLTAIRE.

De Ferney, ce 22 Déc. 1763.

APRES le plaiſir, Monſieur, que m'a fait votre tragédie, le plus grand que je puiſſe recevoir, eſt la lettre dont vous m'honorez. Vous êtes dans de bons principes, & votre pièce juſtifie bien tout ce que vous dites dans votre lettre. *Racine* (qui fut le premier qui eût du goût, comme *Corneille* fut le premier qui eût du génie,) l'admirable *Racine*, non aſſez admiré, penſait comme vous. La pompe du ſpectacle n'eſt une beauté, que quand elle fait une partie néceſſaire du ſujet; autrement ce n'eſt qu'une décoration. Les incidens ne ſont un mérite, que quand ils ſont naturels, & les déclamations ſont toujours puériles, ſur-tout quand elles ſont remplies d'enflure.

Vous vous applaudiſſez de n'avoir point de *vers à retenir*; & moi, Monſieur, je trouve que vous en avez fait beaucoup de ce genre, Les vers que je retiens le plus aiſément, ſont ceux où la maxime eſt tournée en ſentiment, où le poëte

Digitized by Google

cherche moins à paraître qu'à faire paraître ſon perſonnage, où l'on ne cherche point à étonner, où la nature parle, où l'on dit ce qu'on doit dire. Voilà les vers que j'aime: jugez ſi je ne dois pas être très-content de votre ouvrage.

Vous me paraiſſez avoir beaucoup de mérite: attendez-vous donc à beaucoup d'ennemis, Autrefois, dès qu'un homme avait fait un bon ouvrage, on allait dire au frère Vadeblé qu'il était Janſéniſte: le frère Vadeblé le diſait au père le Tellier, qui le diſait au roi. Aujourd'hui, faites une bonne tragédie, & l'on dira que vous êtes Athée. C'eſt un plaiſir de voir les pouilles que l'abbé d'Aubignac, prédicateur du roi, prodigue à l'auteur de *Cinna*. Il y a eu de tous tems des *Frerons* dans la littérature: mais on dit qu'il faut qu'il y ait des chenilles, parce que les roſſignols les mangent pour mieux chanter.

J'ai l'honneur d'être avec toute l'eſtime que vous méritez.

MONSIEUR

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur

VOLTAIRE.

Digitized by Google

LE COMTE DE VARVIC,

TRAGÉDIE.

Digitized by Google

ACTEURS.

ÉDOUARD D'YORC, Roi d'Angleterre.
MARGUERITE D'ANJOU, femme de Henri de Lancaſtre.
LE COMTE DE VARVIC.
ELISABETH.
SUFFOLC, Confident du Roi.
SUMMER, ami de Varvic.
NEVIL, Suivante de la Reine.
UN OFFICIER, GARDES, SOLDATS.

La Scène eſt à Londres.

Digitized by Google

LE COMTE DE VARVIC,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MARGUERITE, NEVIL.

NEVIL.

Quoi! lorſque les deſtins ont comblé vos revers,
Quand votre époux gémit dans l'opprobre des fers,
Lorſqu'Edouard enfin, heureux par vos déſaſtres,
S'aſſied inſolemment au trône des Lancaſtres,
Marguerite tranquille en ſon adverſité,
Conſerve ſur ſon front tant de ſérénité!
Quel eſpoir adoucit votre miſére affreuſe?

MARGUERITE.

Celui qui ſoutient ſeul une ame généreuſe,
Qui ſeul peut l'affermir contre les coups du ſort,
Et lui fait rejetter le ſecours de la mort;

Digitized by Google

Aliment néceſſaire à qui ſentit l'offenſe,
Seul bien des malheureux, l'eſpoir de la vengeance.

NEVIL.

Et comment cet eſpoir vous ſerait-il permis?
Le ſceptre eſt dans les mains de vos fiers ennemis.
Ils ne ſont plus ces temps où votre ame intrépide,
Soutenant les langueurs d'un Monarque timide,
De l'Anglais inquiet abaiſſait la fierté,
Le ſoumettait au frein de votre autorité;
Quand vous-même guidant des guerriers indociles,
Terraſſiez les auteurs des diſcordes civiles;
Quand de l'heureux Yorc qui nous opprime tous,
Le père audacieux ſuccombait ſous vos coups.
Hélas! tout eſt changé: malgré votre courage,
De ſes premiers bienfaits le ſort détruit l'ouvrage.
Yorc eſt triomphant, Lancaſtre eſt abattu.
Envain pour votre époux vous avez combattu.
Envain il a repris, encor plein d'épouvante,
Le ſceptre qui tombait de ſa main défaillante;
L'aſcendant de Varvic acheva vos malheurs.
Votre fils, cet objet de vos ſoins, de vos pleurs,
Traîne, loin des regards d'une mère avilie,
Sous les yeux des tyrans ſon enfance aſſervie,
Vous même priſonniere en ces murs odieux...

MARGUERITE.

Un plus doux avenir enfin s'ouvre à mes yeux.
Mes deſtins vont changer: mon cœur du moins s'en flatte.
Il faut que devant toi mon allégreſſe éclate.
Apprens ce qu'Edouard cache encore à ſa Cour,
Et ce que verra Londre avant la fin du jour.

Digitized by Google

Tu ſais qu'Eliſabeth à Varvic fut promiſe ;
Que prêt à s'éloigner des bords de la Tamiſe,
Il attendait ſa main....

NEVIL.

Eh ! bien ?

MARGUERITE.

Des nœuds ſecrets
Ce ſoir au jeune Yorc l'enchaînent pour jamais,
Et le peuple étonné de ſa grandeur ſoudaine,
Apprendra cet himen en connaiſſant ſa reine.

NEVIL.

O ! ciel ! que dites-vous ? Eh ! quoi ! lorſqu'aujourd'hui
Il brigue des Français l'alliance & l'appui ;
Lorſque, pour en donner une éclatante marque,
Il offre d'épouſer la ſœur de leur monarque,
Que Varvic en un mot, chargé de ce traité,
Aux rives de la Seine eſt encore arrêté,
L'imprudent Edouard, par un double parjure,
Prépare à tous les deux cette ſanglante injure.

MARGUERITE.

Oui, ce Prince entraîné par cet amour fatal,
Eſt de ſon bienfaiteur devenu le rival.
Envain Eliſabeth que cet himen accable,
Voudrait en rejetter la chaîne inſupportable.
Un père ambitieux, inſenſible à ſes pleurs,
Va la ſacrifier à l'attrait des grandeurs,
Et ſa fille aujourd'hui, victime couronnée,
Attend en frémiſſant ce funeſte himenée.
Voilà ce que j'ai ſu : des amis vigilans
Ont ſurpris ces ſecrets cachés aux courtiſans.

Digitized by Google

Penſes-tu que Varvic tout plein de ſa tendreſſe,
Se laiſſe impunément enlever ſa maîtreſſe ?
Se verra-t-il en butte au mépris des deux cours,
Sans venger à la fois ſa gloire & ſes amours ?
Connais-tu de Varvic l'impétueuſe audace ?
Ce guerrier ſi terrible, auteur de ma diſgrace,
Ce héros ſi vanté, dont les vaillantes mains,
Ont fait en ces climats le ſort des ſouverains,
Eſt orgueilleux, jaloux, fier autant qu'invincible,
Son cœur eſt généreux, mais il eſt inflexible.
Il dédaigne le trône, il ſe croit au-deſſus
De ces Rois par ſon bras protégés ou vaincus.
Tu le verras bientôt, aigri d'un tel outrage,
S'élever avec moi contre ſon propre ouvrage,
Arracher mon époux à la captivité,
Et ſignalant pour moi ſon courage irrité,
M'aider à ranimer, après tant de déſaſtres,
Les reſtes expirans du parti des Lancaſtres,
Ecraſer Edouard après l'avoir ſervi,
Et me rendre à la fois tout ce qu'il m'a ravi ;
Ou bien ſi de Varvic la valeur fortunée
Ne pouvait rien ici contre ma deſtinée,
Je gouterai du moins le plaiſir conſolant,
De voir mes ennemis, l'un l'autre s'accablant,
Victimes d'une guerre à tous les deux funeſte,
Répandre ſous mes yeux un ſang que je déteſte,
Et des maux qu'ils m'ont faits ſe diſputant les fruits,
Peut-être tous les deux l'un par l'autre détruits.

NEVIL.

Vous allez, dans l'ardeur qui toujours vous dévore,
En de nouveaux périls vous engager encore !

Digitized by Google

Vous allez tout braver pour ſervir un époux
Indigne également & du trône & de vous !

MARGUERITE.

Hélas ! de ſon malheur ne lui fais point un crime.
Je ſais qu'il s'endormit ſur le bord de l'abime.
Le ſceptre qu'il portait a fatigué ſon bras.
Il me laiſſe à venger des maux qu'il ne ſent pas.
Se livrant à ſon ſort en eſclave timide,
Inceſſamment plongé dans un calme ſtupide,
Il paraît ne ſentir, dans ſa triſte langueur,
Ni le poids de ſes fers, ni l'orgueil du vainqueur.
Eh ! bien, c'eſt donc à moi de laver ſon injure,
De ſoutenir ce rang que ſa faibleſſe abjure.
Eh ! que dis-je ? mon fils, l'idole de mon cœur,
M'offre de mes travaux un prix aſſez flatteur.
Si ma main le replace au trône de ſon père,
Un jour il connaîtra ce qu'il doit à ſa mère.
De combien de périls j'ai ſu le garantir !
Ce jour, ce jour hélas ! me fait encor frémir,
Où, d'un cruel vainqueur évitant la pourſuite
Seule & dans les forêts précipitant ma fuite,
Egarée, éperdue, & mon fils dans mes bras,
De momens en momens j'attendais le trépas.
Un brigand ſe préſente, & ſon avide joie
Brille dans ſes regards à l'aſpect de ſa proie.
Il eſt prêt à frapper : je reſtai ſans frayeur.
Un eſpoir imprévu vint ranimer mon cœur.
Sans guide, ſans ſecours, en ce lieu ſolitaire,
Je crus, j'oſai dans lui voir un dieu tutelaire.
» Tiens, approche, lui dis-je, (en lui montrant mon fils,
Qu'à peine ſoutenaient mes bras appeſantis)

» Oſe ſauver ton Prince, oſe ſauver ſa mère.
J'étonnai, j'attendris ce mortel ſanguinaire.
Mon intrépidité le rendit généreux,
Le ciel veillait alors ſur mon fils malheureux,
Ou bien le front des Rois que le deſtin accable,
Sous les traits du malheur ſemble plus reſpectable.
» Suivez-moi, me dit-il, & le fer à la main,
Portant mon fils de l'autre, il me fraye un chemin.
Et ce mortel abject, tout fier de ſon ouvrage,
Semblait en me ſauvant égaler mon courage.

NEVIL.

Ces périls retracés dans votre ſouvenir
Préſagent à ce fils un brillant avenir.
D'orages, de revers une enfance aſſiégée,
Par le ciel pourſuivie & par lui protégée,
A des traits ſi frappans fait connaître un mortel,
Objet des ſoins marqués d'un pouvoir éternel,
Et qui ſûr de ſa route & bravant les obſtacles,
Doit du ciel qui le guide attendre des miracles.
C'en était un ſans doute, alors qu'au fond des bois,
Un brigand conſerva l'héritier de nos Rois.
Il va vous en coûter peut-être davantage,
Pour ravir ſon enfance aux fers de l'eſclavage.
Edouard craint un nom chéri dans ces climats.
Les cœurs ambitieux ne s'attendriſſent pas.

MARGUERITE.

Le traité qu'aujourd'ui l'on fait avec la France
Doit de ma liberté me donner l'eſpérance.
Je vais voir Edouard : je ſais qu'il a promis
De fixer ma rançon & celle de mon fils.

Digitized by Google

Son cœur ne connaît point la fraude & l'artifice ;
Il eſt mon ennemi, mais je lui rends juſtice.
Yorc a des vertus, je dois en convenir ;
Il m'a ravi le trône & je dois l'en punir.
Edouard à mes yeux eſt toujours un rébelle.
Je ne diſcute point cette longue querelle,
Ces droits tant conteſtés & jamais éclaircis ;
Je défendrai les miens, mon époux & mon fils.
Ce ſont là mes devoirs, mes vœux, mon eſpérance.
J'irai chercher Varvic aux rives de la France ;
Il ſervira ma haine, & peut-être Louis
Va s'armer avec nous contre nos ennemis.
Peut-être ſon courroux.... mais Edouard s'avance.
Laiſſe-nous.

SCENE II.

EDOUARD, MARGUERITE, SUFFOLC, GARDES.

EDOUARD.

Vous avez ſouhaité ma préſence.
Quelque reſſentiment qui nous puiſſe animer,
Mon cœur eſt équitable & ſait vous eſtimer.
Si mon rang à vos vœux me permet de me rendre,
L'illuſtre Marguerite a droit de tout prétendre.

MARGUERITE.

En l'état où je ſuis, paraiſſant devant toi,
J'enviſage les maux accumulés ſur moi.
Je t'ai vu mon ſujet : j'ai marché ſouveraine
Dans ce même palais où ton pouvoir m'enchaîne.

Digitized by Google

Le deſtin l'a voulu : jouis de ſa faveur.
Mais ſi ton ame encore eſt ſenſible à l'honneur,
J'en réclame les loix, ſans demander grace.
Je ſais, ſans m'avilir, céder à ma diſgrace.
J'oſe attendre de toi mon fils, ma liberté.
Que l'un & l'autre ici ſoient garans du traité,
Qu'à la Cour de Louis Varvic a dû conclure ;
Tu dois les avouer ou t'avouer parjure.
Détermine le prix que je t'en dois donner.
Mon aſpect dès longtems a dû t'importuner.
Il trouble les douceurs d'un regne illégitime.
Il eſt dur de rougir devant ceux qu'on opprime.

EDOUARD.

Non, je ne rougis point d'avoir repris un rang
Que trop longtems Lancaſtre uſurpa ſur mon ſang.
Je ne veux point ici vous expliquer mes titres.
La haine & l'intérêt ſont d'injuſtes arbitres.
Et de quel droit enfin, vous, d'un ſang étranger,
Quand Londre me couronne, oſez-vous me juger?
De Naples & d'Anjou l'incertaine héritiere,
Devrait s'occuper moins du trône d'Angleterre,
Par le peuple & les grands Lancaſtre eſt condamné.
Vous n'êtes plus ici que fille de René,
Qu'une étrangere illuſtre, & non pas une Reine ;
D'un titre qui n'eſt plus ceſſez d'être ſi vaine.
Entre Louis & moi je ménage un traité,
Qui fixera l'inſtant de votre liberté.
Je le ſouhaite au moins ; mais je ne puis répondre
Des obſtacles nouveaux qui peuvent nous confondre.
Les intérêts des Rois coutent à démêler,
Et mon devoir n'eſt point de vous les révéler.

Digitized by Google

Attendez juſques-là ma volonté ſuprême.

MARGUERITE.

J'attends tout déſormais du ciel & de moi-même.
Je ne m'abaiſſe point juſqu'à prouver mes droits,
Et je ſais que le fer eſt la raiſon des Rois.
Tu crains que dans l'Europe on n'entende mes plaintes;
Mais je te puis ici porter d'autres atteintes.
Songe que dans ces murs un peuple factieux
Toujours prêt à pouſſer un cri ſéditieux,
Cruel dans ſes retours, extrême en ſes offenſes,
Peut encore à mon cœur préparer des vengeances,
Et m'offrir un plus sûr & plus facile appui,
Que ces Rois toujours lents à s'armer pour autrui.
Il faut ou m'immoler, ou me craindre ſans ceſſe.
Peut être rougis-tu d'accabler la faibleſſe
D'un ſexe qui ſouvent eſt dédaigné du tien;
Va, crois que Marguerite eſt au-deſſus du ſien.

EDOUARD.

Je vois à quel excès la fureur vous égare;
Mais ce n'eſt point à vous de me croire barbare.
Contre vous autrefois me guidant aux combats,
Mon père malheureux a trouvé le trépas.
Par des tributs ſanglants j'ai pu le ſatisfaire;
Je n'imputai ſa mort qu'aux hazards de la guerre.
Je ſais vous pardonner ces impuiſſans éclats,
Qui conſolent le faible & ne le vengent pas.
J'honore vos vertus, je l'avourai ſans feindre,
Je puis vous admirer, mais je ne puis vous craindre.
Calmez votre douleur auprès de votre fils,
Allez, ſon entretien va vous être permis.

Digitized by Google

Peut-être en le voyant votre reconnaiſſance
Avoûra que mon cœur a connu la clémence.

MARGUERITE.

Son état & le mien, ſes pleurs & mes regrets,
M'apprendront quel retour je dois à tes bienfaits.
Adieu.

SCENE III.

EDOUARD, SUFFOLC, GARDES.

EDOUARD.

Je plains les maux de cette ame irritée.
Ah ! prends pitié d'une ame encor plus tourmentée.
Cher ami, tout mon cœur eſt ouvert à tes yeux.
Tu l'as connu longtems & noble & vertueux.
Peut-être il l'eſt encore, & fait pour toujours l'être...
De moi-même à ce point l'amour eſt-il le maître ?
Cet amour juſqu'ici vainement combattu,
Dont rougit ma raiſon, dont frémit ma vertu,
Qui va marquer un terme à ma gloire flétrie,
Et qui pourtant hélas ! m'eſt plus cher que ma vie.
Tu dois t'en ſouvenir, tu ſais que dès le jour,
Où ces attraits nouveaux brillerent dans ma Cour,
J'éprouvai, je ſentis ce charme inexprimable,
Ces mouvemens ſoudains d'un penchant indomptable,
Ces premiers feux d'un cœur qui n'avait point aimé.
Surpris de mon état, de moi-même allarmé,
Je vis tous les dangers de ma folle tendreſſe.
Hélas ! ſans la dompter on connaît ſa faibleſſe.

Digitized by Google

Tu vois ce que j'ai fait; j'ai craint que dans ces lieux
Le retour de Varvic ne traversât mes vœux.
J'ai frémi de me voir confus à ſes approches
Expoſé ſans défenſe à ſes juſtes reproches.
Je hâte cet himen; j'ai voulu prévenir
Ce moment pour mon cœur ſi rude à ſoutenir,
Et ce cœur qui longtems trembla près de l'abîme,
Pour finir ſes combats, précipite ſon crime.

SUFFOLC.

Sans doute qu'aujourd'hui, prêt à former ces nœuds,
Vous en avez prévu les effets hazardeux.
L'amour excuſe tout, alors qu'il eſt extrême.
Votre ame en s'y livrant ſe condamne elle-même;
Mais l'objet qui pour lui vous fait tout oublier,
En partageant vos feux, doit les juſtifier.

EDOUARD.

L'aimable Eliſabeth, au printems de ſon âge,
Peut-être de l'amour ignorant le langage,
M'a fait voir juſqu'ici, dans ſa timidité,
Ce trouble intéreſſant qui ſied à la beauté:
Moi-même, je l'avoue, interdit devant elle,
Rougiſſant malgré moi de mon erreur nouvelle,
Commençant des diſcours que je n'achevais pas,
Je n'ai preſque parlé que par mon embarras.
Mais j'ai peine à penſer qu'une plus chere flamme
Ait ſurpris ſa jeuneſſe & me ferme ſon ame.
Elle a peu vu l'époux qui lui fut deſtiné.
On écoute ſans peine un amant couronné,
Offrant avec ſa main le ſceptre d'Angleterre;
Enfin je l'aime aſſez pour apprendre à lui plaire.

Digitized by Google

C'eſt Varvic qui produit mes troubles inquiets.
Je ſonge à ſon courroux & plus à ſes bienfaits.
Je détruis dans ſes mains les fruits de ſa prudence.
Je l'expoſe lui-même au mépris de la France;
Et qui ſait, dans l'ardeur de ſes reſſentimens,
Juſqu'où peuvent aller ſes fiers emportemens?

SUFFOLC.

Peut-être vos débats vont rallumer la guerre.

EDOUARD.

C'eſt un aſtre ſanglant qui luit ſur l'Angleterre.
De Lancaſtre & d'Yorc les partis oppoſés,
Ont fait couler le ſang des peuples écraſés.
L'Anglais environné du meurtre & des ravages,
A compté juſqu'ici ſes jours par des orages.
A peine il ſemble enfin goûter quelque repos;
Faut-il que je l'expoſe à des malheurs nouveaux!
C'eſt en toi, cher Suffolc, que mon eſpoir réſide.
Qu'aux remparts de Paris mon intérêt te guide.
Vole & préviens Varvic; ne lui déguiſe rien.
Va, mon cœur n'eſt pas fait pour abuſer le ſien.
Peins lui tout mon amour & toute mon ivreſſe;
Et ſi ſon amitié pardonne ma faibleſſe,
Qu'il éleve ſes vœux à l'himen de ma ſœur;
Que ce nœud de plus près l'attache à ma grandeur.
Toujours l'ambition fut ſa premiere idole;
L'amour n'eſt à ſes yeux qu'un preſtige frivole.
Eliſabeth ſur lui n'a point cet aſcendant
Qui ſemble humilier un cœur indépendant,
Qui ſubjugue le mien trop fléxible & trop tendre.
A des nœuds plus brillans ſon orgueil va prétendre.

Digitized by Google

Oui, j'oſe l'eſpérer.

SUFFOLC.

Mais Louis irrité
De voir rompre l'himen entre vous arrêté,
Peut demander bientôt raiſon de cette injure.

EDOUARD.

Sans cet himen forcé la paix peut ſe conclure.
Trop occupé lui-même en ſes propres états,
Il n'ira point donner le ſignal des combats.
Fameux par l'artifice & non par la victoire,
Jaloux de la puiſſance & non pas de la gloire,
Ce prince malheureux dans le ſein de la paix,
Eſt accablé du ſoin d'opprimer ſes ſujets;
Et pour aſſurer mieux la paix où je l'invite,
Je prétends ſans rançon lui rendre Marguerite.
De Lancaſtre en mes mains je retiendrai le fils,
Rejetton dangereux, cher à mes ennemis.
Toi, ne perds point de temps.

SCENE IV.

EDOUARD, SUFFOLC, UN OFFICIER, GARDES.

L'OFFICIER.

SEIGNEUR, Varvic arrive.
Le peuple impatient s'empreſſe ſur la rive.
On veut voir ce héros trop longtems attendu,
Que l'Europe contemple, & qui nous eſt rendu.

Digitized by Google

EDOUARD.

(*l'Officier ſort.*)

Il ſuffit. Laiſſez-nous. O ciel! quel coup de foudre!
Que pourrai-je lui dire, & que dois-je réſoudre?
Varvic eſt dans ces lieux! ô! ſoins trop ſuperflus!
D'une vaine prudence ô! projets confondus!
Allons; à ſes regards avant que de paraître,
Ami, viens éclairer, viens affermir ton maître.
Il eſt ſenſible, il aime, il ſe juge... ah! ce cœur,
Qui de ſes paſſions voudrait être vainqueur,
Qui reſpecte Varvic, qui le craint & qui l'aime.
N'oubliera pas, crois-moi, ce qu'il doit à ſoi-même;
Et que parmi les maux qui cauſent mon effroi,
Le malheur d'être injuſte eſt le plus grand pour moi.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VARVIC, SUMMER.

VARVIC.

Je ne m'en défens pas : ces tranſports, cet hommage,
Tout ce peuple à l'envi volant ſur le rivage,
Prêtent un nouveau charme à mes félicités.
Ces tributs ſont bien doux, quand ils ſont mérités.
J'ai placé ſur le trône un Roi digne de l'être.
Londre ne verra plus ſon mépriſable maître,
Henri dans la langueur tombé preſque en naiſſant,
Et d'une épouſe altière eſclave obéiſſant.
Entre deux nations rivales & hautaines,
Ma prudence du moins a ſuſpendu les haines.
Louis à notre Roi vient d'accorder ſa ſœur.
Du trône d'Angleterre à peine poſſeſſeur,
Edouard, par mes ſoins, ne craint plus que la France
S'efforce de troubler ſa nouvelle puiſſance.
Voilà ce que j'ai fait, Summer, & je me vois
L'arbitre, la terreur & le ſoutien des Rois.

SUMMER.

Tous ces titres brillans vont s'embellir encore
Des faveurs dont l'amour vous comble & vous honore,

Digitized by Google

L'himen d'Eliſabeth promis à votre ardeur...

VARVIC.

L'amour qu'elle m'inſpire eſt digne d'un grand cœur.
Sur le point de former cette union ſi belle,
L'intérêt de mon Roi ſoudain m'éloigne d'elle.
Je reviens à ſes pieds plus grand, plus glorieux.
Quelqu'un vient. C'eſt le Roi qui marche vers ces lieux.
Cours chez Eliſabeth. Mon ame impatiente
Veut hâter le moment de revoir mon amante.

SCENE II.

EDOUARD, VARVIC, GARDES.

VARVIC.

Vos deſſeins ſont remplis, vos vœux ſont ſatisfaits,
Sire, j'apporte ici l'alliance & la paix.
L'himen y joint ſes nœuds; une illuſtre Princeſſe
Digne, par les vertus dont brille ſa jeuneſſe,
De fonder l'union de deux Rois tels que vous,
Va traverſer les mers pour chercher ſon époux.
Louis me l'a promis, & votre ami fidèle,
Varvic eſt trop heureux de vous prouver ſon zèle
Par des ſoins vigilans autant que par ſon bras,
Et dans la Cour des Rois comme dans les combats.

EDOUARD.

Je ſais ce que mon cœur doit de reconnaiſſance
A ce zèle conſtant qui fonde ma puiſſance.

Digitized by Google

Mais, pour ne rien cacher de l'état où je ſuis,
Le ſort ne permet pas que j'en goûte les fruits.
Je ſerai, ſans former cette chaîne étrangère,
Allié de Louis, mais non pas ſon beau-frère.

VARVIC.

Comment!... daignez du moins m'expliquer ce diſcours.
De vos premiers deſſeins qui peut troubler le cours?
Quoi! les oubliez-vous? & la France offenſée
Verra-t-elle...

EDOUARD.

En un mot j'ai changé de penſée.
Je ne puis à ce point forcer mes ſentimens.

VARVIC.

Mais ſongez que Louis a reçu vos ſermens,
Que j'ai reçu les ſiens, & que Varvic peut-être
N'eſt pas un vain garant de la foi de ſon maître.

EDOUARD.

Si je romps cet himen entre nous préparé,
J'en dois compte à Louis & je le lui rendrai.
Mais de ces triſtes nœuds mon ame détournée,
Etablit ſes projets ſur une autre himenée.
Il n'y faut plus penſer.

VARVIC.

Et quels nœuds aujourd'hui
Vous peuvent aſſurer un plus ſolide appui?
Quel traité plus utile...

EDOUARD.

Eh ! quoi ! la politique
M'impoſera toujours un fardeau tyrannique,
Et des loix qu'elle dicte eſclave ambitieux,
Je ſerai toujours grand, ſans jamais être heureux !
Je déteſte ces loix & mon cœur les abjure.

VARVIC.

Qu'entends-je ? eſt-ce l'amour qui vous rendrait parjure?
Quoi ! de vos ennemis à peine encor vainqueur,
Le trône a-t-il déjà corrompu votre cœur ?
Edouard écoutant de frivoles tendreſſes,
S'eſt-il déjà permis de ſentir des faibleſſes?
Et parmi les périls renaiſſans chaque jour,
Avez-vous donc appris à céder à l'amour?
Ce n'eſt point à ces traits qu'on doit vous reconnaître.
Un moment à ce point n'a pu changer mon maître.
Non, je ne le crois pas, & ſans doute ſon cœur,
A la voix d'un ami, va ſentir ſon erreur.

EDOUARD.

à part. *haut.*
Ah ! je ſuis déchiré. Non, Varvic, cette flamme,
J'oſe au moins m'en flatter, n'a point flétri mon ame,
Et vous devez penſer que ce cœur malheureux,
Ce cœur faible une fois eſt encor généreux.
Non, monté ſur un trône entouré de ruines,
Et des feux mal éteints des guerres inteſtines,
Je ne me livre point à ces égaremens,
Des Princes amollis lâches amuſemens.
D'un ſentiment profond j'éprouve la puiſſance,
Votre ſeule amitié me rend quelqu'eſpérance.

Digitized by Google

Varvic ! ah ! ſi pour moi... vous ſaurez mes deſſeins,
Et vous-même aujourd'hui réglerez mes deſtins.

SCENE III.

VARVIC, *ſeul.*

O ! ciel ! à ce retour aurais-je dû m'attendre ?
Quel eſt ce changement que je ne puis comprendre ?
Quel objet tout-à-coup a donc ſurpris ſa foi ?
Me trompé-je ? La Reine avance ici vers moi :
Quoi ! de ſon ennemi cherche-t-elle la vue ?

SCENE IV.

MARGUERITE, VARVIC.

MARGUERITE.

Mon approche en ces lieux eſt ſans doute imprévue.
Vous êtes étonné qu'au ſein de mon malheur,
Je puiſſe ſans frémir en aborder l'auteur.
Mais un motif preſſant auprès de vous m'amène.
Je vous vois revenu des rives de la Seine,
Et ſans doute vos ſoins achèvent le traité.
M'apprendrez-vous au moins quel eſpoir m'eſt reſté ?
Si l'on finit mes maux, ſi Louis s'intéreſſe
A la captivité d'une triſte Princeſſe ?
Aux intérêts nouveaux à vous ſeul confiés,
Mon fils & mon époux ſont-ils ſacrifiés ?

VARVIC.

Vous ſaurez votre ſort, il dépend de mon maître,
Mais ce traité, Madame, eſt incertain peut-être.
Un jour, vous le ſavez, apporte quelquefois
D'étranges changemens dans les projets des Rois.

MARGUERITE.

Edouard pourrait-il rejetter l'alliance
Que lui-même par vous propoſait à la France?
On dit que dans ſon cœur l'amour le plus ardent
Prend depuis quelques jours un ſuprême aſcendant.
Pourriez-vous l'ignorer?

VARVIC. *A part,*

Que faut-il que je penſe?
A-t-il fait de ſes feux éclater l'imprudence?

MARGUERITE.

On dit plus, & peut-être allez-vous en douter;
On dit que cet objet qu'il eût dû reſpecter,
Devait s'unir bientôt par un nœud plus proſpère,
Au plus grand des guerriers qu'ait produit l'Angleterre,
A qui même Edouard doit toute ſa grandeur;
Qu'Edouard lâchement trahit ſon bienfaiteur;
Que pour prix de ſon zêle & d'une foi conſtante,
Il lui ravit enfin ſa femme & ſon amante:
Ce ſont-là ſes projets, ſes vœux & ſon eſpoir,
Et c'eſt Eliſabeth qu'il épouſe ce ſoir.

VARVIC.

Eliſabeth: ô! ciel!... Non, je ne le puis croire.
Le Roi conſerve encore quelque ſoin de ſa gloire.

Digitized by Google

On n'eſt pas à ce point lâche, perfide, ingrat.
Il ne veut point ſe perdre & lui-même & l'Etat.
Il ſait ce que je puis, il connaît mon courage.
Edouard juſques-là n'a pas pouſſé l'outrage.
Il ne l'a pas oſé.

MARGUERITE.

Bientôt vous connaîtrez
Si j'en crois ſur ce point des bruits mal aſſurés.
Bientôt...

VARVIC.

Je puis dumoins ſoupçonner votre haine.
Vous voulez que vers vous la fureur me ramène.
Vous venez dans mon cœur enfoncer le poignard...
Mais la confuſion, le trouble d'Edouard...
De tant d'ingratitude, ô! ciel! eſt-on capable?

MARGUERITE.

Pourquoi trouveriez-vous ce récit incroyable?
Lorſque l'on a trahi ſon Prince & ſon devoir,
Voilà, voilà le prix qu'on en doit recevoir.
Si Varvic eût ſuivi de plus juſtes maximes,
S'il eût cherché pour moi des exploits légitimes,
Il me connaît aſſez pour croire que mon cœur
D'un plus digne retour eût payé ſa valeur.
Adieu. Dans peu d'inſtant vous pourrez reconnaître
Ce qu'a produit pour vous le choix d'un nouveau maître.
Vous apprendrez bientôt qui vous deviez ſervir;
Vous apprendrez dumoins qui vous devez haïr.
Je rends grace aux deſtins. Oui, leur faveur commence
A me faire aujourd'hui goûter quelque vengeance;

Digitized by Google

Et j'ai vu l'ennemi qui combattit ſon Roi,
Puni par un ingrat qu'il ſervit contre moi.

SCENE V.

VARVIC, *ſeul.*

Je rejette un ſoupçon peut-être légitime.
Ah! mon cœur n'eſt pas fait pour concevoir un crime.
Je n'ai pas dû penſer, quand j'allais le ſervir,
Que mon Roi, mon ami fût prêt à me trahir.

SCENE VI.

VARVIC, SUMMER.

SUMMER.

Oserai-je annoncer ce que je viens d'apprendre?
Eliſabeth....

VARVIC.

Arrête... ah! je crains de t'entendre.
Tu viens pour confirmer ces horribles récits...
Eh! bien? Eliſabeth? ... acheve... je frémis.

SUMMER.

Eliſabeth, Seigneur, va vous être ravie.
C'eſt d'elle que j'ai ſu toute la perfidie,
Les indignes complots préparés contre vous.
Edouard veut ce ſoir devenir ſon époux,

Digitized by Google

Et ſon père ébloui de ce rang ſi funeſte,
Abandonne ſa fille aux nœuds qu'elle déteſte.
Elle cherche l'inſtant de vous entretenir.

VARVIC.

De cet excès d'horreur je ne puis revenir.
Allons, je ne prends plus que ma rage pour guide,
Et je veux qu'Edouard... je l'aimais le perfide.
Je ſens pour le haïr qu'il en coûte à mon cœur.
Peut-on pouſſer plus loin la fourbe & la noirceur?

SUMMER.

Il ne peut ſans vous perdre obtenir ce qu'il aime.
Il doit vous redouter; redoutez-le lui-même.
Si de vos intérêts vous écoutez la loi...

VARVIC.

Que d'affronts réunis! étaient-ils faits pour moi?
Ah! qu'un vil courtiſan, qu'un père impitoyable,
Envers ſa fille & moi ſe ſoit rendu coupable,
Qu'il ait conçu l'eſpoir, en me manquant de foi,
De briller près du trône à côté de ſon Roi.
J'excuſe avec mépris ſa baſſe complaiſance;
Je le dédaigne trop pour en tirer vengeance.
Mais que plus criminel & plus lâche en effet,
Edouard ſans rougir... il le veut, c'en eſt fait.
O! toi, par tant d'amour à mon ſort enchaînée,
O! chere Eliſabeth à mes vœux deſtinée:
Cieux, témoins des tranſports de Varvic outragé,
Je jure ici par vous que je ſerai vengé.
Entendez le ſerment que ma bouche prononce,
Signal affreux des maux que ma fureur annonce.

Digitized by Google

SCENE VII.

VARVIC, ELISABETH.

VARVIC.

AH! Madame, venez enflâmer mon courroux.
Mon amour, ma vengeance avaient beſoin de vous.
Tous deux en vous voyant s'irritent dans mon ame.
J'ai ſu de mon rival l'audacieuſe flamme,
J'ai ſu tous ſes projets, & je connois trop bien
Les vertus de ce cœur qui triompha du mien,
Pour croire qu'il ait pu, s'aviliſſant lui-même,
Sacrifier Varvic à la grandeur ſuprême.
Un lâche à ſon amour allait vous immoler.
Varvic eſt près de vous, c'eſt à lui de trembler.
Le ciel m'a ramené pour prévenir le crime.
Ne craignez plus qu'ici ſon pouvoir vous opprime.
C'eſt moi qui vous défends, moi qui veille ſur vous,
Moi qui ſuis votre appui, votre amant, votre époux.
Votre vengeur encore, & vous allez connaître
Si Varvic aiſément eſt le jouet d'un traître,
S'il eſt ou dangereux, ou ſenſible à demi,
S'il confond un ingrat comme il ſert un ami.

ELISABETH.

De mon père, il eſt vrai, l'injuſte tyrannie
A ces triſtes liens a condamné ma vie,
Et mon cœur loin de vous vous adreſſait hélas!
Des regrets impuiſſans que vous n'entendiez pas.
Je demandais Varvic : dans mon impatience,
Ma voix vous appellait des rives de la France,

Digitized by Google

Et votre Eliſabeth, dans l'horreur de ſon ſort,
Au défaut de Varvic eût imploré la mort.
Enfin je vous revois, vous eſſuyez mes larmes.
Je ne puis cependant vous cacher mes allarmes.
Je crains que le tranſport de ce cœur indompté
Avec trop d'imprudence ici n'ait éclaté.
On ne peut d'Edouard ignorer les tendreſſes.
Les maîtres des humains cachent-ils leurs faibleſſes?
Toujours des yeux perçans ſont ouverts à la Cour.
Croyez qu'inſtruits déjà de ce fatal amour,
Vos détracteurs ſecrets (vous en avez ſans doute)
Veulent ſur vos débris ſe frayer une route;
Et pour perdre un héros toujours craint ou haï,
Il ſuffit d'un Roi faible & d'un lâche ennemi.

VARVIC.

Moi! garder le ſilence! & pourquoi me contraindre?
Quand je ſuis offenſé, c'eſt moi que l'on doit craindre.
Et quel péril encor pouvez-vous redouter?
Un pouvoir que j'ai fait peut-il m'épouvanter?
Me verrai-je braver aux yeux de l'Angleterre?
On dira que Varvic ſi vanté dans la guerre,
Ce mortel renommé, fameux par tant d'exploits,
Qui créa, qui ſervit, qui détruiſit des Rois,
Infidèle à ſa gloire autant qu'à ſa tendreſſe,
N'a ſu ni conſerver, ni venger ſa maîtreſſe!
Je rougis d'y penſer: non, non, je puis encor
Diſpoſer de l'Etat & commander au ſort,
A Lancaſtre abattu rendre ſon héritage,
Renverſer Edouard & briſer mon ouvrage.

Digitized by Google

ELISABETH.

Varvic ! ah ! cher amant ! hélas ! il m'eſt bien doux
De ſentir à quel point je puis régner ſur vous.
C'eſt mon ſeul intérêt que votre amour embraſſe ;
C'eſt pour moi qu'il frémit, c'eſt pour moi qu'il menace.
A mon cœur éperdu vous rendez le repos ;
Eh ! connaît-on la crainte à côté d'un héros ?
Mais pourquoi préſenter à mon ame attendrie
Le ſpectacle effrayant des maux de ma patrie ?
Quoi ! ne pouvez-vous rien ſur le cœur d'Edouard,
Sans aller de la guerre arborer l'étendart ?
Un ami tel que vous n'a-t-il pas droit d'attendre
Que ſa préſence ſeule...

VARVIC.

Eh ! qu'en puis-je prétendre ?
N'a-t-il pas devant moi hautement abjuré
Cet himen glorieux par moi ſeul préparé ?
Il ſuit aveuglément ſes amoureux caprices.
Envers moi, s'il ſe peut, comptez ſes injuſtices,
Et les crimes d'un cœur à ſon amour ſoumis,
Pour qui tous les devoirs ſemblent anéantis.
Tandis que loin de vous pour lui, pour ſa puiſſance,
Je m'expoſe aux tourmens d'une cruelle abſence,
Que fait-il cependant ? Comment m'a-t-il traité ?
Il me rend le jouet de ſa légèreté.
Il me fait vainement engager ma parole,
Et ſigner un traité frauduleux & frivole.
C'eſt peu. Qui choiſit-il enfin pour m'outrager ?
Non, ſans frémir encor je ne puis y ſonger.
C'eſt l'objet, le ſeul bien dont mon ame eſt jalouſe,
Le prix de mes travaux, c'eſt vous, c'eſt mon épouſe.

Digitized by Google

Ah! cet enchaînement, ce tissu de noirceurs,
Ajoute à chaque instant à mes justes fureurs.
Il en verra l'effet: il faut qu'il soit terrible,
Je suis, je suis encor ce Varvic invincible.
J'ai pour moi l'équité, mon nom & mes exploits.
Je paraîtrai dans Londre, on entendra ma voix.
On verra d'un côté l'appui de l'Angleterre,
Varvic de ses travaux demandant le salaire,
Indigné des affronts qu'il n'a pas mérités,
Et de l'ingrat Yorc contant les lâchetés:
Et de l'autre on verra, confus en ma présence,
Edouard aux grandeurs porté par ma vaillance,
Qui sans moi dans l'exil où la captivité
Cacherait sa misère & son obscurité.
Ce peuple est généreux, il m'aime & l'on m'offense,
Entre Edouard & moi pensez-vous qu'il balance?

ELISABETH.

Ecoutez-moi, Varvic, votre cœur ulcéré,
Dans ses emportemens est peut-être égaré.
Je ne puis croire encore Edouard inflexible.
A la gloire, aux vertus vous l'aviez vu sensible.
Sans doute il ne sait pas, en demandant ma foi,
Combien ce joug brillant serait affreux pour moi.
Mes larmes n'ont coulé que sous les yeux d'un père.
J'ai craint de trop braver les traits de sa colère,
Si devant Edouard j'eusse attesté nos nœuds;
Si j'avais avoué que ce cœur généreux
Se plaît à préférer, acceptant votre hommage,
Le héros bienfaiteur au Prince son ouvrage,
Et que fier de s'unir à vos nobles destins,
Il voit dans son amant le premier des humains.

Digitized by Google

Mais j'oſerai parler : on ſaura mes promeſſes.
J'avoûrai ſans rougir l'excès de mes tendreſſes.
J'avoûrai que l'inſtant où j'irais à l'autel,
Serait pour moi l'arrêt d'un malheur éternel.
Et quel homme incapable en ſa rage inhumaine,
Au défaut de l'amour veut mériter la haine,
Et s'aſſurer du moins cet horrible plaiſir
De déchirer un cœur qu'il n'a pu conquérir ?
Edouard, croyez-moi, n'a point ce caractère.
Laiſſez de vos deſtins, ma voix dépoſitaire ;
Laiſſez-moi balancer les vœux de deux grands cœurs.
Que Varvic, modérant ſes bouillantes fureurs,
Dépoſe entre mes mains, s'il daigne ici m'en croire,
L'intérêt de ſes feux & celui de ſa gloire.

VARVIC.

Edouard, je le vois, ne vous eſt pas connu.
Dans le fond de ſon cœur j'ai déjà tout perdu.
Peut-être dès longtems je lui portais ombrage.
En rompant un traité dont j'ai fait mon ouvrage,
Il prétend annoncer ma chûte au peuple Anglais.
Mon abſence aux complots ouvrait un libre accès ;
De ceux qu'on a formés je reconnais la trace.
C'eſt ainſi qu'à la Cour commence la diſgrace.
Je prévois tous les coups que je vais eſſuyer.
Décheoir du premier rang, c'eſt tomber au dernier.
A des pareils revers la faveur eſt ſoumiſe,
Et peut-être déjà ma dépouille eſt promiſe.
Mais cet eſpoir encor peut être confondu.
Je ne tomberai pas ſans avoir combattu.
L'Anglais indépendant & libre autant que brave,
Des caprices de cour ne fut jamais eſclave.

Digitized by Google

Nous ne l'avons point vu régler juſqu'à ce jour
Sur la faveur des Rois ſa haine ou ſon amour.
Contre un tel préjugé ſon ame eſt aguerrie ;
Souvent contre le trône il défend la patrie.
Ses Rois le ſavent trop. Ce peuple citoyen
Oſe attaquer leur choix & ſoutenir le ſien.
Nul à ſes Souverains ne rend autant d'hommage ;
Mais ſous ces vains reſpects conſacrés par l'uſage,
Il garde une fierté qu'ils craignent d'éprouver ;
Il les ſert à genoux ; mais il ſait les braver.

ELISABETH.

Oui ! je ſais ce qu'il peut ; que de maux, que de crimes
Produiront des fureurs qu'il croira légitimes !
Prévenons ce déſaſtre, & ne préſentez plus
Un avenir horrible à mes ſens éperdus.
Laiſſez-vous déſarmer à ma voix ſuppliante,
Et cédez, ſans rougir, aux pleurs de votre amante.

VARVIC.

Eh bien, vous le voulez, & pour quelques moments
Je ſuſpendrai l'ardeur de mes reſſentimens ;
Vous ſeule ſur mon ame avez pris cet empire ;
Mais ſi n'écoutant rien que l'ardeur qui l'inſpire,
Edouard aujourd'hui perſiſte à m'outrager,
Je ne le connais plus, & je cours me venger.

Fin du ſecond Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MARGUERITE, NEVIL.

MARGUERITE.

Tout ſemble confirmer l'eſpoir dont je me flatte.
Entre mes ennemis déjà la haine éclate.
Varvic eſt furieux, & mon adreſſe encor
A ſu de ſon courroux échauffer le tranſport.
Je ſaurai faire plus : je ſaurai le conduire.
J'ai frémi d'un projet dont on vient de m'inſtruire.
Il veut voir Edouard : ce fatal entretien
Pourrait anéantir mon eſpoir & le ſien.
Le Comte eſt violent, & ſa ſuperbe audace
Brûle de prodiguer l'injure & la menace.
Mais contre un ennemi c'eſt peu de s'emporter ;
Je veux qu'il le détruiſe, au lieu de l'inſulter,
Et ne ſe livre pas, dans ſa fière imprudence,
Au plaiſir dangereux d'annoncer la vengeance.

NEVIL.

Peut-il de vos amis à peine ſecondé,
Renverſer un pouvoir que lui-même a fondé?

MARGUERITE.

Va, pour renouveller nos ſanglantes querelles,
Un ſouffle peut encor tirer des étincelles,

Du

Du feu qui vit ſans ceſſe au ſein de ces climats,
Et qu'ont nourri trente ans de haine & de combats.
Oui, de Lancaſtre ici le parti peut renaître.
Cet orgueilleux Sénat qui veut parler en maître,
Mais qui du plus heureux ſuivant toujours la loi,
Tremblait devant Varvic en proſcrivant ſon Roi,
Qui n'a ſu qu'outrager une Reine impuiſſante,
Fléchira devant moi, s'il me voit triomphante.
Le farouche Ecoſſais que l'on veut opprimer,
Qui contre ſes tyrans eſt tout prêt à s'armer,
Et du haut de ſes monts, contre un joug qui l'offenſe,
Lutte & défend encor ſa fière indépendance,
Ce peuple qu'en ſecret je ſouléve aujourd'hui,
A mes juſtes deſſeins prêtera ſon appui.

NEVIL.

Mais l'Anglais fatigué de diſcorde & de guerre...

MARGUERITE.

L'Anglais ne peut goûter qu'une paix paſſagère.
Ne crois pas qu'Edouard triomphe impunément.
Mets-toi devant les yeux l'affreux enchaînement
De meurtres, de forfaits dont la guerre civile
A depuis ſi longtems épouvanté cette iſle.
Songe au ſang dont nos yeux ont vu couler les flots,
Sous le fer des ſoldats, ſous le fer des bourreaux.
Vois d'un deuil éternel l'Angleterre couverte.
Où d'un père, où d'un fils chacun pleure la perte.
Tous nés pour la vengeance en nourriſſant l'eſpoir,
Et pour eux en naiſſant c'eſt le premier devoir.
Que, te dirai-je enfin? le ſang & le ravage,
Ont endurci ce peuple, ont irrité ſa rage,

Et par de longs combats au carnage exercé,
Il conſerve la ſoif du ſang qu'il a verſé.

NEVIL.

Ainſi donc de Varvic ſi longtems ennemie,
L'intérêt vous rapproche & vous réconcilie.
Votre cœur engagé dans ſes nouveaux projets,
Aurait-il oublié les maux qu'il vous a faits?

MARGUERITE.

Non, j'ai par le malheur appris à me contraindre.
Je ſais cacher ma haine & ne ſais pas l'éteindre.
Si l'inconſtant Varvic aigri contre ſon Roi,
Veut relever Lancaſtre & s'unir avec moi,
Je ſais apprécier ce retour politique.
Je ne ſouffrirai point qu'un ſujet deſpotique,
De l'Etat avili bravant toutes les loix,
Ait le droit inſolent d'épouvanter ſes Rois,
Ni qu'en ſervant ſon maître il apprenne à lui nuire.
Edouard aujourd'hui ſuffit pour m'en inſtruire.
Je ne puis oublier cet exemple récent,
Et je ſais comme on traite un ſujet trop puiſſant.
Mais on vient, & Varvic ſans doute ici s'avance.
C'eſt le Roi. Viens, Névil, évitons ſa préſence.

Digitized by Google

SCENE II.

EDOUARD, SUFFOLC, GARDES.

EDOUARD.

Tu le vois, désormais tout espoir est perdu.
Par des emportemens Varvic t'a répondu.
Tout sert à m'irriter & mon chagrin redouble.
Ne pourrai-je à la fin sortir d'un si long trouble?
Il faut m'en délivrer. Que l'on nous laisse ici.
Qu'on éloigne surtout Varvic... Ciel!

SCENE III.

EDOUARD, VARVIC, SUFFOLC, GARDES.

VARVIC.

Le voici.
Je ne m'attendais pas, Sire, que la fortune
Dût vous rendre sitôt ma présence importune;
Que jamais contre moi le courroux du destin,
Pour préparer ses traits, empruntât votre main.
Je n'ai pu le penser, je n'ai pu le comprendre.
Enfin de votre part il m'a fallu l'apprendre;
C'est ainsi que par vous je suis récompensé.
Voilà le sort brillant qui me fut annoncé,
Ce bonheur & ces jours de gloire & de délices,
Appanage éclatant promis à mes services.

Digitized by Google

Rappellez-vous ici ce jour, ce jour affreux,
Ce combat si funeste & ces champs malheureux,
Où du destin cruel éprouvant la colère,
Sur des monceaux de morts expira votre père.
Tout couvert de son sang, & combattant toujours,
Le fer des ennemis allait trancher vos jours.
Je volai; jusqu'à vous je me fis un passage;
Mon bras ensanglanté vous sauva du carnage,
Et bientôt sur mes pas, aidé de mes amis,
De vos guerriers vaincus j'assemblai les débris.
» Varvic, me disiez-vous, prends soin de ma jeunesse;
» C'est dans tes mains, Varvic, que le destin me laisse.
» Sois mon guide & mon père, & je serai ton fils.
» Conduis-moi vers ce trône où je dois être assis.
» Viens, combats, & sois sûr que ma reconnaissance
» Te fera plus que moi jouir de ma puissance.
Tels étaient vos discours; je les crus, & ma main
S'arma pour vous venger, & changea le destin.
Je vis fuir devant moi cette Reine terrible,
J'acquis en vous servant le titre d'invincible.
Sans doute qu'à vos yeux de si rares bienfaits,
Ne pouvant s'acquitter, passent pour des forfaits.
Mais du moins envers vous je n'en commis point d'autres;
Je frémirais ici de retracer les vôtres:
Vous avez tout trahi, l'honneur & l'amitié,
Ingrat, & c'est ainsi que vous m'avez payé.

EDOUARD.

Moderez devant moi ce transport qui m'offense.
Vantez-moi vos exploits: j'en connais l'importance.
Mais sachez qu'Edouard, arbitre de son sort,
Aurait trouvé sans vous la victoire ou la mort.

Digitized by Google

Vous n'en pouvez douter : vous devez me connaître.
Et quels ſont donc enfin les torts de votre maître ?
Je vous promis beaucoup, vous ai-je donné moins ?
Le rang où près de moi vous ont placé mes ſoins,
L'éclat de vos honneurs, vos biens, votre puiſſance,
Sont-ils de vains effets de ma reconnaiſſance ?
Il eſt vrai, j'ai cherché l'himen d'Eliſabeth.
N'ai-je pu faire au moins ce qu'a fait mon ſujet ?
Et m'eſt-il défendu d'écouter ma tendreſſe,
De brûler pour l'objet où votre eſpoir s'adreſſe ?
Que me reprochez-vous ? ſuis-je injuſte ou cruel ?
L'ai-je, comme un tyran, fait traîner à l'autel ?
Je me ſuis, comme vous, efforcé de lui plaire ;
Je me ſuis appuyé de l'aveu de ſon père ;
J'ai demandé le ſien, & s'il faut dire plus,
Elle n'a point encore expliqué ſes refus.
Laiſſez-moi juſques-là me flatter que ma flamme,
Que mes ſoins empreſſés n'offenſent point ſon ame,
Et qu'un cœur qui du vôtre a mérité les vœux,
Peut être, malgré vous, ſenſible à d'autres feux.

VARVIC.

Quand vous n'auriez pas ſu, puiſqu'il faut vous l'aprendre,
Que nos cœurs ſont unis par l'amour le plus tendre,
J'avais cru, je veux bien l'avouer entre nous,
Avoir acquis des droits aſſez puiſſans ſur vous,
Pour ne vous voir jamais eſſayer de ſéduire
L'objet qui m'a ſu plaire & le ſeul où j'aſpire.
Je me ſuis bien trompé, je le vois ; mais enfin
Il reſte à mon amour un eſpoir plus certain.
Sur le choix de mon cœur vous pouvez entreprendre,
Je dois en convenir ; mais je puis le défendre.

Vous n'avez pas penſé ſans doute qu'aujourd'hui
L'amante de Varvic demeurât ſans appui.
Jamais Eliſabeth ne me ſera ravie,
Ou vous ne l'obtiendrez qu'aux dépens de ma vie.
Jamais impunément je ne fus offenſé.

EDOUARD.

Jamais impunément je ne fus menacé;
Et ſi d'une amitié qui me fut longtems chère,
Le ſouvenir encor n'arrêtait ma colère;
Vous en auriez déja reſſenti les effets;
Peut-être cet effort vaut ſeul tous vos bienfaits.
Ne pouſſez pas plus loin ma bonté qui ſe laſſe,
Et ne me forcez point à punir votre audace.
Edouard peut d'un mot venger ſes droits bleſſés,
Et fût-il votre ouvrage, il eſt Roi, c'eſt aſſez.

VARVIC.

Oui, j'aurais dû m'attendre à cet excès d'injure.
Toujours le ſang d'Yorc fut ingrat & parjure.
Mais du moins...

EDOUARD.

C'en eſt trop. Holà, Gardes, à moi.

VARVIC.

Lâches, n'avancez pas, craignez Varvic; & toi,
Toi qui me réſervais cet horrible ſalaire,
Immole le guerrier qui t'a ſervi de père.
Prens ce fer de ma main, frappe un cœur que tu hais;
Va, tu peux d'un ſeul coup payer tous mes bienfaits.
Frappe, dis-je.

Il jette ſon épée aux pieds du Roi.

Digitized by Google

SCENE IV.

EDOUARD, VARVIC, ELISABETH, SUFFOLC, GARDES.

ELISABETH.

QUE vois-je? ô! ciel! ô! jour funeſte!
Hélas! par vos vertus, par ce ciel que j'atteſte,
Ecoutez-moi, Seigneur; c'eſt moi qu'il faut punir
De ces triſtes débats que j'ai dû prévenir.
Oui, j'aurais dû plutôt, vous découvrant mon ame,
Etouffer dans la vôtre une imprudente flamme,
Et ſi l'amour hélas! vous ſoumet à ſa loi,
Ah! vous devez ſentir ce qu'il a pu ſur moi.
Oui, j'aime dans Varvic ce vertueux courage
Dont je l'ai vu pour vous faire un ſi noble uſage.
Mon cœur dans ce penchant par vous-même affermi,
Dans cet illuſtre amant chériſſait votre ami.

VARVIC.

Vous croyez l'attendrir; vous vous trompez, Madame.
Cet aveu, je le vois, irrite encor ſon ame,
Et livré tout entier à ſa funeſte ardeur,
Il voudrait accabler ſon triſte bienfaiteur.
Il voudrait à l'autel vous traîner ſur ma cendre;
C'eſt mon ſang qu'il lui faut, qu'il brûle de répandre.
Mais avant qu'à vos yeux il puiſſe s'y plonger,
Il doit craindre peut-être encor plus d'un danger.
Adieu.

Il ſort.

EDOUARD.

Suivez ſes pas, allez, & qu'on l'arrête.
Qu'on l'enferme à la tour.

ELISABETH.

Quel orage s'apprête !
Qu'allez-vous ordonner ? qu'allez-vous faire ? ô ! ciel !
L'amour était-il fait pour vous rendre cruel ?

EDOUARD.

Non, je veux prevenir une révolte ouverte.
Je veux ſon chatiment, & ne veux point ſa perte.
Votre cœur devant moi s'eſt pour lui déclaré ;
Le mien eſt pour vous deux tour à tour déchiré.
Bravé par un ſujet & haï de vous-même,
J'aurais pu tout permettre à ma fureur extrême,
Peut-être j'aurais dû dans ſon coupable ſang
Laver l'indigne affront qu'il faiſait à mon rang.
Mais mon cœur frémirait d'un tranſport ſi féroce ;
L'amour ne m'apprend point cette vengeance atroce,
Et dans les mouvemens dont je ſuis combattu,
Je ſais entendre encor la voix de la vertu.
Vous le voyez, Madame, & du moins votre maître,
S'il n'eſt aimé de vous, était digne de l'être.

ELISABETH.

Eh ! bien, ſi la vertu commande à votre cœur,
De vous-même aujourd'hui ſachez être vainqueur.
Oubliez d'un amant l'imprudence excuſable.
Ah ! Varvic à vos yeux peut-il être coupable ?
Et pourriez-vous haïr un héros votre appui ?
S'il vous oſe outrager, ſoyez plus grand que lui ;

Digitized by Google

Oſez lui pardonner : pour punir une offenſe,
La généroſité peut plus que la vengeance.
En excuſant ſes torts, en lui rendant ſon bien,
Faites-vous applaudir d'un cœur tel que le ſien.
Songez que ſur l'amour cette illuſtre victoire
Au-deſſus de Varvic élève votre gloire,
Et me fait à jamais une bien chère loi
D'adorer mon amant & d'admirer mon Roi.

EDOUARD.

Qui ! moi ! lorſqu'un ſujet me brave & me menace,
J'irais récompenſer ſa criminelle audace !
Moi ! je pourrais ici....

SCENE V.

EDOUARD, ELISABETH, SUFFOLC, GARDES.

SUFFOLC.

LE Comte eſt arrêté.
Même en obéiſſant il gardait ſa fierté.
Ses regards menaçans appellaient la vengeance.
Il a ſuivi mes pas dans un morne ſilence,
Mais ce peuple qui l'aime, & dont il fut l'appui,
Paraiſſait murmurer & s'émouvoir pour lui.

EDOUARD.

à Eliſabeth.
Eh ! bien, vous l'entendez, & le ſort implacable
Ajoute à tout moment à l'horreur qui m'accable.

Digitized by Google

à Suffolc.

J'en ſaurai triompher. Va, ne crains rien pour moi.
Si Londre ſe ſoulève, il connaîtra ſon Roi.
De mes Gardes ici raſſemble les cohortes,
Et que de ce palais ils occupent les portes.
à Eliſabeth.
L'audacieux Varvic eſpère vainement
M'épouvanter des cris de ce peuple inſolent.
Vous ne le verrez point l'emporter ſur ſon maître.
C'eſt cet amour fatal que vous avez fait naître,
Qui rempliſſant un cœur de vous ſeul occupé,
Empoiſonne les traits dont le ſort m'a frappé.

ELISABETH.

Il faut tout réparer : cet effort eſt poſſible.
Plus que vous ne penſez ce moment eſt terrible.
Laiſſons-là cet amour fait pour vous aveugler ;
Un plus grand intérêt me force à vous parler.
C'eſt celui de l'État : une Reine ennemie,
De vos diviſions déjà trop avertie,
Va ſur votre ruine élever ſes deſtins ;
Elle attiſe les feux allumés par vos mains,
Sa haine vous pourſuit, ſa fierté vous menace,
Et j'ai vu ſur ſon front l'eſpérance & l'audace.
De vingt mille proſcrits les malheureux enfans
Sont prêts à la ſervir dans ſes reſſentimens.
Ils entendirent tous, au jour de leur naiſſance,
Autour de leur berceau le cri de la vengeance.
Voulez-vous leur donner un chef, un défenſeur ?
Réunir Marguerite à ſon fier oppreſſeur ?
N'armez point un guerrier que ce peuple idolâtre.
Craignez de rappeller ſur ce ſanglant théâtre,

Digitized by Google

Des ſpectacles affreux & des ſcènes d'horreur :
Craignez pour ſatisfaire un inſtant de fureur,
De rouvrir aujourd'hui des bleſſures récentes,
Que déjà vous fermiez de vos mains bienfaiſantes.
Varvic a trop ſans doute écouté ſon courroux ;
Mais il ne vous hait point, il eſt encore à vous ;
Et dans l'emportement d'une ame fiere & tendre,
Le cri de l'amitié ſemblait ſe faire entendre.
Je cours auprès de lui, je lui ferai ſentir,
Qu'il s'eſt trop oublié, qu'il doit ſe repentir.
Je lui rappellerai qu'Édouard eſt ſon maître ;
Vous, de vos paſſions ſongez du moins à l'être.
Songez quels ennemis vous allez déchaîner.
Si mes ſoins ſur vous deux ne pouvaient rien gagner,
Par vous deux de l'État la perte ſe conſomme ;
Mais j'attends d'un grand Roi la grace d'un grand homme.

SCENE VI.

ÉDOUARD, *ſeul.*

Et c'eſt donc là le cœur qu'un ſujet m'a ravi !
Poſſeſſeur d'un tréſor qu'envain j'ai pourſuivi,
A ſon triomphe encore il joint tant d'inſolence !
C'en eſt trop d'outrager mes feux & ma puiſſance.
Il verra qu'Édouard, inſtruit de tous ſes droits,
S'il n'a ceux des amans, défendra ceux des Rois.

Fin du troiſième Acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

La ſcène eſt dans la priſon.

VARVIC, *ſeul.*

Jour affreux ! jour d'opprobre ! après vingt ans de gloire !
Quoi ! je ſuis dans les fers ! ah ! l'aurais-je pu croire,
Qu'Édouard ſe portant à ce terrible éclat,
Expoſerait ainſi ſon trône & ſon état ?
Que dis-je ? il connaît mieux ce peuple & ſa faibleſſe.
Eſt-ce ainſi que pour moi ſon zèle s'intéreſſe ?
Vient-il briſer mes fers ? m'a-t-il vengé du Roi ?
Londre autant qu'Édouard eſt ingrat envers moi.
Un jour, un jour peut-être avec plus de puiſſance...
Malheureux ! dans les fers peut-on crier vengeance ?
Il me ſemble à ce mot que ces murs odieux
M'accablent de ma honte & repouſſent mes vœux ;
Et mes cris, en frappant ces voûtes effrayantes,
Les fatiguent envain de plaintes impuiſſantes.
Mais quel reſſouvenir vient m'étonner ſoudain !
Quel changement ! ô ! ciel ! & quels jeux du deſtin !
Pour l'orgueil des humains leçon rare & terrible !
C'eſt dans ces mêmes lieux, dans cette tour horrible,
Qu'à vivre dans les fers par moi ſeul condamné,
Le malheureux Henri languit abandonné.

Digitized by Google

L'oppreſſeur, l'opprimé n'ont plus qu'un même azile.
Hélas! dans ſon malheur il eſt calme & tranquille.
Il eſt loin de penſer qu'un revers plein d'horreur,
Enchaîne près de lui ſon ſuperbe vainqueur.

SCENE II.

VARVIC, SUMMER.

VARVIC.

Que vois-je? ſe peut-il? & quel bonheur extrême!
Qui t'amène en ces lieux?

SUMMER.

L'ordre du Roi lui-même.
Je l'aborde en tremblant: Éliſabeth en pleurs
Faiſait parler pour vous la voix de ſes douleurs.
» Votre ami, m'a-t-il dit, peut mériter ſa grace,
» Mais il faut qu'il apprenne à fléchir ſon audace.
» Allez l'y préparer. — Je n'ai point ſu, Seigneur,
A quel point il prétend abaiſſer votre cœur.
Je le connais ce cœur, & je ſais qu'on l'outrage;
Je reſſens tous vos maux; comptez ſur mon courage.
Élevé près de vous, nourri dans les combats,
Où j'appris ſi ſouvent à vaincre ſur vos pas,
A quelqu'extrémité que le deſtin vous livre,
Mon ſort eſt d'être à vous, ma gloire eſt de vous ſuivre.
Commandez, je vous ſers.

VARVIC.

Ami, tu vois mon ſort.
J'ai trop ſuivi peut-être un indiſcret tranſport;

Digitized by Google

Aux yeux d'un Prince ingrat forfait inexcuſable ;
Mais tu ſais qui de nous eſt en effet coupable.
Yorc m'a tout ravi, juſqu'à ma liberté,
L'affront que je reçois fait gémir ma fierté.
Déjà le déſeſpoir dont mon ame eſt ſaiſie
Eût épuiſé ma force, eût conſumé ma vie,
Si la vengeance avide & ſi chère à mon cœur,
N'eût ranimé mes ſens flétris par la douleur.
Ah ! comble cet eſpoir qui conſole mon ame ;
Cher ami, remplis-toi de l'ardeur qui m'emflamme.
Cours embraſer les cœurs de ce peuple incertain ;
Va, retrace à leurs yeux l'horreur de mon deſtin.
Dis que des fers honteux enchaînent ma vaillance,
Que je n'attends plus rien que de leur aſſiſtance,
Et s'il faut encor plus pour m'aſſurer leur foi,
Dis que le fier Varvic a pleuré devant toi.
Et comment ces Anglais pour moi ſi pleins de zèle,
Peuvent-ils balancer à venger ma querelle ?
Des droits que j'ai ſur eux eſt-ce là tout l'effet ?
Et Marguerite enfin...

SUMMER.

Elle agit & ſe tait.
J'attends tout de ſes ſoins ; elle amaſſe en ſilence
Les traits que par ſes mains doit lancer la vengeance.
Ses ſecrets partiſans, vos amis & les ſiens,
Echauffent par dégrés le cœur des citoyens,
Et tous par elle-même inſtruits dans l'art des brigues,
Dans ces murs allarmés ont ſemé leurs intrigues.
Ils diſent qu'Édouard vient d'ôter aux Anglais
Un repos néceſſaire & l'eſpoir de la paix,

Digitized by Google

Qu'il attire ſur eux les armes de la France,
Qu'ils vont de tout leur ſang payer ſon imprudence.
Votre affront les irrite, & je crois qu'en effet...

VARVIC.

Ah! qu'ils arment mon bras, & je ſuis ſatisfait.
Suivi des plus hardis, pénétre cette enceinte.
Si je ſuis à leur tête, ils marcheront ſans crainte.
J'irai vers Édouard, & nous verrons alors
S'il pourra de mon bras ſoutenir les efforts,
S'il pourra dans ſon cours arrêter ma vengeance.
Ah! je reſſens déjà, je goûte par avance
Le plaiſir de le voir à mes pieds renverſé,
Et de lui dire » ingrat, qui m'as trop offenſé,
» Que j'ai trop bien ſervi, que j'ai dû mieux connaître,
» Toi qui n'étais pas fait pour te nommer mon maître,
» Vois du moins aujourd'hui ſi je menace envain,
» Et reconnais Varvic en mourant par ſa main.
Mais je m'arrête trop & la fureur m'entraîne.
L'inſtant où je menace eſt perdu pour ma haine.
Je t'en ai dit aſſez; va, cours, vole.

SCENE III.

VARVIC, *ſeul.*

Ah! du moins
Si le ſort ſecondait & mes vœux & ſes ſoins!...
J'écoute trop ſans doute une fougue inutile.
Ce peuple eſt inconſtant & ſa faveur fragile.

Digitized by Google

Hélas ! le malheureux, par l'eſpoir aveuglé,
Pleure ſouvent l'erreur qui l'avoit conſolé.
O ! ciel ! lorſque chargé du ſort de l'Angleterre,
Triomphant dans la paix ainſi que dans la guerre,
Et d'un peuple idolâtre excitant les tranſports,
Heureux & tout puiſſant, je revoyais ces bords,
Aurais-je pu penſer que tant d'ignominie
Dût ſitôt éclipſer cet éclat de ma vie,
Et que frappé bientôt des plus cruels revers,
Je venais dans ces murs pour y trouver des fers !

SCENE IV.

VARVIC, ÉLISABETH, *une Suivante.*

VARVIC.

Quoi ! Madame, c'eſt vous ! le tyran qui m'outrage
Me permet ce bonheur que votre amour partage !
Il n'en eſt pas jaloux ! ... ç'en eſt fait, je le vois.
Vous venez me parler pour la derniere fois.
Vous venez me laiſſer un adieu lamentable.
Tout prêt à m'immoler, un rival implacable
Veut me montrer le bien qui par lui m'eſt ôté,
Et puiſque je vous vois, mon arrêt eſt porté.

ELISABETH.

Non, d'un ſort plus heureux j'apporte le préſage.
Pourvu que fléchiſſant ce ſuperbe courage...

VARVIC.

VARVIC.

Arrêtez. Votre cœur doit épargner le mien.
Parlez-moi de vengeance, ou ne proposez rien.

ELISABETH.

Quoi ! rien n'adoucira votre esprit inflexible !
Édouard à ma voix a paru plus sensible.
J'ai rappellé vos soins, votre fidélité ;
Louant votre valeur, blâmant votre fierté,
J'excusais d'un amant l'altière impatience ;
J'ai reclamé l'honneur & la reconnaissance,
Les nœuds qui dès longtems sont formés entre nous ;
J'ai juré devant lui d'être toujours à vous.
J'ai demandé la mort : il a plaint mes allarmes.
Enfin il a promis en répandant des larmes,
De ne point me forcer à cet himen affreux,
Qui hâterait la fin de mes jours malheureux.
Mais il ne peut souffrir qu'un rival qui l'offense,
En passant dans mes bras, insulte à sa puissance.
Sa colère éclatait à ce seul souvenir.
Tout prêt à s'y livrer & tout prêt à punir,
Il m'a représenté la révolte enhardie,
Menaçant ses États d'un nouvel incendie ;
Sa couronne en péril, son honneur offensé,
Par mille factieux votre nom prononcé,
Et les mutins pour vous prêts à s'armer peut-être...

VARVIC.

Ah ! j'en attends l'effet ! qu'il est lent à paraître !
Je respire un moment, je conçois quelque espoir.
Il va sentir les coups qu'il aurait dû prévoir,
Et bientôt...

ELISABETH.

Votre eſpoir ajoute à mes allarmes.
Vous voulez que pour vous Londre prenne les armes.
Moi je déteſte hélas ! ce funeſte ſecours;
C'eſt en vous défendant qu'on expoſe vos jours.
Édouard juſqu'ici craint, malgré ſa colère,
De porter contre vous un arrêt ſanguinaire.
Rarement à ſon âge on a pu s'endurcir
Dans les rigueurs du trône & dans l'art de punir.
Mais s'il faut qu'aujourd'hui ſoulevant l'Angleterre,
Votre nom ſoit encor le ſignal de la guerre,
Songez-vous qu'un Monarque, à qui vous inſultez,
Pourrait frapper en vous le chef des révoltés?
Vous êtes dans ſes mains, ſans armes, ſans défenſe;
Et vous le menacez!

VARVIC.

Je ſuis en ſa puiſſance,
Il eſt trop vrai; mon ſang, je ne le puis nier,
Eſt au premier bourreau qu'il voudra m'envoyer.
S'il a pour l'ordonner une ame aſſez hardie,
Et s'il peut ſans trembler diſpoſer de ma vie,
Je recevrai la mort ſans en être étonné;
Mais je mourrai du moins ſans avoir pardonné.

ELISABETH.

Eh! pardonnez, cruel, à votre triſte amante.
Quand mon cœur pour vous ſeul ſe trouble & s'épouvante,
Quand je veux vous ſauver...

Digitized by Google

VARVIC.

Que ſervent vos douleurs?
Votre tendreſſe ici me doit plus que des pleurs.
Vous allez ſupplier un ingrat qui m'opprime!
Secondez bien plutôt le tranſport qui m'anime.
Armez pour moi tous ceux que l'amitié, le rang,
Le devoir, l'intérêt attache à votre ſang.
Craignez-vous de tenter la route où je vous guide?
Eſt-ce donc en nos jours que le ſexe eſt timide?
Et n'avons-nous pas vu dans l'horreur des combats,
Marguerite, portant ſon fils entre ſes bras,
Diſputer aux guerriers le péril & la gloire,
Et même contre moi balancer la victoire?
Suivez ce grand exemple, elle revient à moi;
Égalez ſon courage, oſez braver un Roi.
Mon amante occupée à trembler pour ma vie,
Pourra-t-elle aujourd'hui moins que mon ennemie?
Allez, & des Anglais ranimant la valeur,
Signalez à leurs yeux ma femme & mon vengeur.

ELISABETH.

Ta femme veut ſauver Varvic & la patrie.
Tu les perds tous les deux: ton aveugle furie
Te cache un précipice à tes pas préſenté,
Et chez tes ennemis tu vois ta ſureté.
Marguerite te ſert! oſes-tu bien l'en croire?
Penſes-tu m'éblouir du tableau de ſa gloire?
La crois-tu réſolue à te garder ſa foi?
Elle qui n'eut jamais que l'intérêt pour loi,
Elle qui tour-à-tour magnanime & cruelle,
En ſervant ſon époux, en vengeant ſa quérelle,

Portait ſur ſes parens ſon bras enſanglanté,
Et mêlait la grandeur à la férocité ?
Quoi ! déſormais Lancaſtre eſt ta ſeule eſpérance !
Toi, du ſang des Yorc appui dès leur enfance,
Rappeller ſur leur trône heureuſement rempli,
Une femme implacable, un vieillard avili !
Changer à tous momens d'amis & d'adverſaires !
Combattre & ſoutenir les deux partis contraires !
Crois-moi, c'eſt étaler aux yeux de l'avenir
Une légéreté dont tu devrais rougir.
Si le parti d'Yorc t'a paru le plus juſte,
Perſiſte dans ton choix, tu te rends plus auguſte.
C'eſt envain qu'Édouard eut des torts avec toi;
Couvre de tes vertus les fautes de ton Roi,
Et lui vouant toujours tes ſoins & ton hommage,
Honore, au moins pour toi, ce qui fut ton ouvrage.
Répare des affronts qu'il n'a pas dû ſouffrir.
T'abaiſſer devant lui ce n'eſt point te flétrir.
Lui-même il a paru commander à ſa flâme.
Un Roi fait le premier cet effort ſur ſon ame;
Et le ſujet balance !

VARVIC.

Et qu'a-t-il fait enfin ?
A ſon indigne amour il a mis quelque frein:
Le ſacrifice eſt grand : mais moi qu'il déshonore,
Qu'il a mis dans les fers où je languis encore,
Qu'il trahit, qu'il inſulte & flétrit tour-à-tour,
Si je ne ſuis vengé, je perds tout ſans retour.
Peut-être que l'on peut, maître de ſa vengeance,
D'un ennemi vaincu dédaigner l'impuiſſance,

Digitized by Google

Peut-être l'on préfére avec quelque plaiſir
L'orgueil de pardonner à l'orgueil de punir;
Mais ſigner un accord qu'arrache la contrainte,
Céder à la menace, obéir à la crainte,
Aller, comme un eſclave échappé de ſes fers,
Demander le pardon des maux qu'on a ſoufferts!
N'attendez pas de moi cet effort impoſſible.
Dans mon abaiſſement je ſuis plus inflexible.
Je vois tout mon ouvrage & je hais ſans retour.
Laiſſez-moi cette haine ou m'arrachez le jour.

ELISABETH.

Eh! bien: c'en eſt donc fait, & ton ame barbare
En croit aveuglément cet orgueil qui l'égare!
Ni la voix de l'amour, ni l'eſpoir d'être à moi,
Mes craintes, mes douleurs ne peuvent rien ſur toi:
Tu brûles d'aſſouvir ta fureur meurtriere;
Tu voudrais de tes mains embrâſer l'Angleterre.
Va, nage dans le ſang, va, je ne combats plus
Cet orgueil inſenſé qui flétrit tes vertus.
Va cruel, va chercher des triomphes coupables;
Couvre-toi de lauriers à mes yeux mépriſables;
Va, cours plonger ton bras dans le ſein de ton Roi;
Mais apprends qu'à ce prix je ne puis être à toi.
Je ne recevrai point dans cette main tremblante
La main d'un furieux de carnage fumante.
La mienne loin de toi va finir mes malheurs,
Expier dans mon ſang mes funeſtes erreurs.
C'en eſt fait, & je veux, à mon heure ſuprême,
Maudire en expirant Édouard & toi-même,
Le ſort, le ſort affreux qui m'accable aujourd'hui,
Et l'amant plus cruel, plus barbare que lui.

Digitized by Google

VARVIC.

Arrête ... O ! toi qui ſais ce que mon cœur endure,
Qui devrais adoucir ſa profonde bleſſure,
Toi-même, Éliſabeth, viens-tu l'empoiſonner !
Hélas ! quand tous les maux ſemblent m'environner
Écraſé ſous leurs poids lorſque mon cœur expire,
Ta main, ta propre main l'arrache & le déchire !
C'eſt-là le dernier trait de mon affreux deſtin ;
C'eſt ma dernière épreuve, & j'y ſuccombe enfin.
Ceſſe de tourmenter une ame anéantie.
Va, je ne hais plus rien que moi-même & la vie.
Eh ! bien, va donc trouver ce tyran, cet ingrat,
Va, demande pour moi, dans mon horrible état,
Non le pardon honteux qui m'indigne & m'offenſe ;
Mais dis-lui que Varvic, appui de ſon enfance,
Qui veillait ſur ſes jours au milieu des combats,
Et pour les conſerver s'expoſait au trépas,
Qui des Rois ſur ſon front ceignit le diadême,
Qui n'a de ſes travaux rien voulu pour lui-même,
Accablé de la vie & laſſé de ſouffrir,
N'attend plus d'un tyran que l'ordre de mourir.

ELISABETH.

Quel eſt l'égarement où ton ame ſe livre ?
Cruel ! ...

SCENE V.

VARVIC, ÉLISABETH, UN OFFICIER, GARDES.

L'OFFICIER.

Auprès du Roi, Madame, il faut me ſuivre.
Ses ordres ſont preſſans, hâtez-vous.

ELISABETH.

C'eſt aſſez.
Cieux ! éloignez les maux qui me ſont annoncés.

VARVIC.

Qui ! toi ! m'abandonner ! où vas-tu ? non, demeure,
Demeure Éliſabeth. Ah ! s'il faut que je meure,
Mes yeux du moins...

L'OFFICIER.

Madame, Édouard vous attend.

ELISABETH.

Hélas ! pour nous ſauver tu n'avais qu'un inſtant.
Cet inſtant précieux tu l'as rendu funeſte...
Adieu.

VARVIC.

Vous l'entraînez !

Digitized by Google

SCENE VI.

VARVIC, *ſeul.*

O ! toi, toi que j'atteſte
Toi qui m'enlevant tout, me refuſes la mort,
Peux-tu permettre, ô ! Dieu ! que ſous les coups du ſort
Le grand cœur de Varvic s'affaibliſſe & ſuccombe ?
Avant de m'avilir, ciel, ouvre-moi la tombe.
Il s'aſſied.
J'ai peine à réſiſter à mon état affreux.
De momens en momens ce flambeau ténébreux,
Qui luit ſi triſtement dans l'épaiſſeur des ombres,
Verſe un jour plus funèbre & des lueurs plus ſombres.
Malgré moi je frémis : tout porte dans mon cœur
Un chagrin plus profond, une morne douleur...
Hélas ! enſeveli dans cette nuit cruelle,
Tout ce que je reſſens eſt horrible comme elle.
Mais quel bruit effrayant fait retentir ces lieux ?
Je crois entendre au loin des cris tumultueux.
On approche. Le ſort remplit mon eſpérance.
On m'apporte la mort.

Digitized by Google

SCENE VII.

VARVIC, SUMMER, *l'épée à la main*, SOLDATS.

SUMMER.

J'APPORTE la vengeance.
Ami, prenez ce fer, soyez libre & vainqueur.

VARVIC.

Tout est donc réparé ! cher ami quel bonheur ?....

SUMMER.

Votre nom, votre gloire, & la Reine & moi-même,
Tout range sous vos loix un peuple qui vous aime.
Marguerite échappée aux gardes du palais,
D'abord à votre nom rassemble les Anglais.
Je me joins à ses cris ; tout s'émeut, tout s'empresse.
Tous veulent vous offrir une main vengeresse.
On attaque, on assiége Édouard allarmé,
Avec Élisabeth au palais renfermé.
Paraissez. C'est à vous d'achever la victoire.
Ami, venez chercher la vengeance & la gloire.

VARVIC.

Voilà donc où sa faute & le sort l'ont réduit !
De son ingratitude il voit enfin le fruit.
Il l'a bien mérité... Marchons... Varvic, arrête.
Tu vas à Marguerite assûrer sa conquête !
Écraser sans effort un rival abattu !
Sont-ce là des exploits dignes de ta vertu?

Digitized by Google

Eſt-ce un ſi beau triomphe offert à ta vaillance,
D'immoler Édouard, quand il eſt ſans défenſe?...
Ah! j'embraſſe un projet plus grand, plus généreux;
Voici de mes inſtans l'inſtant le plus heureux;
Ce jour de mes malheurs eſt le jour de ma gloire;
C'eſt moi qui vais fixer le ſort & la victoire;
Le deſtin d'Édouard ne dépend que de moi;
J'ai guidé ſa jeuneſſe, & mon bras l'a fait Roi;
J'ai conſervé ſes jours, & je vais les défendre;
Je lui donnai le ſceptre, & je vais le lui rendre,
De tous ſes ennemis confondre les projets,
Et je veux le punir à force de bienfaits.
Il connaîtra mon cœur autant que mon courage;
Une ſeconde fois il ſera mon ouvrage.
Qu'il va ſe repentir de m'avoir outragé!
Combien il va rougir! ami je ſuis vengé.
Allons, braves Anglais, c'eſt Varvic qui vous guide.
Ne déſavouez point votre chef intrépide.
Si vous aimez l'honneur, venez tous avec moi,
Et combattre Lancaſtre & ſauver votre Roi.

Fin du quatrième Acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ELISABETH, *ſeule.*

La ſcène eſt au Palais.

CIEL! où porter le trouble où mon cœur s'abandonne?
La terreur me pourſuit & la mort m'environne.
J'entends autour de moi les cris de la fureur,
Les plaintes des mourans... O! ſort! ô! jour d'horreur?
On arrête mes pas: hélas! ce que j'ignore
Eſt plus triſte peut-être & plus affreux encore,
Et le ciel que ma voix eſt laſſe d'implorer,
Quel que ſoit le ſuccès, me condamne à pleurer.
De Marguerite enfin l'aſcendant nous opprime.
Elle a ſu malgrè moi traîner dans cet abîme
Deux amis, deux héros l'un de l'autre admirés,
Deux cœurs nés généreux, par l'amour égarés.
Tout ſemble m'annoncer ſon triomphe ſiniſtre.
Varvic, de ſes projets trop aveugle miniſtre,
Combat pour ſon époux après l'avoir vaincu;
A ſervir une femme il eſt donc deſcendu!
Tu l'emportes ſur nous, trop cruelle ennemie!
Je céde en gémiſſant à ton fatal génie.
Il eſt de ton deſtin d'accabler mon pays.
Eh! bien, verſe le ſang, marche ſur nos débris.
Mais du moins quelque jour pour venger l'Angleterre,
Puiſſe le juſte ciel, à tes deſſeins contraire,

Digitized by Google

Arracher de tes mains le fruit de nos malheurs;
Puiſſes-tu loin de nous, pour prix de tes fureurs,
Traînant chez l'étranger, devenu ton azile,
Une vieilleſſe obſcure, une rage inutile,
Mendiant des ſecours que tu n'obtiendras pas,
Mourir en déteſtant ta vie & ton trépas!

SCENE II.

ÉLISABETH, SUFFOLC.

ELISABETH.

Ou courez-vous, Suffolc? venez-vous...

SUFFOLC.

Ah! Madame,
Aux tranſports de la joie abandonnez votre ame.
Jouiſſez d'un bonheur que vous n'attendiez pas;
Jamais un jour plus beau n'a lui ſur ces climats.

ELISABETH.

Ah! ce jour à mon cœur n'offrait rien que d'horrible.
Quoi Varvic.... achevez.

SUFFOLC.

Ce héros invincible,
Le plus fier des mortels & le plus valeureux,
Eſt encor le plus grand & le plus généreux.
Déjà de ſes ſuccès Marguerite enivrée,
Croyoit à ſon parti la victoire aſſurée,

Digitized by Google

Quand le nom de Varvic par cent voix répété
Suſpend des combattans l'effort précipité.
Soudain au milieu d'eux il s'avance, il s'écrie :
» Amis, où vous emporte une aveugle furie ?
» Anglais, quel ennemi pourſuit votre courroux ?
» C'eſt ce même Édouard jadis choiſi par vous,
» Qui vous fut dans ces murs préſenté par moi-même,
» Qui de vos propres mains reçut ſon diadême.
» Si c'eſt Varvic, amis, que vous voulez venger,
» Défendez votre maître, au lieu de l'outrager.
» Partagez avec moi cette gloire ſi belle.
» O ! mes braves Anglais ! c'eſt moi qui vous appelle.
» Reconnaiſſez ma voix. — Ses paroles, ſes traits,
Cet aſpect ſi puiſſant & ſi cher aux Anglais,
Le feu de ſes regards, cette ame grande & fiére,
Cette ame ſur ſon front reſpirant toute entiére,
Cet empire ſuprême & ces droits ſi certains,
Qu'un héros eût toujours ſur le cœur des humains,
Subjuguent les eſprits : tout obéit, tout change.
Du côté d'Édouard tout le peuple ſe range,
Et ce Prince & Varvic, preſſés de tous côtés,
Dans les bras l'un de l'autre à l'envi ſont portés.
J'obſervais Edouard : je cherchais à connaître
Si dans un tel moment, humilié peut-être,
Contre un dépit ſecret il défendrait ſon cœur,
Et pourrait à Varvic pardonner ſa grandeur.
Mais rien ne l'a ſurpris, il faut que j'en convienne.
Dans l'ame de Varvic il ſemblait voir la ſienne.
Il n'était qu'attendri, ſans être confondu,
Et devant le héros le Roi n'a rien perdu.
La joie & le bonheur remplacent les allarmes ;
Le peuple, les ſoldats laiſſent tomber leurs armes.

Digitized by Google

Enfin dans tous ſes droits Édouard affermi
Retrouve ſa vertu, ſon trône & ſon ami.

ELISABETH.

O! Varvic! ô! mortel qu'a choiſi ma tendreſſe!
Non, tu ne conçois pas cet excès d'allégreſſe,
Ces tranſports que je ſens, qu'inſpirent à mon cœur
Ces vertus dont ſur moi réjaillit la ſplendeur;
Cet effort d'un héros, ces honneurs qu'il mérite...
Vient-il?...

SUFFOLC.

Vers la Tamiſe il pourſuit Marguerite.
Quelques mutins encor dans leur rage obſtinés,
A combattre, à mourir ſemblaient déterminés.
Varvic le fer en main les frappe & les renverſe,
Leur foule devant lui ſuccombe & ſe diſperſe,
Cependant qu'Édouard autour de ce Palais
Appaiſe le déſordre & rétablit la paix.
Mais le voici lui-même.

SCENE III.

ÉDOUARD, ÉLISABETH, SUFFOLC, GARDES.

ELISABETH.

AH! partagez ma joie,
Sire; après tous les maux où mon cœur fut en proie;
Hélas! j'ai bien le droit de ſentir mon bonheur,
D'applaudir un héros ſi digne de mon cœur,

Digitized by Google

Que ſans doute avec moi vous admirez vous-même,
Ce qu'il a fait pour vous, oui, cet effort ſuprême...

EDOUARD.

Je le ſens, je l'admire, & je n'en rougis pas.
Un bienfait n'avilit que les cœurs nés ingrats.
C'eſt peu d'avoir dompté la révolte & la guerre,
C'eſt peu d'avoir rendu le calme à l'Angleterre;
Je lui dois encor plus : pour ce cœur ſatisfait
L'amitié de Varvic eſt ſon plus grand bienfait.
J'en ſuis digne du moins, & je lui rends la mienne.
Ma généroſité veut égaler la ſienne,
Et mon cœur n'eſt pas fait pour le déguiſement.
Je ſais qu'il eſt un art de feindre lâchement;
D'oublier un ſervice & jamais une offenſe,
D'attendre le moment propice à la vengeance.
D'autres le puniraient de les avoir ſervis;
Il eſt beaucoup de Rois; il eſt bien peu d'amis.
Mais j'abhorre à jamais cette exécrable étude,
Cet art de la baſſeſſe & de l'ingratitude.
L'amour ſeul a produit & mes torts & les ſiens.
La vertu nous ramene à nos premiers liens.
A la loi du traité je ſuis prêt à me rendre.
Il mérita vos vœux; je ceſſe d'y prétendre.
Je commande à l'amour, & plein des mêmes feux,
Je ſaurai...

Digitized by Google

SCENE IV.

ÉDOUARD, ÉLISABETH, MARGUERITE, SUFFOLC, GARDES, SOLDATS.

MARGUERITE.

Le deſtin me ramene à tes yeux.
Tu me vois ta captive & pourtant triomphante.
Tremble. J'apporte ici le deuil & l'épouvante.
à Eliſabeth.
Varvic eſt ton ami; Varvic eſt ton amant;
Frémiſſez tous les deux dans ce fatal moment:
Il meurt.

ELISABETH.

Varvic?

EDOUARD.

O! ciel!

MARGUERITE.

Et j'ai proſcrit ſa vie.
De fidèles amis ont ſervi ma furie.
Mêlés parmi les ſiens, ils l'ont enveloppé.
Toi ſeul es plus heureux; toi ſeul m'es échappé.

EDOUARD.

Barbare!

MARGUERITE.

J'ai détruit ton défenſeur coupable.
Qu'il me ſervît ou non, ſa mort inévitable

Dut

Dut punir aujourd'hui ſon infidélité,
Où l'orgueilleux ſecours que ſon bras m'eût prêté.
Toi, tu peux le venger, & tu peux méconnaître
Les droits des Souverains; tu n'es pas né pour l'être.

EDOUARD.

Je le ſuis pour punir un monſtre furieux.
Ah! que vois-je?

SCENE V ET DERNIERE.

Acteurs précédens, VARVIC *apporté par des Soldats.*
SUMMER.

ELISABETH *courant à lui.*

VARVIC! cœur noble & malheureux!

EDOUARD.

Héros que j'ai chéri, que je perds par un crime,
Ah! ma vengeance au moins peut t'offrir ta victime.
Cette femme barbare, au milieu des tourmens,
Bientôt...

VARVIC.

Ecoutez moins de vains reſſentimens.
Renvoyez à Louis cette Reine cruelle;
Il pourrait la venger... ne craignez plus rien d'elle.
Ce peuple qui m'aima la déteſte aujourd'hui.
Qui m'a donné la mort ne peut régner ſur lui.

Plaignez moins mon trépas : ma carrière eſt finie
Dans l'inſtant le plus beau dont s'illuſtra ma vie.
Ma voix a fait encor le deſtin des Anglais,
Et j'emporte au tombeau ma gloire & vos regrets.

ELISABETH.

Ah ! ton Eliſabeth ne pourra te ſurvivre,
J'ai vécu pour t'aimer ; je mourrai pour te ſuivre.
Dans la nuit du tombeau tous les deux renfermés,
Unis malgré la mort...

VARVIC.

Vivez, ſi vous m'aimez.
à Edouard.
Soyons vrais ; de nos maux n'accuſons que nous-même.
Votre amour fut aveugle & mon orgueil extrême.
Vous aviez oublié mes ſervices ; & moi,
J'oubliai trop hélas ! que vous étiez mon Roi.
Nous en ſommes punis...mes forces s'affaibliſſent.
Ma voix meurt & s'éteint, & mes yeux s'obſcurciſſent.
Ma chere Éliſabeth ! adieu... ſéchez vos pleurs.
Je reſſens à la fois la mort & vos douleurs.
Hélas ! il eſt affreux de quitter ce qu'on aime !
à Edouard.
Réparez, s'il ſe peut, ſon infortune extrême.
Sur ſes jours malheureux répandez vos bienfaits.
Varvic meurt votre ami... ne l'oubliez jamais.

Il meurt.

FIN.

Digitized by Google

MELANIE,

DRAME

EN TROIS ACTES

ET EN VERS,

CORRIGÉ ET AUGMENTÉ.

Digitized by Google

PRÉFACE.

Cet ouvrage parut dans l'hiver de 1770, & l'on ſe ſouvient encore de l'impreſſion qu'il produiſit (1). L'envie toujours déterminée à nier les ſuccès avec une fureur qui les prouve, rejetta celui de Mélanie ſur le preſtige des lectures, & fit preſque un crime à l'Auteur des larmes qu'il avait fait répandre. On lui reprochait de s'être prêté avec trop de complaiſance à lire ſon ouvrage, comme ſi cette complaiſance avait jamais été plus excuſable que dans cette occaſion, où il s'agiſſait d'une pièce que la nature du ſujet & du coſtume excluait du théâtre de Paris. Aujourd'hui que ces lectures ſont devenues fort à la mode, ſans avoir toujours les mêmes excuſes, on ne ſonge pas à en faire un reproche à aucun auteur. Mais il y a des perſonnes à qui l'on défend ce qu'on permet à tout le monde, & l'auteur de Mélanie eſt apparemment de ce nombre.

(1) *L'Europe attend Mélanie*, écrivait M. de Voltaire à un de ſes amis.

Digitized by Google

Avant que la piece fût publiée, les ennemis de l'auteur avaient tâché d'insinuer que c'était un ouvrage peu religieux. Mais quand elle fut imprimée, ils abandonnerent cette accusation trop difficile à soutenir. En effet ce Drame est non-seulement d'une utilité morale très-reconnue, mais il montre encore la religion sous le point-de-vue le plus respectable ; non-seulement il inspire de l'horreur pour ces parens dénaturés qui ont la barbarie de vouer leurs enfans au malheur & au désespoir, en les précipitant de force dans un cloître, mais il excite encore la plus tendre vénération pour les dignes ministres d'une religion sainte & bienfaisante, qui arrêtent par la main la victime qu'on traîne à l'autel, & lui défendent, au nom de Dieu, des vœux sans vocation, que l'Eglise Chrétienne a toujours condamnés. Aussi le personnage du Curé dans Mélanie a-t-il paru généralement fait pour honorer la religion autant que l'humanité, & c'est ainsi qu'en ont jugé plusieurs Prélats de l'Eglise de France, qui en entendirent la lecture. C'est ainsi qu'on en a jugé en Italie où la piece a été traduite (2) & imprimée *con licenza de superiori.*

Je ne m'amuserai point à réfuter les mau-

(1) A Florence entr'autres, sous ce titre : *Melania ovvero la Monaca.*

vaiſes critiques. A l'égard de celles qui m'ont paru fondées, j'ai tâché d'y faire la ſeule réponſe poſſible, en me corrigeant. On avait reproché au Curé trop de faibleſſe, & à M. de Faublas trop de dureté. L'un ne défendait pas aſſez poſitivement à Mélanie de faire ſes vœux, l'autre ne diſcutait pas aſſez ſes motifs dans ſa converſation avec ſa fille. Je crois avoir fait diſparaître ces deux défauts dans cette nouvelle édition. Le Curé déclare ſans détour à Mélanie que ſes vœux ſeraient coupables, & déclare au pere qu'il proteſtera ſolemnellement aux autels & devant les Magiſtrats, contre la violence qu'on fait à ſa fille, menace dont le déſeſpoir de Mélanie empêche l'effet. A l'égard de M. de Faublas, il donne toutes les raiſons que les principes d'intérêt, généralement reçus dans le monde, n'ont que trop ſouvent fait trouver bonnes. Il a même des remords au troiſieme acte, & ſon repentir commence avant la cataſtrophe. On a voulu faire trouver ce pere trop odieux. Je voulais qu'il le fût ſans doute, & il doit l'être. Mais l'indignation qu'il inſpire prouve ſeulement la morale de la piece, & ne prouve rien contre ſon rôle. Ce n'eſt point un homme plus méchant qu'un autre. C'eſt un homme dur qui croit voir bien, & ne s'imagine pas faire tous

le mal qu'il fait. C'eſt un homme comme il y en a malheureuſement trop, qui penſe avoir répondu à tout, quand il a dit, je fais comme tout le monde. C'eſt préciſément cette réponſe ſi commune, qui doit faire ſentir combien ce Drame eſt une leçon utile & frappante. Qui ne connaît le pouvoir de l'opinion? Et qui ne ſait combien peuvent influer ſur elle les impreſſions des ouvrages dramatiques, les plus fortes & les plus générales de toutes? Qu'il ſoit permis à l'écrivain ſenſible qui ne recueille ſi ſouvent de la culture d'un talent faible & périlleux que des perſécutions & de l'amertume, qu'il lui ſoit permis de ſe livrer un moment au charme d'une idée conſolante, & de ſe dire à lui-même : Les jours de mon travail n'ont pas été tout-à-fait perdus. Les larmes que j'ai fait couler n'ont pas toujours été ſtériles. Peut-être ai-je plus d'une fois arrêté le zele inconſidéré d'un âge qui oublie l'avenir; peut-être ai-je fait rougir un pere qui oubliait la nature.

Si cette piece n'a pu être repréſentée ſur le théatre de Paris, elle l'a été dans plus d'une province & dans le pays étranger. Par-tout elle a produit un grand effet. Au moment où elle parut, un Prince célebre par ſes talens militaires & par ſes vertus, voulut bien don-

ner des ordres pour qu'elle fût représentée chez lui avec le costume le plus exact & tout l'appareil convenable : voici ce qu'il daigna en écrire alors à l'auteur : » Je suis enchanté » que M. G * *, en vous disant combien « j'aime votre Mélanie, m'ait procuré l'occa- » sion de vous témoigner le cas infini que je « fais d'un auteur qui, comme vous, Mon- » sieur, emploie ses talens à combattre des » préjugés révoltans pour l'humanité. Quoi- » que Mélanie n'ait pas été faite pour B * *, » elle y a été jouée, & a eu le plus grand » succès. Elle a causé ce tendre intérêt qu'on » ne peut refuser à une jeune infortunée que » la barbarie de son pere condamne à une » prison perpétuelle, & toute l'horreur de sa » situation s'est répandue, comme vous le » souhaitiez, sur un pere dénaturé «.

Ce n'est point par un vain amour-propre que l'on transcrit des témoignages si honorables. Il importe de faire voir que des personnes augustes s'intéressent aux ouvrages qui peuvent être utiles à l'humanité. Il importe aussi à l'écrivain calomnié d'humilier & de confondre par de tels exemples les détracteurs de tout talent & de toute vertu, qui, dans leurs rapsodies satyriques, osent citer à tout moment le public qui les dément & les mépriſe ;

Digitized by Google

& s'efforçent de faire croire que l'avis d'une douzaine de barbouilleurs de papier eſt celui des gens honnêtes & éclairés ; à-peu-près comme des hiboux condamnés aux ténebres nieraient l'exiſtence de la lumiere.

On a prétendu qu'un Drame intitulé *la Veſtale*, qui parut quelques années avant Mélanie, m'en avait donné l'idée. Si cela était vrai, j'en conviendrais volontiers. Mais on ſait que le bruit d'une aventure ſiniſtre, qui s'eſt malheureuſement réaliſée plus d'une fois, me fournit le ſujet de ma piece, qui d'ailleurs, quoiqu'on en ait dit, n'a rien de commun avec *la Veſtale*. Sans examiner le peu de rapports qui ſe trouvent entre les Prêtreſſes de Veſta & nos Religieuſes, il ſuffira de dire que dans le plan de la Veſtale, un pere ſe trouve le juge de ſa fille coupable & infidelle à ſes vœux, qu'il l'a forcée autrefois de prononcer. Il eſt obligé par les loix de la condamner à la mort, après avoir été la premiere cauſe de ſon crime, & ſon amant la défend contre les loix & contre le peuple Romain. Ce plan eſt très-dramatique, mais il ne reſſemble en rien à celui de Mélanie ; & ce qui le prouve encore, c'eſt qu'il ſerait impoſſible de trouver dans mon ouvrage une ſcene dont l'objet fût le même que celui d'une ſcene quelconque de la Veſtale.

Digitized by Google

Un de ceux que le ſuccès de Mélanie parut affliger le plus ſenſiblement, fut un écrivain qu'on aurait ſoupçonné moins qu'un autre d'avoir quelque prétention dans le genre du Drame. Il lui échappa d'abord une ſaillie de cent cinquante vers, qui m'ennuya, quoiqu'elle fût contre moi. Enſuite il ſoutint cette légere eſcarmouche par un combat réglé, c'eſt-à-dire, par une grande diſſertation en forme, qui avait pour but de prouver que Mélanie était un ouvrage *ſoporifique*, quoiqu'il fût aſſez évident qu'elle ne l'avait pas endormi. Il obſervait ſavamment, & c'était une de ſes plus fortes plaiſanteries, que dans tout le Théatre de Corneille on ne trouverait pas un Curé; & en effet, comme on le dit alors, il ſerait auſſi extraordinaire de trouver un Curé dans l'ancienne Rome, qu'un Conſul dans un Couvent de Paris.

Dans le temps que cette facétie ſatyrique, intitulée *Lettre d'un Curé à l'Auteur de Mélanie*, fut publiée dans tous les Journaux, une bonne âme qui apparemment n'aimait pas les longues ſatyres, fit cette petite réponſe qu'on n'imprime ici que parce qu'elle eſt fort ſuccincte, & purement littéraire.

Cenſeur dont le babil ennuie,
Sois déſormais plus court, pour être plus plaiſant;

Ce n'eſt pas par l'eſprit que je te crois méchant,
Tu ne médis pas de génie.
Retourne aux Madrigaux ; c'eſt ton lot. Apollon
Te fit pour la toilette : ailleurs il te renie.
Ton Curé ne vaut pas celui de Mélanie ;
Mais tes vers valent bien la proſe de Fréron.

A l'égard du ſtyle, on a voulu tourner en ridicule quelques vers d'une ſimplicité que l'on trouvait trop proſaïque, comme ſi des détails de la converſation ordinaire, qu'il ne faudrait pas rendre poëtiques même dans une Tragédie, devaient l'être dans la bouche de perſonnages bourgeois ? Ces Cenſeurs ignorent-ils que la premiere regle eſt de proportionner le ſtyle au ſujet, à la ſituation du perſonnage, & que la diction ne doit être figurée ou paſſionnée que lorſqu'un grand intérêt anime l'ame & le langage de l'Acteur ? L'inobſervation de cette regle ſerait le comble du mauvais goût ; mais nos prétendus Critiques n'y regardent pas de ſi près.

Au reſte, s'il y a quelque mérite à produire un grand intérêt dans le genre du Drame, en évitant les deux écueils qui s'y rencontrent le plus ſouvent, les événemens romaneſques, & la baſſeſſe dégoûtante des caracteres vils ; c'eſt au temps à faire ſentir ce mérite. Le temps eſt un juge infaillible ; mais il prononce tard.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

MONSIEUR DE FAUBLAS, homme de Robe.

MADAME DE FAUBLAS.

MÉLANIE, leur Fille.

MONVAL, parent de Madame de Faublas.

UN CURÉ.

La Scène eſt dans un Couvent de Paris, au Parloir.

Digitized by Google

MÉLANIE,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MONSIEUR ET MADAME DE FAUBLAS.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

NON, Madame ; en un mot, c'eſt trop me réſiſter.
J'ai peſé mes projets, je m'y dois arrêter.
Pouvez-vous les blâmer ? Ma fortune eſt bornée.
On offre à votre fils un brillant himenée,
L'eſpoir d'un Régiment & d'un rang à la Cour,
Dois-je ſeul m'oppoſer au bonheur de Melcour ?
Avec cette alliance à tout on peut prétendre ;
Et ne voyez-vous pas ce que j'en dois attendre ?

Digitized by Google

Que bientôt dans les camps je puis voir illustré
Un nom qui dans la Robe est déjà décoré ?
Le premier pas suffit, tout en dépend peut-être,
Et le point important est d'approcher du Maître.
Voulez-vous de mon fils retarder le destin ?
A ce grand intérêt tout doit céder enfin.
Ce n'est pas, après tout, un si grand sacrifice.
Mélanie au Couvent depuis deux ans novice,
Formée à la retraite en ses plus jeunes ans,
Semblait en avoir pris les goûts, les sentimens.
Au plan que j'ai suivi se prêtant par avance,
Elle nous demandait le voile avec instance,
Et dans le cloître alors trouvant tous ses plaisirs,
Y voulait pour jamais enfermer ses desirs.
D'où naît le changement qu'aujourd'hui l'on m'annonce
A ses premiers desseins d'où vient qu'elle renonce ?
S'il faut vous déclarer ce que j'en crois ici,
Votre parent Monval la fait changer ainsi.
Devant elle jamais il n'aurait dû paraître.
C'est grace à vos bontés qu'il a pu la connaître,
Et c'est bien malgré moi, je le dis entre nous,
Que Monval au Couvent la voyait avec vous.

MADAME DE FAUBLAS.

Je n'ai pu refuser cette faveur légere
A la tendre amitié qui m'attache à sa mère,
Au sang qui nous unit : ce jeune-homme d'ailleurs,
A le cœur noble & droit, a des vertus, des mœurs.
Il est impétueux, aisément il s'enflamme,
Et toujours sans contrainte il laisse agir son ame ;
Qui n'a rien de honteux dans le fond de son cœur,
Ne craint point de l'ouvrir, & parle avec candeur.

Digitized by Google

C'eſt toujours devant moi qu'il a vu Mélanie,
Et dans tous ſes diſcours régne la modeſtie.
Mais votre fille hélas !... à ne vous rien cacher,
Je crois que ſon état a droit de vous toucher.
Soyez de vos enfans également le père,
N'immolez point la ſœur pour aggrandir le frère.
Si dans ſes premiers ans les ſoins des jeunes Sœurs
Lui firent du Couvent envier les douceurs,
C'eſt une illuſion qui paſſe avec l'enfance,
Et j'ai pu voir depuis toute ſa répugnance.
Je vous en informai.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Ce changement léger
Ne m'a jamais paru qu'un dégoût paſſager.

MADAME DE FAUBLAS.

Vous avez en tout temps combattu mes allarmes ;
De Mélanie enfin j'ai vu couler les larmes.
En vain j'en ai gémi : vous aviez décidé.
Toujours à vos deſirs malgré moi j'ai cédé,
Je vous ſacrifiai ma douleur maternelle.
Mais je vous l'avourai, cette épreuve eſt cruelle.
Notre ſang doit avoir de plus grands droits ſur nous ;
Mon cœur prendra toujours ſon parti contre vous.
Si mon époux enfin, sûr de ma complaiſance,
Voulait ne point uſer de toute ſa puiſſance,
Tandis qu'il en eſt temps, s'il voulait conſentir,
A révoquer l'arrêt dont il nous voit frémir,
Il verrait à ſes pieds & la fille & la mère.
Ce ſpectacle touchant fait pour le cœur d'un père,
Ce plaiſir généreux de ſécher tant de pleurs,
N'a-t-il donc pas pour vous de plus pures douceurs,

Digitized by Google

Que ces honneurs si vains dont l'image incertaine
Offre dans l'avenir une pompe lointaine,
Une grandeur frivole & soumise au hazard,
Qui souvent nous échappe, & vient toujours trop tard.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Tant d'obstination ne peut que me déplaire.
C'est combattre longtemps un parti nécessaire.
Votre fille aujourd'hui doit prononcer ses vœux.
Nos parens, nos amis, sont mandés en ces lieux.
Pour la cérémonie ici tout se prépare.
Que pourrait-on penser d'un retour si bizarre?
De vos discours pourtant je ne suis point surpris.
Je sais vos sentimens, vous n'aimez point mon fils,
Vous lui préféreriez le dernier de vos proches.
Jamais.....

MADAME DE FAUBLAS.

Je dois répondre à de pareils reproches.
Melcour m'est cher, Monsieur; si je me suis permis
De juger ses défauts, & si par mes avis
J'ai voulu quelquefois changer son caractère,
Je n'ai pas moins pour lui des sentimens de mère,
Je les aurai toujours.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Je ne vous comprends pas.
Melcour est estimé: je vois qu'on en fait cas;
Et vous permettrez bien qu'un père le seconde.

MADAME DE FAUBLAS.

Oui, je crois qu'il pourra réussir dans le monde.

Digitized by Google

Il eſt dur & poli, c'eſt beaucoup ; mais pourtant
De ſon cœur juſqu'ici le mien n'eſt pas content.
Je ne le crois ni vrai, ni juſte, ni ſenſible.
A toute émotion il ſemble inacceſſible ;
Il agit, parle, écoute avec un front égal,
Ne croit jamais le bien & croit toujours le mal.
Jamais, quand il vous parle, il ne regarde en face.
Son coup-d'œil vous évite & ſon ſouris menace.
D'ailleurs, plein de mépris pour tous ſes concurrens ;
Il oſe ſe répandre en diſcours imprudens
Sur le Marquis d'Orcé, qui l'aura ſu, ſans doute ;
Pour un mot indiſcret, bien ſouvent il en coûte.
Dans l'état qu'il embraſſe on ne pardonne rien.
Enfin c'eſt à vos yeux un tréſor, un ſoutien ;
Mais quand ce fils, objet de votre amour extrême,
Vous aimerait autant que vous l'aimez vous-même,
Quand vous n'auriez conçu que l'eſpoir le plus ſûr,
Je le redis encore, il doit m'être bien dur
De voir ma Mélanie ainſi ſacrifiée,
Languir dans l'abandon par ſon pere oubliée,
Et, menée en pleurant juſqu'au pied de l'autel,
S'impoſer par ſon ordre un ſupplice éternel.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

On affaiblit toujours tout ce qu'on exagére.
Je crois ſa douleur vive, & la crois paſſagere.
Toujours dans ces momens on verſe quelques pleurs ;
On croit dans l'avenir ne voir que des malheurs.
Mais la réflexion, fruit de la ſolitude,
Et la néceſſité, qui devient habitude,
L'entier éloignement des objets ſéducteurs,
Et l'exemple & le temps, ſi puiſſans ſur nos cœurs,

Du cloître, qui n'offrait qu'horreur & qu'amertume,
Font un séjour tranquille où l'ame s'accoutume.
Qui n'a joui de rien n'a rien à regretter.
Si connaissant le monde, il fallait le quitter,
Peut-être autant que vous je plaindrais Mélanie:
Mais dans cette maison elle a passé sa vie.
Son sort est-il plus dur que celui de ces Sœurs,
Qui toujours du Couvent nous vantaient les douceurs?
Du malheur en ces lieux avons-nous vu l'image?
Nous parla-t-on jamais de joug & d'esclavage?
Tout ce qui devant moi s'est ici présenté
Me peignait le bonheur & la sérénité.

MADAME DE FAUBLAS.

N'en croyez pas, Monsieur, l'apparence infidelle.
La retraite, il est vrai, peut nous paraître belle;
Mais c'est pour un moment, c'est lorsqu'on n'y vit pas.
Sous ces lambris sacrés quand nous portons nos pas,
Tout semble calme & doux, jusqu'à l'air qu'on respire;
Des paisibles vertus nous ressentons l'empire,
L'oubli des passions, des maux & des erreurs,
Et l'attendrissement passe au fond de nos cœurs.
Mais percez plus avant, pénétrez ces cellules,
Ces réduits ignorés, où des esprits crédules,
Désabusés trop tard, & voués au malheur,
Maudissent de leur jour la pénible lenteur:
C'est-là que l'on gémit, que des larmes amères
Baignent pendant la nuit les couches solitaires,
Que l'on demande au Ciel trop lent à s'attendrir,
Ou la force de vivre ou celle de mourir.
Peut-être que leurs maux par le tems s'adouciſſent,
Que dans des yeux éteints les pleurs enfin tariſſent.

Digitized by Google

Un morne accablement qui reſſemble au trépas,
Succéde au déſeſpoir, à ſes bruyans éclats.
Mais ce calme perfide eſt voiſin de l'orage.,
On en ſort bien ſouvent par des accès de rage.
C'eſt le poiſon trompeur qui promet le ſommeil,
Et les convulſions ſont l'effet du reveil.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Vous m'effrayez envain de cette image horrible.
Pour moi, ſur un état, que l'on peint ſi terrible,
J'en veux croire ſurtout ceux qui l'ont embraſſé.
Je les vois à l'envi, dans leur zèle empreſſé,
Attirer ſous leurs loix de nouveaux proſélites ?
Ils doivent d'un tel choix connaître bien les ſuites ;
Et par quel intérêt peut-on imaginer
Qu'ils entraînent au piége, au lieu d'en détourner ?

MADAME DE FAUBLAS.

Par un ſentiment vil, cruel, abominable,
Trop indigne de l'homme, & pourtant véritable.
Oui, croyez-moi, Monſieur, l'eſclave eſt ſans vertu.
Il déteſte en autrui tout ce qu'il a perdu.
Il ſe flatte en ſecret que ſa chaîne accablante,
Sur d'autres étendue, en ſera moins peſante.
A force de ſouffrir ſouvent on s'endurcit,
Et dans ſa priſon même on aſpire au crédit,
Voilà ce qui produit ces ardens émiſſaires,
Dont le zèle affecté peuple les monaſtères.
Ils veulent commander à d'autres malheureux,
Faire porter le joug qu'on a forgé pour eux,
Se venger de leurs maux : l'eſprit de tyrannie
Entre facilement dans une ame flétrie,
Et le droit d'opprimer des captifs abbattus,
Eſt un plaiſir encor pour qui n'en connaît plus.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Laiſſons-là ces abus, Madame. Mélanie
Doit être préparée à la cérémonie.
Bientôt notre Curé viendra l'entretenir.
Ses leçons, ſes avis pourront la ſoutenir.
Ma confiance en lui n'eſt pourtant pas entière.
Sa morale, dit-on, n'eſt pas aſſez ſévére.
On m'en a dit du mal.

MADAME DE FAUBLAS.

On vous trompe, Monſieur.
Je le crois digne en tout du ſaint nom de Paſteur.
On ne le vit jamais affectant le ſcrupule,
Crier à l'hérétique, au ſchiſme, à l'incrédule,
A ſignaler ſon nom vainement empreſſé,
Et prompt à déployer un zèle intéreſſé.
Il ne ſe borne pas à tonner dans les temples;
Et s'il combat l'erreur, c'eſt par de bons exemples.
C'eſt des infortunés & le guide & l'appui.
Il prend ſur ſes beſoins pour aider ceux d'autrui.
Rien n'échape à ſes ſoins; ſa tendre prévoyance
Sous des toits dépouillés va chercher l'indigence.
Au ſoin de la ſervir tout entier attaché,
Il parcourt les réduits où le pauvre eſt caché;
Et s'il ne peut toujours ſoulager la misère,
Au moins il la conſole, il lui fait voir un père.
Dans l'Égliſe ſouvent je l'ai vu prêt d'entrer;
J'ai vu les malheureux en foule l'entourer.
Il reſſemblait au Dieu dont il était le Prêtre.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Tant de vertu pourtant s'eſt bien peu fait connaître.

Digitized by Google

MADAME DE FAUBLAS.

Ah ! lorſqu'on eſt ſenſible, il eſt toujours bien doux
De ſervir les humains ſans qu'ils parlent de nous.
On agit pour ſon cœur. Le voici qui s'avance.

SCENE II.

MONSIEUR ET MADAME DE FAUBLAS, LE CURÉ.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

MONSIEUR, nous implorons ici votre aſſiſtance.
Nous en avons beſoin : ma fille en ce grand jour,
Éprouve vers le monde un moment de retour.
Il faut d'un jeune cœur corriger la faibleſſe,
Lui montrer ſes devoirs : c'eſt à votre ſageſſe
Que j'ai dû me fier, & j'attends tout de vous.
Vous vaincrez ſurement ſes injuſtes dégoûts.
Vous ſavez trop...

LE CURÉ.

Je ſais ce qu'ici je dois faire,
Ce que je dois à vous, à mon ſaint miniſtère.
Avant de vous répondre & de promettre rien,
Il me faut avec elle avoir un entretien.
Je veux lire en ſon cœur, je veux le bien connaître.
Sur ſes devoirs alors, ſur les vôtres peut-être,
Je pourrai vous parler avec ſincérité.
Vous entendrez de moi la ſimple vérité.
N'eſpérez rien de plus.

Digitized by Google

MONSIEUR DE FAUBLAS.

C'eſt ce que je deſire.
On va vous l'amener, Monſieur, je me retire,
Et vais avec Madame aſſembler nos amis,
Qui bientôt dans ces lieux ſeront tous réunis.

SCENE III.

LE CURÉ *ſeul.*

ALLONS... Je vais encor voir une infortunée
Qu'un intérêt cruel au cloître a condamnée;
Que l'on enſévelit de peur de la doter;
Qui pouſſe des ſoupirs que l'on craint d'écouter,
Et donne, en déteſtant ſa retraite profonde,
Au ciel des vœux forcés, & des regrets au monde.

SCENE IV.

LE CURÉ, MÉLANIE.

MÉLANIE, (*à part dans le fond.*)

O Dieu! changez mon cœur, ou bien changez mon ſort!
Dieu! fléchiſſez mon pere ou m'envoyez la mort!

LE CURÉ.

Approchez, mon enfant, & ſoyez ſans allarmes.
Si je viens près de vous, c'eſt pour ſécher vos larmes.

Digitized by Google

Ne me les cachez point & laiſſez les couler.
Sans témoins, ſans réſerve on peut ici parler.
Nul n'oſera troubler cette ſainte entrevue.
Vous frémiſſez... Eh ! quoi ! redoutez-vous ma vue ?

MÉLANIE, *avec égarement.*

Je ne ſais où je ſuis... ayez pitié de moi.
Tout dans un pareil jour doit inſpirer l'effroi.
D'un père rigoureux n'êtes-vous pas complice ?
Venez-vous m'annoncer l'inſtant du ſacrifice ?
C'eſt celui de mes jours... c'eſt celui de mon cœur...
Il eſt affreux, barbare... il me glace d'horreur.
Ah ! qu'on l'acheve au moins, qu'on l'acheve ſur l'heure...
Traînez-moi vers l'autel... traînez-moi... que j'y meure.
C'eſt tout ce que l'on veut, & j'y conſens.

LE CURÉ.

Hélas !
Au but qui me conduit ne vous méprenez pas.
J'apporte à vos douleurs l'intérêt le plus tendre.
Je puis les adoucir, ſi vous voulez m'entendre.
Donnez leur avec moi ce libre épanchement
Qui pour les malheureux eſt un ſoulagement.
Les conſoler, ma fille, eſt tout mon miniſtère ;
Vous me devez enfin regarder comme un père.

MÉLANIE, *toujours égarée.*

Un père !.. Il m'en faut un .. Que n'ai-je un père, hélas !
Il plaindrait mes tourmens, il m'ouvrirait ſes bras.
Ce nom doit conſoler... Ce nom me déſeſpère.
Faut-il éterniſer mes tourmens, ma miſère,
Livrer à la douleur le reſte de mes jours,
Promettre de ſouffrir & de pleurer toujours ?

Digitized by Google

Je n'en ai pas la force, & ma raiſon s'égare.
La nature & le ciel, tout me ſemble barbare.

LE CURÉ.

C'eſt que tous deux, ma fille, ont été méconnus.
Commandez un moment à vos ſens éperdus,
Et d'un conſolateur écoutez le langage,
Tout doit m'intéreſſer, votre état & votre âge.
Je dois à tous les deux des ſoins & des ſecours;
C'eſt un devoir bien cher que je ſuivrai toujours.
Je parlerai ſur-tout contre la violence...

MÉLANIE, *revenant à elle avec tranſport; & ſortant d'une ſombre diſtraction.*

Eſt-il vrai? vous! ô ciel! vous prendrez ma défenſe!
Vous me le promettez! l'aurais-je pu prévoir?
Vous éloignez de moi l'horrible déſeſpoir.
Vous me l'aviez bien dit, oui, vous êtes mon père.
Mais vous qui me tendez une main tutélaire;
N'êtes-vous pas pourtant au rang de ces mortels
Qui ne prêchent jamais que des devoirs cruels,
Qui m'ont tant annoncé d'une voix formidable,
Dieu toujours irrité, l'homme toujours coupable,
La nature en ſouffrance, & le ciel en courroux;
Qui m'ont dit que ce Dieu ſe nomme un Dieu jaloux;
Qu'il ordonne aux humains, pour fléchir ſa colère,
De s'impoſer le poids d'un tourment volontaire;
Et qu'enfin les objets devant lui préférés,
Etaient des yeux en pleurs & des cœurs déchirés?
Eh! bien, s'il eſt ainſi, j'ai le droit de lui plaire.

Digitized by Google

LE CURÉ.

Je viens vous annoncer un juge moins sévère,
Un Dieu plus indulgent : dissipez cet effroi.
Que votre cœur du moins se calme auprès de moi,
Et retrouve un moment la paix, la confiance.
Faites de vos secrets l'exacte confidence.
Permettez que ce cœur vous ose interroger;
Aux sentimens du vôtre il n'est point étranger.
Placez-vous près de moi; venez, ma chère fille.
(*Ils s'asseient tous deux*).
Je chéris dès long-tems votre noble famille.
On m'a dit qu'élevée en ces paisibles lieux,
Vous y passiez des jours qui paraissaient heureux;
Et que du voile saint à seize ans revêtue,
D'aucun regret encor vous n'étiez combattue.
Votre état vous plaisait : souvent on m'a vanté
Votre zèle naissant, votre félicité.
M'a-t-on dit vrai ? Parlez.

MÉLANIE, *devenue plus calme, & avec le ton d'une tristesse douce & réfléchie.*

Oui, je vous le confesse;
Cette Maison, Monsieur, fut chère à ma jeunesse.
Je m'y voyais fêtée; on s'occupait de moi;
Chacun de m'amuser se faisait un emploi.
On détournait mes yeux de tout devoir pénible.
A tant d'empressement pouvais-je être insensible,
Dans un âge où le cœur est si prompt à s'ouvrir
Aux premiers sentimens qui se viennent offrir,
Où les jours sont si purs, le bonheur si facile?
Je crus qu'il habitait au sein de cet asyle.

Digitized by Google

Je ne trouvais par-tout que des ſoins complaiſans ;
Des égards recherchés, & des yeux careſſans.
Ce plaiſir ſi flatteur d'intéreſſer les autres,
Les préjugés d'autrui qui deviennent les nôtres,
Tout ce que j'entendais du monde & de ſes mœurs,
Les diſcours ſéduiſans, les tendreſſes des Sœurs,
Le penchant qui nous lie au ſéjour de l'enfance,
Enfin l'amitié même & la reconnaiſſance,
A ce qui m'entourait m'attachant tous les jours,
Semblaient devoir ici me fixer pour toujours.

LE CURÉ.

De ſemblables motifs n'ont rien que d'eſtimable.
D'où vient donc qu'aujourd'hui la douleur vous accable ?
Qui produiſit en vous un ſi grand changement ?

MÉLANIE.

Vous allez le ſavoir ; c'eſt un événement
Qui décida dès-lors du deſtin de ma vie,
Et dont, en vous parlant, j'ai l'ame encor remplie.
Je veillais près du lit où l'une de nos Sœurs
D'une lente agonie éprouvait les horreurs.
Cherchant à ſignaler les ſoins d'une novice,
J'avais brigué moi-même un ſi lugubre office.
Un Prêtre l'exhortait, & ſes pieux diſcours
De la Religion prodiguaient les ſecours,
Sans arracher un mot, ſans vaincre ſon ſilence.
Il commençait peut-être à perdre l'eſpérance ;
Du moins il s'éloigna pendant quelques inſtans.
Alors levant ſes yeux baiſſés depuis long-tems,
Elle parut gémir ſur moi plus que ſur elle ;
Quelques larmes mouillaient ſa mourante prunelle ;

Digitized by Google

Elle fit un effort pour pouvoir me parler,
Et m'adreſſa ces mots qui me firent trembler.
» On vous trompe, on vous perd, ma chère Mélanie.
» A votre âge on ſent peu ce que l'on ſacrifie,
» En ſe faiſant eſclave & prenant cet habit :
» Vous l'apprendrez trop tard : je ſais qu'on vous a dit,
» Je ſais que vous croyez que dans nos ſaints aſyles
» Tous les jours ſont ſereins, tous les cœurs ſont tranquilles;
» Mais pour vous abuſer ſachez qu'on eſt d'accord.
» On ne vit en ces lieux qu'en deſirant la mort,
» Et l'on n'y meurt jamais qu'en déteſtant ſa vie.
» Que mon exemple au moins détrompe Mélanie.
Elle m'apprit ſon ſort : un malheureux amour,
Qu'il fallut dans ce Cloître étouffer ſans retour,
Avait rempli ſon ame & conſumé ſa vie.
Du récit de ſes maux je demeurai ſaiſie.
C'étaient les derniers cris & les gémiſſemens
D'un cœur que ſes chagrins ont oppreſſé long-tems.
C'était d'un long malheur l'hiſtoire attendriſſante,
Que l'accent de la mort rendait plus déchirante.
Je n'y pus réſiſter : pleine de ſes douleurs,
Je tombai ſur ſon lit, en l'arroſant de pleurs.
Je partageai des maux que mon cœur devait craindre;
Pour la premiere fois elle s'entendit plaindre,
Et ma pitié parut adoucir ſon trépas.
L'infortunée alors me ſerra dans ſes bras.
Je ſentis que ſes pleurs inondaient mon viſage.
De mes ſens trop émus je perdis tout uſage,
Et quand je les repris, elle ne vivait plus.
Ses bras déja glacés, ſur ma tête étendus,
Ses yeux de la douleur gardant le caractere,
Et vers le ciel encor élevant leur paupière,

Digitized by Google

Semblaient lui demander d'épargner à mon cœur
Tous les maux dont sa mort m'avait tracé l'horreur.

LE CURÉ.

O parens inhumains ! voilà donc votre ouvrage !

MÉLANIE.

J'eus toujours devant moi cette effroyable image.
Elle me poursuivit : mes esprits agités
N'entrevoyaient par-tout que d'affreuses clartés.
Le soupçon m'inspirait une sombre tristesse ;
L'effroi, l'abattement flétrirent ma jeunesse.
Le Cloître m'effrayait : je rencontrais par-tout
L'odieuse contrainte & l'importun dégoût.
Je détestai dès-lors cet habit de Novice.
J'abjurai dans mon cœur mon fatal sacrifice.
Je n'osais cependant avouer mes chagrins :
De mon père sur moi je savais les desseins ;
Je ne me flattais pas de pouvoir l'en distraire.
Je songeais, pour charmer mon ennui solitaire,
Qu'au moins les passions ne troublaient point mon cœur ;
Que de l'amour encor le poison séducteur,
Dont j'avais une fois vu les effets terribles,
Ne livrait point mon ame à des maux plus sensibles ;
Mais ce repos, hélas ! ne dura pas long-tems....
Malheureuse !

LE CURÉ.

Achevez ces aveux importans.
Parlez, ne craignez rien.

MÉLANIE.

O mon guide ! ô mon père !

Digitized by Google

Qu'aiſément avec vous je puis être ſincère !
Que mon ame à la vôtre aime à ſe confier !
Ah ! c'eſt de mes plaiſirs peut-être le dernier.
Ma conſolation dans ces lieux la plus chère,
C'était de voir ſouvent ma reſpectable mère.
Un parent (c'eſt Monval) voulut un jour me voir.
Il arrive avec elle en ce même Parloir.
On m'avertit, j'accours... Ma ſurpriſe à ſa vue,
Sur ſon front, dans ſes traits la grace répandue,
Son maintien, de ſes yeux la touchante douceur,
Et le ſon de ſa voix encor plus enchanteur,
Tout à mes ſens troublés fit ſoudain reconnaître
Qu'en ce moment mon cœur venait de voir ſon maître.
Il s'aſſit, parla peu, me regarda toujours.
J'ai retenu de lui juſqu'aux moindres diſcours.
Il parut de mon ſort pénétrer le myſtère.
Je vis qu'il me jugeait beaucoup mieux que ma mère.
Des mots perdus pour elle il ſentait la valeur,
Et tout ce qu'il diſait répondait à mon cœur.
Je feignis malgré moi de ne le pas entendre.
Que je lui ſavais gré d'un intérêt ſi tendre !
J'entrevis quelques pleurs qu'il voulait dévorer :
Il ſemblait à la fois me plaindre & m'adorer.

LE CURÉ.

O que cet entretien eſt gravé dans votre ame !

MÉLANIE.

Il ne m'avait rien dit qui déclarât ſa flamme,
Rien qui pût reſſembler aux tranſports des amans ;
Mais ſes derniers regards valaient tous les ſermens.

Digitized by Google

Ils se firent entendre à mon ame asservie.
Je jurai qu'à lui seul appartiendrait ma vie.
Je n'examinai rien, je ne voulus rien voir :
Le cœur, pour se donner, a-t-il besoin d'espoir ?
Ah ! mon ame embrassant un sentiment si tendre,
S'élança vers l'objet qu'elle semblait attendre,
Et crut, en lui livrant un pouvoir absolu,
Satisfaire un besoin jusqu'alors inconnu.
Hélas ! j'en jouissais sans trouble & sans allarmes,
Et sans affliction je répandais des larmes.
Mon cœur s'applaudissait d'échapper à l'ennui,
D'avoir un sentiment, de trouver un appui.
Contre l'amour sans doute il n'est point de défense ;
Mais que la solitude ajoute à sa puissance !
Que ses traits pénétrans, ailleurs trop émoussés,
Descendent plus avant au fond des cœurs blessés !
Je n'ai du monde encore aucune expérience ;
Mais s'il faut sur ce point dire ce que je pense,
Dans ce monde bruyant comment peut-on souffrir,
Que les distractions, les soins & le plaisir,
De l'ame à tout moment éloignent ce qu'on aime ?
Peut-on se voir ainsi séparé de soi-même ?
Ah ! lorsque tant d'objets ont partagé le jour,
Ce qui doit en rester, est bien peu pour l'amour.
Mais ici tout le sert, & rien ne le balance.
Le cœur de son penchant s'entretient en silence.
Rien ne s'offre à nos yeux qui le fasse oublier ;
Chaque instant à l'amour appartient tout entier.
Je l'ai bien éprouvé : Monval dans ces demeures,
Monval m'occupait seul, & remplissait mes heures.
Lorsque tout sommeillait, dans l'ombre de la nuit,
Je répétais souvent tout ce qu'il m'avait dit.

Digitized by Google

Seule durant le jour, craignant d'être obſédée,
Craignant qu'on m'arrachât à cette douce idée,
Rappellant ſes regards, ſes geſtes, ſes ſoupirs,
Mon ame autour de ſoi recueillait ſes plaiſirs.

LE CURÉ.

Monval n'a-t-il pas ſu tout ce qu'il vous inſpire ?

MÉLANIE.

O combien j'aimerais à pouvoir le lui dire !
Mais jamais à ma bouche un mot n'eſt échappé,
Qui pût trahir ce cœur ainſi préoccupé.
Qu'il m'en coûtait ! ô ciel ! ſur-tout en ſa préſence,
Que je me reprochais ce rigoureux ſilence !...
Cependant je ſongeai quel ſerait mon deſtin,
Mes yeux long-tems diſtraits s'y fixerent enfin.
L'effrayant avenir où s'égarait ma vue,
Ne m'offrait qu'un abîme où j'étais attendue.
Je vis que j'y tombais ſans eſpoir d'en ſortir,
Et j'entendis la voix de l'affreux repentir.
Je vis que dès l'enfance au Cloître deſtinée,
Moi-même par mon choix je m'étais enchaînée,
Que mon père, affermi dans ſes engagemens,
Ne conſulterait pas mes nouveaux ſentimens,
Qu'à ſon ambition j'allais être immolée :
Je me ſentis alors de mes maux accablée ;
Alors je m'indignai du fardeau de mes fers,
Et je tendais les mains à des liens plus chers.
J'aurais voulu franchir la terrible barrière,
Et me réfugier dans le ſein de ma mère.

Digitized by Google

LE CURÉ.

Que n'y dépoſiez-vous vos plaintes, vos douleurs?

MÉLANIE.

Hélas! elle a connu mes funeſtes ardeurs.
Elle a vu de ce cœur la cruelle bleſſure,
Élle a verſé ſur moi les pleurs de la nature,
Promis de tout tenter pour adoucir mon ſort;
Mais que me ſert, hélas! un inutile effort?
Que peut-elle? elle-même eſt dans la dépendance.
Son époux a ſur elle une entière puiſſance.
Enfin vous le voyez, on a marqué ce jour,
Pour prononcer des vœux, & des vœux ſans retour!
On m'impoſe une loi que je ne peux plus ſuivre;
On ne s'informe pas ſi j'y pourrai ſurvivre.
Qu'ai-je donc fait, hélas! pour tant de cruauté!
Elle ſe leve.
Et j'irais aux Autels trahir la vérité!
J'irais mentir au Dieu qui lira dans mon ame,
Lui conſacrer un cœur que tant d'amour enflamme!
Non, j'abhorre un ſerment trompeur, injurieux.
Ma voix s'arrêterait en prononçant mes vœux.
Avant de les former, Ciel! fais que Mélanie
Exhale à tes Autels ſa malheureuſe vie!

LE CURÉ.

Ecoutez, mon enfant, votre ingénuité
Sans doute a droit de plaire au Dieu de la bonté.
Il ne veut point de nous d'offrande involontaire.
Je n'irai point non plus par un langage auſtère,
Joindre encore à vos maux un effroi douloureux,
Qui loin de les guèrir, les rendrait plus affreux.

Ainſi

Ainſi, ſans m'élever contre un amour profane,
Que la Religion dans votre état condamne,
Je m'occupe avec vous de vos ſeuls intérêts.
On m'appelle bien tard : vous ſavez quels projets,
Pour avancer ſon fils, a formés votre père ;
Et quand on a conclu l'hymen de votre frère,
Quand tout eſt décidé, lorſque le jour eſt pris,
Où vos engagemens doivent être remplis,
Revenir ſur ſes pas, renverſer ſon ouvrage,
(Excuſez un moment ce ſiniſtre langage,)
Eſt un effort pénible, & qui doit lui coûter.
Mais nul obſtacle ici ne ſaurait m'arrêter.
C'eſt à moi de fixer les yeux de votre père
Sur des devoirs plus ſaints qu'il faut que l'on révère.
Ma fille, Dieu n'admet dans ce ſéjour ſacré,
Qu'une ame libre & calme, & qu'un cœur épuré.
Il ne veut point qu'on mêle à de ſi ſaintes chaînes
Le joug humiliant des paſſions humaines.
Il ne veut que des cœurs que lui-même a choiſis,
Etrangers à la terre, & de lui ſeul remplis.
Vous dont l'ame ſenſible au ſein de l'innocence,
Des penchans de votre âge a connu la puiſſance ;
Que Dieu n'appelle pas avec l'autorité
Qui ſoumet nos deſirs & notre volonté ;
C'eſt à d'autres vertus qu'il vous a deſtinée.
Vous n'êtes point à vous, votre ame eſt enchaînée.
Dieu ne recevrait point le tribut impoſteur
Des ſermens démentis au fond de votre cœur.
Ne les prononcez pas : je dois vous le défendre.

MÉLANIE.

Eh ! comment à mon pere oſer me faire entendre ?

Comment de ſon pouvoir aujourd'hui m'affranchir ;
Et braver un courroux que rien ne peut fléchir ?
M'expoſer à ſa haine, à ſa haine immortelle ?
Quel reproche il ferait à ſa fille rebelle !
Je ſens que j'ai donné des armes contre moi.
Je frémis... Pardonnez... Vous voyez mon effroi.
C'eſt au Ciel, c'eſt à vous qu'il faut que je m'adreſſe ;
Prévenez mes malheurs, ſoutenez ma faibleſſe.
Ayez pitié d'un cœur qui ne peut ſe dompter,
Qui ne peut obéir, qui ne peut réſiſter.
Ma cauſe eſt dans vos mains, j'attends de vous la vie.

LE CURÉ.

Raſſurez-vous, ma voix par Dieu même affermie,
Réclamera des loix que l'on doit reſpecter.
Dieu bénira mes ſoins, oui je dois m'en flatter.
Mais duſſé-je échouer, dût, malgré ma conſtance,
Un crédit plus puiſſant vaincre ma réſiſtance,
Ah ! tout n'eſt pas perdu : vous êtes ſous les yeux
Du Dieu conſolateur qui reſte aux malheureux.
Comptez ſur mes ſecours : ſouffrez que ma préſence
Vous porte quelquefois une utile aſſiſtance.
Vous aurez en tout tems, contre un ſort ennemi,
Le Ciel & vos vertus, une mère, un ami.

MÉLANIE.

Hélas ! ma deſtinée eſt donc bien déplorable !
Avec tant de ſoutiens eſt-on ſi miſérable ?
Je reſpire pourtant : j'ai confié du moins
Mes ſecrets à votre ame & mon ſort à vos ſoins.

(*Elle rentre*).

Digitized by Google

SCENE V.

LE CURÉ *seul.*

SECONDE, Dieu clément, mes efforts & mon zèle.
L'intérêt qui dégrade une ame paternelle,
Oſe emprunter ton nom pour conſacrer ſes loix;
Contre ſa tyrannie, ô Dieu! ſoutiens ma voix.
Daigne de cet enfant protéger l'innocence.
Dieu, je crois te ſervir en prenant ſa défenſe.
Le malheur corrompt tout dans les cœurs abattus;
Et la rendre au bonheur, c'eſt la rendre aux vertus.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MADAME DE FAUBLAS, MONVAL.

MADAME DE FAUBLAS.

C'EST vous qui dans ce lieu m'avez fait demander !
Monval, en un tel jour qu'oſez-vous haſarder ?
Votre viſite ici me ſemble téméraire ;
Sans doute à mon époux elle ne ſaurait plaire.
Vous le ſavez ; il va rentrer dans un inſtant.
Chez l'Abbeſſe avec nous notre Curé l'attend.
N'appréhendez-vous pas ?...

MONVAL.

Et pourquoi me contraindre ?
Qui n'a plus rien à perdre, a-t-il encore à craindre ?
L'aſpect de votre époux ne peut m'intimider ;
Je n'ai plus avec lui de meſure à garder.
Non, je ne lui ſaurais pardonner de ma vie ;
Il va ſacrifier l'aimable Mélanie !
Il va livrer ſes jours à d'éternels ennuis !
Et vous l'avez ſouffert ! & vous l'avez permis !

MADAME DE FAUBLAS.

Toujours votre douleur eſt trop impétueuſe.
Suppoſez-vous ma fille à ce point malheureuſe ?

Digitized by Google

Qui vous l'a dit, Monſieur? & quel penchant ſi cher
Au monde qu'elle ignore aurait pu l'attacher?
Son cœur avec le vôtre eſt-il d'intelligence?
Vous abuſez, Monval, de mon trop d'indulgence.
Vous m'avez confié votre amour, vos projets,
J'en aurais deſiré de plus heureux effets.
Vos ſentimens ſont purs, ils n'ont pu me déplaire,
Et ma fille, ſans doute, ainſi qu'à vous m'eſt chère.
Mais vous la connaiſſez; elle ſait ſon devoir,
Et ſon père a ſur elle un abſolu pouvoir.
Quand elle aurait enfin apperçu votre flamme,
Vous êtes-vous flatté d'avoir fait ſur ſon ame
Aſſez d'impreſſion, pour croire qu'en ces lieux
Son deſtin loin de vous ſoit à jamais affreux?

MONVAL.

Pouvez-vous me traiter avec tant d'injuſtice?
Quand je ſuis au moment du plus cruel ſupplice,
Penſez-vous que j'embraſſe avec préſomption
Du bonheur d'être aimé la douce illuſion?
Rien ne m'occupe ici, non, rien que Mélanie.
Il s'agit de ſon ſort, il s'agit de ſa vie,
Et non pas d'un amour trop inutile, hélas!
Je n'en parlerai plus, vous ne le voulez pas.
Mais qu'elle ne ſoit point eſclave, infortunée.
Vous la peignez en vain docile & réſignée.
Croyez que ſur ce point on ne peut me tromper;
Que rien à mes regards ne pouvait échapper;
Que j'ai vu de ſes maux les ſecrètes atteintes,
Et qu'au fond de mon cœur j'entends toujours ſes plaintes.
Je n'en ſuis que trop ſûr; elle ſouffre & gémit.
Vous-même (pardonnez) quoique vous ayez dit,

Vous-même, je le vois, vous gémiſſez comme elle,
Vous étouffez en vain la douleur maternelle.
Pourquoi vouloir tromper votre cœur & le mien ?
Réuniſſons nos maux, qu'ils ſoient notre entretien.
Un tyrannique époux vous défend d'être mère.
Eh ! ſoyez-le avec moi.

MADAME DE FAUBLAS.

Que prétendez-vous faire ?
Vous voyez mes chagrins ; pourquoi donc les aigrir ?
Monval, mon cher Monval, ils me feront mourir.
De mon auſtere époux l'humeur eſt inflexible.
A la fortune ſeule il ſe montre ſenſible ;
Elle eſt le ſeul objet dont il paraiſſe épris,
Et le cœur eſt un mot qu'il n'a jamais compris.
Non qu'il ſoit né méchant ; il eſt dur & ſévère ;
Il l'eſt par ſon état & par ſon caractère ;
De raiſons d'intérêt il eſt tout occupé,
Et de tous nos chagrins il eſt bien peu frappé.
Il n'y voit rien qu'erreur, que faibleſſe, inconſtance,
Ce n'eſt qu'à ſes projets qu'il voit de l'importance.
Autant qu'on le pouvait, je les ai combattus ;
Je m'y ſuis oppoſée ; & que puis-je de plus ?
Faut-il que la diſcorde entre nous ſe ſignale ?
Que je donne au public des ſcènes de ſcandale ?
Que je me faſſe en vain de nombreux ennemis
Dans un parti puiſſant qui protége mon fils ?
Mon fils ! à quel effort la douleur m'a forcée !
Devant lui ſans ſuccès je me ſuis abaiſſée.
Je l'avais conjuré de parler pour ſa ſœur ;
Sa réponſe équivoque & ſa fauſſe douceur,
Ses proteſtations de zèle & de tendreſſes,
Ses regrets affectés & ſes froides promeſſes,

Digitized by Google

M'ont inſpiré pour lui dans cette occaſion
Plus de mépris encor que d'indignation.
Je n'ai rien obtenu ni du fils, ni du père.

MONVAL.

Le plus coupable encor c'eſt cet indigne frère.
Lui ſeul jouit du mal que pour lui l'on commet;
Son himen, ſa fortune eſt le prix d'un forfait.
Il s'enrichit des pleurs de ſa ſœur qu'on opprime;
Et lui-même à l'autel il traîne la victime.
Et c'eſt un frère! ô ciel! lui que vous implorez!
Exiſte-t il des cœurs ainſi dénaturés?
Et vient-il contempler cette fête cruelle?

MADAME DE FAUBLAS.

Ah! vous me rappellez une allarme nouvelle.
D'Orcé doit s'y trouver, d'Orcé qui de mon fils
A ſenti d'autant plus les orgueilleux mépris,
Que lui-même a longtemps brigué cet himenée,
Qui de l'heureux Melcour fonde la deſtinée.
On doit haïr ſans doute un rival, un vainqueur,
Qui joint à ſes ſuccès l'inſulte & la hauteur.
Leur rencontre en ces lieux pourrait être funeſte.
Mais vous, qui vous amène & quel eſpoir vous reſte?
Pourquoi venir chercher ce ſpectacle odieux?

MONVAL.

Je veux de mon malheur m'aſſurer par mes yeux,
Voir l'affreux ſacrifice & tout ce qu'il m'enlève.
Vous le dirai-je enfin? je doute qu'il s'achève.
On le prépare envain; je ne puis concevoir
Qu'on ſoit aſſez barbare & qu'on puiſſe vouloir...

Digitized by Google

Que dis-je ? Il eſt trop sûr que tout eſt ſans remède.
A deux cœurs endurcis il faut donc que tout cède !
Que tant d'amour s'exhale en regrets ſuperflus !...
Mais j'ai pris mon parti ; vous ne me verrez plus.
J'y ſuis déterminé ; je l'ai dit à ma mère.
J'abandonne un pays à mes vœux ſi contraire.
Le lieu de mon exil eſt au-delà des mers.
Je vais ſervir mon Roi dans un autre univers.
Je cours m'y renfermer, & je renonce au nôtre.
Ce n'eſt pas qu'en effet j'augure mieux de l'autre.
Les humains ſont partout à l'intérêt livrés,
Et les cœurs vertueux ſont partout déchirés.
J'en ai douté long-temps ; j'en ai l'expérience.
Mais je fuirai du moins des lieux où tout m'offenſe,
Et je n'entendrai point les lamentables cris...
Malheureux ! quelle erreur & qu'eſt-ce que je dis ?
Ah ! je croirai partout voir la pompe funeſte,
Entendre prononcer le vœu que je déteſte,
Je trouverai partout ce parloir où mes yeux...
(*en pleurant.*)
Vous vour en ſouvenez... Ces lieux, ces mêmes lieux
Pour la premiere fois l'ont offerte à ma vue ;
Là je crus ſur ſon front voir une ame ingénue :
J'entendis ces accens à mon cœur ſi nouveaux !
Elle paſſait ſes mains à travers ces barreaux.
C'eſt ici... c'eſt ici... La rage eſt dans mon ame.
Je ſens mon déſeſpoir s'accroître avec ma flamme.
C'eſt de ce lieu fatal l'inévitable effet ;
Pourquoi m'y meniez-vous ? que vous avais-je fait ?

MADAME DE FAUBLAS.

Ciel ! ai-je mérité ce reproche barbare ?

Digitized by Google

Pouvez-vous oublier? ...

MONVAL.

Pardonnez, je m'égare,
Pardonnez à ce cœur; il vous eſt bien connu;
Il reſſent vos bontés. Combien il eût voulu! ...

MADAME DE FAUBLAS.

Je n'oſe me fier à votre impatience.
Ecoutez. Nous avons encor quelque eſpérance.

MONVAL.

Comment! que dites-vous? N'abuſez point mon cœur!
Ne vous trompez-vous pas? Parlez... par quel bonheur.
Tous mes ſens ſont ſaiſis & de crainte & de joie!

MADAME DE FAUBLAS.

Il nous reſte un ſecours que le Ciel nous envoie.
Notre digne Paſteur, ce mortel révéré,
A ſervir l'infortune en tout temps préparé,
Eſt inſtruit en ſecret du chagrin qui m'accable;
Il prête à mes deſſeins ſon crédit ſecourable.
Il vient de voir ma fille; il a lu dans ſon cœur.
Comme moi de ſon père il blâme la rigueur.
Sa piété, ſon nom, & ſon ſaint miniſtère,
Le poids de ſes diſcours, ſa vertu qu'on révère,
Sur mon époux peut-être auront quelque pouvoir.
Cependant...

MONVAL.

Ah! du moins c'eſt un rayon d'eſpoir.
N'allez pas me l'ôter, ſouffrez que je reſpire;
Que...

Digitized by Google

MADAME DE FAUBLAS.

L'on vient. Sur vous-même ayez donc plus d'empire.
Songez. C'eſt le Curé. Sans doute mon époux
Va le joindre bientôt; allez & laiſſez-nous.

MONVAL.

Que faudra-t-il, hélas! qu'aujourd'hui je devienne?
Je ſors, mais permettez que du moins je revienne.

MADAME DE FAUBLAS.

Quand je le défendrais, ce ſerait bien envain.
Éloignez-vous.

MONVAL.

Allons attendre mon deſtin.
Il ſort.

SCENE II.

LE CURÉ, MADAME DE FAUBLAS.

LE CURÉ.

VOTRE fille a beſoin des ſecours de ſa mère.
Ne l'abandonnez pas. J'attends ici ſon père.
Je m'en vais lui parler.

MADAME DE FAUBLAS.

Vous voyez mes terreurs.

Digitized by Google

LE CURÉ.

Tout dépend de ce Dieu qui diſpoſe des cœurs.
Je n'épargnerai rien.

MADAME DE FAUBLAS.

C'eſt en vous que j'eſpère.
Défendez bien la fille,& vous ſauvez la mère.

SCENE III.

LE CURÉ, *ſeul.*

HÉLAS! que votre ſort n'eſt-il entre mes mains!
Que ne puis-je extirper ces abus inhumains!
Faut-il long-tems? ...

SCENE IV.

MONSIEUR DE FAUBLAS, LE CURÉ.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

EH! bien, vous avez vu ma fille!
Se rend-elle aux ſouhaits de toute ſa famille?
Eſt-elle réſignée.

LE CURÉ.

Écoutez-moi, Monſieur.
Quand le Ciél ſur vos jours ſignalant ſa faveur,

Digitized by Google

Pour la premiere fois offrit à vos careſſes
Le gage heureux & cher de vos pures tendreſſes,
N'avez-vous pas alors promis à votre cœur
De chérir cet enfant, de faire ſon bonheur,
D'aſſurer, ſous l'abri de votre expérience,
A ſon ame, à ſes jours, la paix & l'innocence?

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Il eſt vrai, c'eſt auſſi...

LE CURÉ.

Répondez ſeulement.
Voulez-vous en effet reſpecter ce ſerment?
Le croyez-vous ſacré?

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Je le tiendrai ſans doute.

LE CURÉ.

C'eſt aſſez, il ſuffit que votre cœur m'écoute;
Il ſuffit qu'à vos yeux brille la vérité.
J'annonce au nom du Ciel & de l'humanité,
Qu'on dicte à votre fille en cet inſtant funeſte
Des vœux que Dieu réprouve & que ſon cœur déteſte,
Et ſi dans ce deſſein vous perſiſtez toujours,
Vous mettez en danger ſon ſalut & ſes jours.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Son ſalut?

LE CURÉ.

Votre bouche à ce mot ſe récrie.
Vous ſemblez moins frappé du danger de ſa vie.

Digitized by Google

Tou eux pourtant ſont chers, tous deux également
Dépendent aujourd'hui du même événement.
Ne vous y trompez pas : le tems, le péril preſſe.
Souffrez que l'amitié qui pour vous m'intéreſſe,
Retrace à vos regards ce que vous oubliez.
C'eſt votre fille, hélas ! que vous ſacrifiez.
Je viens de lui parler : cette ame douce & pure
Épanchait ſes chagrins ſans fiel & ſans murmure,
Et ſans vous accuſer déplorait ſon malheur :
De toutes les vertus le germe eſt dans ſon cœur.
Sous les yeux paternels ce germe s'en va croître ;
Ah ! ne l'étouffez pas dans les ennuis du cloître.
Pourquoi vous refuſer la douceur d'en jouir ?
Loin de le cultiver, pourquoi l'enſevelir ?
Votre fille en naiſſant enlevée à ſon père,
Si vous la connaiſſiez, vous deviendrait plus chère.
Elle va devant vous paraître toute en pleurs ;
Vous ne ſoutiendrez point l'aſpect de ſes douleurs.
Elle a, pour le couvent, une invincible haine ;
Et n'imaginez pas que le tems la ramène.
Cette horreur eſt trop forte, & c'eſt un ſentiment
Dans le fond de ſon cœur gravé profondément.
Concevez à quels maux ſe verrait condamnée,
Votre fille en ces lieux ſans retour enchaînée.
Quand vous verrez ſes jours au déſeſpoir livrés,
Vous en ſerez la cauſe, & vous en gémirez.
Il ne ſera plus tems.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Je ne ſaurais comprendre
Les ſoins inopinés qu'ici vous daignez prendre.
Je vous avais prié de raffermir un cœur,
Dont j'ai vu tout à coup s'affaiblir la ferveur,

Digitized by Google

Et non de m'occuper de ſes douleurs timides.
Il faut entre nous deux des diſcours plus ſolides.
Il faudrait des raiſons...

LE CURÉ.

Des raiſons ! vous penſez !
Que je puis contre vous n'en pas avoir aſſez !
Vous ! Miniſtre des loix, dont l'autorité ſainte
Annulle tous les vœux formés par la contrainte,
Organe des arrêts de leur temple émanés,
Oſez-vous faire ici ce que vous condamnez ?
A votre tribunal que tout autre en appelle ;
Il trouvera dans vous un Magiſtrat fidèle :
Contre l'oppreſſion vous ſerez ſon appui,
Vous agirez en juge, & juſques aujourd'hui
Vous avez ſoutenu ce caractère auguſte :
Pour votre fille ſeule allez-vous être injuſte ?
De tous vos jugemens comptable à l'équité,
Croyez-vous de ce droit votre ſang excepté ?
Si les loix ont aux vœux mis un frein ſalutaire,
Croyez-vous donc le ciel moins juſte que la terre ?
Penſez-vous qu'il reçoive un hommage forcé ?
Qu'il béniſſe un tribut dont il eſt offenſé ?
Eh ! le vœu le plus libre & le plus volontaire,
Au Dieu qui prévoit tout peut ſembler téméraire ;
Peut-être qu'il faudrait que l'homme, le chrétien
Demandât tout au ciel & ne lui promît rien.
Dans * nos livres ſacrés, la céleſte vengeance

* Il faut obſerver que les vœux ſont un point de diſcipline & non de doctrine, qu'un ouvrage de théâtre ne doit pas ſe juger comme un ouvrage de théologie, & ſurtout qu'un moment après le Curé convient qu'il y a des vœux que l'Egliſe approuve avec raiſon, & qu'il ne ſe déclare que contre les vœux qu'elle réprouve.

Digitized by Google

Confond deux fois des vœux la coupable imprudence.
Dans Jephté, dans Saül Dieu prend ſoin de punir
Le ſouhait orgueilleux d'enchaîner l'avenir.
Leur vœu devient un crime, & leur ſuccès un piège.
L'un ſe rend parricide, & l'autre ſacrilège :
Tant le Ciel veut apprendre aux aveugles humains,
A ne point prononcer ſur leurs propres deſtins.
Ces héros des déſerts, ces premiers Cénobites
Vivaient unis entr'eux ſous des règles preſcrites.
Le travail, la prière occupaient leurs inſtans.
Ils étaient des forêts les libres habitans.
Libres, ils préféraient leur retraite profonde,
Leur cabane ruſtique aux voluptés du monde ;
Et rien ne cimentait cette ſociété,
Que les liens du zèle & de la piété.
Eh ! bien, qu'à cet exemple on forme des aſyles ;
Qu'on ouvre, ſi l'on veut, des demeures tranquilles
Au mortel gémiſſant que le ſort a frappé,
Au repentir qui pleure, au vieillard détrompé.
Mais loin de nous des vœux la chaîne dangereuſe.
Tombez, portes de fer, barrière injurieuſe ;
Et que l'homme, épurant ſon hommage & ſon cœur,
Par l'amour des vertus s'élève à ſon auteur.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Vous condamnez les vœux, je le vois, & peut-être
Ce langage ſurprend dans la bouche d'un Prêtre ;
Mais l'Egliſe du moins me défend contre vous.

LE CURÉ.

L'Egliſe ! je la prends pour arbitre entre nous.
Il eſt, je le confeſſe, & je dois y ſouſcrire,

Digitized by Google

Des vœux qu'elle autoriſe, & qu'un pur zèle inſpire ;
Mais alors que du Cloître on embraſſe les loix,
Elle exige ſur-tout qu'on ſoit libre en ſon choix.
Ce zèle qui du monde à jamais nous ſépare,
Eſt peut-être du Ciel le préſent le plus rare.
Il eſt quelques mortels, qui par un noble effort,
Voués à contempler l'avenir & la mort,
Dans les biens d'ici-bas ne voyant qu'un vain ſonge,
D'un bonheur paſſager dédaignent le menſonge,
Et pleins du ſentiment de l'immortalité,
S'élancent vers le Ciel, & vers l'éternité.
D'autre, pour qui la vie était un long orage,
Las de ſe voir traînés de naufrage en naufrage,
Viennent chercher enfin l'aſyle du repos,
L'eſpoir d'une autre vie, & l'oubli de leurs maux.
Voilà les vrais Elus, ceux que Dieu même appelle ;
Leur chaîne eſt conſolante, & n'eſt jamais cruelle.
Dieu voit avec plaiſir, par un beau dévouement,
Ces mortels généreux enchaînés librement,
Prononçant aux Autels des ſermens légitimes,
Y paraître en héros, & non pas en victimes.
Mais ce Dieu juſte & bon peut-il voir ſans horreur,
Des eſclaves tremblans entraînés au malheur,
Offrir à ſes Autels d'une voix accablée,
Le ſacrifice amer d'une ame déſolée,
Baiſſer des yeux en pleurs ſous un voile abhorré,
En étouffant le cri d'un cœur déſeſpéré,
Et contre les tyrans qui leur font violence,
Du Ciel que l'on outrage appeller la vengeance ?
Penſez-vous que ce vœu ſoit toujours impuiſſant ?
Que ce Dieu de bonté, l'appui de l'innocent,

Ne

Ne s'établiſſe pas juge & vengeur du crime,
Entre le père injuſte & l'enfant qu'on opprime?
Quoi ! d'une faible enfant ſe rendre l'oppreſſeur ;
Lui commander des vœux qui lui ſont en horreur,
Que l'avarice attend, & que la crainte ſouille !
Offrir ſon ame à Dieu pour ravir ſa dépouille !
Faire entre deux enfans qu'on a reçus des Cieux,
De l'amour, de la haine un partage odieux !
Grand Dieu ! que de l'orgueil cet horrible édifice,
S'écroule & diſparaiſſe aux yeux de ta juſtice !
C'eſt l'Egliſe, Monſieur, qui parlerait ainſi :
Vous oſez l'atteſter, & je l'atteſte auſſi.
Craignez de mériter ſon terrible anathême,
Craignez le Ciel vengeur, craignez votre cœur même.
Le remords vous attend : ſoyez père & Chrétien.
Faites votre devoir ; j'ai ſatisfait au mien.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Ce diſcours menaçant eſt au moins inutile,
Ne me reprochant rien, je dois être tranquille,
Monſieur ; de ce Couvent le ſage Directeur,
Qui conduit Mélanie, & connaît bien ſon cœur,
Approuve à ſon égard ma fermeté ſévère.
Il veut que l'on combatte une erreur paſſagère,
Et non pas que l'on cède aux premiers mouvemens
D'une jeuneſſe aveugle en tous ſes ſentimens.
Il a de ſon état les mœurs & le langage,
Et ne les blâme pas pour avoir l'air d'un ſage.

LE CURÉ.

Je blâme les excès, je blâme les abus.
Il n'eſt que trop d'eſprits lâches & corrompus,

Qui vivent ſans principe & penſent ſans courage,
Sourds à la vérité, mais ſoumis à l'uſage,
Et qui, dans un état lorſqu'ils ſont engagés,
Au rang de leurs devoirs comptent ſes préjugés.
Je ſuis loin d'adopter ce mérite ſtérile.
Ma règle eſt d'être vrai, mon état d'être utile.
Quant au titre de ſage en nos jours prodigué,
Dénigré par la haine, & par l'orgueil brigué,
Celui qui le mérite honore la nature.
L'ignorance & l'envie en ont fait une injure;
L'hypocrite, un forfait; l'honnête-homme, un devoir.
Je vois que mes diſcours ſont ſur vous ſans pouvoir,
Et que du Directeur l'avis & le ſuffrage,
Flattant vos paſſions, ont ſur moi l'avantage.
Les formes ſont pour vous, je le ſais: mais, Monſieur,
Vous ne ſéduirez point le ciel ni votre cœur.
C'eſt aſſez: votre fille attend ſa deſtinée:
Vous allez à jamais la rendre infortunée,
Vous dédaignez ſes pleurs, vous la déſeſpérez:
C'eſt un crime, Monſieur, & vous en répondrez.
Peſez ces derniers mots.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Ces mots ſont un outrage...

LE CURÉ.

Vous vous en direz plus, & je puis davantage.
Mélanie aujourd'hui n'a plus de père en vous:
Je dois l'être, il ſuffit: j'en réponds devant tous.
Je ſaurai mettre obſtacle à vos projets ſiniſtres;
Je cours de la juſtice implorer les miniſtres,
Et chez l'Abbeſſe ici je proteſte à l'inſtant,
Contre le ſacrifice où l'on force une enfant.

Digitized by Google

Je ſuivrai Mélanie au pied de l'autel même.
C'eſt là qu'au nom du ciel & d'un Dieu qui nous aime,
Ma voix lui défendra des ſermens criminels.
Nous verrons ſi la vôtre à l'aſpect des autels,
Oſera lui donner l'ordre d'un ſacrilège,
Oſera blaſphémer le Dieu qui la protége.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Vous ſeul la protégez, & c'eſt bien vainement.
Puiſque vous ne gardez aucun ménagement,
Suivez donc les tranſports où le zèle vous livre,
Combattez mes deſſeins, moi je vais les pourſuivre.

LE CURÉ.

Craignez-en le ſuccès; craignez, malgré la loi,
D'être aſſez malheureux pour l'emporter ſur moi.
Peut-être il eſt trop tard pour ſauver la victime;
Peut-être il eſt trop tard pour vous ſauver un crime.
Ce crime, s'il s'acheve, un jour ſera vengé.
C'eſt ſur notre entretien que vous ſerez jugé.
Adieu, Monſieur.

SCENE V.

MONSIEUR DE FAUBLAS, *ſeul.*

Je vois où l'on veut me conduire.
Contre mon fils & moi je vois que tout conſpire ;
C'eſt un parti formé ; je n'en ſaurais douter.
Nous verrons ſi ſur moi quelqu'un doit l'emporter ;
Si d'un zèle offenſant l'amertume indiſcrette
Doit...

SCENE VI.

MONSIEUR ET MADAME DE FAUBLAS, MÉLANIE, *& un moment après*, MONVAL.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Approchez, Madame, & ſoyez ſatisfaite.
Vous êtes bien ſervie, il le faut avouer ;
Et de votre Paſteur vous devez vous louer.
Il ſignale pour vous l'amitié la plus vive ;
Il a tout employé juſques à l'invective.
Je dois tout à vos ſoins & je les reconnais !
Et vous allez en voir la ſuite & le ſuccès.
(*à Mélanie.*)
Ma volonté, ma fille, eſt aſſez annoncée.
La moitié de ce jour n'eſt pas encor paſſée ;

Digitized by Google

Il vous reſte un moment, il faut en profiter,
Pour recueillir vos ſens & pour les ſurmonter;
Pour ſoumettre à la voix d'un Dieu qui vous appelle,
Ce cœur qui fut longtemps & docile & fidelle.
S'il a ceſſé de l'être & ſemble chanceler,
Moi, je ne change point, rien ne peut m'ébranler.
Vous-même avez choiſi cette ſainte demeure,
Et pour vous y fixer, le ciel a marqué l'heure;
Vous devez déſormais y borner tous vos vœux.
(*à Monval, qui entre en tremblant.*)
Je conçois quel deſſein vous améne en ces lieux:
Malgré tous vos efforts rien n'a changé de face;
Vous pouvez à l'Égliſe aller prendre une place.

MÉLANIE.

Monval!... ma mère!

MADAME DE FAUBLAS.

Hélas! ma fille! tu gémis!

MONVAL, *à Madame de Faublas, à demi-voix.*

Madame!...Et c'eſt donc-là ce que l'on m'a promis?

MÉLANIE.

Mon père, votre voix m'accable & m'épouvante.
Pardonnez...devant vous vous me voyez tremblante.
Votre ton, vos diſcours m'inſpirent plus d'effroi,
Que ces vœux ſi cruels qu'on exige de moi.
Je vois trop qu'à vos yeux je ſuis une étrangère;
Ce cœur qui m'eſt fermé ne s'ouvre qu'à mon frère.
Qu'il me ſoit préféré, je ne demande rien;
Ma dépouille eſt à lui, donnez-lui tout mon bien;

Digitized by Google

Qu'il ſoit, puis qu'on le veut, l'eſpoir de ſa famille ;
Mais pourquoi loin de vous exiler votre fille ?
Des droits de ma naiſſance à mon frère tranſmis,
Qu'un ſeul me reſte au moins, & qu'il me ſoit permis
D'habiter près de vous le toit où je ſuis née.
Pourquoi de mes parens ſerais-je abandonnée ?
Je n'ai juſques ici que trop vécu loin d'eux.
Hélas ! de tous mes maux le principe odieux,
C'eſt cet éloignement, qui depuis ma naiſſance,
A vos yeux, à vos ſoins déroba mon enfance.
Votre ſang aujourd'hui ne peut plus vous toucher.
Faut-il que de vos bras on ait pu m'arracher ?
Faut-il que cette abſence & ſi longue & ſi dure,
Ait effacé les traits qu'imprime la nature ?
Que ma voix, que mes pleurs les rappellent en vous.
O mon père ! mon père ! ... Eh ! quoi ! ce nom ſi doux
Pour moi ſeule à jamais doit-il être terrible ?
Au cri de ma douleur êtes-vous inſenſible ? ...
J'embraſſe vos genoux... ne m'en repouſſez pas.
Recevez-moi chez vous : daignez, daignez, hélas !
Ne point y rebuter les ſoins de ma tendreſſe ;
Que ma mère avec vous les partage ſans ceſſe ;
Et vos yeux à me voir pourront s'accoûtumer ;
Vous pourrez me ſouffrir, & peut-être m'aimer ;
Oui, m'aimer... Eſt-ce donc un effort pour un père ?

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Levez-vous. En tout tems vous m'avez été chère,
Et les pleurs de ma fille ont des droits ſur mon cœur.
Ce cœur de vos devoirs ſent toute la rigueur.
Sentez auſſi les miens ; mettez-les en balance ;
De mes engagemens concevez l'importance.

Digitized by Google

Une famille illuſtre & qui s'allie à moi,
Se ſera donc trompée en comptant ſur ma foi?
Des deſtins de mon fils je ne ſuis plus l'arbitre.
Ma parole eſt donnée; & comment, à quel titre
Pui-je la retirer? un changement ſi prompt
Et pour eux & pour moi n'eſt-il pas un affront?
La jeuneſſe à ſon gré peut ſe montrer volage;
Mais la légéreté ne ſied pas à mon âge,
Et lorſqu'à cet accord je me ſuis arrêté,
J'ai dû me décider avec maturité.
Pour me juſtifier que pourrai-je leur dire?

MÉLANIE.

Que ſur vous la nature a pris un juſte empire,
Que ce cœur paternel a ſenti mes douleurs,
Qu'il vous en coûterait de cauſer mes malheurs;
Que vous avez pitié d'une fille expirante,
Que je me meurs.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Eh! quoi! lorſqu'heureuſe & contente.
Vous demandiez à vivre en ces paiſibles lieux,
Eſt-ce moi qui forçais votre choix & vos vœux?

MÉLANIE.

Non, mais c'était à vous, à votre expérience,
D'éclairer d'un enfant la facile imprudence,
De lui montrer le piége & de l'en détourner.
C'étaient-là les leçons qu'il fallait me donner.
Dans l'avenir pour moi c'eſt vous qui deviez lire,
Et quand je m'égarais, vous deviez me conduire.

Digitized by Google

Ah! mon père aujourd'hui voudrait-il me punir
De ces mêmes erreurs qu'il fallait prévenir?

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Vous voulez des conseils; mais sachez donc les suivre.
Sachez que le penchant où votre cœur se livre,
Ce retour vers le monde & ces desirs ardens,
Sont des goûts passagers que détruira le temps.
Sachez que s'immoler au bien de sa famille,
Remplir tous les devoirs d'une sœur, d'une fille,
Est un bonheur durable & plus digne de vous,
Que la religion doit rendre encor plus doux.

MÉLANIE.

Ah! pour jouir ainsi d'un noble sacrifice,
Il faut que notre cœur l'accepte & le choisisse,
Et l'ame qu'on y force avec tant de rigueur
En perd tout le mérite & n'en a que l'horreur.
Mais vous, mais votre fils dont je suis la victime,
Gouterez-vous hélas! un bonheur légitime?
Jouirez-vous en paix de vos tristes honneurs,
Fondés sur l'injustice & payés par mes pleurs?

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Ces pleurs se sécheront, & d'un esprit plus ferme...

MÉLANIE.

Non, la mort de mes maux sera l'unique terme.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

L'espoir...

MÉLANIE.

Il est partout, excepté dans ces lieux.

Digitized by Google

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Le ciel...

MÉLANIE.

Au nom du ciel fait-on des malheureux?

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Ma fille c'en eſt trop, vous voulez l'impoſſible.

MONVAL.

(*à part.*) (*haut.*)
Ah! barbare!... A ce point vous feriez inflexible!
Ses larmes, ſa candeur n'ont pu vous émouvoir!
Vous voulez la réduire au dernier déſeſpoir!

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Eh! pourquoi donc, Monſieur, prenez-vous ſa défenſe?
Quels titres avez-vous?...

MONVAL.

Tous ceux de l'innocence.
Tous ceux de la juſtice & de l'humanité.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

N'affectez point ici de généroſité.
Je ſais quel intérêt vous parle & vous anime.

MONVAL.

J'oſerai l'avouer, oui, ce n'eſt point un crime,
Oui, je l'aime, Monſieur, je le dois, je le veux
Je ſuis sûr de ſentir un penchant vertueux.

Digitized by Google

J'avais su le contraindre, & malgré ma tendresse,
J'ai toujours respecté son état, sa jeunesse;
Je le déclare à vous qui croyez m'imposer,
Qui croyez à la fois répondre & m'accuser;
Je le dis au moment de perdre ce que j'aime;
Mais je parle pour elle & non pas pour moi-même.
Je ne suis rien ici qu'un témoin étranger,
Qu'un homme, & c'est assez, Monsieur, pour vous juger;
C'est assez pour vous dire au nom de la nature,
Que vous abusez trop d'une autorité dure,
Que vous êtes armé d'une injuste rigueur.
Et quel droit avez-vous d'ordonner son malheur?
Nul homme, quel qu'il soit, n'a ce droit sur un autre.
Ce droit fût-il fondé, doit-il être le vôtre?
Et contre votre sang devez-vous l'exercer?
Si c'était votre fils, l'oseriez-vous forcer
A fléchir malgré lui sous le joug monastique?
Il braverait bientôt une puissance inique,
Il fuirait loin de vous, réclamerait les loix.
Mais ce sexe est sans force, on étouffe sa voix.
On l'opprime sans crainte... ah! l'innocence aimable,
Pour être désarmée, en est plus respectable.
Les larmes du malheur sont un objet sacré.
Si ce sexe en nos mains sans secours est livré,
La nature dans nous préparant sa défense,
Prit soin de lui donner, contre la violence,
Ce qui de tous les cœurs fléchit la dureté,
Ce qui désarme tout, les pleurs & la beauté.
Vous seul y résistez.

Digitized by Google

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Quoi ! c'eſt en ma préſence
Qu'on oſe s'emporter à tant de violence !
Audacieux jeune homme, avez-vous donc penſé
Que l'amour excusât ce tranſport inſenſé ?
Et vous me l'avouez cet amour qui m'offenſe !
Vous qui d'un jeune cœur ſéduiſez l'innocence,
Vous qui l'enhardiſſez à la rébellion,
Vous qui ſeul apportez le trouble en ma maiſon !
Et vous vous en vantez ! vous, Monſieur ! à ce titre
Vous oſez en ces lieux vous rendre notre arbitre !
Ah ! ſi l'on vous permit de vous y préſenter
Ce n'était pas du moins pour venir m'inſulter,
Pour me donner la loi juſques dans ma famille ;
Votre audace m'indigne, & ſachez que ma fille,
Quand même je pourrais rompre aujourd'hui des nœuds
Dont le pouvoir ſacré nous enchaîne tous deux,
Ne reverrait jamais un jeune téméraire,
Dont la fougue imprudente oſe outrager un père.

MONVAL.

Un père ! vous ! ſoyez-le & je tombe à vos pieds.
Non, vous ne l'êtes pas.

MADAME DE FAUBLAS.

Monval, vous oubliez...

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Vous l'arrêtez trop tard, il n'eſt plus tems, Madame.
Vous avez enhardi ſon audace & ſa flamme.
Vous voyez les affronts qu'il me faut ſupporter.

Digitized by Google

MADAME DE FAUBLAS.

C'en eſt trop, à vous ſeul il faut les imputer.
Êtes-vous étonné d'eſſuyer des murmures,
De voir gémir nos cœurs & ſaigner nos bleſſures?
Défendez-vous la plainte en nous immolant tous?

MONSIEUR DE FAUBLAS.

En ai-je aſſez ſouffert? ... Je ne m'en prends qu'à vous,
Mélanie: il eſt tems d'appaiſer ma colère,
Craignez-en les effets: j'ordonne, je ſuis père,
Je veux qu'on m'obéiſſe & ſans plus différer.
(*à Madame de Faublas.*)
Si vous n'y conſentez, il faut nous ſéparer,
Madame; je renonce à la mère, à la fille,
Et je romps pour jamais avec votre famille.
J'attendais plus d'égards & de ſoumiſſion.
(*à Mélanie.*)
Vous ſeule aurez cauſé notre déſunion,
Ma fille, vous aurez allumé nos querelles.
La malédiction ſuit les enfans rébelles,
Et la mienne à la fin pourrait tomber ſur vous.
Craignez ce dernier trait de mon juſte courroux.
Craignez...

MÉLANIE.

Qu'entends-je! ô ciel! ah! ce comble d'injure
De mon cœur révolté fait ſortir la nature.
Le vôtre des longtems avait ſu la bannir,
Et j'apprends de vous ſeul à ne la plus ſentir.
Vous en avez détruit juſqu'à la moindre trace;
Un affreux déſeſpoir en mon ſein la remplace.

Digitized by Google

Vous oſez inſulter à mes ſens effrayés !
Vous menacez encor, quand je meurs à vos piés ?
Et qu'ajouteriez-vous aux maux que vous me faites ?
Je puis vous défier, tout cruel que vous êtes.
Si je peux vous haïr, qu'ai-je à craindre de plus ?
Mes jours étaient maudits quand je les ai reçus.
La malédiction a tonné ſur ma tête
A l'inſtant où ma mère...

MADAME DE FAUBLAS.

O ! Mélanie, arrête.
N'acheve pas....

MÉLANIE.

Non... non... je ne me connais plus.
Je céde à des tranſports qui m'étaient inconnus.
Vous ! oſer atteſter le ciel qui vous condamne !
Qui ! vous ! de ſon courroux vous vous croyez l'organe,
En joignant l'injuſtice à l'inhumanité !
Ah ! vous-même tremblez que ce cri redouté,
Qu'éleve vers les cieux d'une voix déſolée
Sous les piéds des tyrans l'innocence foulée,
Ce cri qu'un Dieu vengeur n'a jamais repouſſé,
Ne ſorte de mon ame & ne ſoit exaucé.

MADAME DE FAUBLAS.

Ma fille !...

MÉLANIE.

Qu'ai-je dit ! je m'emporte... ma mère !
Cet aſſaut douloureux, ſoutenu contre un père,
Vient d'épuiſer ma force... elle ſuccombe... hélas !
Si je pouvais mourir !... recevez dans vos bras...
(*elle s'évanouit.*)

Digitized by Google

Je me meurs.

MADAME DE FAUBLAS.

Ciel! ô ciel! je tremble pour ſa vie
Ah! ma fille! ah! Monval!

MONVAL.

Malheureux!... Mélanie!...
Elle ne m'entend plus... du ſecours... venez tous.
(*Il court pour ſonner la cloche du parloir. M. de Faublas ſe met au-devant de lui.*)

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Non, arrêtez, Monſieur, il ſuffira de nous.
Voulez-vous donc ici répandre l'épouvante?

MONVAL.

Et qu'importe, grand Dieu! Mélanie eſt mourante;
Et je cours....

MADAME DE FAUBLAS.

Non, Monval; elle rouvre les yeux.
Elle reprend ſes ſens. Ma fille!...

MÉLANIE.

Où ſuis-je? ô cieux!
(*Elle apperçoit ſon père, & ſe jette avec effroi dans les bras de ſa mère.*)
Que vois-je?

MONVAL, *à Monſieur de Faublas.*

Regardez ces objets lamentables.
Regardez... quoi! vos yeux, vos yeux impitoyables

Soutiennent froidement cet horrible tableau!
Vous étiez un tyran; vous êtes un bourreau.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Sortez d'ici, Monsieur! la fureur vous égare.
Vous me ferez raison...

MONVAL.

Ah! d'un pouvoir barbare
Elle peut après tout braver les cruautés.
Elle peut s'affranchir...

MADAME DE FAUBLAS.

Cher Monval, écoutez...

MONVAL.

Rien ne me retient plus! mon sang bout dans mes veines.
Va, tu peux te soustraire à des loix inhumaines,
O chere infortunée! écoute ton amant.
Ne crois rien que l'amour dans un pareil moment.
Crois que dans l'univers il n'est point de puissance,
Qui jamais contre toi porte la violence,
Jusques à t'arracher d'involontaires vœux;
Le courage suffit pour nous sauver tous deux.
Approche sans trembler de l'autel qu'on prépare;
Et loin de prononcer ce serment si barbare,
Que Dieu rejetterait, que dément notre amour,
Atteste l'Éternel présent dans ce séjour;
Prends-le, dis-je, à témoin contre la tyrannie.
Et si j'ai quelque droit sur ton cœur, sur ta vie,
Ajoute que nos cœurs l'un vers l'autre entraînés
Sont par des nœuds de flamme à jamais enchaînés.

Digitized by Google

Qu'on impoſe à ton ame un effort impoſſible.
Tout ce qui ſut aimer, tout ce qui fut ſenſible,
Doit en notre faveur s'émouvoir à la fois;
Moi pour te ſeconder j'éléverai ma voix,
Je volerai vers toi ſans craindre aucun obſtacle.
Tes larmes, nos malheurs & ce touchant ſpectacle,
Nos cris & nos tranſports, la ſainteté du lieu,
Et ce nom ſi ſacré dans le temple d'un Dieu,
L'humanité, voilà ce qui doit nous défendre.
Père injuſte, voilà ce que j'oſe entreprendre.
Croyez que de ces lieux rien ne peut m'arracher.
Je dirai ce qu'envain vous voudriez cacher,
Ce qui n'a point ému votre cœur implacable;
Je la retracerai cette ſcène effroyable;
Votre fille expirante & votre épouſe en pleurs,
Votre épouſe à vos yeux contraignant ſes douleurs,
Que vous faites mourir par de lentes atteintes,
Que vous aſſaſſinez en étouffant ſes plaintes.
J'attendrirai les cœurs, je les remplirai tous
D'horreur pour un barbare & de pitié pour nous.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

D'un vieillard déſarmé vous bravez la faibleſſe
Mais j'ai du moins un fils, & ſa main vengereſſe...

MONVAL.

Qui! lui! de vos fureurs le complice odieux!
Melcour! malheur à lui, s'il s'offrait à mes yeux.

MADAME DE FAUBLAS.

Que dites-vous, Monval! quoi! ce ton de menace...

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Ne craignez point, Madame, une impuiſſante audace.

On

On peut la réprimer. Suivez-moi toutes deux.

MONVAL.

Et moi jusques au bout je vous suis dans ces lieux.
Dans mes justes desseins s'il faut que je succombe,
Sous l'autel où je cours puisse s'ouvrir ma tombe.
Que ce temple fatal où l'on nous attend tous,
S'écroule sur ma tête, & m'écrase avec vous.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Il suffit; nous verrons ce que vous pouvez faire.
Tant de témérité recevra son salaire.
Allons.

MONVAL.

O Mélanie!... on me l'arrache!... ô cieux!
Du moins vengez mes maux; ils seront moins affreux.
(*Madame de Faublas rentre avec sa fille dans l'interieur du Couvent. Monsieur de Faublas sort d'un côté & Monval de l'autre.*)

Fin du second Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MÉLANIE, *ſeule.*

Pour la derniere fois il conſent à m'entendre. —
Que ſert cet entretien ? Que puis-je encore attendre ?
Il a pris ſon parti. — Je dois prendre le mien.
Un père ! quoi ! ſon ſang !... quoi ! je n'obtiendrai rien !
Ainſi l'on foule aux pieds la faibleſſe éplorée !
Ah ! d'indignation mon ame eſt pénétrée ;
Mon ame ſe ſoulève : — O Monval ! c'eſt en toi
Que j'ai cru voir un cœur qui ſentit comme moi.
Le mien t'appelle envain... quelle eſt mon eſpérance ?
Avec quelle chaleur il a pris ma défenſe !
Quel feu dans ſes diſcours ! & que mon cœur ſaiſi
S'applaudiſſait tout bas d'avoir ſi bien choiſi !
Hélas ! ce tranſport même à tous deux eſt contraire.
Monval eſt à jamais l'ennemi de mon père.
On ne pardonne point à qui nous fait rougir.
Et d'après ſes conſeils quand j'oſerais agir,
Quel en ſerait l'effet ? Non, jamais Mélanie
Au ſort de ſon amant ne peut ſe voir unie.
Que dis-je ? on veut armer mon frere contre lui.
Mon père réclamait un vengeur, un appui.
Quelle horreur ſe répand ſur ma famille entière !
Mon frère eſt expoſé, je déſole ma mère.

Digitized by Google

Je perds ce que j'adore ! — Il faut ſe décider.
Mon père me mépriſe & croit m'intimider.
Il ne voit rien en moi qu'une eſclave tremblante.
Il verra ſi j'ai l'ame intrépide & conſtante. —
Je le vois ; la retraite & la réflexion,
D'un ſentiment contraint la longue impreſſion,
Donne aux ſens recueillis un courage tranquile.
Allons ; — pour Mélanie il n'eſt qu'un ſeul aſyle. —
Il eſt tems d'y courir : — on nous dit qu'autrefois
La Vierge de Veſta que condamnaient les loix,
Calmant par ſon trépas la publique épouvante,
Vers la tombe entraînée, y deſcendait vivante.
De cette horrible mort qui fait frémir les ſens,
Peu d'heures, après tout, achevaient les tourmens.
Mais alors qu'une fois on a courbé ſa tête
Sous le voile effrayant que pour moi l'on apprête,
Lorſque l'on a promis d'oublier les vivans,
La tombe ſe referme, — & l'on y meurt longtems.
Quel ſort ! Et toi, Monval, hélas ! ſans Mélanie,
(Si je connais ton cœur) ſouffriras-tu la vie ?
Je l'abhorre ſans toi : l'on vient ; — il faut parler.
— Son aſpect malgré moi me fait toujours trembler.

SCENE II.

MONSIEUR DE FAUBLAS, MÉLANIE.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Vous m'avez demandé : qu'avez-vous à me dire ?
J'ai cru que le devoir reprenait ſon empire,
Que vous alliez enfin obéir à ma voix.

MÉLANIE, *d'un ton calme & ferme.*

J'ai voulu vous redire une ſeconde fois
Que le joug du couvent à mes yeux eſt horrible ;
Que la mort — oui, la mort, me ſemble moins terrible ;
Que, s'il faut à ce joug que mon ſort ſoit livré,
On peut attendre tout d'un cœur déſeſpéré ;
Que de ce déſeſpoir, qui de tout eſt capable,
D'avance devant Dieu je vous rends reſponſable.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Allez, quand vous aurez rempli ſa volonté,
Lui-même il bénira votre docilité.
Lui-même il vous rendra le calme & le courage.

MÉLANIE.

Le courage ! — J'en ai. — J'en ſaurai faire uſage.
Je n'ajoute qu'un mot : — Si vous êtiez certain,
Que l'heure où dans le temple un ſerment inhumain
Aurait à ce couvent enchaîné ma misère,
De mes jours dévoués ſerait l'heure derniere ; —
Si vous en étiez sûr, — pourriez-vous le vouloir ?

Digitized by Google

MONSIEUR DE FAUBLAS.

On ne meurt point, ma fille, & l'on fait ſon devoir.

MÉLANIE.

Eh ! bien. — Je le ferai. — Souffrez que je vous quitte.
Je ſens que dans l'état où mon ame eſt réduite
J'ai beſoin de goûter quelques inſtans de paix.
Tous vos deſirs bientôt vont être ſatisfaits.

SCENE III.

MONSIEUR DE FAUBLAS, *ſeul.*

PLUS que je ne penſais ce jour paraît terrible.
Fatigué d'un combat douloureux & pénible,
Ce n'eſt pas ſans effort que mon cœur s'affermit,
Ici de tous côtés on m'accuſe, on gémit.
D'un jeune audacieux j'endure les outrages ;
Et je ne vois partout que de triſtes préſages.
Ma fille ! . . . dans ſes yeux, ſur ſon front, j'ai cru voir
L'affreux recueillement d'un morne déſeſpoir,
Une tranquillité funeſte & menaçante.
Mais quoi ! ſon ame eſt douce, ingénue, innocente.
Peut-elle méditer ! . . . que ſais-je ! . . . je frémis.
Peut-être j'ai trop fait pour l'intérêt d'un fils ;
J'ai trop bravé les pleurs que je faiſais répandre ;
Aux coups du déſeſpoir ô ciel ! dois-je m'attendre ?
J'éprouve par avance une ſecrette horreur,
Qui ſemble préſager l'approche du malheur.

Digitized by Google

SCENE IV.

MONSIEUR ET MADAME DE FAUBLAS.

COUREZ, Monſieur, courez, on les a vus enſemble.
Votre fils & Dorcé ſont aux mains.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Ciel! je tremble.

MADAME DE FAUBLAS.

Ils ſe ſont rencontrés aſſez près de ces lieux.
Peut-être il n'eſt plus tems. Allez, volez.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

O Cieux!

SCENE V.

MADAME DE FAUBLAS, *ſeule.*

QUE de maux à la fois! ma fille! que fait-elle?
Non, l'on ne verra point cette pompe cruelle.
L'enfer la préparait, & ces triſtes apprêts
Vont peut-être aujourd'hui finir par des forfaits.
Que ce cœur maternel raſſemble de ſouffrances!
Mes enfans! mes enfans! — je me meurs dans les tranſes.
Je la vois.

Digitized by Google

SCENE VI.

MADAME DE FAUBLAS, MÉLANIE.

(*Mélanie en voyant sa mère fait un geste de surprise & de douleur.*)

MADAME DE FAUBLAS.

Mon aspect semble t'épouvanter.

MÉLANIE.

Voilà le seul moment que j'ai dû redouter.
Quels adieux! — Je croyais trouver ici ...

MADAME DE FAUBLAS.

Ton père?

MÉLANIE.

Mon père, dites-vous? non, votre époux, ma mère,
Votre ennemi, le mien, mon barbare oppresseur.
Tous mes nœuds sont rompus en ce moment d'horreur.
On le commande, on veut que je m'ensévelisse! —
J'obéis.

MADAME DE FAUBLAS.

Que dis-tu? suis-je donc leur complice?

MÉLANIE.

Vous êtes leur victime, hélas! ainsi que moi.
Je vous connais; je sais tout ce que je vous doi.
C'est un de mes regrets.

MADAME DE FAUBLAS.

Tu ne sais pas encore
(*à part.*)
Jusqu'où vont mes malheurs!-mais non,non,qu'elle ignore
Les désastres nouveaux qui nous menacent tous.
Elle me plaindrait trop.

MÉLANIE.

De quoi me parlez-vous!
Pourriez-vous m'annoncer quelque nouveau supplice?
L'adieu que je vous dis finit mon sacrifice. —
Il est d'autres adieux où je n'ose penser. —
Si j'avais pu pourtant! — Il y faut renoncer.
Parlez-lui quelquefois, parlez de Mélanie.
Ce n'est que pour vous deux que j'eusse aimé la vie.
Qu'il apprenne de vous à quel point je l'aimais!
De cette bouche, hélas! il ne l'apprit jamais.
Vous le savez trop bien. — Dieu! quel sort est le nôtre!
Allons, — il faut, — il faut nous quitter l'une & l'autre.

MADAME DE FAUBLAS.

Non, je viendrai toujours partager ta douleur.
On ne t'ôtera point de mes bras, de mon cœur.
Tu me verras toujours, fille innocente & chère.
Ne veux-tu plus me voir?

MÉLANIE.

Jamais, jamais, ma mère.
Ma mère, — cet adieu, — vous ne l'entendez pas.

MADAME DE FAUBLAS.

Tu me glaces d'effroi... Que veux-tu dire? hélas!

Digitized by Google

Pourquoi me préſenter cette funeſte idée ?
De quel ſombre tranſport tu ſembles poſſédée !
Oſes-tu m'annoncer cet entier abandon ?
Eh ! quoi ! ta mère auſſi ne te verrait plus ?

MÉLANIE.

Non.
On n'a plus de parens dans ma froide demeure.
Il en eſt que j'abhorre, — il en eſt que je pleure. —
Vivez du moins, vivez plus heureuſe que moi.

MADAME DE FAUBLAS.

Heureuſe ! quand tu veux me ſéparer de toi !
Ciel ! je perds un enfant, & je tremble pour l'autre.
On ne vient point encor.

MÉLANIE.

Mais quel trouble eſt le vôtre ?
Vous détournez de moi vos regards & vos pas ?
Il n'eſt plus tems de craindre. — Et qu'avez-vous ?

MADAME DE FAUBLAS.

Hélas !
Je ne puis réſiſter à mon inquiétude.
De ce double tourment le poids devient trop rude. —
Je vois ton front pâlir & tes traits s'altérer !

MÉLANIE.

Ciel ! ô ciel ! de quel feu je me ſens dévorer !
Toute ma fermeté céde au mal qui me tue. —
J'eſpérais dérober ma mort à votre vue...

Digitized by Google

Que celui qui la cauſe en ſerait ſeul témoin.
Le poiſon...

(Elle tombe dans un fauteuil.)

MADAME DE FAUBLAS.

Dieu ! je cours...

MÉLANIE.

Non demeurez. Ce ſoin
Ne me ſauverait pas, il n'eſt plus de remède.
Il n'en eſt plus.

MADAME DE FAUBLAS *court ouvrir la porte du parloir.*

Venez, ah ! venez à mon aide.

SCENE VII.

MONSIEUR ET MADAME DE FAUBLAS, MÉLANIE, *quelques Sœurs Converſes s'empreſſant autour de de Mélanie.*

MADAME DE FAUBLAS.

Ah ! Monſieur !

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Ah ! Madame, on ne les trouve pas ;
Vainement j'ai cherché la trace de leurs pas.
Mes amis avec moi partageant mes allarmes,
Courent de tous côtés... Je vois couler vos larmes.

Digitized by Google

MADAME DE FAUBLAS.

Apprenez, apprenez un malheur plus certain,
Que vous avez cauſé, que j'ai prédit en vain.
Votre fille eſt mourante, elle eſt empoiſonnée.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Ciel! ma fille!

SCENE VIII.

Les Acteurs précédens, LE CURÉ.

LE CURÉ.

O Monſieur! ô mère infortunée!
Je n'oſe vous parler, je reſpecte vos pleurs.
C'eſt le Ciel qui vous frappe, offrez-lui vos douleurs.
Que je vous plains tous deux.

MADAME DE FAUBLAS.

Plaignez-nous davantage.
Regardez nos malheurs, regardez ſon ouvrage.
Elle meurt. Elle touche à ſes derniers inſtans.
Ma fille! le poiſon a coulé dans ſes flancs.

LE CURÉ.

Vous me faites frémir, & ce coup eſt horrible.
Faut-il vous en porter un autre auſſi ſenſible?
Pourrai-je vous apprendre...

Digitized by Google

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Ah! je n'ai plus de fils.

LE CURÉ.

Hélas! il eſt trop vrai.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Grand Dieu! tu me punis.

LE CURÉ.

Monval cherchait Melcour, & que ſais-je? Peut-être
De ſes premiers tranſports il n'eût pas été maître.
Il voit leur choc de loin: il court les ſéparer;
Mais il eſt arrivé pour le voir expirer

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Je perds tout.

SCENE IX ET DERNIERE.

Les Acteurs précédens, MONVAL.

MONVAL *à Madame de Faublas ſans voir Mélanie.*

Ah! quels maux accablent votre vie!
Le Ciel a trop vengé les pleurs de Mélanie.
J'ai voulu vainement...

(*La Scène eſt diſpoſée de maniere que Mélanie d'un côté du théâtre eſt dans un fauteuil, ayant ſa mère à ſa*

Digitized by Google

droite, penchée sur elle, quelques Sœurs Converses à sa gauche; & de l'autre côté M. de Faublas est dans l'attitude de l'accablement. Le Curé est auprès de lui.)

MÉLANIE.

O Monval!

MONVAL.

Quelle voix!
Elle m'appelle encor! ah! qu'est-ce que je vois?
(*Il tombe à genoux devant elle.*)

MÉLANIE.

Ton amante qui meurt pour te rester fidelle.
Je vivais pour t'aimer: — ma mort est moins cruelle,
Puisque je puis du moins, justifiant ton choix,
T'avouer mon amour pour la premier fois.

MONVAL.

Tu m'aimes & tu meurs! ô Mélanie! ô rage!

MÉLANIE.

Un breuvage mortel m'arrache à l'esclavage.
Du jour où je t'ai vu, je jurai d'être à toi:
L'amour à tous les deux dicta la même loi.
Ma mère y souscrivait, si le ciel en colère
Ne m'eût fait rencontrer un tyran dans un père.
Il versa dans mon sein le poison des douleurs,
Plus cruel mille fois que celui dont je meurs.
Cet homme injuste & dur accabla Mélanie
Du pouvoir qu'il reçut pour protéger ma vie,
Il vit mon désespoir avec tranquilité.
La nature en son cœur n'a jamais habité. —
La mort est dans le mien: — quels tourmens le déchirent!

Digitized by Google

(*Aux Sœurs.*)
O vous, que mes malheurs à ce ſpectacle attirent,
Et vous qui reſſentiez les feux dont j'ai brûlé.
Qui dormez ſous ce marbre où mes pleurs ont coulé,
Levez-vous à ma voix, victimes malheureuſes.

(*Elle ſe leve avec effort, ſoutenue ſur ſa mère & ſur deux Religieuſes. Monval reſte appuyé ſur le fauteuil, la tête dans ſes mains.*)

Levez-vous, entendez mes plaintes douloureuſes.
Accablez avec moi l'oppreſſeur abhorré,
Dont je n'ai pu fléchir le cœur dénaturé.
Dieu! que le dernier cri de ſa fille expirante
Rétentiſſe à jamais dans ſon ame tremblante,
Et s'il t'oſe implorer au jour de ſon trépas,
Rejette ſa priére, & ne pardonne pas.

LE CURÉ.

O ma fille! abjurez ces ſentimens coupables.

MÉLANIE, *ſe laiſſant tomber ſur les genoux, les bras tendus vers le ciel.*

Dieu! Dieu! n'entendez pas ces ſouhaits éxécrables.
Le déſeſpoir, la mort ont exhalé ces vœux,
Tout mon cœur les dément: — pardonnez, juſtes cieux!
Pardonnez à mon père auſſi bien qu'à moi-même.
Cher Monval, cher amant, toi que j'aimai... que j'aime...
(*au Curé.*)
Vous qui m'avez rendu des ſoins ſi généreux!
Et vous, ma mère, vous — venez fermer mes yeux:
Venez — ces yeux éteints vous diſtinguent à peine.
Que mon dernier ſoupir ne ſoit point pour la haine;

Digitized by Google

Qu'il ſoit pour la nature, hélas ! & pour l'amour !
Serrez-moi dans vos bras ! — Monval — c'eſt ſans retour !
Cher Monval ! —

(*Elle meurt.*)

MONVAL.

Non ; attends, que rien ne nous ſépare...
Elle n'eſt plus ! Eh ! bien, es-tu content, barbare ?
Tigre, d'un tel objet viens te raſſaſier ;
Contemple tous tes coups, & jouis du dernier.

(*Il veut ſe percer de ſon épée ; le Curé le retient.*)

LE CURÉ.

Arrêtez ! ah ! c'eſt trop multiplier les crimes.
Ce jour infortuné compte aſſez de victimes.
(*à Monſieur de Faublas.*)
D'un repentir tardif je vous vois déchiré.

MONSIEUR DE FAUBLAS *ſort d'un long accablement.*

Dieu vengeur ! à quel prix m'avez-vous éclairé !

FIN.

Digitized by Google

BARNEVEL

Digitized by Google

BARNEVEL,

DRAME

IMITÉ DE L'ANGLAIS,

EN CINQ ACTES

ET EN VERS.

Digitized by Google

PRÉFACE.

Réflexions sur le Drame. Réfutation du Livre intitulé : Essai sur l'Art Dramatique.

On connaît le célebre Ouvrage de M. Lillo, intitulé le *Marchand de Londres*, qui eut un grand succès en Angleterre, & dont nous avons une traduction en prose. Je dois rendre compte des motifs qui m'ont engagé à entreprendre cet Ouvrage, où j'ai tâché de transporter les beautés du Drame Anglais, & qui en même-temps m'ont empêché de le risquer au Théatre.

Nous avons déja plusieurs Pieces dont le Barnewel Anglais avait donné l'idée ; l'*Ecole de la Jeunesse* qui eut quelques représentations au Théatre Italien, & dans laquelle un jeune homme ouvrant le secrétaire de son oncle pour le voler, y trouve un testament qui le nomme légataire universel ; *Jenneval ou le Barnewel Français*, Drame en prose, de M. Mercier, joué, en Province, & qui représente aussi un jeune homme égaré par les séductions d'une femme perverse, prêt à assassiner son oncle, mais ramené par le repentir, & sauvant la vie à ce même oncle, au lieu de la lui arracher. Ce

même projet ſuivi du même repentir, ſituation intéreſſante, mais infiniment moins forte que celle du Barnewel Anglais dont elle eſt imitée en partie, avait fait réuſſir un moment la Tragédie d'Orphanis, aujourd'hui oubliée, comme tant d'autres.

J'ai réfléchi ſur l'énergie atroce des ſituations du *Marchand de Londres*, qu'aucun de ſes imitateurs n'avait eſſayé de conſerver; ſur le grand effet qu'il avait produit en Angleterre, & ſur le ſuccès très-médiocre des imitations Françaiſes où on l'avait extrêmement affaibli; & j'ai vu qu'effrayés des dangers & des inconvéniens du ſujet, les imitateurs avaient fait d'une conception vraiment originale & dramatique, quelque choſe de très-commun & de très-uſé, & dans ce cas, il vaut mieux ne rien faire.

Examinons en effet les différens tableaux que préſente le Marchand de Londres; d'abord un contraſte remarquable entre deux caracteres, dont l'un eſt celui de la ſcélérateſſe réfléchie, dans une ame qu'aucun forfait ne peut plus épouvanter; l'autre celui d'une imagination ardente, & d'une ame faible, qui n'a pas encore eu peut-être une idée malhonnête, & que l'on peut conduire juſqu'aux forfaits. Ce projet d'aſſembler ces deux caracteres, agiſſans

l'un ſur l'autre, eſt d'abord très-moral, & l'on peut remarquer en paſſant que l'art d'attacher de grandes leçons de morale aux ouvrages d'imagination, art qui caractériſe un Peuple penſeur, diſtingue les bons Ecrivains Anglais, tels que les Auteurs de Tom-Jones, de Clariſſe, &c. (1).

Je n'examine pas à quel point la vraiſemblance théatrale eſt bleſſée, du moins pour nous, dans l'Ouvrage de M. Lillo, où un jeune homme honnête eſt conduit au plus horrible attentat par une femme publique qu'il ne connaît que de la veille. Ce n'eſt pas ainſi ſans doute qu'il faut montrer la nature ſur notre Théatre. Mais peut-être y a-t-il dans le plan de l'Auteur Anglais une vérité que la décence de nos mœurs dramatiques ne nous permet pas de développer, & que la ſcene Anglaiſe, plus libre que la nôtre, lui a permis de préſenter. Il montre dans Barnewel un jeune homme d'une extrême innocence, qui n'a point encore connu les plaiſirs de ſon âge, & dans qui ces plaiſirs, éprouvés pour la premiere fois, produiſent la plus violente révolution. A peine a-t-il goûté ces délices nouvelles pour lui,

(1) Voyez le morceau intitulé *des Romans*, Tome quatrieme.

qu'il eſt frappé de la crainte de les perdre avec l'objet qui le premier les lui a fait connaître, & qui à ce titre eſt pour lui ce qu'il y a de plus cher & de plus ſacré. Cette alternative ſi rapide, ce paſſage ſi prompt du bonheur au déſeſpoir, bouleverſe cette ame neuve & enflammée, ouverte à toutes les ſéductions, maîtriſée par des ſens qu'embrâſe pour la premiere fois la fievre des voluptés, maîtriſée par cet attrait ſi puiſſant, ſi irréſiſtible d'un premier amour. Ce tableau eſt celui que préſente ſans ceſſe l'Auteur Anglais. Il met preſque ſous les yeux du ſpectateur, Barnewel dans les bras de Milvoud. Voyez leur dialogue dans la traduction qui adoucit beaucoup l'original.

BARNEWEL.

» A voir ce ſein d'albâtre s'abaiſſer & s'élever,
» mes eſprits s'échauffent, mes deſirs s'enflam-
» ment, tous mes ſens tombent dans un dé-
» ſordre dont la douceur eſt une eſpece de
» tourment.

MILVOUD.

» Venez, venez éprouver avec moi que la
» Terre & le Ciel n'ont rien d'égal aux plaiſirs
» de l'amour.

Et ils ſortent enſemble. Voilà ce qu'on ne

tolérerait jamais dans une Piece Françaiſe, & voilà pourtant ce que l'Auteur Anglais a voulu peindre. Voyez enſuite quels diſcours lui tient Milvoud, lorſqu'après avoir volé ſon maître pour elle, la honte & le remords lui font prendre la réſolution de ne plus la voir. » Regardez, regardez-moi bien. Ne ſuis-je » plus cette même perſonne que vous trou- » viez, hier, la plus belle & la plus aimable » de ſon ſexe, dont vous ſerriez avec tranſport » la main dans la vôtre toute tremblante, » tandis que vos yeux, tendrement fixés ſur » moi, ſembloient devenir plus avides à me- » ſure qu'ils jouiſſaient ?

Ne voit-on pas dans ce langage une femme qui attend tout de la premiere impreſſion qu'elle a produite ſur un jeune homme ſans expérience? L'innocente ſimplicité de Barnewel pouvait-elle être mieux caractériſée que dans la réponſe qu'il fait à Milvoud, lorſque dans la premiere ſcene qu'ils ont enſemble, elle lui demande s'il a jamais connu l'amour ? » L'amour ! Si » c'eſt de celui qu'on ſent pour les femmes » que vous voulez parler, je vous avoue que » je ne me ſuis jamais conſulté là-deſſus. Ma » jeuneſſe & ma ſituation ne me permettent point » encore d'y ſonger. Mais ſi c'eſt de l'amour » général pour le genre-humain, je ne penſe

» pas qu'on puiſſe en avoir plus que moi. Il
» n'y a perſonne à qui je ne ſouhaite du bien,
» & que je ne rendiſſe heureux, ſi je le pou-
» vais. J'aime tendrement mon oncle & mon
» maître, mais ſur-tout mon ami.

Cette candeur eſt aimable & touchante. Mais la ſcene entiere ne nous paraîtrait qu'indécente & ridicule, & l'on n'y verrait qu'une créature effrontée qui veut avoir les premices d'un jeune homme.

Tout ce rôle de Milvoud, tel qu'il eſt dans le Drame Anglois, ne ſerait pas ſupporté parmi nous. Cet état de proſtitution, la baſſe avidité qui l'accompagne, & les vils agens qui la ſervent, tous ces objets détaillés ſans ménagement devant des ſpectateurs Anglais, ſeraient dégoûtants pour nous. Nous n'admettons ſur la ſcene que cette nature choiſie qui eſt l'objet de tous les arts d'imitation; &, quoiqu'on en diſe, je crois que nous avons raiſon.

Mais parmi ces peintures qui nous révoltent, on apperçoit des traits du plus grand pathétique, des ſituations fortes, des coups de théatre frappans. Quel moment, par exemple, que celui où l'oncle de Barnewel s'écrie en mourant : *O mon Dieu! prenez pitié de mon cher neveu!* & où le malheureux jeune homme, jet-

tant ſon maſque & ſon poignard, ſe précipite ſur la victime qu'il vient de frapper : *Eh ! c'eſt votre neveu, c'eſt lui qui vous aſſaſſine.* Le meurtre fait frémir, il fait horreur ; mais ce moment qui le ſuit, tout en déchirant l'ame, y porte l'attendriſſement. C'eſt une des plus puiſſantes émotions dramatiques. Pour conſerver cette ſituation, il fallait riſquer le meurtre. C'eſt ce que perſonne parmi nous n'avait oſé faire, & c'eſt ce que j'ai fait.

Une ſituation auſſi forte dans un autre genre, c'eſt le parti que prend Milvoud d'accuſer elle-même Barnewel, lorſqu'elle le voit revenir ſans s'être emparé des richeſſes de ſon oncle, & qu'elle croit détourner le péril en le livrant à la Juſtice. Ce moment eſt terrible & frappe de conſternation. Mais auſſi quelle leçon plus effrayante ! Quelle punition du crime ! C'eſt dans cet inſtant que le coupable Barnewel eſt vraiment puni : c'eſt-là ſon véritable ſupplice. Et qu'eſt-ce en comparaiſon, que la mort & l'échaffaud ?

Mais ce qu'il y a de plus beau, de plus touchant dans le Drame Anglais, c'eſt l'amitié de Barnewel & de Truman. Jamais ce ſentiment n'a été peint de traits plus vrais, plus pénétrans, plus profonds. La ſcene du cachot ſur-tout eſt un chef-d'œuvre, & la ſenſibilité

Digitized by Google

ne ſaurait aller plus loin ; c'eſt-là que les larmes coulent en abondance, & qu'elles ne ſont plus ameres. Mais cette belle ſcene tient encore à la néceſſité de mettre ſur le Théatre le crime de Barnewel.

J'ai donc cru voir que toutes ces beautés fortes & originales ne pouvaient pas être ſéparées des moyens qui les amenent dans le Drame Anglais. Pour laiſſer à ce Drame ſon effet & ſon énergie, en le tranſportant dans une autre langue, il fallait que Milvoud fût un monſtre & Barnewel un meurtrier. Ces moyens ſont odieux, mais néceſſaires ; & s'ils ſont défectueux, j'ai mieux aimé préſenter l'Ouvrage avec ſes défauts & ſa force, que de le corriger & de l'affaiblir.

Cependant je me ſuis rapproché, autant que je l'ai pu, des convenances reçues ſur notre Théatre, & je me ſuis permis tous les changemens qui ne nuiſaient pas à l'intérêt de la Piece, ni au mérite de l'original. J'ai tâché d'ennoblir le perſonnage de Milvoud (que je nomme Sara), ne pouvant pas l'adoucir, & je lui ai donné plus de décence, ſans lui rien ôter de ſa ſcélérateſſe. Ce n'eſt pas une courtiſane publique, comme dans l'Anglais ; c'eſt une veuve qui a eu un état honnête, mais qui, tombée dans la mauvaiſe fortune par la faute

Digitized by Google

de ſon mari, s'eſt permis de honteuſes reſſources; c'eſt une femme d'un caractere violent & artificieux, aigrie par le malheur & le mépris, & qui cherche des dupes & des victimes. Je la ſuppoſe liée depuis un certain temps avec Barnewel, & employant pour lui en impoſer & pour l'éblouir, tous les avantages que les femmes de cette eſpece ont ſur la candeur & l'inexpérience. Elle ne s'eſt montrée que ſous les plus beaux dehors, & Barnewel n'a vu en elle que la beauté & le malheur. Ainſi j'ai laiſſé à la ſéduction tous les degrés dont elle eſt ſuſceptible.

J'ai ſupprimé les deux domeſtiques de Milvoud, agens ſubalternes, trop mépriſables pour paraître ſur la ſcene. Mais j'ai beaucoup ajouté au rôle de Marie (que je nomme Lucie), de cette fille ſenſible & vertueuſe qui aime Barnewel ſans le lui dire, & fait ce qu'elle peut pour le ſecourir & le ſauver, en voulant qu'il ignore tout. Ce rôle s'offre ſous un aſpect intéreſſant; mais dans l'Anglais il n'eſt qu'indiqué, &, pour ainſi dire, derriere l'action. Il y eſt plus lié dans mon Ouvrage, & je l'ai développé d'autant plus que j'en avais beſoin pour le dénouement. Car on ſent bien que je n'ai pas imaginé de mettre la potence ſur la Scene Françaiſe.

Digitized by Google

Tout Ouvrage dramatique eſt, comme on l'a très-bien dit, une expérience ſur le cœur-humain. Si jamais ce mot a été applicable, c'eſt ſur-tout dans cette occaſion, où il s'agit de ſavoir à quel point on peut tolérer les horreurs pour reſſentir des émotions. Mais j'ai cru trop dangereux de riſquer cette expérience ſur le Théatre. C'eſt tout au plus ce que j'aurais pu faire, ſi j'euſſe été ſûr d'être entendu avec cette entiere impartialité, néceſſaire aux hommes raſſemblés pour laiſſer leur cœur ſeul juge des impreſſions qu'on lui préſente; mais quiconque a de nombreux ennemis, ne peut plus compter ſur cette diſpoſition, qui pourtant eſt la ſeule équitable. Il aurait pu arriver que l'Auteur Anglais ſouffrît beaucoup du mal qu'on aurait voulu me faire; & pour m'apprendre bien poſitivement s'il a paſſé les bornes ou non, il eût fallu qu'une partie des juges oubliât que c'était moi qui traduiſais. Je ne me flattais pas à beaucoup près, d'obtenir cette grace, & je ne veux du moins expoſer à l'injuſtice que des productions qui m'appartiennent.

Je ſoumets donc cet Ouvrage au jugement tranquille du cabinet. Là ne ſe trouve point, il eſt vrai, l'illuſion théatrale, mais là ne s'entend point non plus le tumulte qui la trouble ſi ſouvent & ſi aiſément. La voix d'une Actrice

ne porte point dans l'ame ces ſons qui nous remuent ſi puiſſamment ; mais ſi la voix du Poëte fait tomber une larme, l'envie n'eſt point là pour la ſécher.

Si ce Drame affecte les ames ſenſibles, comme il a toujours affecté la mienne, leurs ſuffrages peuvent, avec le temps, le faire monter ſur la Scene. Si elles y trouvent plus d'horreur que d'intérêt, je leur demanderai ſeulement de me tenir quelque compte des efforts que j'ai faits pour donner à notre Langue un Ouvrage original & célebre chez l'étranger, & pour le leur faire lire ſans dégoût.

Un Ecrivain très-eſtimable, qui a tranſporté avec ſuccès ſur notre Théatre un autre Drame emprunté auſſi de l'Anglais, remarque, avec beaucoup de raiſon, dans la Préface de Béverley, que ce genre de Drame que l'on nomme Tragédie Bourgeoiſe, qui ſemble ſi fécond pour la médiocrité, ſera toujours très-borné pour les Auteurs d'un vrai talent, faits pour bien choiſir & bien juger un ſujet. Il obſerve que ce genre offre le plus ſouvent deux écueils qu'il eſt bien difficile d'éviter, le romaneſque des événemens & l'atrocité ou la baſſeſſe des caracteres. Quelques réflexions, en développant cette idée, en feront voir la juſteſſe.

La Tragédie eſt eſſentiellement héroïque ;

Digitized by Google

c'eſt, je crois, la différence ſpécifique qui la diſtingue le mieux de tous les genres de Drame ; car d'ailleurs la terreur & la pitié, ſes deux principaux reſſorts, ne lui appartiennent pas excluſivement. Le *Drame* ainſi nommé génériquement, ou le Tragique-Bourgeois, s'en eſt emparé. La Chauſſée avait mêlé le ſérieux & le plaiſant, & ſes Pieces s'appellaient du Comique-Larmoyant. Nos Dramatiſtes, quoiqu'ils aient eu la prétention d'être inventeurs, n'ont fait que retrancher les vers & le comique. En effet, ôtez de la Gouvernante & de Mélanide la verſification & quelque ſcenes du ton de la Comédie, mettez ces Pieces en proſe ſérieuſe, & ce ſeront des ouvrages abſolument ſemblables au *Pere de Famille*, au *Philoſophe ſans le ſavoir* ; & pour le dire en paſſant, ce n'était pas la peine de s'annoncer en prophetes & en inſpirés, pour faire ce qu'avait fait La Chauſſée, avec les vers de moins.

Le *Drame* ou Tragique-Bourgeois peut s'élever dans quelques momens juſqu'au ton de la Tragédie, & en avoir l'éloquence & l'intérêt ; quelques exemples l'ont prouvé. Mais ces exemples ſeront toujours très-rares. Ce genre, quoique fort eſtimable, ſans doute, quand il ſera bien traité, eſt néceſſairement inférieur, comme on l'a dit plus d'une fois,

Digitized by Google

à la Comédie de caractere, & ſur-tout à la Tragédie héroïque. Il n'a de cette derniere ni la dignité des perſonnages, ni l'appareil de la repréſentation, ni l'intérêt attaché aux grands événemens, aux noms célebres, aux révolutions des Empires, aux mœurs des peuples, ni, par conſéquent, la pompe de ſtyle convenable à ces grands objets. Il ne peut preſque jamais s'élever au ſublime qui eſt l'ame de la Tragédie. Nier que tous ces acceſſoires réunis ne ſoient très puiſſans ſur les hommes raſſemblés, ne ſoient des reſſorts dignes d'être mis en œuvre par le génie, & eſſentiels au plus beau des arts de l'imagination, c'eſt être auſſi étranger à la connaiſſance du cœur-humain & au ſentiment des arts, que l'eſt ſans doute l'Auteur d'un *Eſſai ſur l'Art dramatique*, dont nous parlerons tout-à-l'heure.

Privé de toutes ces reſſources, le *Drame* ſe ſoutient ſur deux grands pivots, la morale & l'intérêt; l'un & l'autre lui ſont communs avec la Tragédie. Mais la morale dans le *Drame* eſt plus rapprochée du commun des hommes, & c'eſt un avantage réel. A l'égard de l'intérêt, ceux qui ont cru qu'il était naturellement plus vif dans le *Drame*, parce que les perſonnages ſont plus près de nous, ſe ſont bien trompés, & ſe trouvent démentis par la raiſon & l'ex-

Digitized by Google

périence. Il eſt dans les diſpoſitions du cœur-humain de meſurer ſa pitié pour le malheur, ſur le rang & la condition du malheureux, & de calculer ce qu'il ſouffre par ce qu'il a perdu. Delà cette compaſſion ſi générale pour les Grands tombés dans la diſgrace. Il faut qu'ils ſoient prodigieuſement odieux pour que la voix publique ne leur pardonne pas du moment où ils ſont dans l'infortune. Le paſſage de la grandeur à la miſere, ces changemens imprévus, ces révolutions de la fortune produiſent ſur nous un effet infaillible. A cette conſidération il faut en joindre une autre non moins fondée, c'eſt que les deſtinées des Rois & des Grands ſont pour nous dans une eſpece d'éloignement très-favorable à cette perſpective théatrale, l'un des principes de l'illuſion dramatique, & l'un des ſecrets des arts imitateurs. Et qui ne ſait combien c'eſt une route ſûre pour maîtriſer notre ame que de s'emparer d'abord de notre imagination ?

Le *Drame* ne peut donc nous attacher que par un intérêt d'action très-puiſſant. Or, cet intérêt ne peut s'établir le plus ſouvent que par des circonſtances extraordinaires dont l'aſſemblage peut choquer la vraiſemblance, ou par des caracteres bas ou atroces qui nous révoltent & nous dégoûtent. On répondra que ces deux

inconvéniens peuvent ſe rencontrer de même dans la Tragédie. Mais qu'on faſſe réflexion que dans celle-ci l'importance des événemens, l'élévation des perſonnages, la ſphere ſi étendue des probabilités hiſtoriques nous diſpoſent bien plus facilement à croire un certain nombre de faits étonnans & merveilleux ; au lieu que ces mêmes faits ne nous paraiſſent plus qu'un échaffaudage de commande lorſqu'ils ſont accumulés ſur une deſtinée vulgaire. Que l'on ſonge d'un autre côté que dans la Tragédie les grands crimes ſont liés à de grands intérêts qui les ennobliſſent en quelque ſorte, & ſans rendre celui qui les commet moins coupable, le rendent moins vil à nos yeux. Un ſcélérat fameux peut impoſer par la hauteur de ſon caractere & de ſes entrepriſes; mais des forfaits obſcurs & des atrocités domeſtiques le plus ſouvent flétriſſent l'ame du ſpectateur, ſans élever ſon imagination.

C'eſt ſur toutes ces idées dont la preuve eſt dans le cœur humain, que la réflexion de M. Saurin eſt appuyée. Il en réſulte que le *Drame* offre de grands obſtacles à vaincre au talent fait pour les appercevoir & les ſurmonter, & de dangereuſes facilités à l'homme médiocre diſpenſé d'écrire en vers, & de ſe porter à la hauteur des grands perſonnages de l'hiſtoire.

l'hiſtoire. S'il y a au monde quelque choſe d'aiſé à faire, c'eſt un mauvais Drame en proſe. Auſſi ſur quelle foule de miſérables productions de cette eſpece ont ſurnagé trois ou quatre Drames dans leſquels on a diſtingué un mérite réel ! Encore, à mérite égal de compoſition, entre un *Drame* & une bonne Tragédie, il y aura toujours la même différence, qu'entre un Peintre de genre & un Peintre d'hiſtoire.

Ces vérités ſont généralement reconnues par tous les bons eſprits ; & ſi j'ai cru devoir les mettre dans tout leur jour, c'eſt qu'il était indiſpenſable de poſer des principes avant de combattre des paradoxes. On n'en a peut-être jamais avancé de plus étranges ni de plus révoltans que ceux du Livre que j'ai cité ci-deſſus, de cet *Eſſai ſur l'Art dramatique*, où la médiocrité impuiſſante & jalouſe a épuiſé tous ſes ſophiſmes pour calomnier le génie des Arts.

Ce Livre, quoique très-ſingulier par les principes, & ſouvent même curieux par le ridicule, n'eſt pourtant pas fort connu, ni par conſéquent fort contagieux. Mais comme il eſt le premier fondement du nouveau ſyſtême dramatique que les traducteurs & les enthouſiaſtes, vrais ou faux, de Shakeſpear, ont cherché depuis peu à élever ſur les ruines de notre

Théatre avec une ſi riſible audace ; il n'eſt pas inutile de faire connaître dans quel eſprit il a été compoſé, quelles ſont les prétentions de nos Dramaturges, les incroyables raiſonnemens dont ils les appuient, les plaiſantes déclamations dont ils échauffent leurs raiſonnemens, & la liaiſon conſtante des intérêts de leur amour-propre, avec les regles de leur poëtique ; c'eſt ce qu'on pourra remarquer à meſure que je releverai leurs aſſertions, & le Lecteur aura ſouvent l'occaſion de leur dire, *M. Joſſe, vous êtes orfevre.*

L'Auteur, dans une Epitre dédicatoire à ſon frere, où il prétend (on ne ſait pourquoi) que *l'amitié fraternelle eſt ce qu'il y a de plus auguſte dans le monde*, commence par nous dire que *l'Art dramatique eſt peut-être encore dans ſon enfance.* Ce *peut-être* eſt remarquable, parce que c'eſt la ſeule expreſſion modeſte qui ſoit dans l'Ouvrage. On n'y apperçoit plus enſuite la moindre apparence de doute. Jamais le ton affirmatif ne fut plus conſtamment ſoutenu, & l'Auteur d'un bout à l'autre de ſon Livre, nous parle en homme illuminé, qui a pitié de notre ignorance, & qui daigne nous inſtruire, non pas pour nous-mêmes qui ne le méritons pas, mais pour notre poſtérité qui vaudra mieux que nous.

Digitized by Google

« L'édifice, d'abord timidement conçu, n'a » pas été bâti ſur le plan le plus général & » le plus ſolide. On a rétréci la *ſphere de la ſcene;* » on n'y a fait monter que certains perſonna- » ges, & ceux-là préciſément qu'il ſemble » qu'on aurait dû *dédaigner*. . . . Nos Pieces » pour la plupart ſont vuides de ſens eu égard » à un peuple nombreux, & je conçois tel » édifice vaſte & majeſtueux où il ſerait im- » poſſible à nos Acteurs de repréſenter une » de nos Tragédies ſans rire d'eux-mêmes.

Analyſez ces phraſes, & vous verrez qu'elles n'ont aucun ſens. D'abord toutes les conditions ont été miſes ſur la Scene depuis les Empereurs juſqu'aux Savetiers; (car puiſqu'il eſt queſtion de l'art dramatique, ce mot renferme tous les genres). Il eſt vrai qu'on n'a pas encore mis enſemble Auguſte & Blaiſe. Eſt-ce dans cette réunion que conſiſte eſſentiellement l'Art dramatique? En ce cas, M. M**, allez trouver votre ami Shakeſpear. Vous n'aurez pas ſatisfaction chez nous. Mais eſt-il en effet bien eſſentiel que les Princes & les Artiſans paraiſſent enſemble ſur la Scene? Ils n'ont pas trop coutume de vivre en ſociété; & s'il y a des occaſions où ils peuvent figurer heureuſement ſur le Théatre les uns avec les autres, le talent ſait les ſaiſir. N'avons-nous pas vu

Digitized by Google

Henri IV boire avec des payſans ? Que demande donc M. M**, qui n'ait été déja fait ? Les Tonneliers, les Serruriers, les Menuiſiers, les Bucherons, les Maréchaux ferrans, tout ce qui eſt *peuple* enfin (puiſqu'il aime le *peuple* ſi excluſivement) a été mis ſur la Scene. Il n'y manquait que les Gadouards, & nous avons eu en dernier lieu le *Vidangeur ſenſible*. Il eſt vrai qu'on ne l'a pas joué ; mais il ne faut déſeſpérer de rien.

Quant à ſon *édifice vaſte & majeſtueux*, j'ai peine à en concevoir un où Sémiramis & Athalie ne puſſent être repréſentées ſans faire *rire*.

» Ce ne ſont point des ſuffrages paſſagers ou
» concentrés dans une Ville que le Poëte doit
» s'empreſſer à recueillir ; il eſt le chantre de
» la vertu, le grand flagellateur du vice, l'hom-
» me de l'Univers.

Auſſi nos Ouvrages de Théatre ne ſont point *concentrés dans une Ville*. On les repréſente depuis Petersbourg juſqu'à Cadix, dans cent Villes de l'Europe, & dans nos Colonies de l'Inde & du nouveau monde. Si ce n'eſt pas aſſez pour M. M**, il ne lui reſte qu'à ſe faire jouer dans la Lune.

» On ne s'eſt point *élevé à ces ſpéculations*...
» Nos grands maîtres ont ſu écrire, peindre,
» intéreſſer ; mais ils n'ont point *déployé une verve*

» *originale.* Ils ont composé avec leurs Biblio-
» theques, & non dans le Livre ouvert du
» Monde, Livre dont le seul Moliere a *dé-*
» *chiffré quelques pages.*

Vraiement il n'appartient pas à tout le monde de *déployer une verve, & une verve originale.* Cela n'est donné qu'à M. M**; & tandis que les Racine & les Voltaire se sont *vaniteusement* (1) amusés à *écrire*, à *peindre*, à *intéresser*, lui seul a *déployé une verve originale* dans *Natalie*, dans le *Juge*, dans l'*Indigent*, &c. &c. C'est-là qu'il ouvre le Livre *du Monde*, dont ce pauvre Moliere n'a *déchiffré* que quelques pages.

» On a cédé à l'impulsion donnée lors de
» la renaissance des Lettres, aurore pâle &
» lugubre, plus triste que les ténebres. . . .
» J'ai donc osé combattre à cet égard les pré-
» jugés les plus répandus, *démontrer* que le
» fondement de Scene est tout la fois *vicieux*
» *& ridicule*, que le système ancien doit néces-
» sairement changer, si le Français veut avoir
» un Théatre; que notre superbe Tragédie si
» vantée, n'est qu'un *fantôme revêtu de pourpre*
» *& d'or, mais qui n'a aucune réalité*, & qu'il

(1) *Vaniteux, vaniteusement*, sont des expressions favorites de l'Auteur qui n'a point du tout de *vanité*, comme on le verra dans la suite.

» eſt temps que la vérité ſoit plus reſpectée, » que le but moral ſe faſſe mieux ſentir, & » que la repréſentation de la vie civile ſuc- » cede enfin à cet appareil impoſant & men- » teur qui a décoré juſqu'ici l'extérieur de nos » Pieces.

Il n'y a plus ici de *peut-être.* C'eſt de la *démonſtration.* Il eſt *démontré* que nous *n'avons point de Théatre;* car le nôtre eſt celui de toute l'Europe. Le fondement de ce Théatre eſt *vicieux* & *ridicule;* car c'eſt l'imitation d'une nature choiſie, & la peinture du cœur-humain. *Il eſt temps qu'on repréſente la vie civile;* car Moliere & la Chauſſée ont apparemment repréſenté la vie ſauvage.

On ne s'eſt pas élevé à ces ſpéculations! . . . Quand on voit un Energumene débiter de ce ton les plus ineptes rêveries, & s'y complaire au point de croire qu'il *s'eleve à des ſpéculations,* & de nous le dire gravement, on a quelque pitié des travers de l'eſprit-humain.

» Que ne puis-je enlever & faire diſparaître » tous ces modeles qui trompent & qui éga- » rent, pour laiſſer à chacun & ſon inven- » tion, & ſa propre audace! l'Art bientôt y » gagnerait.

Je conçois que M. M** voudrait de bon cœur anéantir les Ouvrages des Corneille &

Digitized by Google

des Racine. Il peut ſe croire intéreſſé à former un pareil ſouhait. Mais cet intérêt eſt mal entendu. Quand il n'y aurait plus de *modeles*, ſon *invention* & ſon *audace* n'y *gagneraient* pas beaucoup ; & n'euſſions-nous ni Cinna, ni Phedre, je ne crois pas que ſes Drames fiſſent plus de fortune.

» Oui, pour faire des découvertes dans un » Art, il eſt plus avantageux de n'y entendre » rien d'abord, & d'y *marcher* ſeul, que d'être » conduit & dirigé par la marche & l'exemple » des autres.

Je ne m'arrête pas à cette expreſſion, *marcher ſeul dans un art ;* je ne m'occupe pas du ſtyle qui eſt le même dans tout l'Ouvrage, dont l'Auteur ne reſpecte pas plus la Langue que le bon-ſens. Mais laiſſant de côté la propriété des termes, cette propoſition qui peut impoſer d'abord par un air de hardieſſe, n'eſt encore au fonds qu'une phraſe vuide de ſens. Si elle était vraie, ce ſeraient les premiers inventeurs dant tous les arts d'imagination qui auraient fait les découvertes les plus propres à perfectionner ces arts; car ils ont eu le grand avantage de *n'y rien entendre d'abord*, & d'*y marcher tout ſeuls*, pour parler le jargon de l'Auteur. Cependant c'eſt tout le contraire. Il y a loin du tombereau de Theſpis au théatre d'Eſchyle

& de Sophocle, & il y a loin encore d'Eſchyle & de Sophocle à Racine & à M. de Voltaire. Il n'eſt pas vraiſemblable non plus que les premiers Muſiciens fuſſent des Rameau & des Gluck, ni que le chalumeau des Bergers de Théocrite valût la flute de Blavet. Telle eſt en tout genre la marche néceſſaire & inévitable de l'eſprit-humain; il n'embraſſe que ſucceſſivement toutes les parties d'un objet, & ſouvent même il parcourt un cercle d'erreurs avant d'arriver à la vérité. Le temps mûrit toutes nos inventions, & nos progrès ſe comptent par les ſiecles. Que ſignifie d'ailleurs ce ſouhait abſurde & biſarre d'anéantir tous les monumens d'un art? Il ne faut jamais ſuppoſer ni ſouhaiter que ce qui eſt poſſible. M. M * * voudrait donc que de génération en génération on oubliât tout ce qui a été fait, pour avoir le plaiſir de tout inventer? Eh bien, dans cette hypothèſe inconcevable, qu'arriverait-il? que l'enfance de l'eſprit-humain ſe renouvellerait ſans ceſſe. Comment l'Auteur n'a-t-il pas ſenti la néceſſité des idées acquiſes pour en concevoir de nouvelles? Qu'il y réfléchiſſe, & il verra que même pour qu'il puiſſe raiſonner auſſi mal qu'il fait ſur l'Art dramatique, il faut que pluſieurs ſiecles aient conduit cet Art au point où il eſt, & qu'il n'a

pas même le mérite de ne devoir qu'à lui ſes erreurs & ſes chimeres.

M. M** en veut beaucoup aux Poëtiques, quoiqu'il en faſſe une lui-même. *Elles ont tout gâté*, dit-il ; auſſi propoſe-t-il de les brûler toutes, à commencer par la ſienne. On lui rendra volontiers cette juſtice ; mais ſon courroux n'eſt pas fondé. Les Poëtiques n'ont pas fait autant de mal qu'il le croit. Ignore-t-il que les Poëtiques en tout genre n'ont jamais été faites que d'après les modeles, & que Sophocle & Euripide avaient écrit avant Ariſtote ? C'eſt donc aux modeles eux-mêmes qu'il faut s'en prendre de cet eſprit d'imitation qu'il traite d'aſſerviſſement ſtupide, & de ces *entraves burleſques rédigées en code*, comme il le dit dans ſon langage hétéroclite & barbare. Je n'aurais jamais cru que la Poëtique d'Ariſtote fût *burleſque*.

A l'égard de l'eſprit d'imitation, il eſt la ſuite de ce pouvoir naturel que le génie & l'opinion ont ſur les hommes ; & comme ce pouvoir eſt indeſtructible, le diriger & l'éclairer eſt l'ouvrage de la raiſon ; s'en plaindre eſt une déclamation vaine. Que produit-il d'ailleurs ? Les hommes du ſecond ordre qui ne ſauraient marcher ſans guides, trouvent encore de la gloire à recueillir dans la route ouverte

par les hommes supérieurs, & rien n'empêche le génie, qui est de tous les siecles, de se frayer encore de nouveaux sentiers. Les uns nous donnent des ouvrages estimables, les autres des chefs-d'œuvres; & tandis que l'école de Racine produit Andronic, Absalon & Manlius, le grand homme que Phedre & Cinna frappent d'admiration, sans l'intimider ni l'asservir, crée Alzire & Mahomet. L'homme sans talent, qui a la tête exaltée d'amour-propre & vuide d'idées, le cœur froid, & le goût faux, s'efforce de mépriser ce dont il désespere d'approcher; annonce qu'il n'imitera pas les bons modeles, parce qu'en effet il ne peut imiter que les mauvais; dédaigne la Poësie, parce qu'il ne sait pas faire de Vers; dénigre les Tragédies, parce qu'il compose de mauvais Drames, & propose d'abattre tous les Théatres anciens & modernes, pour y substituer, quoi? *la Brouette du Vinaigrier.*

M. M. * * ne veut sur notre Scene ni Tragédie, ni Comédie, l'une parce qu'elle *déifie les forfaits*, l'autre parce qu'elle *immole le ridicule avec atrocité.* Il préfere *incomparablement le Drame, qui réunit l'intérêt de la Tragédie par des Scenes pathétiques, & tout le charme naïf de la Comédie par la peinture des mœurs.* Ces deux genres ont été *mal-adroitement séparés.*

Digitized by Google

Eſt-il vrai que les *forfaits* ſoient *déifiés* dans Cinna, dans Britannicus, dans Alzire, dans toutes nos bonnes Tragédies? Supporterait-on ſur notre Théatre un ſeul ouvrage qui n'eût pas pour but de rendre le crime odieux & la vertu aimable ? Dans Mahomet même, où le crime triomphe, (exemple infiniment rare ſur la Scene où il eſt toujours puni) conſultez l'impreſſion qu'éprouve le ſpectateur, & demandez-lui s'il voudrait être Mahomet plutôt que Zopire. La voix de tous les cœurs, qui eſt toujours ſi franche & ſi vraie chez les hommes raſſemblés, quand elle n'eſt pas étouffée par les paſſions, vous répondra par acclamation qu'il vaut mieux être l'homme vertueux opprimé, que le ſcélérat qui opprime. Tout homme qui au Théatre conſultera ſa conſcience, a répondu d'avance à M. M * *, & cela nous diſpenſe d'en dire davantage ſur cette odieuſe & injuſte imputation.

Celle d'*atrocité* n'eſt pas plus fondée à l'égard de la Comédie qui fait juſtice des ridicules & des travers de la ſociété. Je ne crois pas que perſonne ait jamais regardé les Comédies de Moliere comme des ouvrages *atroces*, & ce terme eſt tellement déplacé, que l'indignation de tout Lecteur raiſonnable ſuffit pour le réfuter.

L'Auteur accumule les reproches & les cri-

tiques contre le genre & le plan de nos Tragédies. Mais il ſerait impoſſible de le ſuivre dans ſa marche vague & indéterminée. On ne peut ſavoir bien préciſément ce qu'il veut. Il paraît croire que la Tragédie pouvait être infiniment plus morale, & d'une plus grande influence politique, & cependant il ne dit point ce qu'il faudrait faire. Quand il blâme avec raiſon, il ſe trouve que la cenſure ne tombe que ſur des défauts généralement réprouvés. Quand il propoſe des choſes raiſonnables, il demande que l'on faſſe ce que l'on a fait cent fois. Hors de ces deux cas, vous ne trouvez que des déclamations emportées qui ne nous apprennent rien, ſi ce n'eſt que l'Auteur ſe bat les flancs pour donner un air de réforme & de légiſlation à des ſophiſmes puérils, nés de l'impuiſſance & de la mauvaiſe humeur qui en eſt la ſuite.

Par exemple, il *rejette ces maximes favorites nouvellement introduites ſur la Scene ; que le ſceptre abſout toujours la main la plus coupable ; qu'un crime en morale ne l'eſt plus en politique ; que les droits d'une couronne ne peuvent ſe peſer au poids de l'équité ; que la bonne foi & la droiture renverſent les Empires ; que l'autorité ne peut avoir ſon entier effet que par la pleine liberté du crime, &c.*

Et qui ne *rejette*, comme lui, ces maximes? Liſez le Commentaire de M. de Voltaire ſur la Mort de Pompée, & vous verrez que M. M** ne fait que répéter ce qu'on a dit; vous verrez qu'il ſe trompe en diſant que ces maximes ſont *nouvellement introduites ſur la Scene.* Au contraire ce ſont de mauvaiſes déclamations de l'ancienne Tragédie, fréquentes dans Corneille, imitées par Crébillon, & qu'on ne trouve ni dans Racine, ni dans M. de Voltaire, parce que leur excellent eſprit les a préſervés de ce mauvais goût. C'eſt dans la Mort de Pompée qu'on trouve les principes abominables traduits du diſcours de Photin dans la Pharſale. C'eſt dans le Xercès de Crébillon qu'on lit ce Vers cité ci-deſſus :

Le ſceptre abſout toujours la main la plus coupable.

Mais ce qu'il aurait dû ſavoir, c'eſt que ce Vers & celui-ci de la même Piece,

Le crime n'eſt forfait que pour les malheureux.

& beaucoup d'autres de ce genre, furent très-mal reçus du public.

A l'entendre les Rois ne reçoivent point de leçons aſſez directes, ſur la Scene; ils y ſont *plus flattés qu'inſtruits.* » Il ne faut pas, dit-il, » leur montrer leurs ſemblables, mais leurs

» inférieurs. Je veux parler de leurs Intendans » qui les dirigent preſque à leur inſçu ». Et la ſcene de Narciſſe dans Britannicus ? Qu'en dit M. M * * ? Si jamais il ſait donner une plus belle leçon, je lui promets de le placer à côté de Racine, dût-il en être humilié.

» Quelle ſera donc la Tragédie véritable ? » Ce ſera celle qui ſera entendue & ſaiſie par » tous les ordres de citoyens, qui aura un » rapport intime avec les affaires politiques, » qui tenant lieu de la tribune aux harangues, » éclairera le peuple ſur ſes vrais intérêts, les » lui offrira ſous des traits frappans, exaltera » dans ſon cœur un patriotiſme éclairé, &c. » Mais que nous ſommes loin de la Tragédie » nationale ! ... Je perſiſte donc à dire que » ce ne ſera que dans les Etats vraiment libres » que la Tragédie élevera ſa tête auguſte & » fiere, & qu'elle déploiera toute ſa pompe » & ſon utilité.

Cette conſéquence était néceſſaire pour expliquer ce qui précede. Il eſt clair qu'on ne peut donner au peuple un ſpectacle qui lui repréſente ſes intérêts politiques, que dans un Etat où le peuple ſera Souverain. Dans les Gouvernemens où il n'entre pour rien, un plan de cette nature non-ſeulement ne ſerait pas admis, mais même ſerait mal imaginé. Mais

Digitized by Google

conviendrons-nous avec l'Auteur que la Tragédie ne peut exiſter que dans les Républiques? Cet arrêt me ſemble un peu dur, & l'Europe en appellera. Ne dirait-on pas qu'une nation eſt ſtupide & inſenſible, dès qu'elle eſt gouvernée par un Roi ? Quoi ! parce qu'on ne pourra pas nous entretenir de liberté & de politique, on ne pourra plus parler à notre ame, à notre imagination, à notre eſprit ! Nous ne pourrons plus répandre des larmes ſur les malheureux, nous attendrir ſur les vertus bienfaiſantes, nous élever à l'aſpect de la grandeur & de l'héroïſme ? M. M * * eſt un étrange Légiſlateur.

Nos Tragédies, dit-il, *ne ſont pas bonnes pour tous les ordres de citoyens.* Et qu'eſt-ce donc qui eſt bon pour toutes ſortes d'hommes ? On ne le dirait pas même d'un Sermon. Car il faut parler à la Cour autrement qu'à des payſans. Pourquoi donc veut-il abſolument que nos Tragédies ſoient pour le *peuple*, répete-t-il ſans ceſſe ce mot de *peuple*, nous reproche-t-il amérement de ne pas travailler pour le *peuple*, de mépriſer le *peuple* ? Eh ! non, M. M * *, on ne le mépriſe point, au contraire, on le recommande ſans ceſſe à ſes maîtres, & l'on a oſé plus d'une fois leur dire en ſon nom des vérités plus véritablement courageuſes que vos

indécentes invectives contre tout ce qui n'eſt pas *peuple*. Mais où avez-vous pris que dans les beaux-Arts il faille travailler pour le *peuple* & non pas pour *une claſſe d'hommes choiſis* ? Comment ne vous êtes-vous pas ſouvenu que le plaiſir que ces Arts procurent, demande, pour être goûté, un certain degré d'inſtruction, dont le *peuple*, du moins dans l'état politique de la plupart des nations de l'Europe, ne peut pas être ſuſceptible ? Eſt-ce le peuple qui vient à nos ſpectacles ? Il n'en a ni le temps, ni le moyen. Vous me direz peut-être qu'il devrait l'avoir ; car rien ne vous embarraſſe. Mais alors chargez-vous donc de changer le Gouvernement & la Police. Faites que les choſes ſoient ou puiſſent être autrement qu'elles ne ſont. Faites que les trois quarts & demi des habitans d'une grande Ville ne ſoient pas néceſſairement occupés d'un travail qui eſt leur unique reſſource pour ſubſiſter. Faites que ſur un temps qui leur ſuffit à peine pour travailler, ils prennent le moment de s'inſtruire. Faites que ſur le ſalaire dont ils ſe nourriſſent, ils prennent dequoi payer une place au ſpectacle ; & quand vous aurez fait tout cela, il ſera faux encore qu'il faille compoſer des Tragédies *pour le peuple*.

Oui, ſans doute, il y a dans tous les Arts un

un effet général fait pour être ſenti par tous les hommes, par tout ce qui n'eſt pas brute, & cet effet, nos Tragédies le produiſent. Elles font pleurer des hommes de toute condition, dans les jours où le ſpectacle eſt ouvert gratis. Mais s'enſuit-il que ces hommes ſoient les meilleurs juges, les juges naturels des Arts ? Non, cette aſſertion ſerait abſurde. Ce ſerait prétendre que moins on a les organes exercés & l'eſprit cultivé, moins on a d'idées, de ſentimens, de délicateſſe, de ſenſibilité, mieux on juge du talent d'éclairer la raiſon, & d'émouvoir les cœurs.

Non, les beſoins des hommes ne ſont pas tous les mêmes. Ils varient ſelon le différent caractere que leur donnent leurs diverſes occupations, & l'éducation qu'ils ont reçue ; & quoique le *peuple*, comme je viens de le dire, pleure à la Tragédie qu'il voit une fois en dix ans, il aimera toujours mieux un ſpectacle plus analogue à ſes goûts, à ſes mœurs, à ſon ton, & il préférera Taconet jouant le Savetier, à Lekain jouant Mahomet, & peut-être préférera-t-il à tous deux le cabaret & la guinguette.

Mais, dit M. M.**, *parlez à la multitude de ſes mœurs, de ſa fortune, de ſa poſition actuelle, elle vous entendra.* Je veux croire qu'elle s'amuſe à

vous entendre. Mais pour lui parler d'elle, il ne faut pas faire de Tragédie. *Ses mœurs, ſa fortune, ſa poſition*, en aucun temps, n'ont rien de tragique. Le *Drame* lui en parlera. Soit. Qui vous dit le contraire ? Mais prouvez-vous par-là qu'il vaille mieux que la Tragédie, ou qu'il faille faire de la Tragédie ce que vous appellez un *Drame* ?

C'eſt donc bien gratuitement qu'on voudroit faire redeſcendre les arts de la hauteur où des génies ſublimes les ont élevés, au niveau des eſprits les plus vulgaires & les plus groſſiers. Un Ecrivain qui dans un ſiecle auſſi éclairé que le nôtre propoſe ſérieuſement une pareille extravagance, ne fait voir autre choſe, ſi ce n'eſt qu'ayant le regard trop faible pour enviſager les arts, il voudrait les rabaiſſer juſqu'à lui. Ce faux air de popularité philoſophique, cette affectation de compter le peuple pour beaucoup, eſt un maſque qui ne peut en impoſer qu'à des dupes. C'eſt faute de pouvoir plaire *à la claſſe des hommes inſtruits* que l'on en appelle au peuple ignorant ; & dire qu'on ne veut avoir que lui pour juge, lorſqu'il eſt évident qu'il ne ſera jamais à portée de juger, c'eſt un ſubterfuge de l'amour-propre qui cherche à infirmer des ſuffrages qu'il n'eſpere pas ; & qui ſûr de perdre ſon procès par-tout,

Digitized by Google

appelle à un tribunal chimérique. Virgile & Racine, Apelle & Sophocle, Phidias, Raphaël & Bouchardon n'ont pas travaillé pour le *peuple*, & si quelqu'un fût venu leur dire : » Vous » travaillez *vaniteusement* pour les Rois, pour » les Grands, pour les Gens de Lettres, pour » les amateurs, pour les hommes instruits & » bien élevés. Laissez-là vos prétentions *vaniteuses*; » vous n'avez rien fait, votre gloire est étran» gere à la plupart de vos citoyens. Travaillez » pour le peuple, si vous voulez être grands «. Si quelqu'un leur eût tenu un pareil discours, ils auraient dit : Cet homme est un fou, ou un mauvais Artiste.

Malgré son excessive prédilection pour la multitude, il échappe pourtant à l'Auteur un trait de mépris lancé contre elle, & qui semble contredire l'estime singuliere qu'il en fait. Il s'agit de la Comédie, & il n'aime pas plus les Comédies qui font rire, que les Tragédies qui font pleurer. Il annonce un grand dédain pour ceux qui vont chercher au spectacle *cette convulsion machinale qui passe pour le signal de la joie.* C'est ainsi qu'il définit le rire. » Il faut, dit-il, aban» donner à la farce ces ris tumultueux qui » appartiennent à la populace, & qui devraient » faire dire à un Auteur sensé, comme à Péri-

» clès : *Mes amis, n'ai-je point lâché une sot-*
» *tise ?*

Ah ! l'on vous y prend, M. M**. Vous penſez donc que le peuple, ce juge *infaillible*, ce *juge né* des productions dramatiques, a pourtant ſi peu de bon ſens, que lorſqu'il rit bien fort, un homme *ſenſé* doit croire qu'on a dit *une ſottiſe*. Voilà une terrible contradiction, & dont je pourrais tirer bien des conſéquences. Mais j'en conclurai ſeulement que vous haïſſez encore plus les Comédies qui font rire, que vous n'aimez le peuple.

Vos jugemens ſur Moliere ſont curieux. » Le « Miſantrope eſt peu ſoutenu... Il ne paraîtra » que biſarre, ſi on le compare au Timon des » Anciens... L'avare paſſe les bornes... Le » Bourgeois Gentil-homme eſt un imbécile. » Les traits des Femmes Savantes ſont extraor- » dinairement chargés, & à un point mécon- » naiſſable.

Ah ! Moliere ! Moliere ! où êtes-vous ? Triſſotin & Vadius n'étaient pas ſi plaiſans que nos Dramatiſtes légiſlateurs ; & quelle ſcene ceux-ci vous auraient fournie !

Si Moliere eſt ainſi traité, quoiqu'il ſoit le ſeul à qui l'Auteur accorde quelque mérite, on juge bien qu'il épargne encore bien moins

tous les autres, & ſur-tout Racine pour lequel il a une haine qui ne lui permet pas d'en parler de ſang froid. Voyez, par exemple, comme il s'exprime ſur les Plaideurs : » Les Plaideurs » de Racine ſont une miſérable farce où il n'y » a ni génie, ni goût, ni vérité... Les mé- » moires du temps diſent que Louis XIV qui » riait peu, rit beaucoup à la repréſentation » de cette farce. A moi, elle me fait peine & » pitié.

Vraiement Moliere rit beaucoup auſſi à cette *miſérable farce*, & le ſuffrage de Moliere en fait de Comédie eſt trop peu de choſe pour empêcher M. M** de dire : *à moi*, elle me fait peine & pitié. Cet *à moi* en oppoſition avec Louis XIV & Moliere n'eſt pas *vaniteux*. Ce n'eſt pas là le mot. Mais lorſqu'on écrit de ce ton, comment parle-t-on de vanité?

Ce ſerait d'ailleurs perdre ſon temps que de juſtifier devant M. M** *le Miſantrope*, *les Femmes ſavantes*, *l'Avare*, *le Bourgeois Gentil-homme*, *les Plaideurs*. On ne ſe ferait pas entendre. Que dire à un homme qui veut qu'on *mette les Grands nuds ſur la Scene, & qu'on les batte de verges, juſqu'à ce que le cri de leur ame orgueilleuſe échappe avec l'aveu de la vérité? C'eſt une eſpece de queſtion morale qu'il faudrait leur donner.* Eh ! M. M**, pourquoi voulez-vous abſolument faire des

Poëtes dramatiques autant de Queſtionnaires ? On ne dit déja que trop ſouvent, *le bourreau d'Auteur !*

Je rencontre à tout moment des contradictions bien plus choquantes que celle qu'on vient de remarquer. Par exemple, M. M * * annonce le mépris le plus profond, le plus altier, le plus ſenti pour tout ce qui s'appelle regles de l'art; & dès qu'il ſuppoſe qu'on peut les lui oppoſer, les expreſſions lui manquent pour exprimer le dédain que lui inſpire une ſi faible & ſi ridicule défenſe. Eh ! bien ! ce même M. M * *, en faiſant l'éloge des Poëtes Allemands qui ont adopté le genre du *Drame*, déſirerait ſeulement *qu'ils fuſſent plus rigides ſur les regles théatrales.* Il a ſenti tout ce que ce mot pouvait avoir d'étonnant dans ſa bouche, & il a ajouté, *non comme regles, mais comme ſource d'un plus grand intérêt.* Ailleurs il parle de *cette unité précieuſe, non comme regle d'Ariſtote, mais comme regle du bon ſens.* Ah ! M. M * *, pouvez-vous ainſi d'un trait de plume renverſer tout votre ouvrage ? Vous admettez donc les *regles théatrales comme ſource d'un plus grand intérêt.* Eh ! qui jamais vous a dit autre choſe ? Les loix des arts ont-elles une autre ſanction ? Sont-elles autre choſe que l'obſervation réfléchie de la nature imitée ? Et n'eſt-ce pas de la con-

Digitized by Google

naiſſance de ces effets que réſulte l'intérêt dans la Poéſie, dans la Peinture, dans la Muſique? Eſt-ce le nom d'Ariſtote ou le bon ſens qui doit rendre précieuſe l'unité? A qui répondez-vous? Que deviennent toutes vos déclamations, vos ſarcaſmes, vos injures contre ces *pauvres gens, ces maîtres ſots*, qui ont *la bêtiſe* de penſer comme vous, que l'obſervation des *regles théatrales* eſt *la ſource d'un plus grand intérêt*, & que *l'unité eſt précieuſe, non comme regle d'Ariſtote, mais comme regle du bon ſens*?

C'eſt ainſi que les déclamateurs ſe trahiſſent eux-mêmes, & font croire que ſi la vérité n'eſt pas dans leurs écrits, elle eſt ſouvent malgré eux au fond de leur cœur. En effet, quelle eſt la ſource de tant de paradoxes? La voici. Il y a bien quelque difficulté à dire des choſes neuves & raiſonnables. Il faut alors aſſez d'eſprit & d'imagination pour ſaiſir & développer ce que penſent les hommes de bon ſens, & pour leur rendre compte de leurs idées. Mais rien n'eſt ſi facile que d'écrire des choſes extraordinaires & inſenſées, & c'eſt le parti que prennent des Rhéteurs médiocres qui ne peuvent autrement attirer l'attention, & qui même de cette maniere n'y parviennent pas toujours. Il y en a tel qui n'eſt jamais venu à bout d'obtenir un ridicule. Mais on ſent bien que ceci

ne peut pas s'appliquer à M. M **. Il a été plus heureux.

Il eſt vrai qu'il a bien fait tout ce qu'il fallait pour y réuſſir. Il ne propoſe rien moins que mettre ſous les yeux du ſpectateur *l'Hopital général, & ſi on le fâche, Bicêtre*, & là-deſſus il s'écrie, comme on s'en doute bien, *nature! humanité! droits ſacrés! &c.* Car c'eſt à la faveur de ces noms reſpectables qu'on fait prendre le change à ceux qui ne réfléchiſſent pas. La cauſe de quelques plats Ecrivains ſemble être alors celle du bien public, & les folles ſaillies de leur amour-propre reſſemblent à l'enthouſiaſme de l'humanité. Mais ne confondons rien. S'il y a d'horribles abus dans ces malheureuſes retraites où la pitié & la vengeance publiques font également des victimes, à Dieu ne plaiſe qu'on veuille refroidir le zele du citoyen ſenſible & courageux qui entreprendrait de les mettre au grand jour, & de les expoſer aux yeux d'un Gouvernement qui ne demande qu'à les réformer, & d'un jeune Monarque qui n'a montré encore d'autre ambition que celle de faire le bien. Mais ſi l'on réfléchit un moment, ne voit-on pas que de pareils objets peuvent être la matiere d'un bon livre, d'un excellent Mémoire, & ne feraient qu'un Drame déteſtable, un ſpectacle dégoûtant, dont tout

le monde détournerait les yeux ? N'y a-t-il pas une égale ignorance de l'Art dramatique & du cœur humain, à croire qu'on peut mettre ſur la Scene ces cloaques infects, ces réceptacles abominables de toutes les miſeres & de toutes les infamies qui déshonorent l'eſpece humaine ? N'eſt-ce pas ſe méprendre étrangement que de propoſer aux hommes raſſemblés non ce qui peut émouvoir leur cœur, mais ce qui doit le ſoulever & le flétrir ? Quiconque ne connaît pas les bornes d'un art, n'en a pas la premiere idée. Qui ne ſait pas où il s'arrête, n'a jamais bien ſu où il commence.

Cependant obſervez quel ton ſe permettent ces novateurs abſurdes, quels regards de pitié ils ſemblent jetter ſur ceux qui ne prennent pas leurs rêveries pour des loix. Remarquez qu'ordinairement ceux qui diſcutent des matieres problématiques dans leſquelles la diverſité d'avis peut être excuſable ou même fondée, ne ſe répandent pas ainſi en injures, ont l'air du doute, peſent les raiſons de leurs adverſaires, & conçoivent très-bien qu'on puiſſe avoir un avis différent du leur. Mais nos Charlatans littéraires, nos Ecrivains à paradoxes ſont bien loin de cette modération. Et pourquoi ? Il faut ici leur rendre juſtice : c'eſt que le ton qu'ils prennent eſt en effet le ſeul qu'ils

Digitized by Google

puiſſent prendre. Si l'on déraiſonne tranquillement, il eſt impoſſible de ſe faire écouter un quart-d'heure. Il faut au moins étourdir un peu le Lecteur quand on ne ſe flatte pas de le convaincre; il faut cet air de perſuaſion, de confiance intime, ce langage d'illuminé, ces formules d'enthouſiaſme, cette ivreſſe prophétique, enfin tout cet appareil ſous lequel on s'efforce de cacher le vuide des idées & le défaut de ſens; & comme ſur-tout on n'a rien tant à craindre en ce genre que les eſprits ſenſés qui examinent, on ne peut trop ſe prémunir & s'armer à toutes les pages contre la raiſon & le goût. On ne peut les traiter avec un mépris trop brutal. Il faut réprouver ces deux mots comme exprimant les plus miſérables & les plus indignes petiteſſes; il faut faire rougir quiconque oſerait les prononcer; il faut les regarder comme des ſignes infaillibles d'anathême littéraire. Il eſt évident qu'il y a une ſorte d'adreſſe dans ce procédé. Ceux qui écrivent des paradoxes, ne pouvant être confondus que par le raiſonnement, ont un intérêt direct à décréditer le raiſonnement comme le fléau de tous les arts, & à faire valoir les déclamations comme la marque diſtinctive du génie. Ils reſſemblent à ces faux Prophetes qui vous débitant des fables, vous défendent ſur-tout

de raiſonner, & entrent en fureur au ſeul mot de raiſon. M. M**, de tous les faux Prophetes en Littérature eſt donc celui qui doit invectiver avec le plus de violence, parce que c'eſt celui qui extravague avec le plus d'audace.

Comment qualifier, par exemple, les préceptes qu'il donne au jeune Néophite qu'il veut former au *Drame*, & qu'il ſuppoſe *excluſivement* épris de ce genre : » Si tu ne peux ſoutenir » la moindre contradiction, ſi tous tes ſens » s'enflamment à la vue des détracteurs, obéis » à ton enthouſiaſme, il eſt le gage de tes ſuccès. *Je te permets* des tranſports pour Corneille, pour Moliere, pour Shakeſpeare, » pour Richardſon. Mais *ſi par malheur* tu idolâtrais Racine au point de le préférer à tout » autre Poëte, ſi, ému des charmes de ſon » ſtyle, tu t'imaginais qu'il eſt le premier Poëte » dramatique, lis-le ; mais ne compoſe point.

Le Lecteur doit rire ſans doute de ce ton magiſtral, *je te permets... Ne compoſe point.* Mais dans cet arrêt de réprobation lancé contre ceux qui *par malheur idolâtrent* Racine, n'y aurait-il pas quelque intention maligne ? Je l'avoue à ma honte. J'ai fait un éloge de Racine. Il ſe pourrait bien que je fuſſe pour beaucoup dans cette proſcription générale qui enveloppe tous

Digitized by Google

les amateurs de *ce froid bel-eſprit* (1). Si même on entrevoyait dans cette phraſe encore plus de haine pour le Panégyriſte que pour le Héros, il ſerait aſſez probable que l'arrêt de damnation n'aurait été prononcé que pour avoir le plaiſir de réprouver cet infortuné Panégyriſte de Racine, & dans ce cas il y aurait dequoi s'amuſer de la démence des paſſions.

Il eſt vrai pourtant que je ſuis de l'avis de ceux qui en aimant prodigieuſement Racine, lui préferent encore au Théatre M. de Voltaire, comme plus puiſſamment dramatique. Ainſi, j'échappe à l'arrêt fatal lancé par M. M**, & ce n'eſt pas du moins à ce titre qu'il me dira, *ne compoſe point.* Mais quel bonheur qu'il n'y ait pas eu au commencement de ce ſiecle un Légiſlateur littéraire auſſi accrédité que M. M**! Que devenait M. de Voltaire qui *par malheur* idolâtrait Racine de la meilleure foi du monde, & le *préférait* hautement *à tout autre Poëte dramatique?* M. M** lui aurait dit : *Ne compoſe point;* & peut-être M. de Voltaire, frappé de cet anathême ſi majeſtueuſement prononcé, ſe ſerait proſterné devant le Prophete. Il aurait obéi, & de l'aveu même de M. M**,

(1) C'eſt ainſi que M. M**. l'appelle dans un endroit,

qui veut bien faire cas de M. de Voltaire, nous aurions perdu quelque choſe.

Qu'on ne ſoit pas étonné au reſte qu'il regarde Racine comme un ſi mauvais modele. Il ne lui accorde d'autre mérite que celui du ſtyle ; & quand il reconnaît en lui *la douce harmonie des Vers, l'enchantement du langage*, (il voulait dire un langage enchanteur ; il ne faut pas y regarder de ſi près avec lui), *la préciſion heureuſe & le fini de l'élocution*, il ajoute comme un homme qui vient de faire un effort horrible, & qui n'en peut plus ; *eſt-on content ?* En effet il faudrait bien de la mauvaiſe humeur pour ne pas l'être. On pourrait peut-être demander ſi par haſard Racine n'a pas quelque ſenſibilité, quelque connaiſſance légere du cœur humain, quelque idée de la contexture dramatique, quelque juſteſſe dans le dialogue, quelque vérité dans les caracteres ; mais ce ſeraient de bien miſérables chicanes, & l'on aurait mauvaiſe grace à propoſer ces bagatelles à M. M **. Il répondrait ce qu'il dit en parlant de Corneille : *Aquila non capit muſcas. Un Aigle ne s'amuſe pas à prendre des mouches.* Il n'y a rien de tout cela dans *le divin Shakeſpeare* ; ainſi de quel prix tout cela peut-il être ? Si vous le pouſſez à bout, il vous dira avec une humilité reſpectable : *Je ne donnerais pas*

mon Théatre pour celui de Racine. Voilà jusqu'où M. M** s'abaisse quelquefois, jusqu'à entrer en comparaison avec *ce petit bel-esprit* ! On voit qu'il a ses momens de modestie.

Il faut bien qu'il en ait par fois de pareils pour se faire pardonner le léger égoïsme qui préside à tout son ouvrage, & dont voici les plus saillans. Il n'a fait que des Drames, & rien n'est bon que le Drame. Il a écrit tous ses Drames en prose, & il nous dit ; il ne faut écrire un ouvrage dramatique qu'en prose. Il n'a jamais été joué qu'en Province, & il n'y a de vrai juge que la Province. *C'est d'elle que partira déformais toute réputation littéraire.* Il n'a jamais pu être couronné par aucune Académie, quoiqu'il ait toujours concouru en prose & en vers, & il veut que rien ne puisse nous endormir comme les Discours académiques, rien, pas même les Drames. Il invoque toujours le jugement du peuple, & cela ferait soupçonner qu'il ne compte pas beaucoup sur celui des gens éclairés, si l'on ne savoit quel accueil ils ont fait à *Olinde & Sophronie*, au *Juge*, au *Déserteur*, au *Faux Ami*, &c. Si l'on ne craignoit d'entrer dans de trop longs détails, on feroit voir, en mettant l'Auteur à côté de son Livre, que ce dernier n'est qu'un miroir dans lequel M. M** se regarde sans

Digitized by Google

ceſſe, pour vous dire à chaque page, faites ce que j'ai fait : c'eſt la perfection. Auſſi proteſte-t-il qu'il abhorre l'égoïſme.

Le trait le plus fort eſt ſans doute celui-ci : *Si tu ne peux ſoutenir la moindre contradiction, cet enthouſiaſme eſt le gage des ſuccès.* Allez-lui reprocher enſuite une obſtination intolérante, pouſſée juſqu'au point de défendre d'écrire à quiconque ne penſe pas comme lui. Il vous répondra : *J'obéis à mon enthouſiaſme. C'eſt le gage des ſuccès.*

Quels progrès nous avons fait ! J'ai beau parcourir le ſiecle paſſé, je n'y trouve point de traces de cette noble confiance. Les pauvres gens ! Ils n'avoient point d'*enthouſiaſme.*

La derniere preuve de cet égoïſme, celle par laquelle il faut finir, c'eſt le ſuprême dédain qu'il a pour l'art d'écrire, la diction, le langage. Il ne conçoit pas comment un homme qui auroit le mot propre, pourroit jamais avoir du talent, & comment il exiſte quelque génie ſans une multitude de ſoléciſmes. *C'eſt à l'Ecrivain*, dit-il, *à modifier la langue, & non à recevoir ſa loi. Laiſſez donc crier la foule claſſique, & créez-vous un idiome qui vous appartienne.*

Si l'on daignoit répondre ſérieuſement en faveur de ceux que ce ton dogmatique pourroit ſéduire, on feroit obſerver à M. M * *

que tous les grands Ecrivains *modifient la langue* ſans la violer, & que ſi l'on y trouve des fautes, (parce qu'il y en a par-tout) leur *idiome* qui leur *appartient*, n'eſt jamais barbare, quoiqu'ils l'aient *créé*. La violation continue des regles de la Grammaire, toutes fondées ſur celles du bon ſens, n'eſt qu'une ignorance groſſiere, & il eſt très-rare que les beautés de ſtyle ſoient des fautes de diction, quoiqu'il y ait des exemples de fautes heureuſes. Il ne faut donc pas tirer avantage de ces fautes. Il faut ſeulement, lorſque l'on s'en permet, ſe demander ſi l'on a dequoi les faire excuſer. Il faut ſe ſouvenir qu'il n'y a point de talent d'écrire ſans le mot propre, parce que la premiere loi eſt d'exprimer ce qu'on veut dire. Il ne faut pas avoir l'air de croire que dans un Auteur d'un ſtyle incorrect & inégal, tel, par exemple, que Corneille, la force de ſon génie tienne en quelque choſe aux fautes de ſon ſtyle. C'eſt une erreur démentie par le fait; car tous les beaux endroits de Corneille ſont très-purement écrits. Ce n'eſt donc pas, quoiqu'en diſe M. M**, une preuve de génie, s'il n'y pas dans ſon Livre une page qui ne ſoit hériſſée de termes impropres, de mauvaiſes métaphores & de conſtructions barbares. J'en citerai quelques exemples pris au haſard.

» Une bonne Bourgeoiſe de Paris n'a jamais » *eu en bouche* les fades quolibets de la Halle... » Pourquoi n'aurions-nous pas le courage de » *dénoncer* à la Nation les vertus d'un homme » obſcur ?... Toutes les paſſions ſoulevent à » la fois *l'Océan* de ſon ame.... Le vrai Cri- » tique ne ſe contenterait pas de ſavoir *mou-* » *cher la lampe.* Il ſaurait auſſi y verſer de l'huile... » Si la Comédie *préſide à décider* de l'habit, » du langage, du maintien.... Que le ridicule » ſoit le *deſpote* de ces êtres faux & dégénérés... » La Comédie faiſait monter le vicieux ſur » *l'échaffaud de la honte publique... Il eſt dommage* » que cette ſalutaire imitation ait dégénéré » en licence... Les *ſenſations* mixtes apportent » à l'ame une *ſenſation* nouvelle... Que le Poëte » m'ouvre la ſcene du monde, & non le *ſanc-* » *tuaire* d'un ſeul homme... Je ne veux point » le voir, *ni* ne veux *point* l'entendre... Je » veux *créer ma ſenſation*, & non la recevoir... » *Pourſuivez* vos tableaux... Si l'on veut *étendre* » *une corruption* générale...Ne vois-tu pas une jeu- » neſſe dans l'âge d'imitation *s'imbiber* de leurs » *caprices* ?... Ce troupeau *qui ſe croit ſeul exiſter* » dans l'Univers... &c.

En voila bien aſſez. Cette foule de barba- riſmes eſt raſſemblée dans quelques pages. On

peut juger du reſte. Il eſt naturel qu'avec cette maniere d'écrire on affecte un grand mépris pour ceux qui parlent français.

Digitized by Google

BARNEVEL,

DRAME

IMITÉ DE L'ANGLAIS,

EN CINQ ACTES

ET EN VERS.

Digitized by Google

ACTEURS.

SOROGOUD, Négociant.
LUCIE, fille de Sorogoud.
BARNEVEL, Commis de Sorogoud.
L'ONCLE de Barnevel.
TRUMAN, Confrere & ami de Barnevel.
SARA.
POLLI, femme-de-chambre de Lucie.
JOHN.
UN EXEMPT.
ARCHERS, &c.

La Scène eſt à Londres.

Digitized by Google

BARNEVEL,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

La Scène eſt dans la maiſon de Sorogoud pendant les trois premiers Actes.

SOROGOUD, TRUMAN.

SOROGOUD.

TRUMAN, j'aime à vous voir ce zèle, cette ardeur,
Ce goût pour un état qui fait votre bonheur.
Le commerce vous plaît, & cette noble étude
Vous a fait du travail une heureuſe habitude.
Les ſoins que vous prenez, devenus des plaiſirs,
Du vice & de l'ennui préſervent vos loiſirs.

Digitized by Google

Une telle conduite eſt bien rare à votre âge ;
Je vois que vous tiendrez tout ce qu'elle préſage ;
Que vous viendrez un jour juſqu'à ce haut degré,
Où le Négociant, aux grands objets livré,
S'approche des reſſorts qui meuvent les puiſſances,
Soumet la politique à ſes calculs immenſes,
Et ſouvent de lui ſeul voit dépendre à la fois,
Les reſſources du Peuple & les forces des Rois.
Faut-il que Barnevel, qu'un éléve que j'aime
Soit auſſi différent de vous... & de lui-même !
Combien il eſt changé ! longtems nous l'avons vu
Fidèle à ſes devoirs, au travail aſſidu.
Il a tout oublié, nous fuit & nous néglige.
Je ne le connais plus ; il m'étonne, il m'afflige.
Il s'eſt de la maiſon abſenté pluſieurs nuits.
D'une premiere erreur je crains les triſtes fruits.
Elle mene ſouvent plus loin que l'on ne penſe.
Pourquoi n'a-t-il en nous aucune confiance ?

Il appelle un laquais.

John.

JOHN.

Monſieur ?

SOROGOUD.

Barnevel n'eſt pas encor rentré ?

JOHN.

Non, Monſieur.

SOROGOUD *à Truman.*

Vous voyez.

Digitized by Google

TRUMAN.

Ah ! je ſuis pénétré
Des torts de mon ami, des chagrins qu'il vous cauſe,
Et ſurtout des dangers où je vois qu'il s'expoſe.
A s'ouvrir avec moi ce cœur accoutumé,
Ce cœur où je liſais m'eſt aujourd'hui fermé.
Il paraît même ici redouter ma préſence.
Il craint que je n'aſpire à vaincre ſon ſilence.
Il craint peut-être, il craint, à l'aſpect d'un ami,
D'être dans ſa réſerve encor mal affermi.
Il ſent que les ſecrets qu'il renferme avec peine,
De ſon ame échappés voleraient dans la mienne.
Je veux l'entretenir : il me fuit vainement.
Pour les infortunés il eſt plus d'un moment,
Où par l'excès des maux le cœur flétri s'affaiſſe ;
Il ne peut plus porter le fardeau qui l'oppreſſe ;
Il cherche des appuis, & lorſque l'amitié
Vient de ce poids amer demander la moitié,
En peut-on repouſſer l'empreſſément ſi tendre ?
On n'en a pas la force ; il daignera m'entendre.
J'oſe encor l'eſpérer.

SOROGOUD.

Oui, j'eſtime ſon cœur.
Je chéris de ſes mœurs l'innocente douceur.
Je dis plus ; offenſé de ſes longues abſences,
J'ai cru devoir uſer de quelques remontrances.
Il était ſi confus ! dans ſa timidité
J'ai cru voir tant de honte & tant d'honnêteté !
Je n'ai pas, je l'avoue, inſiſté davantage.
J'ai craint de l'affliger. Ah ! Truman, à cet âge,

Où la rougeur modeſte eſt encor ſur le front,
L'erreur eſt ſi facile & le remords ſi prompt!
Non, je n'ai pas voulu de ce cœur ſi ſenſible
Arracher de ſa faute un aveu trop pénible.
Croyant qu'il la ſentait, j'ai dû tout eſpérer;
Mais il l'aggrave encor, loin de la réparer.
L'amour, ou je me trompe, a maîtriſé ſon ame.
Ce ſentiment en lui n'eſt pas ce que je blâme.
Il ſied à la jeuneſſe, il ſert à la polir,
Et loin de la corrompre, eſt fait pour l'embellir;
Donne un reſſort de plus à notre ame exercée,
Anime le courage, éléve la penſée,
Ajoute à la nature, & ſait la façonner
Par le joug le plus doux qu'on puiſſe lui donner.
Tout dépend de l'objet à qui l'amour nous lie.
Le premier choix du cœur fait le ſort de la vie.
Celui de Barnevel ne ſemble pas heureux.
Vous le cacherait-il, s'il n'a rien de honteux?
Ah! c'eſt à ſon ami qu'on parle de ſa flamme;
La confidence alors eſt un beſoin de l'ame;
Et la premiere fois qu'on ſe ſent attendrir,
C'eſt devant l'amitié qu'on veut s'en applaudir.
De Sara, m'a-t-on dit, il adore les charmes.

TRUMAN.

De Sara! vous ſavez?...

SOROGOUD.

Dans mes juſtes allarmes,
J'ai voulu m'éclaircir : j'ai fait ſuivre ſes pas.
Il eſt encor chez elle.

TRUMAN.

Ah ! dans quel piége hélas!
Malheureux Barnevel, ta jeuneſſe entraînée ! ...
Sara de plus d'un crime eſt déjà ſoupçonnée.
Veuve dans ſon printems, ſans naiſſance & ſans biens,
Elle eut, dit-on, recours à de honteux moyens ;
Elle paraît naïve à force d'artifices,
Séduit par ſes talens & même par ſes vices.
Elle excelle en cet art ſi propre à nous charmer,
De feindre tout l'amour qu'elle veut allumer.
Que je plains Barnevel, ſi cette enchantereſſe
A ſurpris de ſon cœur la première faibleſſe !
Combien pour ſon malheur elle en peut abuſer !

SOROGOUD.

Au penchant qui l'égare il ſe faut oppoſer.
Son oncle, dont il eſt la plus chere eſpérance,
L'a fait dans ma maiſon élever dès l'enfance,
Retiré du commerce, il goûte ce repos
Qui nous paraît ſi cher après de longs travaux.
Près des bois de Vindſor, ce vieillard vénérable,
Habite en ſolitaire un azile agréable.
Il y vit ſans ennuis, ſans trouble & ſans témoin.
Du ſort de Barnevel il m'a remis le ſoin.
Je me tiens honoré de cette confiance,
Et ne peux la payer que par ma vigilance.
Juſqu'ici Barnevel exact & ſcrupuleux,
Apportait le premier ſes comptes ſous mes yeux.
Je les demande envain ; revoyez-les vous-même.
Ramenez au devoir ce jeune-homme que j'aime.
Croyez qu'il m'eſt bien cher : j'avais même penſé...
Ah ! jeuneſſe, au bonheur as-tu donc renoncé ?

Digitized by Google

Quel uſage fais-tu des beaux jours de la vie !
Allez, ſage Truman, envoyez-moi Lucie.

SCENE II.

SOROGOUD, *ſeul.*

Je vois depuis un tems que des ennuis ſecrets
Paraiſſent obſcurcir ſon humeur & ſes traits.
Il ſemble qu'à préſent tout ce que j'enviſage
Se couvre autour de moi d'un lugubre nuage.

SCENE III.

SOROGOUD, LUCIE.

SOROGOUD.

Ma fille, de tes ſoins j'ai lieu d'être content.
C'eſt de toi déſormais que ma maiſon dépend,
Tu le ſais, & depuis que j'ai perdu ta mère,
Toi ſeule as conſolé les vieux ans de ton père.
Je m'efforce à mon tour d'amuſer tes loiſirs.
J'appelle auprès de toi le monde & ſes plaiſirs.
On te recherche, on t'aime, & tu vois à ma table
Ce que Londre aujourd'hui connaît de plus aimable.
Des hommes de tout âge & de tous les états,
A te plaire empreſſés, ſe fixent ſur tes pas.

Digitized by Google

LUCIE.

Quoique vous préſumiez de mes faibles mérités,
Pourquoi m'attribuer l'honneur de leurs viſites?
Ils vous rendent juſtice, ils vous révérent tous,
Et l'on doit s'honorer d'être reçu chez vous.

SOROGOUD.

Ah! ma fille, crois-moi, ce monde ſi volage,
Qui pourſuit du plaiſir la fugitive image,
Ne porte point pour moi le reſpect & l'égard,
Juſqu'à vouloir remplir les momens d'un vieillard.
Il craint de partager les ennuis de mon âge.
Hélas! lorſque du tems on éprouve l'outrage,
Quand le monde commence à s'éloigner de nous,
O! ma chere Lucie! ô! combien il eſt doux
De trouver près de ſoi ceux qu'une loi bien chère
Rend de nos derniers ans le ſoutien néceſſaire!
Ma fille, je voudrais t'aſſurer ce bonheur,
Dont ſans ceſſe avec toi je reſſens la douceur.
Je voudrais, près du terme où finit ma carrière,
Te voir heureuſe épouſe & plus heureuſe mère,
Jouir des droits ſacrés & des biens précieux,
Que la nature a faits pour les cœurs vertueux.
Dis-moi, dans cette foule à te ſuivre aſſidue,
Aucun objet encor n'a-t-il fixé ta vue?
Ne contrains point tes vœux: pourquoi les captiver?
Aux plus brillans partis tu peux les élever.
Seul fruit de notre hymen que m'ait laiſſé ta mère,
La nature & mon cœur te font mon héritière.
Ta fortune eſt immenſe, & chaque jour enfin
De nouveaux aſpirans me demandent ta main.

Digitized by Google

Mais c'eſt de ton ſeul choix que ton ſort doit dépendre.
Ici ſans ton aveu l'on n'a rien à prétendre,
Et mon pouvoir ſur toi n'eſt que le droit flatteur
De confirmer les vœux qu'aura formés ton cœur.

LUCIE.

Diſpoſez de Lucie. Oui, les bontés d'un père
M'en rendent chaque jour l'autorité plus chère.
Ne la dépoſez pas, daignez vous en ſervir.
Vous voulez mon bonheur : craindrais-je d'obéir ?
Souffrez que je ſoumette à votre expérience
De mon cœur, de mes ans la naïve imprudence.
Nos parens ont ſur nous un bien juſte pouvoir.
Nous ne ſavons qu'aimer, & vous ſavez prévoir.

SOROGOUD.

Ce jeune Baronet, ce Chevalier aimable,
Qui tient dans ſa Province un rang conſidérable,
Me ſemble plus qu'un autre épris de tes appas....
Songe que je propoſe & ne commande pas.

LUCIE.

Puiſque vous permettez que ſous les yeux d'un père,
Mon ame en ce moment ſe montre toute entière,
J'avoûrai que l'époux que j'aurais préféré
N'eſt point un grand Seigneur de titres décoré,
Qui tout fier de ſon nom qu'il eſt réduit à vendre,
En acceptant mon bien croirait encor deſcendre.
Le commerce me plaît : j'y borne tous mes vœux,
Et je chéris l'état où mon père eſt heureux.
J'ajoute, en implorant toute votre tendreſſe,
Que c'eſt trop tôt peut-être enchaîner ma jeuneſſe.

Digitized by Google

Je voudrais éprouver ma raiſon & mon cœur.
Le premier ſentiment n'eſt ſouvent qu'une erreur.
Je voudrais que ce choix que vous me laiſſez faire
Fût applaudi de tous & digne de mon père.

SOROGOUD.

J'approuve tes deſſeins, j'en dois bien eſpérer;
Ta jeuneſſe, il eſt vrai, permet de différer..
Mais d'où naît ce chagrin dont j'ai cru voir les traces,
Et qui de ton printems vient obſcurcir les graces?
Qui pourrait t'affliger? d'où vient cette douleur
Au matin de tes ans, dans l'âge du bonheur?
La douleur eſt pour ceux qui connaiſſent la vie,
Et non pas pour ton âge, ô! ma chere Lucie!
Où l'on deſire tant, où l'on connaît ſi peu!

LUCIE.

Heureuſe auprès de vous, je vous ferai l'aveu,
Que ces plaiſirs bruyans que cherche la jeuneſſe
Quelquefois dans mon ame ont porté la triſteſſe.
Le monde me fatigue & ne m'attache pas.
Un inſtant de contrainte, un ſecret embarras,
Peut-être ont ſur mon front jetté quelque nuage.
Votre amour paternel n'en peut prendre d'ombrage.
Je préfére aux plaiſirs que l'on croit les plus doux
Ce moment où mon cœur s'entretient avec vous.

SOROGOUD.

Ta tendreſſe pour moi me raſſure & me charme....
J'ai mes chagrins auſſi.

LUCIE.

Vous!

Digitized by Google

SOROGOUD.

Barnevel m'allarme.
Sa conduite avec nous m'a vivement touché.

LUCIE.

Mon père... il eſt ſenſible; il vous eſt attaché....
Et bientôt à lui-même il reviendra ſans doute.
Barnevel ne ſait pas les chagrins qu'il nous coute.

SOROGOUD.

A toi!

LUCIE.

Cet intérêt que vous prenez à lui
Peut-il m'être étranger?...d'ailleurs juſqu'aujourd'hui.
Il mérita vos ſoins: tout en lui dut vous plaire.
Élévé près de moi, je l'aime... comme un frère.

SOROGOUD.

Ah! peut-être il pouvait... ingrat, tu ne ſais pas
Combien tu m'étais cher! & quels projets... Hélas!
Ils ſont anéantis: l'eſpérance eſt perdue.
Que d'erreurs l'avenir préſente à notre vue!
Et faut-il ſi ſouvent ſentir qu'on ne peut rien
Pour le bonheur d'autrui non plus que pour le ſien!
Adieu, ma fille, adieu.

Digitized by Google

SCENE IV.

LUCIE *seule.*

Que m'a-t-il fait entendre ?
Il parlait de projets... Mais puis-je m'y méprendre ?
Quel autre ?...

SCENE V.

LUCIE, POLLI.

LUCIE.

Ma Polli, connais-tu le bonheur
Que mon père en secret préparait à mon cœur ?
Combien ses volontés d'accord avec ma flamme !...
Il n'a pas achevé ; mais j'ai lu dans son ame.
Il me le destinait.

POLLI.

Qui ! Barnevel ? son choix...

LUCIE.

Peux-tu le demander au transport que tu vois ?
Oui, je l'eusse épousé, j'eusse été fortunée...
Par quelle illusion suis-je encore entraînée ?
Qu'importe que mon père ait pensé comme moi ?
Que dans le fonds du cœur disposant de ma foi,
Il nommât le mortel dont je suis trop charmée ?

Digitized by Google

Le cœur de Barnevel ne m'avait pas nommée.
Là me manquait l'aveu que j'osois demander;
Là seulement mon sort pouvait se décider.
Eh ! que dis-je? avouons mon infortune entiére.
Si mon père, écoutant sa tendresse premiére,
Eût offert cet himen vainement prétendu,
Par un refus amer l'ingrat eût répondu.

POLLI.

Vous croyez qu'il pourrait...

LUCIE.

Que veux-tu que je croie?
Pour se flatter soi-même est-il rien qu'on n'emploie?
Rien qu'en faveur d'un choix qu'on voudrait excuser,
Ne se dise le cœur qui cherche à s'abuser?
Va, j'en sais plus que toi pour me tromper moi-même.
Mais puis-je encor douter? c'est une autre qu'il aime.
Une autre de son cœur obtient les premiers vœux:
J'ai cru les mériter. O ! tems ! ô ! jours heureux !
Jours trop tôt écoulés de paix & d'innocence !
Quel charme se mêlait aux jeux de mon enfance !
Qu'aisément près de lui j'ai dû m'accoutumer
Au funeste penchant qui me porte à l'aimer !
C'est pour moi que croissaient sous les yeux de mon père
Les graces de son âge & de son caractère.
Nous confondions ensemble, au sein de nos loisirs,
Nos soins, nos volontés, nos vœux & nos plaisirs.
Combien il chérissait ces tendres complaisances,
Ces légères faveurs, ces douces préférences,
Que l'ame, ouverte alors au plus pur sentiment,
Sans y mettre de prix, prodigue innocemment !

Qui

Digitized by Google

Qui n'eût cru qu'il m'aimait ! combien je fus trompée !
De quel coup douloureux je me sentis frappée,
Quand j'appris que Sara l'enchaînait sous sa loi !
J'ignorais jusques-là ce qu'il pouvait sur moi.
Son fatal changement m'a fait trop tard connaître,
A quel point de mes vœux il s'était rendu maître,
& l'amour m'accablant de son pouvoir vainqueur,
S'est offert à mes yeux sous les traits du malheur.
Il n'a voulu régner sur cette ame trahie
Que par le désespoir & par la jalousie ;
Et je n'ai pas la force, hélas ! de rejetter
Le joug humiliant que je dois détester

POLLI.

C'est trop craindre peut-être une erreur passagère.
S'il est vrai qu'à ses vœux vous fûtes long-tems chère...

LUCIE.

Non, je vois que les nœuds dont il était lié,
N'étaient que l'habitude & la simple amitié.
Je me consolerais s'il n'était que volage.
Barnevel qu'aujourd'hui je connais davantage,
D'un feu si violent tout-à-coup enflammé,
Avant de voir Sara, n'avait jamais aimé.
D'un cœur tel que le sien, si tendre & si sensible,
Crois qu'un premier penchant est profond & terrible.
Et ce n'est donc pas moi qui devais l'allumer !
Sara plus que Lucie a donc pu le charmer !
Cette femme, dis-tu, dont l'ame est fausse & vile,
Pour fixer un amant n'en est pas moins habile,
Fait à son intérêt servir ses passions,
Et possède sur-tout l'art des séductions.

Et contre ſes attraits qu'oppoſerait Lucie,
Que des vœux qu'on dédaigne, & des ſoins qu'on oublie,
Un cœur triſte & confus qui cache ſon ennui,
Gémit loin d'un ingrat, & ſe tait devant lui?
Quelquefois cependant, oui, je me plais à croire
Qu'un amour vertueux obtiendra la victoire,
Que Barnevel un jour, revenu ſous ma loi,
Sentira que ſon cœur était formé pour moi.
Je lui parle, l'appelle... & que ſais-je?... ah! barbare,
Où vas-tu loin de moi? quel preſtige t'égare?
Qu'attends-tu d'un objet à la fourbe vendu,
Et fait pour dégrader ton ame & ta vertu?
Quels nœuds peuvent unir l'innocence & le vice,
La fraude & la candeur, l'amour & l'avarice?
Tu rougiras bientôt d'un indigne lien,
Et le cœur de Lucie attend toujours le tien.

POLLI.

Ah! puiſſe Barnevel, éclairé ſur ſa faute,
Vous rendre quelque jour le repos qu'il vous ôte!
Mais ſi rien ne l'arrache à ſes folles ardeurs,
Prétendez-vous nourrir d'éternelles douleurs?
Et ne devez-vous rien à vous, à votre père?
Voulez-vous du bonheur vous fermer la carrière?
Tous les plaiſirs en foule offerts à vos beaux jours,
Pourraient de vos regrets interrompre le cours.
L'amour qui vous promet les plus belles conquêtes,
Fait naître ſur vos pas & les jeux & les fêtes.
Pourquoi s'y refuſer?

LUCIE.

En l'état où je ſuis,

Digitized by Google

Tu veux me ramener au monde que je fuis !
De ces cercles nombreux la gaité turbulente
Déplaît à la tendreſſe, afflige une ame aimante.
J'aime mieux dans ton ſein épancher mes ſoupirs ;
J'aime mieux mes douleurs que tous leurs vains plaiſirs.
Va, ne me parle plus de fêtes, d'himénée.
Pour le ſeul Barnevel je me crus deſtinée.
Pour lui ſeul j'ai cru vivre, & ſi c'eſt une erreur,
En renonçant à lui, je renonce au bonheur.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BARNEVEL *ſeul.*

Voila donc ce ſéjour, berceau de mon enfance,
Que de mes premiers ans a chéri l'innocence,
Où m'attachaient les ſoins d'un maître généreux,
Où j'ai vécu longtems tranquille & vertueux!
Il faut l'abandonner... Hélas! tout m'en exile.
Eſt-ce à moi de ſouiller cet honorable aſyle?
Et comment ſoutenir d'un regard affermi
Les yeux de Sorogoud & ceux de mon ami?
Comment me préſenter à l'aimable Lucie?
Allons cacher ma faute & mon ignominie,
Près du fatal objet, qui du moins aujourd'hui
Doit m'aimer d'autant plus que j'ai plus fait pour lui.
Mon malheur, mon amour, à ſes pieds tout m'entraîne.
Je me ſuis fait eſclave, allons porter ma chaîne.
Que dis-je! heureux encor, ſi, pour dernier revers,
Un pouvoir inhumain ne m'arrache à mes fers...
Inſenſé! quoi! mon ame à ce point eſt ſéduite!
Quoi! j'apperçois l'abyme, & je m'y précipite!
Et bien loin de le craindre & de m'en préſerver,
J'abhorrerais la main qui voudrait m'en ſauver.
Et d'où naît donc, ò! ciel! cet aſcendant étrange?
De tourmens, de plaiſirs incroyable mêlange!
Comment puis-je allier, dans mes ſombres tranſports,

Les charmes de l'amour & l'horreur des remords ?
Et pourquoi cet objet à qui je ſacrifie,
Eſt-il ſi néceſſaire à mon cœur, à ma vie,
Qu'il me faille pour lui tout perdre & tout quitter ?
S'il n'eſt qu'un ſeul bonheur, devait-il tant coûter ?

SCENE II.

TRUMAN, BARNEVEL.

TRUMAN.

Le voici. Que ſon front marque une ame abattue !

BARNEVEL.

C'eſt Truman. Il me cherche, & je tremble à ſa vue.
Je crains de lui parler. Hélas ! juſqu'aujourd'hui
Je n'avais eu jamais à rougir devant lui.

TRUMAN.

Barnevel, ton abſence a cauſé bien des peines.

BARNEVEL *à part.*

M'eſt-il poſſible encor de lui cacher les miennes ?

TRUMAN.

Tu n'imagines pas combien l'on t'aime ici...
Mais tu ne me dis rien... Peux-tu traiter ainſi
L'ami le plus fidèle & le plus véritable ?
Ton naturel heureux devient méconnaiſſable.

BARNEVEL

A peine le jour luit : après de longs travaux,
Qui t'arrache à cette heure aux douceurs du repos ?

TRUMAN.

Je n'en ai point goûté ; je veillais pour t'attendre.

BARNEVEL.

D'où vient cet intérêt qu'à moi tu daignes prendre ?

TRUMAN.

Peux-tu m'aimer encore, & ne le pas ſentir ?

BARNEVEL.

Tu peux de tes bontés un jour te repentir.
Ton amitié ſans doute eſt un bienfait inſigne.
Je puis avec le tems ceſſer d'en être digne...
Et peut-être il vaut mieux que tu prennes ſur toi
De ne me plus aimer, de renoncer à moi.
Oublie un malheureux qu'il faut qu'on abandonne,
Qui ne mérite pas les chagrins qu'il te donne.

TRUMAN.

Eh ! bien, ingrat jeune homme, il te faut obéir.
A tes cruels avis il faut s'aſſujétir.
Je ne puis ſupporter cette odieuſe offenſe,
Et je m'efforcerai d'éviter ta préſence...
à part
Adieu... Mais à quel ſort le vois-je s'expoſer !
Ah ! dans les malheureux il faut tout excuſer.
Il revient.

Digitized by Google

Barnevel, je veux bien oublier cet outrage.
Je n'ai pas de ton cœur reconnu le langage ;
Et j'en appelle à lui.

BARNEVEL *tendrement.*

Quoi ! tu reviens à moi !

TRUMAN.

Promets de me chérir, & donne-m'en ta foi.

BARNEVEL *en lui tendant les bras.*

Eh ! bien, embraſſe donc cet ami déplorable.
Embraſſe Barnevel : autant qu'un miſérable,
Perdu pour tous les ſiens, pour la vertu, pour ſoi,
Peut être encore à lui, je ſuis encore à toi.

TRUMAN.

Eh ! quel ſont tes malheurs ! ne puis-je les apprendre

BARNEVEL.

Ton oreille eſt trop pure, hélas ! pour les entendre.
Laiſſe-moi mes ſecrets, mes maux, mon déſeſpoir.
Mon deſtin me condamne à ne te plus revoir.
Cet entretien pour nous eſt le dernier peut-être.
Reçois donc mes adieux, porte-les à ton maître.
Porte-les à ſa fille...

TRUMAN.

Ah ! c'en eſt trop enfin.
Tu n'accompliras pas ce funeſte deſſein.
Je prétends éclairer ton aveugle imprudence,
Et je ſerais coupable en gardant le ſilence.

Digitized by Google

C'eſt Sara qui te perd.

BARNEVEL.

Arrête. Si tes yeux
Ont connu ma faibleſſe, ont apperçu mes feux,
Si tu ſais à quel point cette femme m'eſt chere,
Oſes-tu m'en parler ?

TRUMAN.

Je pourrai te déplaire ;
Mais je dois te ſervir, & ferai mon devoir.
Tu l'aimes !

BARNEVEL.

Ah ! jamais tu ne peux concevoir
Juſqu'où va ce penchant dont j'éprouve l'empire,
L'impérieux attrait qui vers elle m'attire.
Je jure à chaque inſtant de l'adorer toujours.
Elle a des droits ſacrés ſur mon ſort, ſur mes jours.
Je lui dois tout... Hélas ! avant de la connaître,
J'ignorais le bonheur, & j'ignorais mon être.
Je traînais dans l'ennui, le calme & la froideur,
De mes beaux jours perdus l'inſipide langueur.
L'inſtant où je la vis fut comme un trait de flamme.
Pour la premiere fois je crus ſentir mon ame.

TRUMAN.

Mais n'avais-tu rien vu qui la pût balancer ?
Et Lucie...

BARNEVEL.

Ah ! Sara devait tout effacer.
C'eſt de tous les attraits le plus heureux enſemble

C'eſt ce don de charmer à qui rien ne reſſemble ;
C'eſt la grace, l'Amour qui la ſuit en tous lieux,
Qui ſourit ſur ſa bouche & parle dans ſes yeux ;
C'eſt l'art de plaire en tout : non qu'ici je conteſte
Les attraits de Lucie & ſa beauté modeſte.
J'en connais tout le prix, & je lui fus lié
Par les paiſibles nœuds d'une pure amitié.
Mais que ce ſentiment eſt loin de cette ivreſſe,
Eſt loin de ces tranſports qu'inſpire une maîtreſſe,
Qui marquent chaque inſtant par des vœux, des plaiſirs,
Par l'eſpoir, par la crainte, ou par les ſouvenirs !
C'eſt l'amour, l'amour ſeul qui ſur la vie entiere
Répand un intérêt fait pour la rendre chère,
Juſques dans les chagrins fait trouver un appas,
Et donne à tous nos jours un prix qu'ils n'avaient pas.
Et peut-on trop chérir l'objet dont la préſence
Exerce ſur nos ſens cette heureuſe puiſſance,
Et nous offrant les biens que nous pouvons goûter,
Nous fait connaître enfin le bonheur d'exiſter ?
Telle eſt pour moi Sara.

TRUMAN.

S'il faut que je t'en croie,
D'où naît donc la triſteſſe où je te vois en proie ?
Ce bonheur que tu peins, ce deſtin ſi flatteur,
N'eſt-il que dans ta bouche & non pas dans ton cœur ?

BARNEVEL.

De te rien déguiſer je ne ſuis pas le maître.
Sara n'eſt pas heureuſe en méritant de l'être,
Et les maux dont l'accable un ſort injurieux,
Ont dû la rendre encor plus touchante à mes yeux.

Digitized by Google

On opprime le faible, & des parens avares,
Et d'un tuteur adroit les manœuvres barbares,
Lui disputent encor les restes de ce bien,
Que son prodigue époux perdit avec le sien.
Toute justice est lente & souvent incertaine.
Victime des délais, Sara vit dans la gêne.
Quel aveu ! qu'avec peine il fallut l'arracher!
Je surpris des besoins qu'elle voulait cacher.
Même lorsqu'un ami me conduisit chez elle,
L'infortune altérait sa douceur naturelle.
Sara triste, & livrée aux soupçons, aux frayeurs,
Voyait tous les humains comme des oppresseurs.
J'eus peine à la résoudre à souffrir ma présence,
A bannir de son cœur l'injuste défiance.
Ma franchise, mes soins & mes empressemens
Inspirerent enfin de plus doux sentimens.
Elle me distingua de cette foule avide,
Qui voulait mettre à prix une amitié perfide.
J'aimai, je fus aimé : mon ame dès ce jour
Ne connut plus de loi que celle de l'amour.
Pour secourir Sara, pour adoucir ses peines,
J'aurais voulu donner tout le sang de mes veines.
J'ai fait bien plus, ô ! ciel !... je me suis avili.
J'ai pu... Dieu ! que ne puis-je étouffer dans l'oubli
L'égarement honteux qu'à jamais je déteste !
Je t'épargne un aveu pour tous deux trop funeste,
Et je n'ai pas besoin que pour mieux m'affliger,
La rougeur de ton front m'apprenne à me juger.
Il suffit d'avouer qu'aux regards de mon maître,
Que dans cette maison je ne puis plus paraître.
Je n'attends désormais ni pitié, ni secours.
Mon oncle à qui peut être allais-je avoir recours,

Digitized by Google

Armé contre Sara par les cris de l'envie,
Mon oncle me défend de la voir de ma vie.
Mais rien ne peut ſoumettre à de barbares loix
Ce cœur né pour l'aimer, qui s'attache à ſon choix,
Cette ame en ſes projets fixe & déterminée.
Ou la mort, ou Sara, voilà ma deſtinée.

TRUMAN.

Tes aveux, tes diſcours m'ont vivement frappé.
A ce cœur attentif rien n'en eſt échappé.
Je reconnais en toi, j'avais prévu d'avance
Tout ce que peut l'amour & l'inexpérience.
J'ai pitié de tes maux : il faudrait les aigrir,
Et fouiller ta bleſſure afin de la guérir.
L'inſtant n'eſt pas venu : le zèle qui m'anime
Se borne à t'arrêter ſur le bord de l'abîme,
A ſuſpendre un départ que je n'excuſe pas,
Qui vers ta perte enfin ſerait le premier pas.
J'ai conçu les raiſons dont tu crains de m'inſtruire;
Ton ami te promet de pouvoir les détruire.
Mais ſans diſcuter rien, ſouffre qu'un ſeul inſtant
J'arrête ton eſprit ſur un doute important.
Si Sara te trompait ?

BARNEVEL.

Truman, qu'oſes-tu dire?

TRUMAN *d'un air plus réfléchi & plus affectueux.*

Si Sara te trompait ?

BARNEVEL.

Ah ! barbare, déchire,
Déchire donc ce cœur qui vient s'ouvrir à toi.

Digitized by Google

Sont-ce là les ſecours que me gardait ta foi ?
Avais-je tort, hélas ! lorſque ma réſiſtance
Eloignait le moment de cette confidence ?
Quoi ! je viens d'avouer, (car tu m'as entendu)
Que j'ai ſacrifié devoir, honneur, vertu,
Tout, pour le ſeul objet de qui dépend ma vie,
Que j'adore Sara, que mon cœur l'a choiſie,
Que lorſqu'à ce penchant j'ai pu tout immoler,
Un regard de Sara peut ſeul m'en conſoler !
Et toi, tu veux m'ôter le ſeul bien qui me reſte ?
Tu m'offres cette idée exécrable & funeſte ?
Tu la mets ſous mes yeux, me la fais contempler,
M'y ramenes encore, & veux m'en accabler !
Tu veux que Sara trompe, & que Barnevel meure !
Tu n'en ſaurais douter, tu m'en crois... la même heure,
L'heure où l'on m'apprendrait qu'on a pu me trahir...
Me trahir... Ah ! cruel ! peux-tu, ſans me haïr,
De tous mes ſentimens inſtruit comme moi-même,
Porter ainſi la mort au fond d'un cœur qui t'aime ?

TRUMAN.

Barnevel, je ſuis loin de vouloir t'affliger.
J'épargne tes erreurs, & ſonge à ton danger.
Ne quitte point ces lieux : ô ! mon ami, demeure.
Tu verras tous tes maux réparés dans une heure.
Promets de me revoir, & de ne point partir.

BARNEVEL.

Je n'eſpère plus rien ; mais j'y dois conſentir.
Oui, je te reverrai.

TRUMAN.

Je reçois ta parole.

Digitized by Google

Crois que la mienne auſſi ne ſera point frivole.
Crois-moi, cher Barnevel, tu ſauras quelque jour
Qu'il eſt d'autres liens que ceux de ton amour,
Qu'il eſt d'autres plaiſirs, d'autres devoirs encore.
Fais que ta paſſion dont l'excès te dévore,
Ne ferme point ton ame à d'autres ſentimens.
Sois ſûr qu'il eſt un terme aux erreurs des amans.
Songe à ce que tu dois à ton oncle qui t'aime,
A ton maître, à ſa fille, & peut-être à moi-même,
A moi qui ſais te plaindre, & crains de te blâmer.
Pourrais-tu te réſoudre à ne nous plus aimer?
Au bonheur de tes jours ici tout s'intéreſſe.
Ah! n'abandonne pas pour cette folle ivreſſe,
Qui trompe ſi ſouvent, qui coûte des regrets,
L'amitié, la vertu, qui ne trompent jamais.

BARNEVEL.

Je te chéris toujours; mais que ta voix ſévère
N'outrage point l'objet que mon amour préfère.
N'accable point un cœur que tu veux conſoler;
Enfin contre Sara garde de me parler.
Ne penſe pas ſur-tout qu'il ſoit jamais poſſible
Qu'aux ſoins qu'on eut pour moi je devienne inſenſible,
Et crois qu'en ce jour même où je vais fuir ces lieux,
Plus que jamais encore ils ſont chers à mes yeux.

(*Il ſort.*)

Digitized by Google

SCENE III.

TRUMAN *ſeul.*

Combien il eſt ſéduit! qu'on délivre avec peine
Un eſclave enivré qui combat pour ſa chaîne,
Qui, bleſſé des ſecours qu'on vient lui préſenter,
Embraſſe avec fureur les fers qu'il veut porter!
Menageons un moment ce funeſte délire.
Trop heureux qu'en ſon cœur il m'ait permis de lire;
Que ce cœur ſurchargé, répandant ſes ſecrets,
De la ſéduction m'ait appris les progrès!
Qu'ils ſont affreux, hélas! que je plains ſa faibleſſe!
J'ai reconnu l'amour dans ſa première ivreſſe;
J'en ai craint les tranſports : ſi j'avais inſiſté,
Si j'avais fait trop tôt parler la vérité,
Tels ſont d'un cœur épris les injuſtes caprices,
Qu'il aurait refuſé juſques à mes ſervices.
Allons, voyons Lucie... Ah! malheureux! pourquoi
Fuir ainſi le bonheur placé ſi près de toi?
Quel ſort tu vas chercher! quel ſort pouvait t'attendre!...
Lucie a le cœur noble... & peut-être trop tendre.
Déclarons lui des maux qu'elle peut réparer,
Et ſauvons Barnevel avant de l'éclairer.

Digitized by Google

SCENE IV.

LUCIE, TRUMAN.

LUCIE.

BARNEVEL vous quittait.

TRUMAN.

Au malheur qui le preſſe
Sans doute qu'avec moi votre cœur s'intéreſſe.
Ses fautes, ſes erreurs que nous déplorons tous,
Seraient un entretien trop peu digne de vous.
Son ame toutefois dans la vertu nourrie,
Egarée un moment, n'eſt pas encor flétrie.
Au chemin du devoir on peut le ramener.
Mais pour jamais peut-être il va s'en détourner,
Si retrouvant pour lui votre bonté propice,
Vous ne daignez lui tendre un main protectrice.

LUCIE.

Et que puis-je pour lui ? qu'attendez-vous enfin ?
Ah ! ce n'eſt pas de moi que dépend ſon deſtin.

TRUMAN.

Plût au ciel qu'en effet il en eût pu dépendre !...
Je viens d'examiner les comptes qu'il doit rendre.
J'y vois... (vous daignerez ne rien approfondir...)
Un vuide qu'il avoue, & qu'il ne peut remplir.
Frappé de ce déſaſtre, effrayé de lui-même,
Il fuyait loin de nous, loin d'un maître qui l'aime.
J'ai retenu ſes pas : en un mot j'ai promis

D'écarter le péril qui trouble ſes eſprits,
De ſuppléer à tout; & c'eſt mon eſpérance;
Mais la ſomme eſt trop forte, & paſſe ma puiſſance.
Trois cens livres ſterlings...

LUCIE.

Barnevel!... ah! mon cœur
N'oſe, en pleurant ſa chûte, en voir la profondeur.
Il n'importe, Truman, vous m'avez bien connue.
Rendez à votre ami l'eſpérance perdue.
Je me charge de tout; mais j'exige aujourd'hui
Qu'il ne ſache jamais ce que je fais pour lui.
Allez, dans peu d'inſtans je vais vous ſatisfaire.

TRUMAN.

Je n'attendais pas moins de votre caractère.
Puiſque vous l'ordonnez, je tairai vos bienfaits.
Autant que Barnevel j'en reſſens les effets;
Et ſon bonheur enfin, devenu votre ouvrage,
Me ſemble plus complet, & m'eſt cher davantage.
(*Il ſort.*)

SCENE V.

LUCIE *ſeule.*

Je n'ai point cet argent; mais les moyens ſont prêts.
Ai-je donc aujourd'hui de plus grands intérêts?
Pourrais-je balancer?

SCENE VI.

LUCIE, POLLI.

LUCIE.

J'ai besoin de ton zèle.
Ne perds pas un moment. Sois discrète & fidèle.
N'oppose aucun obstacle à mon ordre, à mes vœux.
Va, vends tout ce que j'ai de bijoux précieux,
Bracelets, diamans, cette pompe inutile,
Qui prête un vain éclat à la beauté fragile.
De mes faibles attraits ils furent l'ornement;
Qu'ils soient mieux employés à sauver mon amant!
Qu'ai-je dit? & quel nom! Ah! fille infortunée!
Ne le prononce plus; cède à ta destinée.
Ce nom n'est qu'une erreur. Tout espoir est perdu.
Ne fais rien pour l'amour, & tout pour la vertu.

POLLI.

Quoi! c'est à Barnevel qu'un pareil sacrifice...

LUCIE.

Ne me demande rien; je veux qu'on m'obéisse.
Voudrais-tu me trahir?

POLLI.

Si l'on vient à savoir...

LUCIE.

Eh! bien, que saura-t-on qui blesse mon devoir?
Que j'ose secourir un malheureux jeune homme,

De qui la perte entière à mes yeux se consomme ;
Qu'après que mon amour n'a pu me l'attacher,
A son malheur du moins j'ai voulu l'arracher ?
Va, de tels sentimens sont loin d'être des crimes ;
Et mes motifs sont purs, & mes soins légitimes.
Je n'ai point eu sur-tout cet indigne projet
D'essayer sur son cœur le pouvoir d'un bienfait.
J'ai n'ai jamais conçu cette lâche espérance,
Et je n'ai pas besoin de sa reconnaissance.
Je lui cache la main qui vient à son secours.
Contente d'assurer le repos de ses jours,
Je ne veux point, Polli, quand son ame éclairée
Reviendra des erreurs dont elle est enivrée,
Qu'un amour généreux, dont il serait confus,
A son cœur détrompé coûte un regret de plus.

Fin du second Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SARA, JOHN.

JOHN.

On l'a fait avertir ; il va bientôt paraître.
Daignez l'attendre ici.

SCENE II.

SARA *seule.*

Je m'expose peut-être.
Mais le nouveau malheur que j'éprouve aujourd'hui,
Ne me laisse d'espoir ni de soutien que lui.
Tout ce qu'il a pu faire est loin de me suffire.
Il faut un grand effort, & je veux l'y réduire.
Je préviendrai d'ailleurs des projets insensés
Qu'hier trop faiblement j'ai d'abord repoussés.
Se retirer chez moi !... le danger est extrême.
A-t-il pu se flatter ?... Mais il croit tout, il m'aime.
J'en impose aisément à des yeux prévenus.
On séduit la jeunesse en feignant des vertus.
Qui sait où peut mener l'amour qui le dévore,
Et de quel sacrifice il est capable encore !

Tout ce que peut produire en ce cœur agité
La crainte de me perdre, & la néceſſité?
Il faut de cette idée effrayer ſa tendreſſe;
Profitons juſqu'au bout d'un excès de faibleſſe.
Il fera tout pour moi, l'amour m'en eſt garant,
Et je veux l'enchaîner en le déſeſpérant.
Sexe barbare & vain, qui nous prends pour victimes,
J'ai tourné contre toi ton art & tes maximes.
Tu m'appris qu'à ſoi-même il faut tout immoler.
Tyrans, pour vous punir, j'ai dû vous reſſembler.

SCENE III.

SARA, BARNEVEL.

BARNEVEL *dans le fond.*

FAUT-IL ſouffrir encor la contrainte & la gêne?
Que me veut-on?... Sara!... quel bonheur vous amène?
Se peut-il?

SARA.

Le bonheur n'eſt plus fait pour nous deux.
Soyez moins ſatisfait de me voir en ces lieux;
Mon malheur m'y conduit.

BARNEVEL.

Eh! quoi? quelle diſgrace?
Expliquez-vous... Parlez... que faut-il que je faſſe?
Et que puis-je?... Achevez. Vous me faites frémir.

SARA.

Calmez-vous, Barnevel; c'eſt à moi de gémir.

Digitized by Google

Vous en avez trop fait pour une infortunée.
Laiſſez, laiſſez Sara ſubir ſa deſtinée.
Puiſſe la vôtre au moins être heureuſe toujours!

BARNEVEL.

La mienne eſt attachée au deſtin de vos jours.

SARA.

Il faut l'en ſéparer.

BARNEVEL.

Ciel! quel projet funeſte!

SARA.

O! mon cher Barnevel! c'eſt vous que j'en atteſte.
Vous ſavez que ce cœur, s'il ne vous eût connu,
Contre tous les humains à jamais prévenu,
Aurait pu ſans regret renoncer à leur vue;
Mon ame contre vous ne s'eſt point défendue.
Sûre de votre amour & de votre candeur,
J'ai cru pouvoir encore eſpérer le bonheur.
J'ai cru que vos ſecours, vos ſoins, votre conſtance,
Pourraient, de mes malheurs corrigeant l'influence,
Me mettre de moitié dans ces félicités,
Qui ſuivent vos beaux jours, & que vous méritez.
Mais c'eſt trop les troubler, trop vous être importune.
L'amour ne peut plus rien contre tant d'infortune.
Elle eſt au comble, hélas! & c'eſt au nom des loix
Qu'on m'enlève aujourd'hui le reſte de mes droits,
De mes biens dévorés le débris déplorable.
Je ne vous dirai point à quel prix exécrable
Des Juges corrompus enſemble & corrupteurs,
Voulaient faire acheter leurs vénales faveurs.

Digitized by Google

Je ne veux pas pour eux que votre front rougiſſe,
Et je ne vante point ce faible ſacrifice,
Qui ne m'a point coûté, qui vous était bien dû,
Que j'ai fait à l'amour autant qu'à la vertu.
Dans le Comté d'Oxford il me reſte un aſyle.
Un parent m'y reçoit : c'eſt là que je m'exile.
C'eſt là que ſans regret pour ce qui m'eſt ôté,
Peut-être je vivrais avec tranquillité,
Si je n'emportais pas dans mon ame aſſervie
L'image du ſeul bien où j'attachais ma vie,
Du ſeul qu'on puiſſe aimer, alors qu'on l'a connu,
Qu'on ne remplace pas alors qu'on l'a perdu.

BARNEVEL.

Vous me fuyez, Sara ! vous oſez me le dire !
Vous !

SARA.

Epargnez un cœur que cet effort déchire.
Eh ! vos tourmens aux miens peuvent-ils s'égaler ?
Tout vous rit en ces murs, tout peut vous conſoler.
Un oncle qui vous aime, un état qu'il faut prendre,
Des projets à remplir & des biens à prétendre,
Et que ſais-je ? un himen qu'exige votre état,
Que vous accepterez après un vain combat.
En faut-il tant, hélas ! pour oublier...

BARNEVEL.

Cruelle !
Pourſuivez, ajoutez cette inſulte nouvelle
Aux traits du déſeſpoir dont vous percez mon cœur.
Pouvez-vous à ce point outrager ma douleur ?
Pouvez-vous joindre encore à l'arrêt qui m'accable

De vos affreux soupçons l'injure insupportable?
Vous croyez, loin de moi quand vous portez vos pas,
Que je puisse sans vous...

SARA.

Non, je ne le crois pas;
Non, je vous connais mieux, pardonnez cette injure
A ce cœur allarmé que votre voix rassure.
Barnevel, quelques nœuds qui le puissent lier,
S'il aime comme moi, ne pourra m'oublier.
Je le crois; mais aussi ce souvenir si tendre
Est le seul sentiment que je puisse prétendre.
Plus vous m'avez aimée, & moins je dois souffrir
Qu'affrontant les dangers où vous voulez courir,
De votre oncle pour moi vous braviez la colère,
Ni que vous vous chargiez du poids de ma misère.
Je sais que Barnevel est prêt à tout tenter;
Mais qu'il permette aussi qu'osant lui résister,
Sara jusques-ici toujours si malheureuse,
Puisse une fois du moins se montrer généreuse,
S'oppose à des efforts trop faits pour l'attendrir,
Et sache refuser tout ce qu'il sait offrir.

BARNEVAL.

Non, ce n'est pas ainsi que je conçois qu'on aime.
L'amour peut immoler tout, excepté lui-même,
Et l'unique malheur qu'il ne peut réparer,
Est de perdre l'objet qu'il a dû préférer.
Je ressens comme toi le revers qui t'accable;
Mais ce désastre enfin est-il irréparable?
Et ne reste-t-il pas des moyens à tenter?
Ordonne, & Barnevel va tout exécuter;

Barnevel ton amant, & qui veut toujours l'être,
Qui t'a livré ſon cœur & conſacré ſon être,
Lui qui n'a de plaiſir qu'à ces tendres aveux
Qu'il lit dans tes regards, que tu vois dans ſes yeux,
Qu'à répéter cent fois qu'il t'aime, qu'il t'adore,
A te voir, à ſonger qu'il doit te voir encore.
Tu veux l'abandonner !

SARA.

Et puis-je dans ce jou
Réſiſter aux deſtins plus forts que notre amour ?
Je ne m'éblouis point de l'eſpoir qui vous flatte.
Je contrains ma douleur lorſque la vôtre éclate.
Ceſſez, ceſſez enfin de retenir mes pas,
Laiſſez-moi mes malheurs, & ne m'accuſez pas.

BARNEVEL.

Tu peux vivre ſans moi ?

SARA.

Sans toi je hais la vie,
Et c'eſt encore à toi que je me ſacrifie.

BARNEVEL.

Sara ; me trompez-vous ?... & m'avez-vous aimé ?

SARA.

Quel indigne ſoupçon dans ton cœur s'eſt formé ?

BARNEVEL.

Ecoute. Prends pitié de ce cœur qui t'implore.
On m'a dit... aujourd'hui l'on me diſait encore,

Digitized by Google

Que ton ſexe, abuſant de nos tendres erreurs,
Nous trompe quelquefois, même en verſant des pleurs;
Que la douceur aimable en tous ſes traits empreinte,
Sert à mieux déguiſer l'artifice & la feinte.
Dois-je le croire, hélas! faut-il s'accoutumer
A craindre des attraits qu'il eſt ſi doux d'aimer!
Peut-on, lorſque l'on plaît, chercher un autre empire?
Lorſque l'on ſait charmer, peut-on ſonger à nuire?
A-t-on, par un contraſte auſſi vil qu'odieux,
La trahiſon dans l'ame, & l'amour dans les yeux?
Je ne puis me prêter à cette horrible idée;
Mon ame, en l'adoptant, ſe croirait dégradée.
On n'eſt pas ſi barbare, & je veux croire encor
Qu'on ne peut pas...

SCENE IV.

SARA, BARNEVEL, JOHN.

JOHN.

Voici des lettres de Vindſor.

BARNEVEL.

(*Il lit.*)

C'eſt de mon oncle. Ouvrons. » Mon ordre, ma prière,
» Sur vous n'ont point eu de pouvoir.
» Je redoutais Sara, ſes mœurs, ſon caractère,
» Et vous perſiſtez à la voir.
» Il faut vous arracher aux piéges qu'on vous dreſſe,
» J'en trouve les moyens : le Roi dorénavant,
» Auprès des Conſuls du Levant,

» Veut employer votre jeuneſſe.
» Venez prendre avec moi tous les arrangemens
» Qu'exige ce départ que je crois néceſſaire ;
» Et prêt à quitter l'Angleterre,
» Laiſſez-moi diſpoſer de vos derniers momens,
» Si mon amitié vous eſt chère ».
Sara, vous entendez !...

SARA *à part.*

Vieillard trop odieux !
Tu veux me l'enlever ; ton triomphe eſt douteux.

BARNEVEL.

Suis-je aſſez pourſuivi ? ſuis-je aſſez miſérable ?
Vous paraiſſez tranquille, & le coup qui m'accable
N'eſt tombé que ſur moi ſans aller juſqu'à vous.
Je ne vois dans vos yeux ni douleur, ni courroux.
Etes-vous inſenſible au départ qu'on m'ordonne ?
Avez-vous ſouhaité l'ordre que l'on me donne ?
Et quand de vous quitter l'on m'impoſe la loi,
Le déſeſpoir, les pleurs ne ſont-ils que pour moi ?

SARA *ſortant d'une rêverie profonde.*

Eh ! bien, vous allez voir ſi je ſais comme on aime.
Le malheur m'encourage, & me rend à moi-même.
Je n'avais pas encore apperçu d'aſſez près
Ce moment qui condamne à d'éternels regrets,
Ce moment des adieux, ſi triſte & ſi barbare,
Qui déchire à la fois les deux cœurs qu'il ſépare.
En m'éloignant de toi j'immolais mon amour ;
Ah ! déſormais au tien j'obéis ſans retour.
Je te ſuivrai par-tout, j'y ſuis déterminée.

Digitized by Google

BARNEVEL.

Toi !

SARA.

Soumise à tes loix, à tes pas enchaînée,
Peut-être trouverai-je en ces climats lointains
Moins d'obstacle à nos vœux, & de plus doux destins.
Peut-être que je touche au terme de mes peines,
Qu'il nous sera permis de resserrer nos chaînes.
L'un à l'autre attachés, nous ne craindrons plus rien.
Juge si mon amour était digne du tien.

BARNEVEL.

Je reconnais Sara, je retrouve une amante.
Grand Dieu ! quel avenir à mes yeux se présente !
Se peut-il ?...

SARA.

Vains projets ! qu'ai-je dit ? quelle erreur !
Vains songes d'un moment, ne trompez plus mon cœur.

BARNEVEL.

Je ne te comprends pas. Quel est donc ce langage ?
Est-ce là cet amour ? est-ce là ce courage ?
Cet entier dévoument devant moi déclaré ?

SARA.

Cet amour m'aveuglait : il est plus éclairé.
Ne t'en plains pas.

BARNEVEL.

Il faut que ce tourment finisse.
Tu ne peux pas te plaire à faire mon supplice.
Achève par pitié.

Digitized by Google

SARA.

Comment t'es-tu flatté
Qu'un ſemblable projet pût être exécuté ?
Dans un premier tranſport il peut ſembler facile.
Mais ſi tu l'obſervais d'un coup-d'œil plus tranquille,
Le croirais-tu poſſible ?

BARNEVEL.

Eh ! qui peut l'empêcher ?

SARA.

Tout, ſi tu réfléchis.

BARNEVEL.

Rien, ſi je te ſuis cher.

SARA.

Inſenſé ! de ton ſort te crois-tu ſeul arbitre ?
Tu veux que je te ſuive ? & comment ? à quel titre ?
Ne va pas me parler d'un himen que la loi
Interdit à tout âge, & qui n'eſt rien pour moi.
Cette loi pour tous deux n'eſt-elle plus à craindre ?
Même au-delà des mers ne peut-elle m'atteindre ?
Si Barnevel était ſans parens, ſans appui,
Indifférent à tous, & dépendant de lui,
Peut-être que les loix, négligeant notre fuite,
Pourraient de deux amans ignorer la conduite,
Et ne daigneraient pas ſeulement s'informer
Si Sara, ta compagne, a le droit de t'aimer.
Mais ton oncle, à leurs yeux étalant ſon offenſe,
Contre moi par ſes cris armera leur vengeance.
Par-tout il me peindra des plus noires couleurs;

Digitized by Google

Et que pourrai-je enfin répondre à ſes clameurs ?
Non que pour aſſurer la chaîne que nous lie
Je craigne d'expoſer mon honneur ou ma vie :
L'un & l'autre eſt à toi, je t'en fais le ſerment.
Mais il faudrait tout perdre, & même mon amant !
Nous n'avons plus d'eſpoir

BARNEVEL.

Je tombe dans l'abîme.
Trop de fois en un jour la fortune m'opprime.
Je cède en frémiſſant à ſon pouvoir affreux,
Et des larmes de rage échappent de mes yeux.

SARA.

Je n'en verſerai point, je ſouffre ſans murmure.
Les pleurs contre le ſort ſont une arme peu ſûre.
J'en ſais une plus forte, & je veux l'employer.
Le revers que j'éprouve eſt du moins le dernier.
De la néceſſité je ſuis les loix ſuprêmes,
Et l'amour ne connaît que les partis extrêmes.
Je n'aimai qu'un ſeul bien, & puiſqu'il m'eſt ôté,
J'aurai d'un cœur Anglais toute la fermeté.
Elle me ſuffira.

BARNEVEL.

Que dis-tu ? que préſage
Ce ſombre déſeſpoir empreint ſur ton viſage ?
Que veux-tu faire ?

SARA.

Au Port tu vas bientôt marcher.

BARNEVEL.

Non, je meurs à tes pieds.

Digitized by Google

Ton sexe est plus heureux, il peut bien davantage.
La vengeance est à lui.

BARNEVEL.

Contre qui l'exercer?

SARA.

Contre qui?... mais non... non, il n'y faut pas penser,
Et ce n'est pas à moi d'exposer ce que j'aime...
Il est vrai... tu pourrais... Tu peux dans ce jour même
Assurer à jamais & mon sort & le tien.
Nous serions réunis... je ne craindrais plus rien.

BARNEVEL.

Eh! bien, peux-tu douter?...

SARA.

Mon amour te défie
De lui rien demander qu'il ne te sacrifie.
Si tu sais m'imiter, si j'ai vraiment ta foi,
Pour toi dans l'univers rien n'est sacré que moi.

BARNEVEL.

Achève.

SARA.

Non... adieu... pour jamais.

BARNEVEL.

Ah! demeure.
Quelle était ta pensée?

SARA.

Il vaut mieux que je meure.
Séparons-nous...

BARNEVEL.

Sara! Dieu!

SARA.

Ne suis point mes pas.
Adieu, te dis-je.

BARNEVEL.

Non, je ne te quitte pas.
(*Il sort avec elle.*)

SCENE V.

LUCIE seule. *Elle n'a vu sortir que Barnevel.*

Il fuit! Prêt à quitter ces lieux & sa patrie,
Il ne daigne pas même entretenir Lucie!
Ce sont là ses adieux! Ah! quand ce cœur trompé
Redemandait son cœur à mes vœux échappé,
Au comble du malheur je me crus parvenue?
Non, l'infortune alors ne m'était pas connue.
Je le voyais du moins, en me plaignant de lui.
Je pouvais espérer; mais, hélas! aujourd'hui...

SCENE VI.

LUCIE, POLLI.

POLLI.

Madame, croirez-vous ce que je viens d'apprendre?
Barnevel & Sara...

LUCIE.

Digitized by Google

LUCIE.

Grand Dieu! que vais-je entendre?

POLLI.

Elle l'a dans ce lieu long-tems entretenu.
John qui les obſervait, John a tout entendu.
Il vient de m'informer du nœud qui les raſſemble.
Des bords de l'Angleterre ils s'éloignaient enſemble.

LUCIE.

Juſte Ciel!

POLLI.

Du complot votre père eſt inſtruit.
De ſes ſéductions elle perdra le fruit,
Et chez le Magiſtrat il dépoſe contre elle.
On va développer leur trame criminelle,
Prévenir tant de honte & d'infidélité.

LUCIE.

On ne préviendra pas le coup qu'ils m'ont porté.
Il fuit avec Sara!... ſuis-je aſſez avilie?
Sens-tu tous les affronts prodigués à Lucie?
Cette femme en ſon cœur éteint tout ſentiment.
A-t-il daigné de moi s'occuper un moment?
Ai-je un moment du moins arrêté ſa penſée?
Lucie eſt à ce point de ſon ame effacée!
Non, je ne ſoutiens pas cet outrageant mépris.
Mes jours par le malheur ſont à jamais flétris;
Et que puiſſe la mort, à ſa ſuite amenée,
En moiſſonner bientôt la fleur déja fanée!

POLLI.

Vous m'effrayez, hélas! quel funeſte diſcours!

LUCIE.

Tes yeux ont de mon ſort ſuivi le triſte cours.
Tu m'as vu, malgré moi de plaiſirs entourée,
A de profonds chagrins obſtinément livrée.
J'ignore ſi mes ſens, ainſi que ma raiſon,
Furent dès mon aurore atteints du noir poiſon,
Qui répand parmi nous ſa ſiniſtre influence,
Et qui nous inſpirant l'horreur de l'exiſtence,
Sur le bord du tombeau qu'on balance à s'ouvrir,
Nous tourmente long-tems du beſoin de mourir.
D'un poiſon plus cruel je reſſens la furie.
Un amour malheureux m'a fait haïr la vie.
Déja plus d'une fois j'y voulus renoncer.

POLLI.

Ciel! que me dites-vous! avez-vous pu penſer...

LUCIE.

Raſſure-toi, Polli; tant qu'il me reſte un père,
Je ne marquerai point un terme à ma carriere.
Voudrais-je, à ſes vieux ans dérobant mes ſecours,
Livrer au déſeſpoir les derniers de ſes jours?
Va, je vivrai pour lui; va, la triſte Lucie
Lui prouve ſa tendreſſe en ſupportant la vie.
Mes jours me ſont ſacrés autant qu'ils lui ſont chers.
Il m'attache à mes maux, il m'attache à mes fers.
Ce tendre ſentiment, parmi tant d'amertume,
Seul adoucit encor l'horreur qui me conſume.

Fin du troiſième Acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repréſente des allées d'arbres qui conduiſent à la maiſon de campagne de l'oncle de Barnevel. Le jour eſt ſur ſa fin.

BARNEVEL *ſeul.*

Quoi ! cet affreux projet eſt entré dans mon cœur !
J'ai cédé, j'ai promis ! — Ah ! je me fais horreur.
Ses pleurs, ſon déſeſpoir !... mon ame s'eſt rendue.
Je crois la voir encor menaçante, éperdue,
Le poignard dans ſa main étincelle à mes yeux :
» Ou ſon ſang ou le mien : choiſis entre nous deux.
J'ai choiſi ! malgré moi, quelle force m'entraîne ?
Pourquoi venir ici ? Dieu ! qu'eſt-ce qui m'amene ?
A chaque pas il ſemble à mes ſens effrayés,
Que la terre s'ébranle & s'ouvre ſous mes pieds.
Je me crois pourſuivi par toute la nature ;
Je m'entends appeller meurtrier & parjure,
Aſſaſſin, parricide. — Il eſt vrai... je le ſuis.
Le crime eſt dans mon ame avant d'être commis.
Je le porte avec moi, tout mon cœur le reſpire...
Tout mon cœur le déteſte. — Inconcevable empire !
Celui qui de mes jours prit un ſoin paternel,
Qui me combla de biens !... j'ai pu moi-même !... ah ! ciel !
Qu'ai-je fait ? — Mais que dis-je & quel effroi m'égare ?
Je ne l'ai pas commis ce meurtre ſi barbare ;
Ma main n'a point frappé... je reſpire. — Fuyons. —
Le jour ne répand plus que de faibles rayons ;

Digitized by Google

Déja la nuit descend; c'est le moment du crime. —
Arrache de ce cœur la rage qui m'anime,
Ciel, qui vois mes combats! — Quoi! ne puis-je éviter?...
Mais qui retient mes pas? & qui peut m'arrêter?
Allons. — Que deviendrai-je? où vas-tu, misérable?
Sara qui va venir... Ascendant qui m'accable!
Voilà, voilà le joug que je ne puis briser. —
Oui, je puis tout souffrir, tout perdre, tout oser,
Avant de renoncer... L'idée en est horrible.
Les tourmens de l'enfer n'ont rien d'aussi terrible.
O! fievre de mes sens! ô fureur de l'amour!
C'est toi, fatal penchant, qui me perds sans retour.
On marche dans ces lieux... Mon oncle!... ô destinée!...
Non, je ne le puis pas... ma main est enchaînée.
Eloignons-nous d'ici.

(*Il se retire derriere les arbres.*)

SCENE II.

L'ONCLE *de Barnevel, seul.*

Si jamais dans mon cœur
La superstition eût porté la terreur,
Je croirais que pour moi ce jour est redoutable.
Je sens d'un noir chagrin l'atteinte insurmontable.
Mon esprit allarmé ne présente à mes yeux
Que des spectres sanglans, des fantômes hideux.
J'attendais Barnevel; peut-être que sa vue
Rapporterait le calme à mon ame abattue.
Allons, rassurons-nous; Dieu veille sur mon sort,
Et le sage en tout tems peut accepter la mort.

Digitized by Google

Ecartons, s'il se peut, ce trouble involontaire.
La crainte en un cœur pur est sans doute étrangère.

SCENE III.

L'ONCLE, BARNEVEL *masqué un poignard à la main.*

La nuit regne sur la scène.

BARNEVEL.

Voici l'heure où Sara va venir me chercher.
J'ai promis...

L'ONCLE.

Près de moi j'entends quelqu'un marcher.
De l'effroi que je sens l'impression plus forte...
Que vois-je? un homme armé! ciel!

Il met la main sur la garde de son épée. Barnevel le prévient, & le poignarde. L'action se passe entre des arbres, qui dérobent au Spectateur l'horreur du coup de poignard.

BARNEVEL *en portant le coup.*

Mon destin l'emporte.
Il le faut.

L'ONCLE *en tombant.*

Malheureux! je me meurs... O! mon Dieu!
Pardonne au meurtrier, prends soin de mon neveu,
De mon cher Barnevel...

Digitized by Google

BARNEVEL *jettant ſon maſque & ſon poignard ; & ſe précipitant ſur ſon oncle.*

Et c'eſt ce monſtre impie,
C'eſt lui, c'eſt Barnevel qui vous ôte la vie.
Et vous priez pour lui ! vous daignez le chérir !
Maudiſſez Barnevel bien loin de le bénir.
Ciel ! en me regardant il s'attendrit, il pleure !
Prononcez mon pardon, & qu'avec vous je meure.
Vous ſerrez cette main ! vous voulez m'embraſſer !
Dans vos bras expirans vous voulez me preſſer !
Il expire ! il n'eſt plus ! hélas ! ſon ame errante
S'eſt arrêtée encor ſur ſa bouche mourante,
Pour confirmer ma grace à ſon dernier moment,
Et vient de s'exhaler dans cet embraſſement.

Il ſe releve dans le tranſport du déſeſpoir.

Vous m'épargnez encor, Cieux, témoins de mon crime !
Voyez cet aſſaſſin, voyez cette victime.
N'en croyez pas ſa voix qui parle en ma faveur ;
Ah ! croyez-en plutôt la voix de ma fureur.
O ! Dieu ! que votre main frappe & m'anéantiſſe ;
Foudroyez par pitié, ſi ce n'eſt par juſtice.
Je ſuccombe.

Il tombe appuye contre un arbre.

Digitized by Google

SCENE IV.

SARA, BARNEVEL.

SARA.

C'est lui; j'ai reconnu sa voix.
Ses transports & ses cris, l'état où je le vois,
Annoncent que son bras a rempli mon attente.
Barnevel...

BARNEVEL.

Est-ce toi? toi!....

SARA.

Sois sans épouvante.
C'est Sara qui t'appelle.

BARNEVEL.

Où m'avez-vous conduit?

SARA.

Notre ennemi n'est plus. Viens, l'ombre de la nuit
Pourra couvrir nos pas, & d'autres soins nous pressent.

BARNEVEL *faisant un effort pour se relever.*

Tout mon corps est tremblant; tous mes membres s'affaissent.
Il retombe.
Jamais je ne pourrai m'éloigner de ces lieux.
Je suis comme enchainé par d'invisibles nœuds.
Ce cadavre sanglant me retient, me rappelle.

Il ſe leve ! il me ſuit ! il m'embraſſe !... Ah ! cruelle !
Sais-tu de quel forfait ?...

SARA.

Ecarte cet effroi.
Ses papiers, ſes tréſors ſans doute ſont à toi.
Ils ſont entre tes mains.

BARNEVEL.

Qui ! moi ! cette penſée
Eût pu s'offrir encore à mon ame oppreſſée !
Non, tu ne conçois pas... Non, tu ne l'as pas vu....
Hélas ! en expirant, à mes pieds étendu,
Il conjurait le Ciel de veiller ſur ma vie !
Il lui recommandait le parricide impie,
L'exécrable aſſaſſin qui l'immolait à toi,
Et ſes derniers ſoupirs étaient des vœux pour moi.
Son ſang à gros bouillons baignait mes mains tremblantes.
Voyez-les de ce ſang encore dégoûtantes.
A peine de ſes bras je me ſuis arraché.
Au haſard dans ce bois j'ai quelque tems marché.
De ces affreux objets mon ame eſt pourſuivie.
Je vois couler le ſang ... j'entends le ſang qui crie....
J'attends la mort ici.

SARA.

Qu'as-tu donc eſpéré ?
Dis-moi, dans ton eſprit quel délire eſt entré ?
Eſt-ce donc là pour moi tout ce que tu peux faire ?
Irai-je partager ton crime & ta misère ?
Crois-tu que déſormais je m'attache à ton ſort,
Pour trouver avec toi l'indigence & la mort ?

Digitized by Google

BARNEVEL.

Ciel ! tu viens m'éclairer dans le fond de l'abîme !
J'ai cru ſervir l'amour, & j'ai ſervi le crime !
Je vois tout, c'en eſt fait, tout eſt développé ;
Et mon dernier malheur eſt d'être détrompé.
Voilà ce qu'un ami m'avait oſé prédire.

Il ſe releve avec horreur.

Monſtre qui ſur mon ame uſurpas tant d'empire,
Qui dans l'art de tromper mis tant de profondeur,
Que n'ont pas attendri l'amour & la candeur,
Qui d'un cœur infernal cachant le noir abîme,
Feignis tant de vertus pour m'entraîner au crime,
Je ne demande pas à ce Ciel irrité
Qu'il hâte ton trépas ſi long-tems mérité,
Ni qu'il te livre encore à l'horreur du ſupplice ;
Un plus long châtiment t'eſt dû par ſa juſtice.
Ah ! pour te mieux punir de tant d'atrocités,
Qu'il te laiſſe des jours flétris & déteſtés ;
Qu'il grave ſur ton front ton caractère infame
Avec des traits affreux & dignes de ton ame !
Ou plutôt, pour offrir plus d'horreurs à la fois,
Qu'il te montre aux humains telle que je te vois !

Digitized by Google

SCENE V.

BARNEVEL, SARA, UN OFFICIER DE JUSTICE, ARCHERS.

OFFICIER.

ARRETEZ.... Répondez.... Ciel! ſon neveu lui-même!
Barnevel! il pourrait!... Mais quelle erreur extrême?...
Non, c'eſt lui faire outrage; & peut-on ſuppoſer?...

SARA *à part.*

L'audace eſt néceſſaire, & peut en impoſer.
à l'Officier.
Vous ne vous trompiez point. Oui, c'eſt-là le coupable.
C'eſt lui.

BARNEVEL *aux Archers.*

Sara! quoi! vous! vous!...— Tout eſt véritable.
Oui, je ſuis l'aſſaſſin... je le ſuis.

SARA.

Dans ce lieu
Je venais pour lui dire un éternel adieu.
J'ai vu ſon attentat.

BARNEVEL.

O! céleſte juſtice! —
Mais j'ai mérité tout, & même ce ſupplice.
Allons, conduiſez-moi.

L'OFFICIER *à Sara.*

Daignez nous ſuivre auſſi,
Madame, Sorogoud nous envoyait ici

Pour prévenir l'effet d'un complot moins coupable,
Qui peut-être a produit ce meurtre abominable.
Nous répondrons de vous.

SARA.

Je marche sur vos pas.
(*à part.*)
Allons, jusques au bout ne désespérons pas.

Fin du quatrième Acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente un cachot éclairé par une lampe. Barnevel eſt aſſis ſur une pierre.

BARNEVEL *ſeul, enchaîné.*

Les chaînes, le cachot, la mort & l'infamie,
Voilà donc le deſtin, le terme de ma vie!
Et dans ſi peu d'inſtans j'ai pu paſſer, hélas!
Des erreurs aux forfaits, des forfaits au trépas!
Le trépas!.... je l'attends; il eſt bien légitime;
Et qu'il me ſerait cher, s'il expiait mon crime!
Qui reſſent mes remords ne craint pas les bourreaux.
Le ſupplice n'eſt rien que la fin de mes maux.
Que dis-je? eſt-il bien vrai que la mort les finiſſe?
Quels ſeront tes décrets, éternelle Juſtice?
Aurai-je ſous les yeux dans des ſiecles ſans fin,
Le ſang d'un bienfaiteur immolé par ma main?
La verrai-je toujours cette image effroyable?
Ah! c'eſt peut-être ainſi qu'eſt puni le coupable.
Le Ciel de ſes remords ne bornant point le cours,
Le condamne peut-être à ſe haïr toujours.
Tous mes ſens ſont glacés à cette affreuſe idée.
Je ne la ſoutiens pas; mon ame intimidée
N'apperçoit qu'un abîme, & frémit d'y tomber.

Digitized by Google

Où fuir ? à tant d'effroi comment me dérober !
Je m'adreſſe à toi ſeul, Arbitre incorruptible,
Aux yeux du monde entier je ſuis un monſtre horrible.
Il voit mon attentat, & ne voit pas mon cœur.
Toi ſeul peux comparer ma faute & ma douleur.
Tu vois nos paſſions des yeux de ta ſageſſe ;
Des yeux de ta bonté tu vois notre faibleſſe,
Et lorſque tout m'accuſe & doit me condamner,
Je ne connais que toi qui puiſſe pardonner.

SCENE II.

BARNEVEL, TRUMAN.

TRUMAN.

Le voilà ! dans quels lieux, hélas ! je le retrouve !
Barnevel !... il ſuccombe aux tourmens qu'il éprouve.
Il ne voit, n'entend rien...

BARNEVEL *ſe retournant ſans ſe lever.*

C'eſt toi, Truman ! c'eſt toi !
Truman dans un cachot eſt deſcendu pour moi !

TRUMAN.

Où peut-on t'entraîner que mon cœur ne t'y ſuive ?
Quel ſort ! ah !...

BARNEVEL.

Fais-moi voir une douleur moins vive.

Digitized by Google

Contre ces nouveaux coups je n'étais point armé.
Hélas ! je fais mourir tous ceux qui m'ont aimé.

TRUMAN.

Je ne ſuis pas venu pour te faire un reproche,
Mais pour te conſoler : je ſens à ton approche
Que j'y voudrais envain employer mes efforts.
Je ſouffre tous tes maux.

BARNEVEL.

Excepté mes remords.

TRUMAN.

Laiſſe de tes erreurs la déplorable hiſtoire.
Laiſſe-moi rappeller encore à ma mémoire
Tes naiſſantes vertus, tant de dons précieux
Qui de notre union avaient formé les nœuds.
Ah ! ſi tu m'avais cru, ſi la voix de mon zèle
A d'utiles avis t'eût trouvé moins rebelle,
Je ne te verrais pas...

BARNEVEL.

Je n'ai point oublié
Que ma premiere offenſe eſt envers l'amitié.
J'ai long-tems avec toi manqué de confiance ;
Et peux-tu d'un ingrat ſupporter la préſence ?
Que j'étais aveuglé ! Non, tu n'as jamais ſu
A quel indigne excès ce cœur fut corrompu ;
Combien l'enchantereſſe avait ſu me ſéduire,
Et quel était ſur moi ſon incroyable empire ;
Ce qu'il m'en eût coûté d'en ſéparer mon ſort.
Je crois que ſi Sara m'eût demandé ta mort...

Digitized by Google

Tel était sur mon cœur son ascendant suprême !
Mon ami, je t'aurais assassiné toi-même.

TRUMAN.

Tu ne m'as pas encore embrassé. Ces momens
Sont comptés pour tous deux.

BARNEVEL *se leve d'abord pour l'embrasser, puis se rejette sur la pierre.*

Non, tes embrassemens
Ne sont pas faits pour moi, pour un monstre, un perfide
Puis-je toucher tes mains de ma main parricide?
Et tes bras innocens peuvent-ils me presser ?
Ah ! ces liens, ces fers doivent seuls m'embrasser.
Je dois gémir tout seul sur la pierre insensible.

TRUMAN *se précipitant sur lui.*

Je m'y jette avec toi. Dans quel asyle horrible
Fuirais-tu ton ami qui ne peut te quitter ?
Nous gémirons tous deux : ces murs vont répéter
Nos soupirs confondus, nos sanglots & nos plaintes.
Ne te refuse pas à ces douces étreintes.
Serré contre mon sein, verses-y ta douleur,
Fais-la, fais-la passer toute entiere en mon cœur.

BARNEVEL.

O ! de quel poids amer ce moment me soulage !
Je respire à la fin : les pleurs se font passage.
Voilà, voilà l'asyle où j'ai trouvé la paix.
Le malheur ne peut plus m'y chercher désormais.
Le Ciel de ses bontés confirme l'assurance,
Il a fait dans mon sein descendre l'espérance,
Et quand je devais craindre un entier abandon,

Digitized by Google

Sa clémence en tes mains a ſcellé mon pardon.
Oui, malgré les forfaits qu'avec toi je déplore,
Je dois me haïr moins, quand tu m'aimes encore,
Quand tu daignes mêler, avec tant de pitié,
Aux larmes du remords les pleurs de l'amitié.

Le Géolier fait ſigne à Truman qu'on le demande, & il ſort un moment après.

Monſieur.

TRUMAN.

à part.

J'y vais. Il faut que ma voix l'y prépare.

BARNEVEL

Eh! quoi! tu n'attends pas que la mort nous ſépare?

TRUMAN.

Il te reſte une épreuve encore à ſupporter. —
Sorogoud en ce lieu t'eût voulu viſiter.
Mais ſon affliction, l'excés de ſa triſteſſe,
De ſes débiles ans augmente la faibleſſe.
Tu ne le verras pas.

BARNEVEL.

Je n'ai pas mérité
Que pour moi juſques-là puiſſe aller ſa bonté.
Il prodigua ſes ſoins pour un éleve indigne,
Et mon ingratitude, & ma baſſeſſe inſigne,
Doivent le pénétrer d'un déplaiſir mortel.
Peins-lui le repentir du triſte Barnevel.
Il ignore envers lui combien je fus coupable.
Je ſais tout ce qu'a fait ton zele ſecourable.

Truman

Truman trop généreux pour me faire rougir,
Ne m'avait entendu que pour me ſecourir.
Je ſais tout.

TRUMAN.

Je te dois un aveu qui t'éclaire.
Une autre a fait pour toi ce que je n'ai pu faire.
J'ai du tout haſarder. Pardonne; mais ce cœur
A trahi ton ſecret pour ſauver ton honneur;
Et ſi d'un tel ſecours eût dépendu ta vie,
Tu devrais ton ſalut aux bontés de Lucie.

BARNEVEL.

De Lucie!... O! Truman! que m'as-tu déclaré!
Quoi! d'un regret nouveau dois-je être déchiré?
Croirai-je?...

TRUMAN.

Il n'eſt plus tems, hélas! de te rien taire,
Et ſon ame à mes yeux a paru toute entière.
Ton malheur fait le ſien: j'ai vu ſon déſeſpoir,
Et dans ce même inſtant tu vas ici la voir.

BARNEVEL.

Lucie!

TRUMAN.

Il a fallu me rendre à ſa prière.
Je vais te l'amener. (*Il ſort.*)

SCENE III.

BARNEVEL *seul.*

A mon heure derniere,
Il faut que de l'abîme où je ſuis deſcendu,
J'enviſage en mourant tout ce que j'ai perdu!
Il faut...

SCENE IV.

BARNEVEL, LUCIE, TRUMAN, POLLI.

LUCIE *dans le fond du Théatre à Truman.*

ALLEZ, Truman, retournez à mon père.
Près de lui, m'a-t-il dit, vous êtes néceſſaire.
Polli reſte avec moi : vous reviendrez ici
Il ſort.

BARNEVEL.

Quoi! pour un malheureux vous abaiſſer ainſi?
Ah! ne prodiguez pas un intérêt ſi tendre.
Songez au ſort brillant où vous devez prétendre.
Vos yeux ne ſont pas faits pour voir un tel ſéjour.
Ils doivent embellir & le Monde & la Cour.
Conſultez un peu moins la pitié qui vous preſſe.
Allez, que tant d'attraits, de graces, de jeuneſſe,
Ne viennent pas chercher l'image des enfers,
Dans la nuit d'un cachot, & dans l'horreur des fers.

Digitized by Google

LUCIE.

Ecoutez, Barnevel. Près de vous élevée,
A vous appartenir je me crus réſervée.
Je ſentis dans ce cœur, formé pour vous chérir,
Croître ce ſentiment que j'aimais à nourrir.
Pour vous, pour vos vertus mon ame prévenue,
Se méprit à vos ſoins, & ſe crut entendue.
J'ai connu mes erreurs quand il n'était plus tems.
Les vôtres en ſecret m'ont fait gémir long-tems.
De mes chagrins amers j'étouffai les atteintes.
Quelquefois dans ſon ſein Polli reçut mes plaintes.
De vous les épargner je me fis un devoir.
Et vous faiſiez mes maux ſans les appercevoir.
Ils en étaient plus grands. Cependant ma conſtance
A de votre retour conſervé l'eſpérance.
Cet eſpoir, & l'amour que mon père a pour moi,
De reſpecter mes jours m'ont impoſé la loi.
Mais atteints dès long-tems du poiſon qui me ronge,
Ce pere qui pour lui veut que je les prolonge,
Les verrait lentement conſumés dans ſes bras,
Etalant à ſes yeux l'horreur d'un long trépas.

BARNEVEL.

Ah! c'eſt trop me punir, & c'eſt trop me confondre.
Ai-je pu vous entendre? & puis-je vous répondre?
Quoique m'ait fait commettre un amour forcené,
Peut-être croirez-vous que je n'étais pas né
Pour devenir jamais un meurtrier infame;
Un monſtre que j'aimai ſeul a changé mon ame.
Mais lorſque Barnevel, en proie aux paſſions,
Cédait en frémiſſant à ſes ſéductions,

Digitized by Google

Lorſque cette furie à mes jours ſi fatale,
M'infecta des venins de ſon ame infernale,
Si tous mes attentats, ſi tant d'atrocités,
N'ont pas éteint en moi ces premieres clartés,
Cette loi des vertus dans mon cœur imprimée;
Que ſerait Barnevel, s'il vous avait aimée!

LUCIE.

Je ſais que vos remords ont touché tous les cœurs,
Que vos Juges ſur vous ont répandu des pleurs;
Et j'ai cette douceur, en ce jour déplorable,
De ne vous voir pas vil; en vous voyant coupable.
Sara toujours la même, & ſans ſe démentir,
N'a pas même un inſtant connu le repentir;
Et gardant ſon audace au ſein de l'infamie,
En blaſphémant encore elle a fini ſa vie.

BARNEVEL.

Ah!

LUCIE.

Je vous vois ému. — Je vous pardonne, hélas!
Vous devez vous montrer ſenſible à ſon trépas.
Mais enfin aujourd'hui trop éclairé ſur elle,
De quel œil voyez-vous cette femme cruelle?

BARNEVEL.

Comme un objet affreux, & l'opprobre & l'horreur
De ce ſexe adoré dont vous faites l'honneur.

LUCIE.

Si du Ciel, ſi des loix la rigueur adoucie ....

Digitized by Google

Vous permettaient de vivre, aimeriez-vous Lucie?

BARNEVEL.

Barnevel qu'ont ſouillé les plus noirs attentats,
Même avant ſes malheurs ne vous méritait pas.
Mais s'il m'était permis du ſein de ma misère
D'élever juſqu'à vous un regard téméraire,
Je voudrais reparer, à vous ſeule rendu,
Les momens où mon cœur oublia la vertu.

LUCIE.

Donnez-moi votre main.

BARNEVEL.

Ah! regardez ma chaîne.
Le ſupplice m'attend, & bientôt on m'y traîne.

LUCIE.

Donnez-moi votre main.

BARNEVEL *ſe penchant ſur ſa main.*

O! tendreſſe! ô douleurs!

LUCIE.

Elle ſe frappe d'un poignard.
Vous allez à la mort. — Je vous aime. — Je meurs.

BARNEVEL *ſe ſaiſiſſant du poignard.*

Arrêtez, ô! Lucie!... Encore une victime!
Pardonnez, Dieu vengeur! voilà mon dernier crime.
Il ſe frappe.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

ESSAI
SUR LES TROIS
TRAGIQUES GRECS.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

Ce morceau devait être placé naturellement à la tête d'une traduction en vers du Philoctete de Sophocle. Mais comme cet ouvrage ne ſera imprimé qu'après la repréſentation, on a voulu que cet Eſſai, qui contient un grand nombre des plus beaux morceaux du théatre Grec, traduits en vers, tint ici la place d'une tragédie.

Digitized by Google

ESSAI
SUR LES TROIS
TRAGIQUES GRECS.

RIEN n'eſt ſi commun en tout genre que les avis extrêmes, & c'eſt par cette raiſon que rien n'eſt ſi rare que la vérité ; car elle eſt comme la vertu, placée entre deux excès. On trouve encore bien des perſonnes inſtruites qui croyent le Théâtre Grec fort ſupérieur au nôtre, & qui ſoutiennent qu'Eſchyle, Sophocle & Euripide n'ont pas été ſurpaſſés, ni même égalés. Il y aura toujours parmi les Erudits une claſſe d'hommes qui n'admireront que les Anciens, parce qu'ils chériſſent excluſivement l'objet de leurs études, & qu'ils ne peuvent ni traduire, ni commenter les Modernes. D'un autre côté des hommes de beaucoup d'eſprit, mais qui ont peu étudié l'antiquité, ou qui ne peuvent s'accoutumer à des mœurs trop différentes des nôtres, regardent la Tragédie Grecque com-

Digitized by Google

me une déclamation dramatique, & n'y voyent que l'enfance d'un art que nous avons porté à ſa perfection. Je crois ces deux opinions également injuſtes. Le Pere Brumoy, critique judicieux & éclairé, les combat dans ſa préface du *Théâtre des Grecs ;* mais il tombe lui-même dans pluſieurs erreurs, qui font voir qu'il n'étoit pas exempt de prévention, & qu'en général il avoit plus de connaiſſances que de goût. Il condamne les piéces d'invention, & croit trouver dans la nature de bonnes raiſons pour qu'on ne puiſſe s'intéreſſer à ces ſortes de piéces. Zaïre, Alzire & pluſieurs autres ouvrages d'un grand mérite, l'ont ſuffiſamment réfuté. Mais le Pere Brumoy s'entendait-il bien lui-même, lorſqu'en recherchant le principe & l'objet de la Tragédie, il s'exprime ainſi ? » La crainte & la pitié ſont » les paſſions les plus dangereuſes, comme elles » ſont les plus communes. Car ſi l'une, & par » conſéquent l'autre, à cauſe de leur liaiſon, » *glace* éternellement les hommes, il n'y a » plus lieu à la fermeté d'ame néceſſaire pour » ſupporter les malheurs inévitables de la vie, » & pour ſurvivre à leur impreſſion trop ſou- » vent réitérée. La Poéſie corrige la crainte » par la crainte, & la pitié par la pitié ; choſe » d'autant plus agréable que le cœur humain

» aime ſes ſentimens & ſes faibleſſes. Il s'ima-
» gine donc qu'on veut les flatter, & il ſe
» trouve inſenſiblement guéri par le plaiſir
» même qu'il a pris à ſe ſéduire.

J'avoue que je n'ai jamais rien vu de tout cela dans la Tragédie. Les paroles du Pere Brumoy ſont un commentaire un peu embrouillé d'un paſſage d'Ariſtote dans la définition de la Tragédie, (1) où il dit en propres termes que *par la crainte & la pitié elle parvient à corriger ces deux affections de l'ame.* Pour entendre cette phraſe, il faut ſe ſouvenir qu'une fatalité invincible accablant les humains de malheurs inévitables, faiſoit le fonds de la Tragédie chez les Grecs, comme elle faiſait la baſe de leur ſyſtême religieux. D'après ce principe, le ſpectacle des malheurs de la condition humaine étalé ſur la ſcène a pu paraître à ces peuples une leçon qui les avertiſſait de s'armer de courage & de patience, & de repouſſer également & la crainte qui glace l'ame, & cette faibleſſe plaintive qui l'amollit. Voilà comme on peut expliquer cet endroit de la définition que fait Ariſtote de la Tragédie, dans cet excellent traité dont toutes les idées ſont ſi juſtes & ſi lumineuſes, & où toutes les parties de la poétique ſont ſi bien analyſées. Mais

(1) Poët. ch. VI. Δι' ελεε και φοβε περαινουσα την των τοιουτων παθηματων καθαρσιν.

quoiqu'en effet toutes les piéces Grecques puiſſent donner cette leçon, on ne voit point qu'Ariſtote en faſſe nulle part l'objet principal de la Tragédie, & le premier but de l'art dramatique. Les Modernes ſe ſont égarés en donnant une trop grande extenſion au paſſage du *Maître*; & Brumoy en particulier s'efforce de prouver fort au long, que ſi Eſchyle & Sophocle n'ont pas eu préciſément cette idée, ils ont dû concevoir quelque choſe d'approchant, & qu'il eſt impoſſible que *ces grands hommes aient travaillé ſans deſſein*, comme ſi ce n'était pas avoir *un deſſein* que d'aſſembler ſes compatriotes à un magnifique ſpectacle, pour les amuſer & les intéreſſer, émouvoir leurs cœurs en flattant leurs oreilles, & obtenir des couronnes en donnant des plaiſirs.

Que veut dire le Pere Brumoy, quand il prétend que *pitié* eſt une *paſſion dangereuſe*, qu'elle *glace éternellement les hommes!* La plûpart des vertus morales, celles ſurtout qui doivent être les plus précieuſes à la ſociété parce qu'elles ſont les plus néceſſaires, tiennent au ſentiment de la pitié. C'eſt ce même ſentiment que la Tragédie développe très-heureuſement dans nous, bien loin de nous en *guérir*; c'eſt lui qui loin de *glacer* le cœur, l'ouvre à toutes les impreſſions qui nous portent à aimer, à

ſecourir nos ſemblables. Le Pere Brumoy a commis la même faute que ceux à qui il reproche de ne pas diſtinguer aſſez la différence des temps, des nations & des mœurs. Il a oublié qu'il n'y avait plus aujourd'hui ni de dieux oppreſſeurs, ni d'oracles funeſtes, ni de crimes néceſſaires ordonnés par le ciel ; qu'ainſi la Tragédie bien loin de nous endurcir contre les infortunes d'autrui, nous attendrit ſans danger ; qu'il n'eſt plus queſtion de *guérir la crainte par la crainte, ni la pitié par la pitié ;* mais de porter dans notre ame toutes les émotions qui exercent & augmentent notre ſenſibilité, de la toucher de compaſſion pour le malheur, de la ſoulever d'indignation contre le crime, de la tranſporter d'admiration pour la vertu, d'y graver de grandes & utiles vérités avec le burin de la Poéſie. Voilà l'objet de l'Art Dramatique, art beaucoup plus étendu qu'il ne l'était du temps d'Ariſtote, & qu'il n'a pu lui-même concevoir tout entier, parce que le plus excellent eſprit ne peut pas deviner l'expérience des ſiécles & les pas du génie.

Concluons donc d'abord de ce commentaire obſcur & erroné d'une ligne d'Ariſtote, & des mépriſes d'un écrivain d'ailleurs inſtruit & raiſonnable, que l'on court riſque de ſe tromper ſouvent en voulant plier tout aux premieres

Digitized by Google

notions que nous avons reçues de l'antiquité. C'eſt un principe d'erreur qu'on retrouve dans preſque tout ce qu'on a écrit ſur la Tragédie, de vouloir juger ſur les mêmes régles le théâtre des Anciens & le nôtre, (1) qui ſe rapprochant par des beautés qui leur ſont communes, s'éloignent par des différences eſſentielles dans le ſyſtême général. Ce qui le prouve d'une maniere inconteſtable, c'eſt qu'il n'y a pas une ſeule Tragédie grecque qui tranſportée ſur notre ſcène ſans aucun changement, y pût obtenir des ſuccès, excepté peut-être le Philoctete de Sophocle. Nous portons au ſpectacle un eſprit tout différent de celui qu'y portaient les Grecs, & ce qu'ils exigeaient de leurs Auteurs dramatiques ne ſuffirait pas à beaucoup près pour faire réuſſir les nôtres. Une ſcène ou deux par acte, & des chœurs qui ne quittaient pas la ſcène, & qui ſe mêlaient au dialogue dans les ſituations les plus intéreſſantes, voilà tout ce que l'on demandait au Poëte. Tous les ſujets tirés de l'hiſtoire des Grecs les attachaient ſans peine, malgré leur extrême ſimplicité, ſans qu'il fût beſoin que l'action graduée par des alternatives continuelles de crainte & d'eſpérance, ne s'arrêtant, ne ſe

(1) Une petite partie de ce morceau a été imprimée dans le Mercure, dans le temps que l'Auteur travaillait à cet ouvrage périodique.

Digitized by Google

rallentiſſant jamais, offrit à tout moment un nouveau dégré d'intérêt, un nouvel aliment à la curioſité durant la longue carriere de cinq actes, & ne la ſatisfit entiérement qu'à la fin du drame. Pourquoi ? C'eſt que parmi nous le ſpectacle eſt pour une aſſemblée choiſie; chez eux le ſpectacle était pour un peuple. Une Tragédie chez les Grecs était une fête donnée par les Magiſtrats dans certains temps de l'année aux dépens de la République, dont on y prodiguait les richeſſes. On raſſemblait dans un amphithéâtre immenſe une foule innombrable de peuple, & l'on repréſentait devant lui des événemens célèbres dont les héros étaient les ſiens, dont l'époque était préſente à ſa mémoire, & dont les détails étaient ſus par cœur, même des enfans. Une architecture impoſante, des décorations magnifiques attachaient d'abord les yeux, & auraient ſuffi pour faire un ſpectacle. La déclamation des acteurs aſſortie à un rythme régulier & au mouvement donné par l'orcheſtre, un chœur nombreux dont le chant s'élevait ſur un mode plus hardi & plus muſical, & devenait plus rétentiſſant par tous les moyens qui peuvent ajouter à la voix, & que ſuggérait la néceſſité de ſe faire entendre au loin dans un eſpace qui n'était couvert que de ſimples toiles; l'accord ſou-

Digitized by Google

tenu entre la déclamation notée, les geſtes meſurés & l'accompagnement, accord qui faiſait un des plus grands plaiſirs d'un peuple ſenſible à l'harmonie au-delà de ce que nous pouvons imaginer ; enfin tout ce que nous ſavons, quoique très-imparfaitement, des ſpectacles anciens, ces maſques faits pour enfler la voix, ces vaſes d'airain faits pour la multiplier, tout nous fait voir qu'ils accordaient aux ſens infiniment plus que nous ; que la nature vue de plus loin ſur leurs théâtres était néceſſairement aggrandie ; qu'exagérés dans leurs moyens & dans leurs procédés, ils s'occupaient plus de réunir pluſieurs ſortes de jouiſſances, que de ſe rapprocher d'une vraiſemblance exacte, & cherchaient plus à plaire aux yeux & aux oreilles qu'à faire illuſion à l'eſprit.

Que l'on réfléchiſſe maintenant ſur toutes les différences qui ſe préſentent entre ce ſyſtême théâtral & le nôtre. Nous ſommes renfermés dans des bornes locales très-étroites, & les objets d'illuſion vus de plus près, doivent être ménagés avec une vraiſemblance beaucoup plus rigoureuſe ; nous parlons à une claſſe d'hommes choiſis, dont le goût exercé par l'habitude de juger tous les jours eſt néceſſairement plus ſévère, & dont l'ame accoutumée aux émotions n'en eſt que plus difficile

à

à émouvoir. Sans aucun objet qui puiſſe les diſtraire & flatter leurs ſens, ils peuvent s'armer de toute la rigueur de leur raiſon, & ſont plus diſpoſés à juger qu'à ſentir. Il n'y a là aucune diſtraction favorable au Poëte ; lui ſeul eſt chargé de tout, & on ne lui fait grace de rien. Point de muſique qui enchante les oreilles, point de chœur qui ſe charge de remplacer l'action par le chant. On ne lui permettrait pas de faire un acte avec une ode & un récit, comme il arrive ſi ſouvent aux Poëtes Grecs. Il faut qu'il aille toujours au fait, quoiqu'il n'en ait qu'un ſeul à traiter pendant cinq actes, qu'il ſoutienne la curioſité, quoiqu'il n'ait à l'occuper que d'un ſeul événement, que le drame faſſe un pas à chaque ſcène, & tourmente ſans ceſſe le ſpectateur, qui ne veut pas qu'on le laiſſe reſpirer un moment. A tant de difficultés que doit vaincre tout Auteur dramatique qui veut être joué avec ſuccès, joignez la difficulté plus grande & plus rarement vaincue, que doit ſurmonter l'homme de génie qui veut être lu par ſes contemporains & par la poſtérité ; la difficulté d'être Poëte dans une langue moins poétique que celle des Grecs, & dans un genre où il faut cacher la poéſie auſſi ſoigneuſement qu'il la montraient ; & vous verrez que les Racine & les Voltaire ſont des

hommes encore plus rares que les Euripide & les Sophocle.

Les chœurs établis chez les Grecs permettaient à l'Auteur dramatique de s'élever à la plus haute poéſie, & c'était ſur la lyre de Pindare que Melpomène alors faiſait entendre ſes plaintes. D'un autre côté la nature de leur idiome permettait encore au poëte une foule d'expreſſions ſimples & naïves qui dans notre langue ſeraient baſſes & populaires. Il pouvait donc tour-à-tour être très-naturel ſans craindre de paraître bas, & très-ſublîme ſans craindre de paraître enflé. Ainſi ce double avantage tiré du langage & des mœurs, l'éloignait aiſément de deux écueils dont nous ſommes toujours voiſins.

Ces chœurs qui tiennent tant de place chez les Grecs, & ces longs & fréquens récits qui n'en tiennent guére moins, mettent entre leurs Tragédies & les nôtres une telle diſproportion, que leurs cinq actes auraient bien de la peine à nous en fournir trois. Mais c'eſt Eſchyle ſurtout dont les pièces ſont le plus abondamment remplies de chœurs & de récits. Il eſt le véritable fondateur du théâtre Grec, & c'eſt chez lui que je choiſirai d'abord quelques morceaux, qui me ſerviront à faire connaître par des exemples le ſyſtème & la manière des

Digitized by Google

Grecs, & en continuant la même recherche chez Sophocle & Euripide, je me propose de faire voir auſſi par où notre Tragédie s'éloigne ou ſe rapproche de la leur, & quelles utiles leçons nous pouvons encore en tirer.

D'ESCHYLE.

LA poéſie deſcriptive eſt le principal mérite de cet Auteur. Il était nourri d'Homere, & il paraît qu'il avait reçu de la nature un génie épique. On ſait que l'Epopée avait précédé la Tragédie chez les Grecs, & l'on voit que la premiere influa beaucoup ſur l'autre. La diction d'Eſchyle eſt énergique, hardie & figurée. Pluſieurs de ſes chœurs ſont des chefs-d'œuvre de poéſie. Fort inférieur à Sophocle & à Euripide pour l'art, l'éloquence & le pathétique, il leur eſt ſupérieur dans cette partie du drame Grec qui tenait du genre Lyrique & de l'Epopée. Ariſtophane qui s'égayait ſouvent aux dépens des Poëtes Tragiques de ſa nation, & qui dans ſa Comédie des Grenouilles, repréſente Euripide & Eſchyle ſe diſputant la prééminence, fait propoſer par le dernier un défi aſſez plaiſant. Il invite ſon rival à ſe mettre dans une balance lui, ſes livres, ſa femme, ſes enfans, & ſon grand acteur Céphiſophon, & il ne veut que deux de ſes grands mots pour les contrebalancer tous. Quoique dans tout le cours de la piéce Ariſtophane paraiſſe ſe déclarer contre Euripide, qu'il haïſſait perſon-

nellement, & pencher beaucoup pour Eſchyle, cependant ce défi pouvait bien être également la critique de l'enflure outrée d'Eſchyle, & de l'extrême ſimplicité d'Euripide. Quoiqu'il en ſoit, la ſcène de l'égarement de Phèdre eſt d'un mérite plus rare & plus dramatique que tous les chœurs d'Eſchyle.

Les deux meilleures piéces de ce Poëte, celles où il a le plus de beautés réelles, ſont *les ſept chefs devant Thèbes*, & *les Coëphores*. Le ſiège de Thèbes, & la mort d'Etéocle & de Polinice tués l'un par l'autre, voilà toute l'action, tout le ſujet de la piéce des *ſept Chefs*. Il n'y a nulle apparence de ce que nous appellons intrigue. Les trois premiers actes ſe paſſent en préparatifs & en deſcriptions. Au quatriéme on apprend la mort des deux freres; au cinquiéme il s'agit de leurs funérailles. Aſſurément ce n'eſt pas ainſi que nous ferions une tragédie.

Souffririons-nous par exemple que l'énumération des ſept Chefs qui aſſiégent Thèbes, & la deſcription de leur armure occupât un acte entier? C'eſt pourtant ce que fait Eſchyle, & cet acte eſt le troiſiéme de la piéce, ce qui pour nous eſt encore bien plus extraordinaire. Voici la marche de cet acte. Un Officier Thébain rend compte à Etéocle des diſpoſitions

de l'armée des assiégeans. Il y a une attaque préparée à chaque porte, & à chacune commande un des chefs alliés de Polinice. Quand l'officier a fait la description d'un de ces chefs, le chœur implore le secours des Dieux. Etéocle nomme le Thébain qui sera chargé de le repousser, & ce détail remplit un acte. Nous souffririons à peine qu'il remplît une scène.

Quelques morceaux traduits de ces différentes descriptions donneront une idée de la maniere d'Eschyle.

Le terrible Tydée, aux bords de l'Isménus,
Menace en frémissant la porte de Prétus.
Le fleuve vainement s'oppose à son passage;
Vainement le Devin (1) que trouble un noir présage;
Veut arrêter ses pas en attestant les Dieux;
Le guerrier, tel qu'on voit un serpent furieux,
Dont les feux du midi sur un brûlant rivage,
Embrasent les poisons & réveillent la rage,
Le guerrier du Devin accuse la frayeur;
Il méprise un augure, il insulte à la peur;
Il agite en parlant trois aigrettes flottantes,
De son casque d'airain parures menaçantes,
Frappe & fait retentir son vaste bouclier,
Industrieux ouvrage, où brille sur l'acier
Cet astre, œil de la nuit, (2) décrivant sa carriere

(1) Amphiaraüs.

(2) Cette expression est littéralement grecque, νυκτος οφθαλμος.

Dans des cieux étoilés que remplit ſa lumière.
Ainſi marche aux combats ce guerrier orgueilleux ;
Une lance à la main. & le feu dans les yeux,
Il appelle à grands cris la guerre & le carnage ;
Semblable au fier courſier qui bouillant de courage,
Du clairon belliqueux entend les ſons perçans
Et répond à ce bruit par des henniſſemens, &c.

On croit lire l'Iliade, & l'Epopée n'a pas un ton plus magnifique. Etéocle oppoſe à Tydée Mélanippe fils d'Aſtacus, & l'Officier Thébain continue ſon récit.

A la porte d'Electre, aux aſſauts deſtinée,
S'éleve comme un roc l'énorme Capanée ;
Et que puiſſent les cieux prompts à nous exaucer,
Détourner les malheurs qu'il nous oſe annoncer!
Nul mortel ne ſaurait égaler ſa ſtature ;
Audacieux géant qu'aggrandit ſon armure,
Il jure que nos tours tomberont ſous ſon bras,
Que les Dieux conjurés ne nous ſauveraient pas.
D'une voix ſacrilège il défie, il blaſphème
L'Olympe, le Deſtin, & Jupiter lui-même.
Il oſe ſe vanter qu'en vain ce Dieu jaloux
Armerait contre lui ſon foudroyant courroux.
Pour lui tout ce fracas qui fait trembler la terre,
N'eſt rien que du midi la vapeur paſſagère.
Pour jetter plus d'effroi, ſon bouclier d'airain
Préſente un homme nud, la torche dans la main,
Et ces ſiniſtres mots : *j'embraſerai la ville.*
Contre un tel ennemi vous ſera-t-il facile

Digitized by Google

De trouver un Thébain prêt à ſe meſurer?
Qui l'oſera combattre?

On voit que l'uſage des deviſes guerrières a précédé de beaucoup la chevalerie moderne. Etéocle ſe propoſe d'envoyer Polifonte à la rencontre de Capanée, & le Thébain reprend ſon diſcours.

Aux remparts de Minerve Hippomédon s'avance,
Portant d'un bras nerveux un bouclier immenſe.
Je l'ai vu, j'ai fremi. La main de l'artiſan
A gravé ſur le fer un monſtrueux Titan.
Typhée, en rugiſſant, de ſa bouche enflammée,
Vomit de longs torrens d'une noire fumée.
Des ſerpens à l'entour formant un cercle affreux,
De leurs corps repliés entrelacent les nœuds.
Le cri de ce guerrier inſpire l'épouvante;
Il a la voix, la marche & l'œil d'une Bacchante.
&c.

Mais plus loin vers le nord, au tombeau d'Amphion,
Reſpirant le ravage & la deſtruction,
Le jeune Parthénope impatient s'élance.
Non moins préſomptueux, il jure ſur ſa lance,
Seule divinité qu'atteſte ſa fureur,
Que malgré tous les Dieux ſon bras ſera vainqueur.
Brillant fils d'une Nymphe, & né ſur les montagnes,
Il quitta l'Arcadie & ſes belles campagnes,
Lorſqu'un premier duvet, fleur de la puberté,
Ornait à peine encor ſa naiſſante beauté.
Mais né d'un ſang divin, il n'eſt pas moins farouche;

Digitized by Google

L'orgueil eſt dans ſes yeux, l'inſulte eſt dans ſa bouche ;
Et ſon armure même, outrageant nos remparts,
Nous retrace le monſtre, horreur de nos regards,
Le Sphinx, de nos malheurs cette impure origine. &c.

Il n'eſt pas néceſſaire d'en traduire davantage pour nous faire connaître un genre de beautés fort étranger à celles que nous demandons dans une Tragédie. Ce récit deſcriptif interrompu & repris juſqu'à ſept fois, ne nous paraîtrait qu'un brillant hors-d'œuvre, & nous déplairait encore plus par ſa longueur. On conçoit pourtant qu'il a pu faire un grand plaiſir aux Grecs.

Une autre ſcène de la même piéce, qui ne nous paraîtrait pas plus admiſſible ſur notre théatre tragique, c'eſt celle du quatrième acte, où l'on apporte les cadavres d'Etéocle & de Polinice, & où le chœur diviſé en deux parties, & enſuite les deux Princeſſes, Iſmene & Antigone, déplorent la mort, les fautes & les malheurs des deux freres. Cette eſpèce de lamentation qui n'avance pas l'action d'un pas, ſerait déplacée dans une tragédie françaiſe. Mais pleine de ſentimens & d'images, & dialoguée d'une manière très-favorable à la muſique, elle pourrait fort bien réuſſir dans un opéra ; elle eſt dans un goût très lyrique, &

Digitized by Google

peut faire voir combien les tragédies grecques ſe rapprochaient de ce genre.

ISMENE, ANTIGONE, PREMIER & SECOND CHŒUR. *Les corps ſanglans d'Etéocle & de Polinice ſont expoſés ſur la ſcène.*

PREMIER CHŒUR.

O freres inſenſés ! ô Princes déplorables !
Sourds aux conſeils de l'amitié,
Vous avez aſſouvi vos haines implacables,
Et vous voila tous deux un objet de pitié !

SECOND CHŒUR.

Ils ont de leur famille achevé la ruine.
Ils n'ont point démenti leur fatale origine.

PREMIER CHŒUR.

Malheureux ! le fer ſeul a pu vous accorder :
Le fer de vos débats ſeul a pu décider !
L'Euménide attachée à toute votre race,
Etait auprès d'Œdipe, elle entendoit ſes cris,
Quand il a maudit ſes deux fils ;
Elle vient d'accomplir ſa ſanglante menace.

SECOND CHŒUR.

Le fer eſt deſcendu juſqu'au fond de leurs cœurs.
Voyez leurs profondes bleſſures.

PREMIER CHŒUR.

Le ſang inondait leurs armures ;

Et leur bouche mourante exhalait leurs fureurs.

SECOND CHŒUR.

Tous deux en immolant un frère,
Ils pouſſaient des cris forcenés.

PREMIER CHŒUR.

Tous deux en combattant ſemblaient environnés
Des malédictions d'un père.

SECOND CHŒUR.

Le deuil noircit nos tours, & nos murs ont gémi.
Ils ſont tombés nos Rois, hélas! & Thèbes pleure;
Le trône armait le bras de ce couple ennemi;
La terre ouvre à tous deux leur derniere demeure.

PREMIER CHŒUR.

D'autres hériteront de ce trône odieux,
Qu'a long-temps diſputé leur rage.
Le fer, de leur querelle arbitre impérieux,
Leur a fait un égal partage.

SECOND CHŒUR.

Tous deux n'auront de leur pays
Que la place où leurs corps ſeront enſevelis.

PREMIER CHŒUR.

Ah! malheureuſe entre les mères,
La mère épouſe de ſon fils,
Qui mit au jour hélas! ces deux fils ſanguinaires,
Pour être à jamais ennemis!

Digitized by Google

SECOND CHŒUR.

Fiers rivaux que n'a pu réunir la nature,
Ce ſang qui fut puiſé dans une ſource impure,
Ce ſang répandu par vos coups,
Se mêle en s'écoulant, ſe confond malgré vous.

PREMIER CHŒUR.

De la terre exécrable ouvrage,
Ce métal exterminateur,
Le fer, préſent fait à la rage.
Mars, impitoyable vengeur,
Ont ainſi partagé le funeſte héritage,
Qu'Œdipe à ſes enfans laiſſa dans ſa fureur.

SECOND CHŒUR.

De la grandeur ils ont ſenti l'ivreſſe;
Ils ont brigué le pouvoir, les tréſors.
Dans le ſein de la terre ils trouvent leur richeſſe,
Et leur royaume eſt chez les morts.

PREMIER CHŒUR.

L'Euménide au ſein des ténèbres
Au moment où le glaive a terminé leurs jours,
Pouſſa des cris aigus au ſommet de nos tours,
Et lamenta des chants funèbres.

SECOND CHŒUR.

Aux portes de la ville, au pied de nos remparts,
Até menaçante, inflexible,
Vint aſſeoir ſon trophée horrible,
Et ſur les combattans attacha ſes regards;

Digitized by Google

Elle vit leur trépas comme elle vit leurs crimes,
Et reſta ſatisfaite auprès de ſes victimes.

ISMÉNE.

Polinice !

ANTIGONE.

Etéocle !

ISMÉNE.

O vœux toujours trompés !

ANTIGONE.

Tous deux frappent & ſont frappés.

ISMÉNE.

Le ſang contre le ſang !

ANTIGONE.

Le frère contre un frère !

ISMÉNE.

Ah ! je ſuccombe à ma misère.

ANTIGONE.

D'intariſſables pleurs mes yeux ſeront trempés.

ISMÉNE.

Le malheur nous unit autant que la nature.

ANTIGONE.

Ciel ! où ſera leur ſépulture ?

Digitized by Google

ISMÉNE.

Où donc recevrez-vous, rivaux infortunés,
Les ſuprêmes honneurs qui vous ſont deſtinés ?

ANTIGONE.

En quel endroit de cette terre ?

ISMÉNE.

Au tombeau de nos Rois.

ANTIGONE.

A côté de leur père.

On ſent quel effet la muſique pourrait tirer de cette ſcène en l'abrégeant un peu. Quelle effrayante harmonie ferait entendre M. Gluk, s'il avoit à rendre cette ſtrophe ! *L'Euménide au ſein des ténèbres*, &c.

Le chœur du ſecond acte eſt d'un autre genre. C'eſt une troupe de jeunes filles Thébaines épouvantées des horreurs de la guerre, & du ſort qui les menace, ſi Thèbes tombe au pouvoir du vainqueur. Elles adreſſent leurs timides priéres aux Dieux, & cette eſpèce d'hymne eſt un des plus beaux morceaux d'Eſchyle.

Du plus mortel effroi nos ſens ſont pénétrés.
De combien d'ennemis ces murs ſont entourés.
Telle, du haut des airs, la colombe timide
Voit d'un vol effrayant fondre l'autour rapide ;
L'infortunée hélas ! tremble pour ſes petits,
Et d'une aîle impuiſſante elle couvre leur nids.

Digitized by Google

Qu'allons-nous devenir ? les héros des batailles
Ont fait voler leurs traits autour de nos murailles.
Dieux ! protégez les murs que Cadmus a bâtis !
S'il faut qu'à l'étranger ils ſoient aſſujettis,
Si vous abandonnez cette ville ſi chère,
Des ſources de Dircé l'eau pure & ſalutaire,
Dircé, fleuve ſacré, pour vous ſi plein d'appas,
Le plus beau que Neptune épanche en ces climats,
Pourrez-vous habiter dans un plus doux azile ?
O Dieux qui d'Agénor gardez l'auguſte ville,
A nos fiers ennemis envoyez la terreur;
Briſez entre leurs mains les traits de leur fureur;
Et ſauveurs des Thébains, garans de notre gloire,
Recevez dans nos murs l'encens de la victoire.

Pourriez-vous voir ô Dieux ! ces remparts renommés,
Par les flambeaux de Mars en cendres conſumés ?
Et les filles de Thèbe, à ſervir deſtinées,
Aux pieds de leurs vainqueurs par les cheveux traînées ?
Nos citoyens captifs emmenés dans Argos,
Marchant le front baiſſé, comme de vils troupeaux ?
Quel déſordre ! quel bruit ! ô ville malheureuſe !
Tu pleures tes enfans, ta ſolitude affreuſe !
Hélas ! qu'il eſt cruel pour de jeunes beautés,
A qui l'Hymen gardait de chaſtes voluptés,
De quitter le ſéjour de leur paiſible enfance,
D'aſſouvir des ſoldats la brutale inſolence !
La mort eſt préférable à cet amas d'horreurs,
Qu'à des murs pris d'aſſaut réſervent les vainqueurs.

La victoire inhumaine eſt le ſignal du crime.
L'un emporte ſa proie ou traîne ſa victime.
Une torche à la main, l'autre embraſe les toits.

Digitized by Google

L'impitoyable Mars ne connaît plus de loix.
Il marche, ivre de ſang, à la lueur des flammes,
Au bruit des fers, aux cris des enfans & des femmes.
Sa fureur y répond par des rugiſſemens;
Il foule ſous ſes pieds les plus ſaints monumens.
Près de lui la rapine, au milieu du carnage,
Diſpute des débris, combat pour le partage.
Les préſens de Cérès ravis & diſperſés,
Sont aux pieds des ſoldats au hazard entaſſés;
Et debout devant eux des captives tremblantes
Font ruiſſeler le vin dans des coupes ſanglantes.
Le ſort leur donne un maître: il faut, quel changement!
Devenir de ſon lit le ſervile ornement.
Il faut même oublier que jadis une mère
Ne les éleva pas pour ce vil miniſtère, &c.

Malgré la faibleſſe de la copie, on apperçoit aiſément la richeſſe de ces tableaux.

Ce qu'Eſchyle a fait de plus théatral, de plus dramatique, ſe trouve dans les Coëphores. C'eſt le ſujet d'Electre, traité par Euripide & & par Sophocle. On ſait que ces trois grands Poëtes concoururent ſouvent l'un contre l'autre, & quelquefois ſur les mêmes ſujets. On n'avait pas alors cette ridicule & révoltante injuſtice de croire que ce fût un crime de s'exercer ſur un ſujet déja manié par un autre. Cette noble émulation ne paſſait point pour une *baſſe jalouſie*, & les Grecs occupés de leurs plaiſirs ne calomniaient pas juſqu'à ce point ceux

Digitized by Google

ceux qui leur en préparaient de nouveaux. Le vaſte champ des arts eſt ouvert à tout le monde; nulle partie n'en appartient excluſivement à celui qui le premier y a porté la main, & les traces mêmes du génie, toutes reſpectables qu'elles ſont, ne rendent point ſacrilége celui qui s'avance ſur la même route.

Des trois Electres anciennes, celle de Sophocle eſt incomparablement la meilleure. Elle eſt pleine de beautés touchantes & ſublimes. Telle eſt, par exemple, la ſcène de l'urne ſi heureuſement imitée par M. de Voltaire. Le caractère d'Electre eſt ſoutenu d'un bout à l'autre, & forme un très-beau contraſte avec celui de ſa ſœur Chryſothémis. La ſcène où Electre rencontre cette ſœur portant les préſens de Clytemneſtre au tombeau d'Agamemnon eſt de la plus grande éloquence, & cette idée ſi dramatique eſt une de celles qui pour nous autres modernes ſemblent devoir mettre Sophocle au premier rang des Tragiques Grecs; du moins eſt-il certain que c'eſt chez lui qu'on trouve le plus de ces beautés faites pour être ſenties dans tous les temps & chez tous les peuples. Laiſſons Crébillon qui faiſait profeſſion de mépriſer les Grecs qu'il ne connaiſſait pas, dire dans ſa préface d'Electre, d'un ton que dans un autre on aurait cru ne

pouvoir jamais assez blâmer : *Si j'avais quelque chose à imiter de Sophocle, ce ne serait assurément pas son Electre.* Rien ne prouve mieux que l'ignorance peut dégrader le talent. Il eût mieux valu étudier le Grec & Sophocle, que de s'exposer à méconnaître ainsi un des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Certes ce n'est pas Sophocle qui lui aurait appris à mêler un double amour doublement insipide à ce grand intérêt d'Electre esclave, & d'Oreste proscrit, ayant à venger la mort du roi des rois sur un vil usurpateur, & une père égorgé sur une mère coupable ; ce n'est pas dans Sophocle qu'il eût trouvé son Iphianasse & son Ytis, & son Tydée, & tout cet incroyable roman si déplacé dans un sujet simple & dans une histoire connue ; cet Oreste qui a été élevé sous un autre nom que le sien, qui ne se connaît pas, qui se trouve le meilleur ami, le défenseur d'Egysthe, l'amant d'Iphianasse, & qui ne devient enfin ce qu'il doit être, que lorsque Palamède lui révéle qu'il est Oreste. Ce n'est pas Sophocle qui lui aurait appris à dénaturer ainsi le principal personnage, à défigurer un grand caractère dont la peinture devait être une des beautés essentielles au sujet, & à faire d'une action imposante & tragique un roman fade & commun. Ce n'est pas Sophocle qui lui aurait conseillé de

Digitized by Google

mettre un Ytis aux pieds de la *cruelle Princeſſe* (1), pendant qu'on aſſaſſine Egyſte, & de mêler ainſi le ridicule à la terreur de la tragédie.

Sans doute le génie ſait tirer des beautés de ſes fautes mêmes. Le rôle de Palamède a de la nobleſſe & de l'énergie; mais n'eſt-ce pas un défaut très-grave qu'Oreſte ſoit avili devant lui; qu'un étranger joue le principal rôle, quand il faut qu'Agamemnon ſoit vengé par ſa famille? Ne faudrait-il pas que cette vengeance occupât le fils d'Agamemnon dès le premier vers de ſon rôle? & devait-on nous montrer à ſa place un prétendu Tydée parlant d'amour à une Iphianaſſe? Enfin, lorſqu'on a commis toutes ces fautes que les beautés peuvent faire excuſer, mais ne couvrent pas à beaucoup près, ſied-il bien de parler avec mépris de l'Auteur original qui n'eſt tombé dans aucune de ces fautes? A-t-on bonne grace à le dédaigner, lorſqu'on a dénaturé ſon ouvrage, ſans égaler ſes beautés?

Les noms ne me font rien. Grec, Français, Sophocle, Crébillon, tout doit être égal, dès

(1) On aſſaſſine Egyſte! ah! cruelle Princeſſe!

Ce vers ne manque jamais de faire rire, pendant qu'Oreſte tue ſa mère. Il eſt probable que dans ce moment Sophocle ne faiſait pas rire les Athéniens.

Digitized by Google

qu'il s'agit d'examiner les progrès de l'art. J'avais indiqué autrefois d'une manière très-circonspecte quelques-unes de ces observations. On jetta des cris atroces contre moi ; on prétendit que j'avais outragé les mânes de Crébillon ; comme si la postérité, dans les ouvrages qu'on lui laisse, avait rien à respecter, que ce qui est beau. Ce que j'avais insinué avec retenue, je l'ai développé aujourd'hui sans ménagement. J'ai assez appris à connaître les hommes pour savoir que ceux qui s'effrayent de la vérité, en quelque genre que ce soit, l'abhorrent & la repoussent avec fureur, quelque adresse qu'on emploie pour obtenir qu'on lui pardonne. Ils jugent alors l'intention, & s'irritent de ce qu'on a cru devoir taire autant que de ce qu'on a dit. Eh ! bien, il faut dire tout, & puisqu'en affaiblissant la vérité, on ne parvient pas à la faire aimer davantage, il vaut mieux ne lui rien ôter de son énergie.

L'Electre d'Euripide est si mauvaise, qu'on a douté qu'elle fût de lui. Le rôle d'Electre est d'une atrocité froide. Elle se charge elle-même du meurtre de Clytemnestre, s'occupe de concert avec son frère à la conduire dans le piége, & finit par être de moitié dans cette sanglante & horrible exécution. Euripide cherche à tourner en ridicule les moyens qu'Eschyle avait

Digitized by Google

employés pour amener la reconnaiſſance d'Electre & d'Oreſte, & cette critique eſt très-déplacée dans une Tragédie, & d'autant plus que la reconnaiſſance n'eſt pas meilleure dans Euripide que dans Eſchyle. Mais ce dernier, d'ailleurs fort inférieur à l'autre dans l'art Tragique, a dans ſes Coëphores une ſcène qui vaut mieux que l'Electre entière d'Euripide. C'eſt la premiere du ſecond acte. Elle eſt d'abord d'un appareil très-impoſant, & dans cet art heureux de donner à la repréſentation une pompe qui fait partie du ſujet, & qui ajoute à la ſituation, Eſchyle peut nous ſervir de modèle. Electre s'avance, portant des libations & des offrandes, & ſuivie d'un chœur de femmes eſclaves qui portent auſſi des vaſes & des préſens; c'eſt ce qui a fait donner à la piéce le nom de Coëphores, mot qui ſignifie, *porteurs de libations.* C'eſt Clytemneſtre qui a chargé Electre de ces dons funèbres, deſtinés à honorer le tombeau d'Agamemnon. Sophocle a employé la même idée, & nous verrons bientôt quel parti il en a tiré. Mais à l'égard d'Eſchyle, pour entrer dans l'eſprit de la ſcène que l'on va lire, il faut bien ſe ſouvenir du pouvoir que les Anciens attachaient aux imprécations réligieuſes, & à la vengeance des mânes. Si Electre balance à implorer l'ombre d'Aga-

memnon, & à maudire ſes aſſaſſins, c'eſt qu'elle eſt bien sûre que ſa prière ne ſera pas vaine, qu'elle ſera entendue des Dieux infernaux, & qu'ils ſe chargeront de l'exaucer. Demander la mort des coupables, c'eſt demander la mort de ſa mère. Elle tremble, elle héſite, & le chœur la raſſure & l'encourage. Parmi nous elle balancerait moins à prononcer des malédictions dont l'effet ne nous paraîtrait pas devoir être ſi prompt & ſi infaillible, & qui d'ailleurs ſemblent le cri naturel des opprimés, & la conſolation de l'impuiſſance. C'eſt par une ſuite de cette même croyance que Clytemneſtre elle-même penſe devoir fléchir, autant qu'il lui eſt poſſible, l'ombre de ſon époux maſſacré. Elle n'oſe ſe préſenter devant la tombe qu'elle violerait par ſa préſence. Elle envoye ſa fille, qui eſt innocente, & qui doit être chère à ſon père. Elle l'envoie avec des préſens, & ſa fille ſaiſit ce même inſtant pour faire d'un ſacrifice expiatoire une invocation de vengeance & de haine, adreſſée aux Divinités infernales, & dont l'effet doit tomber ſur Clytemneſtre. Cette idée eſt grande & ſublime, & le moment où Electre ſe réſout à lancer ſes fatales imprécations, devait faire frémir les ſpectateurs.

ELECTRE, *aux femmes qui la ſuivent.*

Vous qu'en mon infortune il m'eſt permis de voir,
Eſclaves qui m'aidez dans ce triſte devoir,
Quels vœux puis-je former ſur le tombeau d'un père?
En épanchant les eaux du vaſe funéraire,
Dirai-je? » Agamemnon, c'eſt ton épouſe en pleurs,
» Qui t'offre par mes mains les dons de ſes douleurs.
» Aux mânes d'un époux elle offre cet hommage.
Non, je ne l'oſe pas; hélas! & quel langage,
Quelle prière encore, & quels ſouhaits pieux
Conviennent à ſa fille en ces funèbres lieux?
Parlez: qu'en ce moment vos avis m'encouragent.
Ah! ſur les meurtriers dont les préſens l'outragent,
Si ma voix appellant ſa vengeance & ſes coups,
De ſes mânes trahis atteſtait le courroux!
Si mon cœur en croyait ce tranſport qui l'anime! ...
Enfin, puiſque je viens pour expier un crime,
Dois-je jetter au loin ces vaſes odieux,
Et fuir avec horreur en détournant les yeux?
J'implore vos conſeils, je les ſuivrai ſans peine.
Vous partagez ici mes malheurs & ma chaîne.
Ne craignez rien; ſongez que ſous les loix du ſort,
L'eſclave & le tyran ſont égaux dans la mort.
Ne diſſimulez point & banniſſez la crainte.

LE CHŒUR.

Nous ſommes ſans effroi, nous parlerons ſans feinte.
J'en jure le tombeau du plus grand des mortels,
Plus auguſte pour moi, plus ſaint que les autels.

ELECTRE.

Ah! ſi vous révérez la cendre de mon père,

Vous pouvez tout sur moi : sa fille vous est chère.
Parlez.

LE CHŒUR.

En arrosant ce marbre inanimé,
Invoquez ce héros pour ceux qui l'ont aimé.

ELECTRE.

Et qui dois-je nommer ?

LE CHŒUR.

Les ennemis d'Egysthe,
Moi, vous.

ELECTRE.

Moi seule hélas !

LE CHŒUR.

Cet abandon si triste
Vous fait-il oublier qu'il est encor ? ... mais non,
C'est à vous seule, Electre, à prononcer ce nom.

ELECTRE.

Quel est donc votre espoir ? & qui voulez-vous dire ?

LE CHŒUR.

Oreste est loin de vous, mais Oreste respire.

ELECTRE.

Quel jour luit dans mon cœur !

LE CHŒUR.

Ce cœur infortuné
Ne doit rien voir ici qu'un père assassiné.
Contre ses assassins...

Digitized by Google

ELECTRE.

Faut-il que je vous croie?

LE CHŒUR.

Demandez à grands cris que le ciel vous envoie...

ELECTRE.

Des juges? des vengeurs?

LE CHŒUR.

Un Dieu pour vous armé,
Ou bien quelque mortel par les Dieux animé,
Qui... (gardez d'écouter des ſentimens timides)
Qui verſe ſans pitié le ſang des parricides.

ELECTRE.

Eſt-ce à moi, juſte ciel! à moi qu'il eſt permis
De ſouhaiter la mort à de tels ennemis?

LE CHŒUR.

Tout eſt permis ſans doute à qui pourſuit le crime,
A qui s'en voit encor l'eſclave & la victime!

ELECTRE.

Eh! bien donc, ô Mercure! ô Dieu des ſombres bords!
Toi dont le caducée eſt redouté des morts,
Va préſenter mes vœux à ces Dieux inflexibles,
Dont mon père aujourd'hui ſubit les loix terribles,
A la terre par qui tout naît & ſe détruit,
Qui rappelle en ſon ſein tout ce qu'elle a produit.
O mon père! reçois cette liqueur ſacrée.
(*Elle répand les libations.*)

Digitized by Google

Je t'appelle ô grande ombre en mon cœur adorée !
Jette un œil de pitié ſur tes triſtes enfans ;
Fais que dans ton palais ils rentrent triomphans.
Maintenant pourſuivis, trahis par une mère,
Ils ne peuvent trouver d'aſyle ſur la terre.
On a ſouillé ton lit, & ton épouſe, ô ciel !
Y reçoit dans ſes bras ton aſſaſſin cruel.
Oreſte eſt fugitif, & moi, je ſuis eſclave,
Et ce lâche oppreſſeur, Egyſthe qui nous brave,
Qui s'aſſied ſur ton trône & rit de nos ſoupirs,
Livrant aux voluptés ſes coupables loiſirs,
Riche de tes tréſors, tranquille ſur ſa proie,
Dévore inſolemment les dépouilles de Troye.
Mon père, entends ma voix : fais qu'Electre à jamais
Éloigne de ſon cœur l'exemple des forfaits,
Des deſtins ennemis ſupporte les injures,
Et conſerve des mains innocentes & pures.
Tels ſont mes vœux pour moi, pour ton malheureux fils.
Exauce d'autres vœux contre tes ennemis.
Parais, éleve-toi de ta tombe inſultée ;
Parais, qu'à ton aſpect leur ame épouvantée
Reſſente cet effroi, précurſeur du trépas ;
Lance ſur eux ces traits que l'on n'évite pas,
Que prépare & conduit Néméſis indignée ;
Viens, donne leur la mort comme ils te l'ont donnée.
Et vous faites entendre autour de ce cercueil
Les chants de la triſteſſe & les hymnes du deuil.

LE CHŒUR.

Pleurons, pleurons ſur notre maître,
Sur notre maître malheureux.
Pleurons ſur ſes enfans : ah ! ſes enfans peut-être

Ont un ſort encor plus affreux.
La ſource de nos pleurs ne peut être tarie ;
Que ſon ombre en ſoit attendrie.
Mêlons, mêlons nos pleurs à ces libations
Qu'Electre vient répandre
Sur cette auguſte cendre,
Près de qui le deſtin veut que nous gémiſſions.

O grand Agamemnon ! du ſéjour des ténèbres,
Entends nos cris funèbres.
Le malheur trop longtemps s'eſt repoſé ſur nous ;
Que ſur nos ennemis déſormais il s'arrête.
Je dévoue aux enfers, à la mort, à tes coups
Leur criminelle tête.
Qui ſera ton vengeur ? qui nous ſauvera tous ?
O Mars de ſang inſatiable !
O Mars ! c'eſt à toi de frapper.
Deſcens, prends dans tes mains ce glaive inévitable,
Qui vient moiſſonner le coupable,
Au moment qu'il croit échapper.

Nous allons voir quel parti Sophocle a tiré de la même ſituation qu'il a employée dans le même ſujet.

DE SOPHOCLE.

SOPHOCLE, a n'en juger que par ce qui nous reſte de lui & de ſes deux concurrens dans la Tragédie, me paraît le génie le plus dramatique de l'antiquité. C'eſt lui qui a mis le plus d'art dans la conduite de ſes piéces. Il eſt le ſeul qui ait ſu faire des expoſitions heureuſes. C'eſt celui qui a le moins de longueurs dans ſa marche, le moins d'inutilités dans les ſcènes. Son dialogue eſt noble & animé; il n'eſt point froidement ſententieux ni diſputeur ſubtil, comme l'eſt ſi ſouvent Euripide, qui avait rapporté ce défaut de l'école des Sophiſtes, & qui flattait trop le goût général des Grecs pour l'argumentation. Son ſtyle eſt éloquent & poétique, ſans prodiguer les figures outrées qui ont attiré à Eſchyle le reproche d'enflure & de déclamation. Il a réuni dans pluſieurs morceaux de ſes piéces le ſublime du ſentiment & celui de l'expreſſion; l'éloquence du malheur & le langage de la nature ne peuvent pas être portés à un plus haut point de perfection que dans ſon Philoctete, & cette tragédie faite avec trois perſonnages, & dont la ſcène eſt dans un déſert, me paraît être, pour la ſim-

Digitized by Google

plicité, l'intérêt, les caractères & le ſtyle, ce que le théatre des Anciens a produit de plus beau & de plus parfait.

La ſcène des préſens portés au tombeau d'Agamemnon, eſt plus terrible dans Eſchyle & plus touchante dans Sophocle. Chez lui c'eſt Chryſothémis qui eſt chargée des offrandes & des expiations de Clytemneſtre. Cette femme coupable eſt effrayée d'un ſonge menaçant dont elle voudrait détourner le préſage. Chryſothémis trouve Electre ſur ſon paſſage, & lui expoſe les terreurs de leur mère, & le deſſein qui l'amène. Electre ſaiſie d'horreur la conjure de ſe refuſer aux deſirs de Clytemneſtre.

Ah! ma ſœur, loin de vous ce miniſtère impie;
Loin, loin de ce tombeau ces dons d'une ennemie.
Voulez-vous violer tous les droits des humains?
Avez-vous pu charger vos innocentes mains
Des coupables préſens d'une main ſanguinaire,
Des préſens qu'ont ſouillés le meurtre & l'adultère?
Voyez ce monument: c'eſt à nous d'empêcher
Que jamais rien d'impur ne puiſſe en approcher.
Jettez, jettez, ma ſœur, cette urne funéraire,
Ou bien, loin de ces lieux, cachez-la ſous la terre;
Et pour l'en retirer, attendez que la mort
De Clytemneſtre un jour ait terminé le ſort;
Alors reportez-la ſur ſa cendre infidelle;
Allez, de tels préſens ne ſont faits que pour elle.

Digitized by Google

Croyez-vous, s'il reſtait dans le fonds de ſon cœur,
Après ſes attentats, une ombre de pudeur,
Croyez-vous qu'aujourd'hui la fureur qui l'anime
Vint juſques dans la tombe outrager ſa victime,
Inſulter à ce point les mânes d'un héros,
La majeſté des morts & les Dieux des tombeaux?
Et de quel œil ô ciel! penſez-vous que mon père
Puſſe voir ces préſens que l'on oſe lui faire?
Ah! n'eſt-ce pas ainſi quand il fut maſſacré,
Qu'on plongea dans les eaux ſon corps défiguré,
Comme ſi l'on eût pu, dans le ſein des eaux pures,
Laver en même temps le crime & les bleſſures?
Les forfaits à ce prix ſeraient-ils effacés?
Ne le permettez pas, Dieux qui les puniſſez!
Et vous, ma ſœur, & vous, n'en commettez point d'autres?
Prenez de mes cheveux, prenez auſſi des vôtres.
Le déſordre des miens atteſte mes douleurs;
Souvent ils ont ſervi pour eſſuyer mes pleurs.
Il m'en reſte bien peu; mais prenez; il n'importe;
Il aimera ces dons que notre amour lui porte.
Joignez-y ma ceinture; elle eſt ſans ornement;
Elle peut honorer ce triſte monument.
Mon père le permet, il voit notre misère;
Lui ſeul peut la finir, &c.

J'ignore quelles raiſons ont pu empêcher M. de Voltaire d'enrichir ſon Oreſte de ce beau morceau. Il y aurait été d'autant plus naturellement placé, que d'ailleurs l'auteur d'Oreſte a raſſemblé dans cette Tragédie toutes les beautés qui appartiennent au ſujet, & celles

Digitized by Google

que ſon génie fortifié de tout ce que l'art dramatique a pu gagner depuis Sophocle, a dû ajouter à l'ouvrage du Poëte Grec ; par exemple, le caractère ſi tragique de Clytemneſtre & le récit qui fait le dénoûment. Peut-être ne ſera-t-on pas fâché de pouvoir comparer ici l'original ancien, & l'imitateur moderne dans cette ſcène de l'urne, ſi fameuſe chez les Grecs & les Romains. M. de Voltaire l'a empruntée de Sophocle, mais il y a joint un dégré d'intérêt. Dans la piéce Grecque, Oreſte paſſe pour un ſimple envoyé de Strophius, qui apporte les cendres d'Oreſte tué par accident dans les jeux Olympiques où il a été renverſé de ſon char. Dans la piéce Françaiſe, Oreſte lui-même paſſe pour le meurtrier d'Oreſte, & Electre en recevant l'urne de ſes mains, croit voir dans lui & dans Pilade les aſſaſſins de ſon frère. La ſituation eſt plus forte. Auſſi la ſcène a-t-elle beaucoup plus de mouvement & de vivacité dans le Poëte Français. La voici.

ORESTE.

Otez ces monumens, éloignez de ſes yeux
Cette urne dont l'aſpect...

ELECTRE.

Cruel ! qu'oſez-vous dire ?

Répondez-moi, comment avez-vous ſu ſa mort ?
Étiez-vous ſon ami ? dites-moi qui vous êtes,
Vous ſurtout dont les traits... vos bouches ſont muettes.
Quand vous m'aſſaſſinez, vous êtes attendris !

ORESTE.

C'en eſt trop, & les Dieux ſont trop bien obéis.

ELECTRE.

Que dites-vous ?

ORESTE.

Laiſſez ces dépouilles horribles.

ELECTRE.

Tous les cœurs aujourd'hui ſeront-ils inflexibles ?
Non, fatal étranger, je ne rendrai jamais
Ces préſens douloureux que ta pitié m'a faits.
C'eſt Oreſte, c'eſt lui, vois ſa ſœur expirante
L'embraſſer en mourant de ſa main défaillante.

ORESTE.

Je n'y réſiſte plus. Dieux inhumains, tonnez, &c.

On ſe rappellera long-temps tout l'effet que produiſait dans cette ſcène la célèbre Mlle. Clairon. Le rôle d'Electre, ce chef-d'œuvre d'éloquence tragique ſous la plume de M. de Voltaire, parut entre les mains de l'Actrice la plus parfaite qui ait illuſtré notre ſcène, le dernier effort de ce beau talent que regrette encore le théatre français.

Digitized by Google

On voit par la scène que je viens de transcrire, & par tant d'autres du même genre, rapprochées des anciens qui en ont fourni l'idée, que les modernes approfondissent davantage les sentimens & les passions, qu'ils s'enfoncent plus avant dans une situation théatrale, qu'ils remuent le cœur plus puissamment, & savent varier & multiplier les émotions. C'est un progrès que l'art a dû faire; mais s'il a pu acquérir de l'énergie dans nos grands Tragiques, ils n'ont pu surpasser les Anciens pour la vérité; & dans cette partie la tragédie des Grecs ne saurait être trop étudiée ni trop admirée. De cette qualité qui les distingue naît l'extrême difficulté de les bien traduire, surtout en vers. La différence du langage en a mis une grande entre leur dialogue & le nôtre. Chez eux les détails de la vie commune & de la conversation familiére n'étaient point exclus de la langue poétique; aucun mot n'était bas & trivial par lui-même, ce qui tenait en partie à la constitution républicaine, au grand rôle que jouait le peuple dans le gouvernement & à son commerce continuel avec ses orateurs. Un mot n'était pas réputé populaire pour exprimer un usage journalier, & le terme le plus commun pouvait entrer dans le vers le plus pompeux & dans la figure la plus

Digitized by Google

hardie. Parmi nous au contraire le Poëte ne jouit guères que d'un tiers de l'idiome national ; le reſte lui eſt interdit comme indigne de lui. Il n'y a pour lui qu'un certain nombre de mots convenus, & le génie du ſtyle conſiſte à en varier les combinaiſons, & à offrir ſans ceſſe à l'eſprit & à l'imagination des rapports nouveaux ſans être bizarres, & ingénieux ſans être recherchés. Ce ſecret n'eſt connu que de deux ou trois hommes dans un ſiécle ; le reſte eſt déclamateur en voulant être poéte, ou plat en croyant être naturel. C'eſt qu'il eſt très-difficile de ſoutenir un langage de convention dont il n'exiſte aucun modèle dans la ſociété, d'introduire des perſonnages qui converſent en ſe défendant une grande partie des termes de la converſation. Il faut la plus grande juſteſſe d'eſprit & une ſingulière flexibilité d'élocution pour démêler & ſaiſir ces nuances délicates qui forment ce qu'on appelle le bon goût. Le goût eſt un maître deſpotique dans une langue qui fut barbare dans ſon origine, & qui depuis a dû ſa perfection à la politeſſe d'un ſiécle plus éclairé ; au lieu qu'on peut dire de la langue Grecque, que le génie a préſidé à ſa naiſſance, & que depuis il en reſta toujours le maître.

L'expreſſion vraie & ingénue des affections

de la nature était donc beaucoup plus facile dans la poésie grecque que dans la nôtre ; & c'est une raison de plus pour que l'on juge avec quelque indulgence les efforts que j'ai faits dans ces différens essais de traduction, où j'ai tâché de me rapprocher de la simplicité antique, autant que me l'a permis la noblesse quelquefois peut-être un peu trop superbe (1) de notre langue poétique.

Ecoutons maintenant la plainte d'Electre, lorsqu'elle tient dans ses mains l'urne qu'elle croit contenir les cendres d'Oreste.

O monument sacré du plus cher des humains!
Cher Oreste ! est-ce toi que je tiens dans mes mains ?
O toi dont mes secours ont protégé l'enfance !
Toi que j'avais sauvé dans une autre espérance !
Est-ce ainsi que pour moi depuis longtemps perdu,
Mon frère à mes regards devait être rendu ?

(1) Quand Philoctéte supplie le jeune Pirrhus de le tirer de l'isle de Lemnos & de l'embarquer sur son vaisseau, il lui dit : *jette-moi dans quelque coin, à la sentine, à la pouppe, à la proue, partout où je t'incommoderai le moins.* C'est ainsi que Philoctéte a dû parler. Mais jamais le mot de *sentine* ne pourrait être noble dans un vers français, & encore moins *fond de cale*, qui en est le seul synonime. Il est pourtant sûr qu'on ne peut supprimer ce mot sans affaiblir l'idée & le sentiment.

Digitized by Google

Je devais donc de toi ne revoir que ta cendre !
Ah ! qu'il eût mieux valu dans l'âge le plus tendre,
Périr avec ton père hélas ! & du berceau
Deſcendre à ſes côtés dans le même tombeau !
Et maintenant tu meurs, ô victime chérie !
Sous un ciel étranger, & loin de ta patrie !
Loin de ta ſœur ! & moi je n'ai pu ſur ton corps
Prodiguer les parfums, les ornemens des morts !
D'autres ont pris pour toi les ſoins que j'ai dû prendre ;
D'autres ſur le bucher ont recueilli ta cendre.
Ces débris précieux on les porte à ta ſœur,
Dans une urne vulgaire enfermés ſans honneur !
O malheureuſe Electre ! ô frivoles tendreſſes ?
Inutiles travaux, & trompeuſes careſſes !
Soigner tes premiers ans fut mon plus doux plaiſir,
Et de mes propres mains j'aimais à te nourrir.
M'occupant de toi ſeul, j'ai rempli près d'un frère
Le devoir de nourrice & d'eſclave & de mère.
Où ſont-ils ces beaux jours, ces jours ſi fortunés ?
Ah ! la mort avec toi les a donc moiſſonnés !
Oreſte, tu n'es plus, & je n'ai plus de père !
Me voilà ſeule au monde, & ma barbare mère
Avec mes ennemis jouit de ma douleur !
Vainement à mes maux tu promis un vengeur.
Oreſte a dans la tombe emporté mon attente.
Et qu'eſt-il aujourd'hui ? rien qu'une ombre impuiſſante.
Que ſuis-je hélas ! moi-même après t'avoir perdu ?
Qu'une ombre, qu'un fantôme aux enfers attendu ?
Mon frère, reçois-moi dans cette urne funeſte,
D'Electre auprès de toi reçois le triſte reſte.
Les mêmes ſentimens uniſſaient notre ſort ;
Soyons encor tous deux réunis dans la mort.

Digitized by Google

La mort eſt ſecourable & la tombe eſt tranquille ;
Ah ! contre le malheur il n'eſt point d'autre azyle.

Voila l'eſpèce de lamentation funèbre que l'uſage mettait au nombre des tributs ſacrés que l'on devait aux morts. On voit quelle place occupaient dans les idées religieuſes ces honneurs funéraires, partie ſi eſſentielle des mœurs anciennes ; quel prix on attachait à rendre ſoi-même les derniers devoirs aux perſonnes à qui l'on était lié par le ſang ou par l'amitié, & à recevoir les mêmes honneurs de ſes parens & de ſes amis. Ces idées qui rapprochent ſans ceſſe la vie préſente d'une vie future, & qui vous rejoignent à ceux qui ne ſont plus, plaiſent à l'imagination & enrichiſſent la Poëſie. C'eſt une ſource abondante de pathétique chez les Anciens, & ce pathétique ne nous eſt point devenu étranger, malgré la différence de mœurs & de religion, tant il y a de puiſſance dans les ſentimens naturels ! on n'entend point ſans attendriſſement cette plainte d'Electre, & l'on ſent qu'une actrice qui la prononcerait avec une voix touchante, & avec cette impreſſion d'une longue & profonde triſteſſe qui eſt dans les vers de Sophocle, & que j'ai tâché de rendre, nous ferait encore verſer des larmes.

Si l'on veut voir un autre exemple de ces paroles de mort, que les Latins appellaient *noviſſima verba* (1), & que l'on adreſſait à ceux qu'on avait perdus, ou à ſoi-même lorſqu'on allait mourir, il n'y a qu'à lire le beau monologue d'Ajax, dans la tragédie de ce nom. Ce n'eſt pas une des meilleures de Sophocle. Elle eſt ſurtout infiniment éloignée des mœurs de notre théatre. Nous n'y ſupporterions pas un héros qui maſſacre des bœufs & des moutons, & nous renverrions ce ſujet aux parodies du Théatre Italien. Mais ſuppoſons qu'Ajax, indigné de la victoire qu'Uliſſe a remportée ſur lui, ſe détermine à mourir, un Poëte de nos jours ne lui donnerait d'autres ſentimens que ceux de l'orgueil irrité, & d'une haine furieuſe contre Uliſſe & les Atrides. Ces ſentimens ſont auſſi ceux qu'il exprime dans Sophocle; mais qui croirait que ce guerrier farouche & déſeſpéré s'occupât ayant tout du deſir qu'il a que ſon frère Teucer lui rende les derniers devoirs, des regrets qu'il va couter à ſon père Télamon, des larmes que répandra ſa mère? C'eſt ainſi pourtant que le fait parler Sophocle. Ajax a réſolu de mourir. Il a placé ſon épée dans un

(1) *Incubuitque toro, dixitque noviſſima verba... Dulces exuviæ, &c.* Virg.

Digitized by Google

endroit du rivage, entre deux rochers, la pointe en haut, & avant de se précipiter dessus, voici les paroles que le Poëte Grec met dans sa bouche.

Oui, le glaive est tout prêt : il va finir ma vie.
Enfoncé dans les flancs d'une terre ennemie,
Placé dans des rochers où l'a fixé ma main,
Il présente la pointe où s'appuyera mon sein.
Ce don d'un ennemi que la Grèce déteste,
Ce fer, présent d'Hector, qui dut m'être funeste,
Aujourd'hui seul remède aux horreurs de mon sort,
Rend un dernier service à qui cherche la mort.
O vous ! ô Dieux puissans ! exaucez ma prière.
Je ne demande pas une faveur bien chère ;
Mais au moins dans l'instant où je perdrai le jour,
De Teucer en ces lieux, Dieux, hâtez le retour.
Que Teucer me retrouve, & qu'il rende à la terre
Le cadavre sanglant de son malheureux frère ;
De peur qu'un ennemi prévenant ses secours,
Ne m'abandonne en proie aux avides vautours.
Que le fils de Maia, qui sur les rives sombres
Des pavots de son sceptre endort les tristes ombres,
Dans le dernier sommeil suspendant mes ennuis,
Y plonge mollement mes mânes assoupis.
Vous, filles de la Nuit, déités implacables,
Qui la torche à la main poursuivés les coupables,
Ministres des enfers, dont le regard vengeur
Observe incessamment le crime & le malheur ;
Je vous invoque ici, puissantes Euménides !
Voyez ce que m'ont fait les injustes Atrides.
Auteurs de tous mes maux, leur superbe mépris

Digitized by Google

Insulte à mon trépas : payez leur-en le prix.
Qu'ainsi que par mes mains ma vie est terminée,
La main de leurs parens tranche leur destinée ;
Que les Grecs soient punis, & leur camp ravagé ;
N'en épargnez aucun : tous ils m'ont outragé.
Soleil, arrête-toi dans ta course divine ;
Détourne tes chevaux aux murs de Salamine.
Raconte à Télamon chargé du poids des ans,
Et les destins d'Ajax & ses derniers momens.
O combien ce récit va frapper sa vieillesse !
O qu'il va de ma mère affliger la tendresse !
J'entends ses cris perçans, sa lamentable voix...
Je te parle ô Soleil ! pour la derniere fois.
Pour la derniere fois mon œil voit la lumière.
O mort ! ô mort ! approche & ferme ma paupière.
Approche. Ton aspect ne peut m'épouvanter.
A jamais avec toi je m'en vais habiter.
O jour ! ô Salamine ! ô terres paternelles !
Fleuves sacrés, & vous, mes nourrices fidèles !
Noble peuple d'Athène à mon sang allié !
Troye où pour mon malheur les Dieux m'ont envoyé !
Vous que ma voix appelle à cette derniere heure,
Recevez mes adieux : il est temps que je meure,
Que je termine enfin ma plainte & mes revers :
Mon ombre désormais va gémir aux enfers.

Les grands exemples de la fatalité, les vengeances célestes, l'abaissement de la puissance, l'excès des misères humaines, voila les seuls pivots sur lesquels roulait la tragédie antique. La nôtre s'est d'abord établie sur les mêmes fondemens ; mais nous avons donné en même

Digitized by Google

temps à l'art dramatique un reſſort puiſſant & nouveau dans la peinture des paſſions. C'eſt un pas d'autant plus important que notre religion ne nous fournit pas les mêmes reſſources théatrales que celle des anciens, & que l'intérêt produit par le ſpectacle des paſſions malheureuſes, eſt plus fort, plus varié, plus univerſel que celui qui naît de la vue d'infortunes inévitables & extraordinaires qui ne peuvent tomber que ſur un petit nombre de perſonnes. Peu d'hommes craindront le ſort d'Œdipe ou d'Electre; mais tous peuvent être malheureux par leurs penchans, tourmentés par leur ſenſibilité. Nous avons donc véritablement étendu & enrichi l'art que les anciens nous ont tranſmis. Notre ſyſtême dramatique eſt beaucoup plus vaſte que le leur, & a produit une foule de beautés vraiment neuves dont ils n'avaient pas l'idée. Cependant, quoique nous ſachions conſtruire un drame beaucoup mieux qu'ils ne faiſaient, quoique nous ayons à-peu-près créé cette ſcience qui conſiſte à nouer une intrigue attachante, & à ſuſpendre le ſpectateur entre l'eſpérance & la crainte, quoique nous ayons mis bien plus de variété dans les objets de nos piéces, & bien plus d'habileté dans la manière de les conduire; enfin, quoique nous ſachions beaucoup, gar-

Digitized by Google

dons-nous de croire qu'ils ne peuvent plus nous rien enſeigner. Ils ont ſaiſi la nature dans ſes premiers traits ; étudions chez eux cette vérité précieuſe, le fondement de tous les arts d'imitation, & que nos progrès même tendent à nous faire perdre de vue. La ſimplicité des Anciens peut inſtruire notre luxe ; car ce mot convient aſſez à nos tragédies, que nous avons quelquefois un peu trop ornées. Notre orgueilleuſe délicateſſe, à force de vouloir tout ennoblir, peut nous faire méconnaître le charme de la nature primitive, qui ne perdra jamais ſes droits ſur les hommes. C'eſt en ce genre que les Grecs ſeront nos modèles. Il ne faut pas ſans doute les imiter en tout. Il ne faudrait pas mettre ſur la ſcène les querelles indécentes & groſſières de Ménélas & d'Agamemnon, de Créon & d'Œdipe, d'Electre & de Clytemneſtre ; ce n'eſt point là l'eſpèce de vérité qu'il faut conſerver. Elle n'eſt d'aucun prix réel, & quand des hommes au-deſſus du commun, des Rois, des Héros, empruntent pour s'injurier le langage du vulgaire, je ſouffre de les voir s'avilir, & je n'éprouve qu'un ſentiment de dégoût. Nous avons très-bien fait de nous écarter ſur ce point de la manière des Grecs qui tient à des mœurs moins cultivées, moins raffinées que les nôtres. Mais dès qu'il s'agit de

l'expreſſion des ſentimens naturels, & du langage de la douleur, alors rien n'eſt plus pur que le modèle qu'ils nous offrent. Jamais l'accent de l'ame, ſi cher à l'homme ſenſible, n'eſt corrompu chez eux par l'affectation ni le faux eſprit. Voilà la ſcience dont ils ſont les véritables maîtres.

Voyons, par exemple, ce cinquième acte d'Œdipe, qui dût faire verſer tant de larmes aux Grecs, que M. de Voltaire n'a pas oſé mettre ſur la ſcène il y a cinquante ans, mais que peut-être il riſquerait aujourd'hui avec ſuccès. La deſtinée d'Œdipe eſt connue à la fin du cinquième acte, & la pièce ſemble finir pour nous; mais tranſportons-nous un moment ſur le théatre d'Athènes. Voyons arriver Œdipe privé de la vue, ſoutenu par quelques vieillards Thébains, qui compoſent ce qu'on appelle le chœur, & demandant à Créon pour toute grace d'embraſſer encore ſes filles avant de partir pour l'exil auquel il s'eſt lui-même condamné. Ecoutons les adieux qu'il fait à ſes enfans, & voyons ſi dans ces deux ſcènes il n'y a pas un pathétique véritable, fait pour être ſenti dans tous les temps & chez toutes les nations.

Digitized by Google

ŒDIPE, LE CHŒUR.

ŒDIPE.

Hélas! hélas! où ſuis-je? où vais-je? dans quels lieux
Se perdent mes accens & mes plaintes? ... ô cieux!
O fortune d'Œdipe aujourd'hui renverſée!

LE CHŒUR.

Par quel affreux retour à jamais éclipſée!

ŒDIPE.

Jour brillant! jour divin que je ne verrai plus!
O voiles des enfers ſur mes yeux étendus!
Nuit, éternelle nuit, ténèbres invincibles!
Mes remords & mes maux ſont-ils aſſez horribles!

LE CHŒUR.

De ce double fardeau vos deſtins ſont chargés.

ŒDIPE.

O mes amis! ô vous qui ſeuls me ſoulagés,
Qui ſoutenez mes pas, qui me prêtez votre aide;
Qui daignez plaindre encor des malheurs ſans remêde,
Votre voix a frappé mon oreille & mon cœur;
Mon œil ne peut vous voir.

LE CHŒUR.

Avez-vous pu, Seigneur,
Exercer contre vous cette rigueur extrême?

ŒDIPE.

Apollon, mes amis, m'a condamné lui-même.
Et que m'aurait ſervi la lumière des cieux?

Digitized by Google

Quel objet déſormais eût pu flatter mes yeux?
Qui puis-je encore aimer? qui puis-je voir ſans crime?
Exécutez des Dieux l'arrêt trop légitime.
Banniſſez ô Thébains! repouſſez loin de vous
Le coupable proſcrit qu'a frappé leur courroux.

LE CHŒUR.

Pourquoi vous ai-je vu, Prince trop déplorable?

ŒDIPE.

Périſſe le mortel pour moi trop ſecourable,
Qui préparant jadis ſes malheurs & les miens,
Des pieds d'Œdipe enfant détacha les liens!
Qui conſerva des jours dévoués aux furies!
La mort me dérobait à mes deſtins impies,
A l'inceſte, aux forfaits dont la honte me ſuit.

LE CHŒUR.

Ah! fallait-il d'un bras par la fureur conduit...

ŒDIPE.

De quel œil aux enfers aurais-je vu mon père?
Comment enviſager mes enfans & ma mère?
Non, c'en eſt fait, jamais je ne vous reverrai,
O Thèbes! ô ſéjour pour moi cher & ſacré!
Murs où je fus nourri, lieux ſaints, temples antiques,
Vénérables autels de nos dieux domeſtiques!
C'en eſt fait, mes ſermens m'ont preſcrit cette loi,
Mes imprécations ont retombé ſur moi.
Pourquoi le Cythéron reçut-il mon enfance?
Ou que n'a-t-il du moins, au jour de ma naiſſance,
Dans ſes antres profonds enſevelis mon ſort?
O ſentiers de Daulis, théatre de la mort,

Digitized by Google

Terre à jamais maudite, & qu'a jadis trempée
Le ſang que malgré moi verſa ma main trompée,
Ce ſang qui m'a fait naître, & que je répandis !
O Daulis, des forfaits que mon bras a commis,
As-tu gardé la trace en tes rochers empreinte ?
Thébains, n'écoutez plus une inutile plainte ;
Traînez-moi loin d'ici, jettez-moi dans les flots.
Vous craignez, je le vois, l'approche de mes maux.
Venez, je ſuis le ſeul qu'un tel deſtin accable,
Et de le ſupporter je ſuis le ſeul capable.

Créon vient & lui parle avec beaucoup de nobleſſe & de généroſité. Il a pitié de ſes malheurs, & ne lui reproche point les outrages qu'il en a reçus, lorſqu'Œdipe l'accuſait d'être l'auteur du meurtre de Laïus. Œdipe lui déclare le deſſein où il eſt de ſe bannir lui-même. Il recommande ſes enfans à Créon qui va régner pendant leur minorité, & demande ſurtout qu'on lui amène ſes deux filles. Elles paraiſſent dans le même moment. Créon avait prévenu ſes deſirs.

ŒDIPE.

Que je les touche encor de mes mains paternelles ;
Laiſſez-moi la douceur de pleurer avec elles ;
O généreux Créon ! c'eſt mon dernier eſpoir.
Oui, que je les embraſſe, & je croirai les voir.
Que dis-je ? vous avez exaucé ma prière ;
Vous avez eu pitié de ce malheureux père.
Ne les entends-je pas ?

Digitized by Google

CRÉON.

J'ai prévenu vos vœux.

ŒDIPE.

Ah ! pour prix de vos ſoins, cher Prince, que les Dieux
Signalent envers vous leur bonté tutélaire,
Comme ils ont envers moi ſignalé leur colère.
Où ſont-elles ? Venez, venez, approchez-vous,
Mes filles, chers enfans, objets jadis ſi doux !
Touchez encor ces mains au crime condamnées,
Ces mains que contre moi j'ai moi-même tournées.
O mes filles, voyez, voyez mes maux affreux,
Ceux que je me ſuis faits, ceux que m'ont faits les Dieux.
Vous pleurez ! ah ! plutôt, ah ! pleurez ſur vous-même :
Je vois dans l'avenir votre infortune extrême.
Quel deſtin vous attend au milieu des humains !
Enfans haïs des Dieux, de combien de chagrins
Ils ſément ſous vos pas le ſentier de la vie !
Ils ont à l'innocence attaché l'infamie.
A quels jeux, quelle fête, à quel feſtin ſacré
Oſerez-vous porter un front déshonoré ?
Quels ſpectacles pour vous auront encor des charmes ?
Vous n'en reviendrez point ſans répandre des larmes.
Quand l'âge de l'hymen ſera venu pour vous,
Quel père dans ſon fils voudra voir votre époux ?
Qui voudra de mon ſang partager les ſouillures ?
Celui dont je ſuis né teignit mes mains impures.
L'inceſte m'a placé dans le lit maternel,
Et vous êtes les fruits de ce nœud criminel.
Il faudra ſupporter l'affront de ces reproches ;
Vous verrez les mortels éviter vos approches,

Et

Et vous arriverez au terme de vos ans,
Sans connaître un époux, ſans nourrir des enfans !
(*à Créon.*)
O vous, le ſeul appui qui reſte à leur misère,
Vous, fils de Ménécée, hélas ! ſoyez leur père.
Elles n'en ont point d'autre, elles ſont ſans ſecours ;
La honte, l'indigence environnent leurs jours.
Des yeux de la pitié regardez leur enfance ;
Vous ne les devez pas punir de leur naiſſance.
Donnez-moi votre main, gage de votre foi.
(*à ſes filles.*)
Et vous qui pour jamais vous ſéparez de moi,
Je vous en dirais plus, ſi vous pouviez m'entendre ;
Mais que ſont les conſeils pour un âge ſi tendre !
Adieu, puiſſe le ciel, fléchi par mes revers,
Détourner loin de vous les maux que j'ai ſoufferts ?

Peut-on douter qu'une pareille ſcène ne fît couler des larmes ? Je ne ſais ſi je me trompe ; mais il me ſemble qu'elle terminerait heureuſement la tragédie d'Œdipe. Ne faut-il pas, pour que ſa deſtinée s'accompliſſe, qu'on le voie partir pour l'exil, qui eſt le châtiment auquel les Dieux l'ont condamné ? Ses adieux, ſon départ ne ſont-ils pas dès-lors une portion eſſentielle de ſes malheurs qui ſont l'objet de la pièce ? Il y a plus ; après que le cœur a été ſerré douloureuſement par l'horreur qu'inſpire cette complication de crimes involontaires commis par l'innocence, ce poids de la fatalité qui écraſe un homme vertueux ; on éprou-

verait volontiers une espèce d'attendrissement dont on a besoin. Jusques-là l'on n'a vu que des atrocités dont les Dieux sont les seuls auteurs, & les infortunes d'Œdipe semblent d'affreux mystères où la raison & la justice ont peine à se retrouver. Mais lorsque ce malheureux père, aveugle & banni, embrasse pour la dernière fois ses enfans dont il se sépare pour toujours, la nature se reconnaît dans ce tableau; on n'entend pas la plainte d'Œdipe sans être ému de compassion, & l'on donne à sa disgrace des pleurs qu'on avait besoin de répandre.

Cette race des Labdacides, si souillée de meurtres, d'inceſtes, & de toutes sortes d'attentats, a fourni encore à Sophocle la pièce intitulée *Œdipe à Colone*, composée, dit-on, à l'âge de cent ans, & qui offre de grandes beautés. Elles sont toutes, il est vrai, puisées dans les mœurs, & attachées à des principes religieux; mais cette simplicité parle à notre ame, & la Mythologie qui établissait un commerce continuel & immédiat entre l'homme & la Divinité, flatte & émeut notre imagination. Rien n'est plus poétique que la religion des Anciens. Avec quel plaisir on voit arriver Œdipe dans l'Attique, errant, & conduit par sa fille Antigone! la fatigue le force de s'arrêter. Il de-

mande en quel lieu il eſt. On lui répond qu'il eſt devant le temple des Euménides. *Eh! bien*, dit-il, *voilà donc le lieu d'où je ne ſortirai plus.* Rien de plus ſimple que le ſujet d'Œdipe à Colone; il ne s'agit que de ſavoir en quel endroit ce malheureux Prince trouvera un tombeau. Avec un peu de connaiſſance de l'antiquité, on conçoit ſans peine comment ce ſujet pouvait fournir à Sophocle une belle tragédie, qui n'en ſerait pas une pour nous. La ſituation d'Œdipe, qui eſt la même pendant cinq actes, & qui ſe termine par ſa mort, ne nous attacherait pas aſſez longtemps. Le pouvoir des oracles & les deſtinées d'Athènes liées à celles d'Œdipe, ne tiennent pas la même place dans notre eſprit. Ces oracles avaient déclaré que la ſépulture du fils de Laïus ſerait une ſource de proſpérité pour le lieu où ce Prince l'aurait choiſie. La guerre était allumée dans Thèbes entre ſes deux fils Etéocle & Polinice, & les Dieux avaient arrêté que la victoire ſerait au parti dont ſe rangerait Œdipe. Polinice vient le chercher dans l'Attique pour l'engager à le ſuivre. On attend avec intérêt & curioſité cette entrevue du père & du fils. On ſait qu'Œdipe eſt indigné de l'ingratitude des Thébains, & ſurtout de Polinice. Dans les premiers tranſports de ſon déſeſpoir il n'avait demandé,

comme on l'a vu, qu'à s'exiler lui-même de ſa patrie. On s'y était d'abord oppoſé. Mais dans la ſuite Polinice ſacrifiant la nature à l'ambition, avait eu la cruauté de forcer ſon père à exécuter contre lui-même ſes fatales imprécations, dans un temps où il ſe repentait de les avoir prononcées, & où ſa douleur commençait à ſe calmer. Polinice avait rendu aux Dieux & aux Furies la victime qui leur échappait, & depuis ce temps Œdipe avait erré, conduit par ſes deux filles, Iſmène & Antigone, modèles de piété filiale, & qui n'avaient jamais voulu l'abandonner. Il eſt réduit à mandier ſon pain avec elles. Polinice dépouillé du trône par ſon frère Etéocle, banni de Thèbes, forcé de demander du ſecours à des rois alliés, ſe préſente devant Œdipe; il l'aborde en ſuppliant, cherche à s'excuſer ſur le paſſé, & à reveiller la tendreſſe paternelle. Il conſidère l'état miſérable où ſon père eſt réduit, & il pleure. D'abord Œdipe ne lui répond pas. Aſſis ſur ſa pierre, il garde le ſilence. Qu'on ſe repréſente la ſituation qui réſulte de l'aſſemblage de toutes les circonſtances que je viens d'expoſer, & l'on concevra combien elle eſt tragique. Le chœur preſſe Œdipe de parler; il repréſente que Polinice eſt autoriſé par Théſée Roi d'Attique, qui exerce alors l'hoſpitalité

envers Œdipe. Alors le vieillard ſe leve, & voici ſa réponſe, qui ſerait d'un grand effet ſur tous les théatres du monde.

Puiſqu'il m'oſe parler, puiſqu'il faut le confondre,
En faveur de Théſée, oui, je vais lui répondre.
Si de Théſée ici vous n'atteſtiez les droits,
Polinice jamais n'eût entendu ma voix.
Mais ce coupable fils qui vient braver un père,
N'en remportera pas tout le fruit qu'il eſpère.
Perfide, c'eſt toi ſeul, c'eſt toi qui m'as banni;
Tu m'as chaſſé de Thèbe, & les Dieux t'ont puni.
Tu ne peux maintenant ſans une honte amère,
Voir mes vêtemens vils ſouillés par la misère.
Ah! fils dénaturé! toi ſeul m'en as couvert.
Si tu ſouffres l'exil comme je l'ai ſouffert,
C'eſt de tes cruautés le prix trop légitime;
En voyant ton malheur, je rappelle ton crime.
Je vois deux fils ingrats que Néméſis pourſuit.
Barbare, en quel état tous deux m'ont-ils réduit?
Errant de ville en ville, aveugle, je mendie
L'aliment néceſſaire à ma pénible vie,
Et je l'aurais perdue hélas! depuis longtemps,
Si mes filles, prenant pitié de mes vieux ans,
Au-deſſus de leur ſexe, au-deſſus de leur âge,
N'avaient de ma misère accepté le partage.
Je dois tout à leurs ſoins: leur tendre piété
Aſſiſte ma vieilleſſe & ma calamité,
S'acquitte d'un devoir qui dût être le vôtre;
Voilà, voilà mon ſang, & je n'en ai plus d'autre.
Va, contre Thèbes, va porter tes étendards;
Mais ne te flatte pas d'abattre ſes remparts.

Vous tomberez tous deux au pied de ſes murailles,
Et le champ des combats verra vos funérailles.
J'ai prononcé ſur vous, en préſence du ciel,
Les imprécations du courroux paternel :
Je les prononce encor : ma voix, ma voix funeſte
Appelle encor ſur vous la vengeance céleſte.
Mes filles, mes enfans qui m'ont ſu reſpecter,
Hériteront du trône où vous deviez monter,
Récompenſe trop juſte, & que leur a promiſe
La Juſtice éternelle au haut des cieux aſſiſe,
Et tenant la balance auprès de Jupiter.
Pour toi, fuis de mes yeux ; va, monſtre ; que l'enfer
Accumule à ma voix ſur ta tête perfide
Tous les maux qu'il prépare à l'enfant parricide.
Fuis, remporte avec toi, remporte avec horreur
Mes malédictions qu'entend le ciel vengeur.
Puiſſes-tu ne rentrer jamais dans ta patrie !
Exhaler ſous ſes murs ton exécrable vie !
Verſer le ſang d'un frère, & mourir ſous ſes coups !
Et vous, Dieux infernaux, vous que j'invoque tous,
Toi plus terrible qu'eux, miniſtre de colère,
Ombre triſte & ſanglante, ô Laïus ! ô mon père !
Et toi, Dieu des combats, Mars exterminateur,
O Mars ! qui dans leur ſein as verſé ta fureur ;
Noires divinités de ce couple barbare ;
Hâtez-vous, l'heure approche, entraînez-le au Tartare.
Reporte maintenant ma réponſe aux Thébains ;
Dis quels vœux j'ai formés pour deux fils inhumains ;
Dis que je vais mourir ; que pour votre partage
Je vous laiſſe à tous deux cet horrible héritage.

Digitized by Google

D'EURIPIDE.

ON ſait qu'Ariſtote le regardait comme le plus tragique des Poëtes Grecs. La plus grande partie de ſes pièces, aujourd'hui perdue pour nous, pouvait ſans doute dépoſer en faveur de ce jugement; mais ce qui nous reſte ſuffit pour le juſtifier, ſi par le Poëte le plus tragique on entend celui qui produit le plus d'émotions. On ne peut en effet refuſer cette louange à Euripide. C'eſt chez lui qu'on trouve le plus de ces ſituations touchantes qui font couler les larmes de la pitié. Son ſtyle alors eſt d'une douceur attendriſſante, & d'une vérité qui pénétre. Notre admirable Racine en était rempli, & l'on conçoit aiſément combien il devait goûter la manière d'Euripide, que d'ailleurs il a ſurpaſſé par tant d'endroits. Les Grecs reprochaient à Euripide une ſimplicité de diction qui ſouvent devenait faibleſſe & froideur; & Racine eſt de tous les écrivains tragiques celui qui a mis le plus de poéſie dans ſon ſtyle, & le plus d'art à la cacher. Euripide, comme on l'a déja dit, eſt trop ſouvent ſententieux; & Racine ne tombe jamais dans les lieux communs, mérite également rare chez les Anciens & les Mo-

dernes. On ne parle pas de la prodigieuſe ſupériorité du Poëte François dans la contexture des piéces, dans des caractères tels que Néron, Burrhus, Acomat, Hermione, genre de beautés qu'Euripide n'a point connu: Les ſituations pathétiques qui ſe trouvent dans Hécube, dans Alceſte, dans les deux Iphigénies, dans Andromaque, dans les Troyennes, & l'intérêt de ſtyle alors égal à celui de ces ſituations, voilà les titres de gloire qui conſacrent le nom d'Euripide.

Hécube, l'une des pièces de ce Poëte où ſe rencontrent les morceaux les plus touchans qu'il ait faits, eſt remarquable par un défaut bien rare chez les Anciens : c'eſt la duplicité d'action. Il y en a deux bien diſtinctes, la mort de Polixène ſacrifiée par Pyrrhus ſur le tombeau d'Achille, & la vengeance que tire Hécube de Polymneſtor, Roi de Thrace, qui violant l'hoſpitalité, a égorgé lâchement Polydore, un des fils de Priam, qu'on lui avait confié pendant la guerre de Troye. Ce qu'il y a de pis, c'eſt que la premiere action eſt beaucoup plus intéreſſante que la ſeconde. La ſcène où Ulyſſe vient chercher Polyxéne condamné par les Grecs, les diſcours de cette Princeſſe & de ſa mère, leurs adieux, le rôle même d'Ulyſſe, qui dans un miniſtère odieux

conſerve la dignité convenable ; tout eſt traité avec une ſupériorité digne de nos grands Maîtres modernes. J'oſerai encore hazarder de traduire cette ſcène, & même très-fidélement. Je me ſuis moins aſtreint à cette fidélité en traduiſant Eſchyle, poëte ſi peu maniable dans notre langue. Je m'en ſuis rapproché beaucoup davantage dans Sophocle, dont la diction porte toujours un caractère ſi noble & ſi attachant ; & je m'y ſuis aſſervi ſans beaucoup de peine dans Euripide, dont les expreſſions également ſimples & vraies peuvent paſſer avec facilité dans toutes les langues du monde.

L'ombre d'Achille a ordonné qu'on lui ſacrifiât Polixène : Ulyſſe déclare à Hécube, en préſence de Polixene que les Grecs ont prononcé l'arrêt de cette infortunée Princeſſe. Hécube demande à Ulyſſe la liberté de l'interroger ; car elle eſt captive, & parle à un de ſes maîtres. Elle demande à Ulyſſe s'il ſe ſouvient qu'étant venu à Troye comme eſpion & déguiſé, il fut reconnu par Héléne qui vint faire part à Hécube de cette découverte. Hécube n'avait qu'à dire un mot, & Ulyſſe était perdu. Il implora ſa pitié, & obtint d'elle qu'elle le laiſsât partir. Ulyſſe convient de tout, & l'on ſent quel avantage cet aveu donne à Hécube qui lui a ſauvé la vie.

Digitized by Google

Souviens-toi de ce jour où d'une voix tremblante,
Et preſſant mes genoux d'une main ſuppliante,
Pâle & défiguré par l'effroi de la mort,
A ma ſeule pitié tu remettais ton ſort.
Je reçus ta prière, & j'épargnai ta vie;
Je te fis échapper d'une terre ennemie.
Tu dois à mes bontés ce jour qui lui pour toi;
Et tu peux à ce point être ingrat envers moi!
Ulyſſe outrage ainſi ma fortune abattue!
S'il vit, c'eſt par moi ſeul, & c'eſt lui qui me tue!
Il m'arrache ma fille! ah! cruel! & pour quoi?
Quel Dieu vous a dicté cette exécrable loi?
Quel Dieu peut condamner une fille innocente!
Si le ciel a beſoin d'une offrande ſanglante,
Vous a-t-il donc preſcrit d'arroſer ſes autels,
Non du ſang des taureaux, mais du ſang des mortels?
Eſt-ce Achille aujourd'hui qui veut une victime!
Si ſes mânes vengeurs s'arment contre le crime,
O Grecs! ſacrifiés à l'ombre d'un héros
L'auteur de ſon trépas, l'auteur de tous nos maux;
Sacrifiez Hélène, odieuſe furie,
Et non moins qu'aux Troyens, fatale à ſa patrie.
Si d'une offrande illuſtre Achille eſt ſi flatté,
S'il veut voir ſur ſa tombe immoler la beauté,
Hélène à qui les Dieux l'ont donnée en partag
Remporte encor ſur nous ce funeſte avantage.
Hélène eſt plus coupable & plus belle à la fois.
O vous à qui j'adreſſe une débile voix,
Vous que j'ai vu jadis, dans un jour de détreſſe,
Proſterné devant moi, ſupplier ma vieilleſſe,
Que l'équité vous parle, & ſoit juge entre nous.
Faites ici pour moi ce que j'ai fait pour vous.

Digitized by Google

J'ai plaint votre infortune, & vous voyez la nôtre;
Vous preſſiez cette main, & je preſſe la vôtre.
Hécube eſt à vos pieds : Hécube eſt mère. Hélas !
Hélas ! n'arrachez point ma fille de mes bras ;
Ne verſez point ſon ſang : c'eſt aſſez de carnage :
Mes revers ſont affreux : ma fille les ſoulage,
Conſole mes vieux ans, adoucit mes douleurs,
Et me fait quelquefois oublier mes malheurs.
Ah ! ne me l'ôtez pas, ne me privez point d'elle.
La victoire jamais ne doit être cruelle.
Quel vainqueur peut compter ſur un bonheur conſtant?
Je ſuis des coups du ſort un exemple éclatant.
Je régnais, j'étais mère, & je me crus heureuſe.
Ma fortune a paſſé comme une ombre trompeuſe.
Un jour a tout détruit, & je ne ſuis plus rien.
Prenez pitié de moi, laiſſez-moi mon ſeul bien.
Parlez à tous ces Chefs, & que votre ſageſſe
De tant de cruautés faſſe rougir la Grèce.
Les femmes, les enfans, dans l'horreur des combats,
N'ont point été frappés du fer de vos ſoldats.
Eſt-ce au pied des autels que ſouillant votre gloire,
Vous répandrez le ſang qu'épargna la victoire?
Eh ! quoi ! pour des captifs déſarmés & ſoumis
Serez-vous plus cruels que pour vos ennemis?
Parlez, & révoquez l'arrêt de l'injuſtice ;
La Grèce vous écoute, & doit en croire Ulyſſe.

Ce diſcours d'Hécube, dans l'original, ſemble réunir tous les genres d'éloquence ; celle de la tendreſſe maternelle, la dignité d'une Reine ſe mêlant à la douleur ſuppliante, l'art

Digitized by Google

d'intéreſſer juſqu'à l'amour-propre d'un ennemi. Ulyſſe ſe défend auſſi bien qu'il eſt poſſible. Il n'a point oublié ce qu'il doit à Hécube ; mais il n'eſt que l'organe des volontés de l'armée, & il n'eſt pas en lui de les changer. Hécube pleure ſes enfans ; mais combien de mères dans Argos & dans Mycènes pleurent auſſi leurs enfans tués devant Troye? Enfin Achille qui a rendu tant de ſervices aux Grecs a des droits ſur leur reconnaiſſance ; & comment lui refuſer la victime qu'il demande ? Les héros ſont jaloux ſurtout des honneurs dûs à leur mémoire. Ici le Poëte, par la bouche d'Ulyſſe, fait l'éloge des mœurs Grecques, & des nobles tributs qu'elles payaient aux mânes des grands hommes, tandis que dans les monarchies barbares leurs ſervices étaient enſévelis avec eux. Hécube voyant qu'Ulyſſe réſiſte à ſes priéres exhorte ſa fille à le flêchir, s'il ſe peut, par ſes ſoumiſſions & par ſes larmes. La réponſe de Polixène eſt d'une fermeté qui contraſte très-heureuſement avec le déſeſpoir d'une mêre.

Ulyſſe, je le vois, vous craignez ma prière.
Votre main fuit la mienne, & votre front ſévère,
Votre regard baiſſé ſe détourne de moi.
Raſſurez-vous ; des Grecs je remplirai la loi.
De la néceſſité je ſubirai l'empire.
On ordonne ma mort, & mon cœur la déſire.

Digitized by Google

J'aurais trop à rougir, ſi devant un vainqueur,
Trop d'amour de la vie eût abaiſſé mon cœur.
Pourquoi vivrais-je encor? j'ai vu régner mon père;
Polixène, l'eſpoir & l'orgueil d'une mère,
Croiſſait dans ſon palais pour le plus beau deſtin,
Pour voir un jour des Rois ſe diſputer ſa main,
Pour aller embellir une cour fortunée,
Qu'aurait enorgueilli ce ſuperbe hyménée;
Et dans mes jours de gloire & de proſpérité,
Je n'enviais aux Dieux que l'immortalité.
Je ſuis eſclave hélas! ce nom plein d'infâmie,
Ce nom ſeul me ſuffit pour déteſter la vie.
Attendrai-je qu'ici, pour combler mes revers,
Un maître à prix d'argent me donnant d'autres fers,
Livre la ſœur d'Hector aux plus vils miniſtères,
Aux travaux deſtinés à des mains mercénaires;
Et qu'un eſclave impur, m'obtenant malgré moi,
Vienne ſouiller mon lit ou dût entrer un roi?
Non, j'aime mieux la mort que cet excès d'injure;
J'aime mieux aux enfers deſcendre libre & pure.
A qui perd tout eſpoir, il reſte le trépas.
Ulyſſe, je vous ſuis. N'arrêtez point mes pas,
Ma mère, laiſſez-moi marcher au ſacrifice;
Oui, laiſſez-moi mourir avant qu'on m'aviliſſe.
Le malheur, il eſt vrai, peut frapper tout mortel;
Moins il eſt attendu, plus il ſemble cruel;
Mais qui peut à l'opprobre abandonner ſa vie?
Ah! le plus grand des maux ſans doute eſt l'infamie.

HÉCUBE.

J'admire ton courage, & je pleure ton ſort.
Si du fils de Pélée il faut venger la mort,

Grecs, où va s'égarer votre injuſte colère?
Du crime de Paris il faut punir ſa mère.
Paris eſt ſeul coupable, il eſt né dans mon flanc;
Sur la tombe d'Achille épuiſez tout mon ſang.
Frappez.

ULYSSE.

Ce n'eſt pas vous qu'Achille nous demande;
Des jours de Polixène il exige l'offrande.

HÉCUBE.

Immolez toutes deux: confondez à l'autel
Et le ſang de ma fille, & le ſang maternel.

ULYSSE.

Achille veut le ſien, Madame, & non le vôtre;
Et que ne pouvons-nous épargner l'un & l'autre!

HÉCUBE.

Mourir avec ma fille eſt un devoir pour moi.

ULYSSE.

Non, votre ſeul devoir eſt de ſuivre ma loi.

HÉCUBE.

Vous me verrez ſans ceſſe à ſes pas attachée.

ULYSSE.

Non, craignez de la voir de vos bras arrachée.

POLIXÈNE.

(*à Ulyſſe.*)

Madame, écoutez-moi. Vous, dans votre rigueur,
Ménagez une mère, épargnez ſa douleur.

Digitized by Google

(*à Hécube.*)
Ma mère, c'eſt aſſez combattre la puiſſance.
Ne ſouffrez pas du moins d'indigne violence.
Voulez-vous qu'à l'inſtant, d'un bras injurieux,
De farouches ſoldats vous traînant à mes yeux,
Inſultent à ce point votre rang & votre âge?
Sauvez-nous toutes deux de ce comble d'outrage.
Donnez-moi votre main : à mes derniers momens
Accordez la douceur de vos embraſſemens.
Ma mère! de ce nom que ma tendreſſe implore,
Pour la derniere fois ma voix vous nomme encore.
Mes yeux à la clarté vont ceſſer de s'ouvrir.
Adieu, vivez, ma mère, & moi je vais mourir.

HÉCUBE.

De mes nombreux enfans cher & malheureux reſte,
Tu meurs! & dans les fers je traîne un ſort funeſte!
Quel en ſera le terme! à quoi m'attendre encor!

POLIXÈNE.

Que dirai-je à Priam, à votre fils Hector?

HÉCUBE.

Dis que par tant de coups tour-à-tour éprouvée,
Au comble des horreurs Hécube eſt arrivée.

POLIXÈNE.

O ſein qui m'a nourrie! ô ma mère! ah! grands Dieux!

HÉCUBE.

O gage le plus cher des plus funeſtes nœuds!

POLIXÈNE.

Recevez mes adieux, Caſſandre, Polidore,

O ma sœur ! ô mon frère !

HÉCUBE.

Hélas ! vit-il encore ?
Je suis trop malheureuse, & je crains tout des Dieux

POLIXÈNE.

Sans doute il est vivant, il fermera vos yeux.
Il vit : n'en doutez point : cet espoir me ranime.
(*à Ulysse.*)
Allons, couvrez du moins le front de la victime,
Ulysse, cachez-moi ma mère & ses douleurs.
Je puis souffrir la mort, & ne puis voir ses pleurs.
Venez, &c.

Le récit de la mort de cette Princesse est digne de cette belle scène. Il n'est pas inutile de faire voir comment les Anciens traitaient cette partie du Drame. C'est Talthibius qui raconte le sacrifice de Polixène auquel il présidait en sa qualité de hérault, & qui le raconte à sa mère. Dans nos mœurs ce serait manquer aux convenances, & nous ne souffririons pas qu'ayant eu part à la mort de la fille, il en fit le récit à la mère. Mais le récit même nous fera mieux connaître encore toute la férocité de ces mœurs des temps qu'on nomme héroïques, férocité produite par la superstition & le fanatisme, qui exaltaient l'énergie des ames, & enfantaient des crimes.

Pour

Pour ce grand ſacrifice on s'aſſemble, on s'empreſſe.
De jeunes Grecs rangés autour de la Princeſſe,
Devaient ſous ma conduite accompagner ſes pas,
La placer à l'autel, & l'offrir au trépas.
Pyrrhus vient, il ſaiſit la victime docile;
Il l'entraîne lui-même à la tombe d'Achille.
Il prend un vaſe d'or, le remplit, & ſoudain
En l'honneur de ſon père il épanche le vin.
A l'armée en ſon nom j'ordonne le ſilence.
» Que ma voix dans ces lieux attire ta préſence,
» O mon père! dit-il: reçois aux ſombres bords
» Ces dons réligieux qui conſolent les morts.
» Vois ce ſang conſacré que nous allons répandre.
» Ce pur ſang d'une vierge appartient à ta cendre.
» Sois-nous propice, Achille, ô mon père! ô héros!
» Loin des ports d'Ilion fais voguer nos vaiſſeaux.
» Que ſauvés des écueils d'une mer en furie,
» Un retour fortuné nous rende à la patrie.
Il dit, & tous les Grecs s'uniſſent à ſes vœux,
Et nos cris ſupplians montent juſques aux cieux.
Dans la main de Pyrrhus déja le glaive brille;
Ses regards m'ordonnaient de ſaiſir votre fille.
» Arrêtez, nous dit-elle, ô vainqueurs des Troyens!
» Prêts à mêler mon ſang avec le ſang des miens,
» Épargnez-moi du moins un inutile outrage.
» Ma mort doit être libre, & j'aurai le courage
» De préſenter au glaive & ma tête & mon ſein.
» Sur la fille des Rois ne portez point la main.
» Polixène acceptant un trépas qu'elle brave,
» Ne veut point aux enfers porter le nom d'eſclave.
Elle dit: mille voix parlent en ſa faveur.
Agamemnon lui-même admirant ſon grand cœur,

Souscrit à sa demande, & veut qu'on se retire.
Polixène l'entend : elle arrache & déchire
Les voiles, ornemens de sa virginité,
Et de son sein d'albatre étalant la beauté,
Elle tombe à genoux. » Pyrrhus, frappe, dit-elle.
» Frappe, j'attends tes coups «. Il se trouble, il chancelle.
La victime à ses pieds, l'aspect de tant d'appas,
La pitié quelque temps semble arrêter son bras.
Mais Achille l'emporte en cette ame hautaine.
Il enfonce le fer au cœur de Polixène,
Le retire fumant : le sang jaillit au loin.
Elle tombe expirante, & par un dernier soin,
Elle rassemble encor la force qui lui reste,
Pour n'offrir aux regards qu'une chute modeste.
Elle meurt. Ce moment change tous les esprits.
Touchés de sa vertu, de son sort attendris,
Tous, & chefs & soldats qu'un même zèle anime,
A l'envi l'un de l'autre honorent leur victime.
Déja par mille mains son bûcher est dressé.
Tout hâtent cet ouvrage, & d'un bras empressé
Le couvrent de présens, l'entourent de guirlandes,
Se disputent le droit d'y porter des offrandes;
Et tandis qu'on lui rend ces funestes honneurs,
J'entends gémir sa mère, & vois couler ses pleurs.

Je terminerai cet article d'Euripide par les adieux d'Alceste à son époux Admète, lorsqu'elle est prête à mourir pour lui. On sait que Racine n'a pas osé traiter ce sujet intéressant, parce qu'il n'y trouvait pas de dénouement possible. Deux écrivains de nos jours ont été

Digitized by Google

plus hardis (1), & peut-être aurons-nous une Alceſte, commé nous avons eu une Iphigénie en Tauride. Quoi qu'il en ſoit, voici le morceau d'Euripide.

Cher Admète, je touche à mon heure ſuprême.
Voyez ce que j'ai fait pour un époux que j'aime.
Pour vous ſauver le jour je me livre à la mort,
Et ma ſeule tendreſſe a voulu cet effort.
Je pouvais, jeune encore, & veuve couronnée,
Aſpirer aux liens d'un nouvel hymenée.
Mais je n'ai pas voulu ſurvivre à vos deſtins,
Pour nourrir dans le deuil des enfans orphelins.
Ma vie eſt par mon choix éteinte à ſon aurore;
Vos parens à leur fils ſe devaient plus encore.
Vous étiez leur ſeul bien : par l'âge appeſantis,
Ils n'avaient pas le droit d'eſpérer d'autre fils;
Et ſi votre bonheur eût fait leur ſeule envie,
Vous pouviez conſerver votre épouſe & la vie.
Mais ils vous ont trahi : les Dieux l'ont ordonné.
A pleurer mon trépas vous étiez deſtiné.
Le ciel à mes enfans dût ravir une mère.
O vous pour qui je meurs, écoutez ma prière!
Je ne demande pas pour prix de mes bienfaits,
Un ſacrifice égal à celui que je fais;
Et quel bien après tout pourrait valoir la vie?
Mais ſi de mon époux ma mémoire eſt chérie,
S'il aime nos enfans, s'il ſe ſouvient de moi,

(1) M. Ducis & M. Dorat. Le premier a joint, dit-on au ſujet d'Alceſte celui d'Œdipe à Colone. Ces deux pièces ſont reçues à la Comédie Françaiſe.

Ah! que jamais l'hymen démentant votre foi,
Ne faſſe dans mon lit entrer une autre épouſe,
qui régnant ſur mon ſang en marâtre jalouſe,
Accablerait bientôt ſous ſon joug odieux,
De nos premiers amours les gages précieux.
On ne connaît que trop les haines implacables,
D'un ſecond hymenée effets inévitables.
Gardez dans ce palais d'introduire un tyran.
De mon fils, il eſt vrai, le péril eſt moins grand.
Son ſexe eſt ſa défenſe; il croîtra près d'un père;
Mais à ma fille ici qui tiendra lieu de mère?
Fille trop chère! hélas! s'il fallait quelque jour
Qu'une femme étrangère osât dans cette cour,
A la honte, au mépris dévouer ton enfance,
Et d'un hymen heureux te ravir l'eſpérance!
Si tu dois de Lucine éprouver les travaux,
Qui ſera près de toi pour adoucir tes maux,
Pour t'offrir les ſecours de l'amour maternelle?
Je meurs. Ah! par pitié pour moi-même & pour elle,
Admète, jurez-moi de ſouſcrire à mes vœux;
Joignez cette promeſſe à nos derniers adieux.
Il faut nous ſéparer: la mort qui me menace
N'admet point de délai, n'accorde point de grace.
Adieu, mes chers enfans, adieu, mon cher époux.
Vous que j'ai tant aimé, vivez, ſouvenez-vous
Qu'Alceſte à cet amour appartînt toute entière,
Fut la plus tendre épouſe, & la plus tendre mère.

Digitized by Google

DE SHAKESPEAR.

Lorsque vers l'an 1730 M. de Voltaire nous fit connaître le premier quelques morceaux du Théâtre Anglais, & s'amusa à polir & à tailler (1) quelques diamans bruts ensevelis sous les ordures de Shakespear ; lorsqu'on s'accordait universellement à regarder ce Comédien Poëte comme un homme, qui né avec du génie dans des tems d'ignorance avait semé quelques beautés naturelles dans des productions informes & monstrueuses faites pour un peuple encore grossier ; si dans ce tems quelqu'un s'était avisé d'établir la moindre comparaison entre ces compositions barbares mêlées de quelques traits heureux, & des ouvrages tels que Phédre & Cinna, entre Shakespear & notre Corneille & notre Racine, on aurait regardé cette étrange idée comme une bizarrerie très-extraordinaire, comme une affectation de singularité & de paradoxe, comme un jeu d'esprit sans conséquence.

Si quelqu'autre était venu nous dire : » J'aime » & j'admire vos belles Tragédies, mais je goûte

(1) Voyez les morceaux qu'a traduits M. de Voltaire à côté de l'original. Combien ils sont embellis !

Digitized by Google

une autre ſorte de plaiſir à celles de Shakeſ-
» pear. Cette multitude d'événemens & de per-
» ſonnages, cette foule d'objets qui paſſent ra-
» pidement ſous mes yeux comme autant de
» tableaux mouvans, toutes ces ſituations
» dont je n'examine pas la vraiſemblance,
» cette magie, ces ſorciers, ces têtes de
» morts, ces ſpectres, ces gibets, tout ce
» fracas, tout ce merveilleux ne laiſſe pas que
» de m'amuſer, & je trouve bon tout ce qui
» m'amuſe ». On aurait pu répondre qu'il ne faut pas diſputer des goûts, & renvoyer cet homme à la lanterne magique, aux farces de la foire, & à ceux qui montrent *la rareté, la curioſité.*

Si un autre plus hardi nous diſait d'un ton dogmatique : » Vos Corneille, vos Racine,
» vos Voltaire ne ſont pas ſans quelque mérite,
» mais j'en trouve cent fois plus dans Shakeſ-
» pear, car il a cent fois plus de défauts, &
» voilà la vraie ſupériorité, toutes les fautes
» poſſibles & une beauté qui me plaiſe d'autant
» plus que je m'y attendrai moins. Il eſt de l'eſ-
» ſence du génie de ne rien enfanter que de
» monſtrueux, il lui eſt abſolument refuſé de
» rien produire de raiſonnable, & il faut com-
» mencer par renoncer au ſens-commun
» pour arriver au ſublime. Les caractères les

» plus infaillibles de la médiocrité, ſont la » raiſon, le bon-ſens & le goût. Vos tragi- » ques ont toutes ces qualités dans un degré » éminent; comment voulez-vous qu'ils aient » du *génie?* J'eſtime votre théâtre, mais j'ad- » mire celui de Shakeſpear ». On pourrait peut-être rire au nez d'un pareil Légiſlateur, & on l'exhorterait à ne vivre & à ne converſer qu'avec des foux, parce que ce n'eſt qu'avec eux qu'il trouvera ces éclairs qui lui paraiſſent ſi beaux dans les ténébres du délire.

Mais ſi dans le moment où nos chefs-d'œuvres dramatiques ſont adoptés par toutes les nations policées, quand la gloire & le génie de nos maîtres dans cet art appartiennent non plus ſeulement à la France, mais à l'Europe & au monde entier, on choiſiſſait cette époque pour nous dire: » Vous croyez avoir un » théâtre, & vous n'en avez pas. Vous n'êtes » pas même aux élémens de l'art que vous » croyez enſeigner aux autres. Il a exiſté il y » a deux cens ans chez un peuple qui ne con- » noiſſait guéres alors que la controverſe & la » fauſſe érudition, un homme qui ſeul ſans ſe- » cours & ſans modèle, a créé le véritable art » dramatique, a préſenté la *nature vierge* que » vous avez miſérablement défigurée. Cet » homme vous a toujours été juſqu'ici à-peu-

» près inconnu. Mais vous allez le connaître ; » & alors vous ne pourrez plus supporter vos » squélettes de tragédies, vos avortons drama- » tiques ; tout votre système théâtral si faux, » si mesquin, si froid, si chimérique croulera » de lui-même. *Le théâtre de Shakespear le heurtera* » *avec sa rudesse victorieuse ; & il tombera comme un* » *vieux mur cimenté d'argile cède en poussiere au* » *boulet qui le frappe* (1) ». A ce discours, quelque accoutumés que nous soyons depuis longtems aux paradoxes les plus inconcevables, je crois qu'on se regarderait d'étonnement, & qu'on se demanderait si c'est démence ou charlataniſme, ou peut-être l'un & l'autre.

C'est pourtant ce qui a été imprimé de nos jours le plus sérieusement du monde dans plusieurs brochures qui n'étaient que les échos des traducteurs de Shakespear. Ils ont en effet les premiers consigné dans leur préface les témoignages multipliés de leur admiration exclusive & raisonnée pour le Poëte Anglais, & de leur profond mépris pour la Tragédie Française.

Il faut s'attendre à tout. Notre Théâtre était regardé de l'aveu de tout le monde comme le titre de gloire nationale, qui dans les arts nous appartenait plus particuliérement que tout

(1) Journal des Dames de M. Mercier.

autre, comme le genre où nous avions excellé, dans lequel les peuples s'étaient inſtruits auprès de nous, & dont la palme ne nous était pas conteſtée. Au milieu de ce concert de louanges s'éleve tout-à-coup la voix de trois ou quatre hommes qui donnent un démenti formel à la France & à l'Europe entiere. Ces nouveaux prophètes qui prétendent bien l'être dans leur pays, ce ſont les traducteurs de Shakeſpear, M. Mercier & M. le Chevalier de Rutlidge, Irlandais, qui s'eſt fait un devoir patriotique d'abattre la ſcène Françaiſe, & d'élever ſur ſes débris les tréteaux de Shakeſpear.

Peut-être ſeroit-on porté à croire qu'une pareille doctrine n'eſt pas contagieuſe, & ne vaut pas même la peine qu'on s'en occupe. Je crois bien en effet qu'elle ne nous ſubjuguera pas entiérement, & que malgré les oracles du Journal des Dames, la *Tempête & le More de Veniſe* ne remplaceront pas ſur notre théâtre Athalie & Zaïre. Mais ſi l'on ſe perſuadait que ce nouveau code d'extravagance ne peut pas trouver de partiſans, on ſe tromperait. La multitude de ceux qui écrivent ou qui veulent écrire eſt aujourd'hui ſi nombreuſe, le déſeſpoir de l'amour-propre humilié par l'impuiſſance de percer la foule a tellement beſoin

de conſolations & de reſſources, ceux qui ne ſont rien & qui le ſentent, ont tant d'envie de ſe le cacher à eux-mêmes & aux autres, la médiocrité eſt ſi naturellement portée à haïr, à repouſſer tout ce qu'on admire & tout ce qui avertit de la mépriſer, que dans cette fermentation générale de tant d'eſprits faux & de têtes exaltées qui s'agitent en tous ſens pour attirer un moment l'attention, il n'eſt pas poſſible qu'on n'accueille pas avec quelque faveur ces Légiſlateurs complaiſans, qui prenant un parti extrême, viennent tout à coup les délivrer à la fois & des règles du bon ſens qui les condamnent & des modèles qui les affligent, & faire diſparaître enfin ces principes qui conſtataient toutes leurs fautes, & ces grands objets de comparaiſon qui leur montraient leur néant.

Cependant ſi la ſéduction n'entraînait que ce peuple de mauvais écrivains qui par eux-mêmes ne vaudraient pas mieux, ce ne ſerait pas trop la peine de combattre ni ces reſtaurateurs de la barbarie qui conſpirent contre les beaux arts, ni les barbares intéreſſés à être leurs complices. Mais l'attrait de la nouveauté eſt ſi puiſſant ſur les jeunes têtes, la maladie du paradoxe les gagne ſi aiſément, un air de confiance, un ton d'enthouſiaſme leur en im-

Digitized by Google

poſe avec tant de facilité, on a vu des abſurdités ſi étranges accréditées pendant quelque tems, qu'il ne faut pas regarder comme un travail inutile de faire voir la vérité à ceux qui s'égaraient de bonne foi, ni d'arrêter les maîtres d'erreur par le ridicule. Ce ridicule n'eſt pas ici une arme bien raffinée; il ſuffit de citer. Ce travail même eſt très-divertiſſant, & c'eſt, ſur-tout, cette derniere raiſon qui a déterminé à l'entreprendre.

Voyons donc d'abord quelle idée l'on nous donne en général de Shakeſpear; & enſuite nous nous amuſerons à conſidérer les *chefs-d'œuvre* qu'on propoſe à notre admiration. Ce mot de *chefs-d'œuvre* n'eſt point ici une plaiſanterie. C'eſt le terme dont les Traducteurs ſe ſervent à tout moment en parlant des piéces du *grand homme*. Ils n'en employent jamais d'autre. Shakeſpear eſt toujours déſigné par le titre de *grand homme*, & ſes ouvrages par celui de *chefs-d'œuvre*; & ne vous imaginez point qu'il y ait quelque reſtriction. Quand nous diſons les *chefs-d'œuvre* de Corneille, de Racine, de Voltaire, cela ſignifie leurs plus beaux ouvrages. Il n'en eſt pas de même de Shakeſpear. Une piéce de ce *grand homme* ou un *chef-d'œuvre*, cela eſt ſynonime. Il en a fait trente-ſix, & ce ſont trente-ſix *chefs-d'œuvre*.

Digitized by Google

Ecoutons les Traducteurs dans la vie de Shakeſpear, & dans ce qu'ils appellent le *Diſcours des préfaces*. On demandera ce que c'eſt que le *Diſcours des préfaces*. C'eſt un diſcours extrait des différences préfaces placées à la tête des éditions Anglaiſes de Shakeſpear, & commentées, arrangées, augmentées par les Traducteurs. On dira que cette expreſſion, *Diſcours des préfaces*, n'en eſt pas plus françaiſe. Mais il ne faut pas y regarder de ſi près avec des Légiſlateurs qui créent la langue comme tout le reſte. Nous en verrons bien d'autres.

» Ce fut alors que parut Shakeſpear, & que » par un vrai *miracle*, l'art de Plaute & de So- » phocle éteint depuis deux mille ans, fût reſ- » ſuſcité à Londres, ou plutôt créé par lui, » qu'il reçut l'empreinte de ſon génie, & qu'il » mérita d'être nommé l'*Art de Shakeſpear*, » auſſi-bien que celui de Sophocle. *Créateur* » *de ce genre nouveau*, il ſentit qu'il avait le » droit d'agir en maître, & rejetta toutes les » loix qui ne s'accordaient pas avec ſes gran- » des vues & ſes vaſtes plans. Peintre de l'hu- » manité, il embraſſa tout le genre-humain. Il » vit que les dernieres claſſes de la ſociété pou- » vaient, auſſi-bien que les plus élevées, lui » fournir une foule de perſonnages intéreſſans... » A la vue d'un pareil *prodige*, on ſerait tenté

» de croire qu'un *démon familier*, plus merveil-
» leux encore que celui de Socrate, pût ſeul
» reveler à un jeune-homme ſans expérience,
» preſque ſans éducation, ce *grand ſecret de l'art*
» *dramatique*, inconnu alors dans tout l'univers,
» & que des nations entiéres cherchaient aveu-
» glément depuis longtems. *Vie de Shakeſpear.*

» Shakeſpear plaît & plaira toujours, parce
» *qu'il l'emporte ſur tous les écrivains comme peintre*
» *de la vérité & de la nature. Il plaît par la magni-*
» *ficence, la fraîcheur*, la fécondité de ſa poéſie,
» qui *n'eſt point un art, mais comme les prophé-*
» *ties du Sybilles, ſemble une véritable inſpira-*
» *tion.* Il plaît parce qu'il offre à ſes lecteurs
» un *miroir fidèle* de la vie & des mœurs, des
» *tableaux vrais* de l'homme dans tous les états,
» dans tous les mouvemens & toutes les ſitua-
» tions de ſon ame. Il plaît parce qu'il a réuni
» *les deux facultés les plus rares de l'invention*, & les
» deux ſources principales de l'intérêt dramati-
» que, celle de former les caractères, & celle
» *d'imiter au naturel* les paſſions & leur lan-
» gage. Ses caractères ſont *le produit de l'huma-*
» *nité*, telle qu'elle ſe préſente dans tous les
» lieux... C'eſt le choix exact & fidèle *de ce qui*
» *ſe dit de plus à propos* dans les ſituations & les
» événemens ordinaires de la vie... Là comme
» ſur la ſcène de monde, on ne trouve partout

Digitized by Google

» que des hommes qui tous expriment les ſen-
» timens de leur ame dans un *langage humain...*
» *les hommes de toutes les nations conviennent qu'il*
» *n'eſt point de pièces qui faſſent plus d'effet & d'il-*
» *luſion à la repréſentation que les ſiennes, & que*
» *dans le ſilence même du cabinet leur lecture inſpire*
» *plus d'intérêt, plus d'émotion que celle d'aucun au-*
» *tre Poëte...* Shakeſpear a des défauts ſans
» doute qu'on ne peut ſauver des arrêts de la
» critique ; mais il n'a beſoin d'autre indulgen-
» ce que de celle *qu'on doit à tous les chefs-d'œuvre*
» *de l'homme...* L'art dramatique reçut de ſon
» génie *toute l'énergie, tout le charme, tout l'intérêt*
» dont il eſt ſuſceptible... Il eſt encore *le vrai*
» *modèle du ſtyle tragique...* Shakeſpear *a pro-*
» *portionné le ſtyle à la grandeur du ſujet, à la force*
» *de la ſituation, à la qualité des perſonnages...* On
» peut recueillir des écrits de Shakeſpear *un ſyſtê-*
» *me complet de ſageſſe d'économique & civile. Diſcours*
» *des Préfaces.*

Manque t-il quelque choſe à ce panégyrique ? Voilà comme il convient de louer. *Le miracle! le prodige ! le démon familier !* l'aſſemblage de toutes les perfections ! que ce ton eſt noble & impoſant ! ce ſerait bien dommage qu'en appliquant ces témoignages aux citations, il ne reſtât qu'une harangue de charlatan faite pour exalter le baume à deux ſols. Il faut pourtant

en courir le risque, & malgré tout le respect qu'on doit au *Discours des Préfaces*, voir si l'on n'a pas voulu se mocquer de nous. Commençons par la *Tempête*. Elle est moins connue qu'*Othello* & *Jules César*, dont nous parlerons après. » *La Tempête*, au jugement des Anglais, » *est une des plus brillantes productions de l'imagina-* » *tion de leur Poëte*, & de ce génie étonnant qui, » pour ainsi dire, *entraînait à sa suite la nature* » *au-delà de ses limites, sans trop perdre de vue celles* » *de la raison.*

Les Traducteurs ajoutent qu'il *n'est pas impossible qu'on essaye quelque jour de la jouer en France.* Hatons-nous de jouir par avance, & voyons les richesses qu'on nous propose.

La Tempête.

La scène est d'abord en pleine mer. Alonzo, Roi de Naples, Ferdinand son fils, Sébastien son frere, Antonio, usurpateur du Duché de Milan, Gonzale, vieux Ministre, & toute la Cour sont sur un vaisseau battu par l'orage. On les entend dialoguer, malgré le bruit des vagues, & les courtisans se disputent avec les matelots. Gonzale, qui est l'homme sage de la piéce, dit en regardant le Bosman ou le chef des matelots. » Je ne vois rien en lui » qui promette le naufrage. Tout un gibet est » empreint sur sa physiononie. Bon destin, ne » change rien à sa sentence. Fais-nous un cable

» de la corde que tu lui files : car les nôtres
» nous ſont de peu de ſecours. S'il n'eſt pas né
» pour le gibet, notre ſort eſt à plaindre....
» Lui noyé ! Oh ! je réponds de ſa vie, notre
» vaiſſeau fût-il plus mince qu'une feuille d'ar-
» bre, & auſſi fragile que la vertu d'une fille
» enivrée d'amour... Que je donnerais de bon
» cœur en ce moment mille lieues de mer pour
» un arpent de terre aride, jonc, friche ou
» fougère, n'importe. Les decrets d'en haut
» ſoient remplis. Mais j'aurais bien voulu mou-
» rir dans un lit plus ſec. »

Tel eſt le dialogue qui ſe mêle aux cris de la manœuvre, aux blaſphèmes, aux juremens & aux priéres des matelots, pendant que le vaiſſeau s'abyme. Le Lecteur voudra bien ſe ſouvenir en liſant cette ſcène, & toutes celles que nous allons rapporter, que *c'eſt*, comme on l'a vu ci-deſſus, *le choix exact & fidèle de ce qui ſe dit de plus à propos dans les ſituations & les événemens ordinaires de la vie*, & juger, d'après cette définition, du dialogue de Shakeſpear.

La ſcène change & repréſente une iſle. Un magicien ſort d'une grotte, une baguette à la main, & ſuivi d'une jeune fille. Ce magicien eſt Proſpéro, ancien Duc de Milan, dépouillé par Antonio qui le croit mort. C'eſt lui qui a excité cette tempête par la force de ſon art. Il raconte

à ſa

à ſa fille Miranda qu'entièrement occupé de l'étude des ſciences occultes, & abandonnant à ſon frere le ſoin du gouvernement, il lui a laiſſé le temps & les moyens de former une conſpiration contre lui ; que ce frere perfide, cet Antonio, par le ſecours du Roi de Naples, dont il s'eſt reconnu le vaſſal, l'a chaſſé de Milan, & l'a expoſé dans une barque avec ſa fille Miranda, alors au berceau, à la merci des vents & des flots, qui l'ont jetté dans cette iſle inhabitée, entre la Suiſſe & l'Italie. On dira que ce n'eſt pas trop la peine d'être ſorcier pour être traité ainſi. Mais Proſpéro, comme on le verra, a bien regagné le temps perdu. Il s'eſt occupé dans ſa grotte à lire ſes livres que par bonheur on lui a laiſſés, & ſe trouve en état de prendre ſa revanche. Cette tempête eſt un jeu de ſon art. Perſonne n'a péri. Ils ſont tous abordés dans l'iſle, & ſes livres lui apprennent qu'une étoile propice domine à ſon Zénith. Sa fille a été d'abord un peu effrayée de la tempête. Il ſemble, dit-elle fort *à propos*, que ce ciel noir *verſerait un déluge de ſouffre enflammé, ſi la mer montant juſqu'au front du firmament n'allait noyer ſes feux.* Proſpéro la raſſure & l'endort. On s'imagine bien qu'un homme tel que Proſpéro ne peut être ſervi que par des Génies. Il en appelle un, Ariel. Il entre, *paré d'un vêtement léger & frais,*

coupé par une couleur de ciel. Sa phyſionomie reſpire la vivacité & l'intelligence mêlées d'un air mutin qui forme une nuance de ſon caractere. Proſpéro s'informe s'il a fidélement exécuté la tempête qui lui a été commandée. Ariel en fait la deſcription : » Moins rapides ſont les éclairs que *Jupiter* » lance avant les terribles éclats de ſon tonnerre; l'inſtant eſt moins fugitif. On eût dit » que tous ces tourbillons embraſés de ſouffre » pétillant aſſiégeaint le *puiſſant Neptune*, boulevérſaient, *agitaient de terreur* les vagues menaçantes. Oui, le redoutable *trident* a tremblé » dans les mains du Dieu.

On ſent qu'il n'y a rien *de plus à propos* que *Jupiter* & *Neptune* avec l'eſprit *Ariel*, & les vagues *agitées de terreur*. C'eſt là la *magnificence* de Shakeſpear.

Ariel continue ſon récit. » Pas une ame qui » n'ait reſſenti la fievre de la peur.... Pas un » atôme n'a péri. Pas une tache ſur leurs vêtemens qui les ſoutenaient ſur l'onde, & qui » ſont *plus frais qu'auparavant*. Enſuite fidéle à » tes ordres, je les ai diſperſés par troupes » dans l'iſle : j'ai mis à terre le fils du Roi » ſéparément des autres. Je l'ai laiſſé ſeul avec » ſes penſées, *rafraîchiſſant l'air du ſouffle de ſes* » *ſoupirs, aſſis ainſi les bras croiſés*. Il eſt en ſûreté » le vaiſſeau du Roi, dans un havre, dans cette

» baye profonde où tu m'appellas une fois à » minuit *pour t'aller recueillir de la roſée ſur les » Bermudes.*

Ce petit voyage eſt aſſez joli. Auſſi Ariel ſe plaint de la fatigue que lui donne Proſpéro. Mais celui ci lui reproche ſon ingratitude, & rappelle tout ce qu'il a fait pour l'Eſprit. Ariel était autrefois dans cette même iſle l'eſclave d'une ſorciére nommée Sycorax, qui pour le punir de lui avoir déſobéi, l'enferma dans le tronc d'un pin éclaté, où il reſta douze ans. Sycorax mourut, toute ſorciére qu'elle était. Mais la force de ſon charme ſubſiſtait encore après ſa mort, & il y a toute apparence que le pauvre Ariel ſerait encore dans ſa priſon, ſi Proſpero n'avait eu l'habileté de l'en délivrer. Il était bien juſte qu'en reconnoiſſance l'Eſprit s'attachât à ſon ſervice & fût ſoumis à ſes ordres. Si tu murmures encore, dit le magicien, *je fendrai un chêne. Je te chevillerai dans ſes noueuſes entrailles, & t'y laiſſerai crier douze autres hyvers.* Ariel lui demande pardon, & jure qu'il fera *ſon ſervice d'Eſprit, de bonne grace.* A cette condition, Proſpéro lui promet de l'affranchir dans deux jours. Il eſt probable que cet eſprit ſi docile était le *démon familier plus merveilleux que celui de Socrate*, qui *revela* un beau

matin à Shakeſpear le *grand ſecret de l'art dramatique.*

Proſpéro réveille ſa fille, & lui dit : *allons voir Caliban mon eſclave, qui jamais ne nous fit une réponſe obligeante.* Il ſemble qu'il n'y ait rien de bien preſſé à aller voir cet *eſclave* ſi peu *obligeant.* Mais un homme tel que Shakeſpear ne fait rien ſans raiſon, & ſurement il y en a une pour aller voir ce Caliban, ne fût-ce que pour nous faire connaître une créature très-curieuſe. Cependant il ſe trouve qu'en effet c'eſt Caliban qui vient. On l'appelle, il répond de l'intérieur de la grotte, & parait enfin. Voici ſon portrait. » Il entre » lentement & péſamment, les yeux tournés » vers la terre. Sa taille eſt au-deſſus de la » nature humaine ; ſon viſage hideux. Ses » cheveux heriſſés pendent ſur ſon front. Ses » membres groſſiers ſont couverts de peaux » d'animaux flottantes. Dans tous ſes mou- » vemens éclatent le dépit & la rage. Il mu- » git plutôt qu'il ne parle. »

On veut ſavoir quel eſt ce rare animal. C'eſt le fils de Sycorax & d'un Démon incube. Il prétend bien être roi de l'iſle, comme héritier de ſa mere, à qui apparemment elle appartenait de droit divin ; mais Proſpéro s'en eſt emparé par le droit duplus fort, & il régne

ſur les buiſſons & les marais ; car il n'y a d'autre habitant dans l'iſle que ce Caliban dont il a fait ſon valet de charge, celui qui fait le travail de la maiſon. On peut être ſurpris qu'un homme ſervi par des Génies tels qu'Ariel, ſe charge d'une auſſi hideuſe eſpèce que ce Caliban. Mais c'eſt par un motif de bonté, & pour lui donner une bonne éducation. L'éléve a ſi bien profité, qu'il a commencé par vouloir violer la fille de ſon maître, choſe aſſurement bien excuſable ; car enfin il n'y en avait pas d'autre. Auſſi Miranda dit-elle à ſon père : *c'eſt un méchant, Seigneur, je n'aime pas à l'enviſager.* Son père lui répond : *mais tout méchant qu'il eſt, nous ne pouvons nous en paſſer. C'eſt lui qui attiſe notre feu, qui fournit notre bûcher. Il nous rend des ſervices utiles.* Auſſi ne l'a t-il appellé que pour lui faire ramaſſer de la ramée. Il n'y a rien à répondre à de ſi bonnes raiſons, & dût Miranda être encore expoſée à quelque petite violence, il faut bien que quelqu'un faſſe du feu dans la grotte, pendant que l'Eſprit *va ramaſſer de la roſée ſur les Bermudes.* Pourſuivons. Tout va fort bien juſqu'ici.

» Tombe ſur vous deux le ſerein le plus con-
» tagieux, tel que ſur un marais infect ma mère
» en amaſſa jamais avec la plume d'un hibou,

» Que le ſouffle du vent d'Aval vous pénétre
» & vous deſſéche tout le corps. »

Tel eſt le ſalut peu *obligeant*, avec lequel Caliban aborde ſes maîtres. On voit que l'Auteur ſoutient le caractère qu'il a annoncé. On conçoit que s'il s'y eſt pris de ce ſtyle, quand il a voulu violer Miranda, il n'eſt pas étonnant qu'il n'ait pas réuſſi.

» Oh! pour ce ſouhait compte que cette nuit
» la crampe aigue ira s'attacher à toi. Tu ſen-
» tiras tes flancs dardés de pointes déchirantes
» qui couperont ton haleine oppreſſée. Déjà
» les porcs-épics s'exercent pour mieux s'éver-
» tuer ſur tes membres, tant que dureront les
» heures de cette longue nuit. Je veux que tes
» playes ſe touchent preſſées comme les cellu-
» les d'une ruche, & chaque dard ſera plus pi-
» quant que l'aiguillon de l'abeille.

CALIBAN.

» ..... Que tous les maléfices de Sycorax
» fondent ſur vous, chauve-ſouris, crapauds,
» ſerpens....

PROSPERO.

» .... Tu regimbes, ame infernale! j'appel-
» lerai pour te tourmenter la goute du vieil
» âge. Je remplirai tes os de douleurs. Je te

» ferai pouſſer de ſi affreux hurlemens que les » ours mêmes friſſonneront de les entendre.

Caliban s'en va l'oreille baſſe. Ferdinand paraît entraîné par une muſique céleſte que fait entendre l'inviſible Ariel qui joue du Luth. D'un autre côté Proſpero ſe fait voir ſur la pointe d'un rocher, tenant par la main ſa fille Miranda. Ferdinand ne manque pas de la prendre pour la Divinité qu'annonçait la muſique qu'il a entendue. Il ſe fait connaître, & raconte le naufrage de ſon père, qu'il croit mort. En conſéquence il eſt Roi de Naples, & dit à Miranda. » O ſi vous êtes une vierge, & que » vous n'ayez pas encore *aliéné* votre foi, je » veux vous faire Reine de Naples ». On comprend bien que Miranda le trouve beaucoup plus aimable que Caliban. *C'eſt le troiſième homme que j'aie vu en ma vie*, dit-elle naïvement, *c'eſt le premier pour qui j'aie ſoupiré.* Proſpero qui a cru avoir beſoin de tous les moyens de ſon art pour leur inſpirer une paſſion mutuelle, eſt enchanté de voir qu'ils aillent ainſi audevant de ſes vœux. Mais en homme prudent il ſe dit à lui-même. » Il faut que je ralentiſſe la fou- » gue de ce penchant ſubit, de peur que trop » de facilité dans la conquête, n'en ravale trop » le prix ». Il feint de prendre le Prince pour un impoſteur, qui eſt venu dans l'iſle pour s'en

emparer. Miranda a beau s'intéreſſer pour lui: Il le condamne à l'eſclavage. » Ne me parlez » pas pour lui. C'eſt un traître. Viens. Je veux » que les fers courbent & joignent à tes pieds » ta tête. L'eau de la mer ſera ton breuvage, & » ta nourriture l'herbe des ruiſſeaux, les raci- » nes deſſéchées, & l'écorce où germe le gland ». Ferdinand veut mettre l'épée à la main. Mais Proſpero enchaîne tous ſes mouvemens par le pouvoir de la baguette magique. Le Prince ſe ſoumet, & ſe trouve encore trop heureux, *ſi ſeulement une fois chaque jour il pouvait au travers de ſa priſon voir cette jeune fille. Que la liberté regne dans toutes les autres régions de la terre, (dit-il) l'eſpace de cette priſon eſt aſſez vaſte pour mes deſirs.* Miranda l'aſſure que ſon père n'eſt pas ſi méchant qu'il veut le paraître. Ainſi finit le premier Acte.

Dans une autre partie de l'iſle, le Roi Alonzo avec ceux de ſa ſuite, ſe reproche d'avoir fait ce malheureux voyage d'Afrique pour y marier ſa fille ; voyage dont le retour a été ſi funeſte. Il croit ſon fils mort. Sébaſtien ſon frere, lui dit que c'eſt ſa faute. Pourquoi s'eſt-il obſtiné à ce mariage ? » Naples & Mi- » lan auront gagné à cette belle expédition » plus de veuves que nous ne ramenons d'hom- » mes pour les conſoler » . . .

Digitized by Google

GONZALE.

» Seigneur, ſi j'étais chargé du ſoin de dé-
» fricher cette iſle....

ANTONIO.

» Ce ſerait une iſle bien cultivée. Il y ſé-
» merait de l'yvraie.

SÉBASTIEN.

» Avec des halliers & des ronces.

GONZALE.

» Et ſi j'en étais le Roi, ſavez-vous ce que je
» ferais?

SÉBASTIEN.

» Jamais on n'y verrait, le Roi pris de vin faute
» vignes.

SÉBASTIEN.

» Dieu conſerve ſa Majeſté!

ANTONIO.

» Long régne à Gonzale!

GONZALE.

» Ce que j'ai dit n'était que pour animer ces
» deux nobles cavaliers, qui ont l'oreille ſi
» chatouilleuſe & les fibres ſi ſenſibles. Tou-
» jours les mêmes. Un rien les égaye & les fait
» rire.

Digitized by Google

ANTONIO *confidemment.*

» C'eſt de vous que nous avons ri.

GONZALE, *avec gayeté & ironie.*

» De moi! & je ne ſuis rien auprès de vous en » fait de ſaillies & d'épigrammes. Allons; con- » tinuez de rire ſur des riens.

ANTONIO.

» Quel coup terrible il nous a porté là!

SÉBASTIEN.

» Nous ſommes heureux qu'il ait gliſſé à côté.

GONZALE.

» Oh! vous êtes des hommes d'une trempe » impénétrable. Vous ſeriez capables d'aller at- » taquer la lune, & de la précipiter de ſa ſphère, » ſi elle s'aviſait de s'y montrer cinq ſemaines » ſans varier ſa forme, &c.

N'oublions pas que Shakeſpear ſait *proportionner ſon ſtyle à la force des ſituations & à la qualité des perſonnages*, comme on vient de le voir.

Ils s'endorment tous & tombent ſur l'herbe, par un effet des enchantemens de Proſpero, à l'exception de Sébaſtien & d'Antonio. Ce dernier eſt un ſcélérat qui a uſurpé, comme on l'a déjà dit, le Duché de Milan ſur ſon frère. Il trouve que Sébaſtien a une belle occaſion pour

Digitized by Google

ſe défaire du Roi de Naples ſon frère, & régner à ſa place. Il le lui fait entendre d'abord, & enfin le lui propoſe clairement. Voilà du moins une apparence de *ſituation* dramatique que l'on voit éclore au milieu de toutes ces abſurdes rêveries fort au-deſſous de Barbe bleue. Mais puiſque nous avons une occaſion de parler ſérieuſement, ce qui n'aurait pas été poſſible juſqu'ici, que d'invraiſemblances encore dans cette ſituation! & combien de convenances morales ſe trouvent bleſſées! pour courir le riſque de propoſer à un Prince d'égorger ſon frère endormi, aſſurément il faut l'en croire très-capable, ou l'on s'expoſe ſoi-même au plus éminent danger. Or ce Sébaſtien a-t-il donné juſqu'ici le plus léger indice d'une ame accoutumée aux forfaits? Certes pour imaginer un crime ſi atroce dans un pareil moment, dans cet état de conſternation qui ſuit un grand déſaſtre, dans la déſolation d'un naufrage, dans l'incertitude des moyens de ſubſiſter au milieu d'une iſle déſerte, dans la difficulté d'en ſortir, il faut l'habitude d'une ſcélérateſſe réfléchie & profonde. Je la ſuppoſe dans Antonio, qui a dépouillé ſon frère, & qui pourtant ne l'a pas tué. Mais quelle raiſon ai-je de l'attribuer à Sébaſtien? Et cependant comment écoute-t-il cette propoſition de maſſacrer ſon

frère endormi ? Quel effet produit sur lui cette idée qui doit faire frémir d'abord l'homme même capable de commettre le crime quand l'ambition aura fait taire le remords ? Il ne témoigne pas le moindre mouvement de surprise ni d'horreur. Il feint d'abord de ne pas entendre, & ensuite il raisonne froidement avec Antonio. Et cet Antonio de quel ton, de quel style il s'exprime ! Ecoutons cet étrange dialogue.

ANTONIO.

» Nommez-moi l'héritier présomptif de Na-
» ples.

SÉBASTIEN.

» Claribel.

ANTONIO.

» Qui ! la Reine de Tunis : elle qui habite cent
» lieues *pardelà les probabilités de la vie ;* qui ne
» peut jamais avoir de Naples aucune nou-
» velle (1), *à moins que le soleil ne se charge du*
» *message. Le char de la lune est trop lent dans sa*

(1) On ne s'arrête pas au mariage d'une Princesse de Naples avec un Mahométan de Tunis, à cette prétendue distance de Naples à Tunis, quoiqu'on puisse aller d'Italie en Afrique en trois jours. Shakespear croyait apparemment que les côtes d'Afrique étaient au bout du monde.

» *course.* Oui, l'enfant né au jour d'un événe-
» ment, avant que le bruit *en parvienne* (1) juſ-
» qu'à elle, *aurait le menton bruni par la toiſon de*
» *l'âge viril.*

SÉBASTIEN.

» Entre ces deux régions il y a quelque diſ-
» tance en effet.

ANTONIO.

» Une telle diſtance que *chaque coudée,*
» *chaque vague ſemble s'élever & dire : Com-*
» *ment cette Claribel nous franchira-t-elle ja-*
» *mais pour retourner à Naples?* ... Quel ſom-
» meil que celui-ci pour votre élévation! me
» comprenez vous?

SÉBASTIEN.

» Je crois vous comprendre.

ANTONIO.

» Et comment la joye de votre cœur ac-
» cueille-t-elle cette bonne fortune?

SÉBASTIEN.

» Je me rappelle que vous avez jadis ſup-
» planté votre frere Proſpéro.

(1) Il faudrait *parvînt.* On n'examine pas ici les ſoléciſmes & les barbariſmes de la verſion; il y aurait trop à faire, & on y reviendra.

demandons rien de tout cela. Nous ſentons combien toutes ces règles ſont mépriſables & faites pour les eſprits du dernier ordre ; mais *nature* & *vérité* ſont vos mots de ralliement : nous les invoquons ici. Trouvez-vous dans le dialogue qu'on vient de lire cette *nature vierge*, cette *vérité* qui ſont les *attributs* de Shakeſpear ? Cet étrange galimathias, ces froides turlupinades, ce dégoûtant mêlange de burleſque & d'atrocité, vous paraiſſent-ils un *langage humain, le langage ordinaire de l'homme ?* Repondez net, & ſi vous n'oſez pas le ſoutenir, avouez que vous êtes convaincus de nous avoir propoſé pour modèle de la *nature* & de la *vérité* un jargon qui n'a jamais pû être celui d'aucune créature raiſonnable, & que vos prétendus *chefs-d'œuvre* ne ſont que de bizarres extravagances en ſtyle de parade.

Vous n'oſerez plus dire ſans doute qu'on s'attaque à des *mots*, à des phraſes ſemées çà & là. Cette reſſource de la mauvaiſe foi devient inutile, & les cauſes inſoutenables ont été trop long-tems défendues par le menſonge avant qu'on en vînt à la preuve. La voilà ſous les yeux du lecteur. Non, faux enthouſiaſtes, légiſlateurs infidèles, ce ne ſont pas des *mots* ; c'eſt une ſcène entiére & la ſeule qui offre quelque idée d'une ſituation ;

Digitized by Google

c'eſt le ſtyle de toutes les ſcènes, de toutes les pages, & le petit nombre des exceptions diſparaît dans cette foule de monſtruoſités révoltantes. Pourſuivons.

Sébaſtien ne fait pas la plus petite objection, & répond froidement : » Ta conduite, ami, » me ſervira d'exemple. Comme tu gagnas le » trône de Milan, je veux gagner le trône de » Naples. Tire ton épée, un ſeul coup va » t'affranchir du tribut que tu payes, & faire de » moi un Roi dont tu ſeras chéri.

ANTONIO.

» Allons, enſemble, & quand j'éleverai mon » bras, ſonge à lever le tien pour frapper » Gonzale.

Au moment où ils vont égorger le Roi & ſon fidèle Miniſtre, Ariel vient chanter à l'oreille du Prince & de Gonzale, & les reveille. Ils ſont fort étonnés de voir deux épées nues autour d'eux. On leur dit que c'était pour les défendre, & qu'on a cru entendre rugir des monſtres. Le Roi ſe leve pour aller avec ſa ſuite à la recherche de ſon fils. Caliban reparaît avec ſa charge de bois & ſes imprécations ordinaires. Ecoutons Caliban. Car on nous aſſure que le génie de Shakeſpear n'a rien produit de plus beau.

» Que

» Que tous les venins que le ſoleil pompe » des eaux croupies, des marais & des fon- » driéres, retombent ſur Proſpéro & ne laiſſent « pas de ſon corps un pouce ſans ſouffrance. » Je ſais que ſes eſprits m'entendent, pourtant » je ne puis m'empêcher de les maudire. Oh ! » ils ne viendront pas ſans ſon ordre, me » mordiller, m'effrayer avec leurs mines gri- » maçantes, me tremper dans la mare, ou » luiſant dans la nuit comme des brandons » de feu, m'égarer loin de ma route mais » à chaque vétille il les lâche ſur moi, tantôt » en forme de ſinges me *faiſant* la moue, » *claquant* des dents, & me *mordant* après; » tantôt ce ſont des hériſſons qui viennent ſe » rouler ſur mon chemin, & dreſſer leurs pi- » quans à l'endroit où mon pied poſe. Quel- » quefois je ne ſuis que playes, couvert de longs » ſerpens qui m'embraſſent, & de leurs langues » fourchues ſifflent ſur moi juſqu'à me rendre » fou.

Il voit venir Trincale, un matelot de la ſuite du Roi. Il le prend pour un des Eſprits de Proſpero. *Jettons-nous à platte terre*, dit-il, *peut-être qu'il ne prendra pas garde à moi.* En effet, il s'étend par terre, & voici une ſcène qui, ſi elle n'eſt pas tout-à-fait tragique, eſt au moins fort groteſque.

Trincale croit voir les approchesd'un nouvel orage. » Ce gros nuage paraît roulé en » tonne prête à s'épancher juſqu'à la lie. A » coup sûr ce nuage énorme va ſe répandre à » pleins ſeaux.

Il apperçoit Caliban. » Ho, ho! qui avons- » nous ici, eſt-ce homme ou poiſſon? vivant » ou mort? c'eſt un poiſſon. (*il s'approche & le* » *flaire.*) Un pauvre hère de poiſſon déjà moiſi. » Un étrange poiſſon? Si j'étais en Angleterre » maintenant comme je fus une fois, & que » j'euſſe ſeulement ce poiſſon en peinture, il » n'y a pas de badaut le dimanche qui ne don- » nât une pièce d'argent pour le voir... Hé, » il a des jambes comme un homme, & au lieu » de nageoires deux bras. Sur ma foi, il eſt » chaud encore. Oh! je vire de bord maintenant » & laiſſe là ma premiere idée. Ce n'eſt pas » un poiſſon, mais un inſulaire que tantôt le » tonnerre aura frappé. Hélas! Voilà la tempête » revenue. Mon meilleur parti eſt de me blotir » ſous ſa caſaque. Je ne vois point d'autre abri » autour de moi. Le malheur accouple l'homme » avec d'étranges compagnons de lit. Allons, » je veux me giter ici, juſqu'à ce que la queue » de l'orage ſoit paſſée. (*Il s'enveloppe des amples* » *fourrures dont Caliban eſt couvert, de façon que* » *ſes pieds touchent la tête du monſtre.*)

Arrive un autre matelot nommé Stéphano, tenant un broc de vin & chantant.

Plus de mer, plus de mer pour moi,
Je veux mourir ici à terre.

» C'eſt une triſte antienne à chanter que celle » de ſes funérailles ; mais voici qui me conforte. (*Il boit & chante.*)

Patron & mouſſe, & Boſſeman, & moi,
Nous aimions tous la vermeille Hyppolite,
Et Caroline & la douce Brigitte.
Mais aucun de nous, par ma foi,
Ne s'était ſoucié d'aimer la Marguerite.
Elle avait, la brutale, une langue maudite ;
Contre les matelots toujours pleine d'aigreur,
La poix & le goudron lui faiſaient mal au cœur.
Je crois pourtant que la tigreſſe
Avec un malotru déſarmant ſa rudeſſe,
Sans ſe fâcher,
S'en laiſſait approcher.
Sus, ſus, compagnons, à la mer, le temps preſſe ;
Fi de la Marguerite ; au gibet la diableſſe.

Il boit.

CALIBAN, *gémiſſant ſourdement.*

» Ne me tourmentez point. Oh !

STÉPHANO, *appercevant Caliban.*

» Qu'eſt ceci ? avons-nous des diables dans » ce pays ? Ho, vous accoutrez-vous en ſau-

» vage & en homme de l'Inde, pour nous faire » niche ? Ah, je ne ſuis pas échapé de l'eau » pour avoir peur ici de vos quatre jambes. Car » il a été dit de moi : homme ou diable qui » marche ſur quatre pieds, ne le ferait pas re- » culer ; & on le dira toujours tant que le cœur » battra dans le corps de Stéphano.

CALIBAN.

» L'eſprit me tourmente : oh !

STEPHANO *ſurpris.*

» C'eſt là quelque monſtre de l'iſle. Ils ont » quatre jambes ici. Celui-là je m'imagine, aura » été ſaiſi de la fiévre. Où diable peut-il avoir ap- » pris notre langue ? Ne fût-ce que pour cela, je » veux lui donner quelque ſecours. Si je puis le » guérir & l'apprivoiſer, c'eſt un préſent digne » du plus fier Empereur qui ſe carre ſous une » robe de ſoie.

CALIBAN.

» Ne me tourmente pas, je t'en prie ; je por- » terai mon bois plus vîte au bucher.

STEPHANO.

» Oui, il eſt dans l'accès ; le voilà qui bat » la campagne. Il tâtera de ma bouteille ; s'il » n'a jamais encore goûté de vin, ce jus, ou » peu s'en faudra, va noyer ſa fiévre. Si je par- » viens à le guérir & à l'apprivoiſer, je n'en

» demanderai jamais trop cher : il payera bien » le maître qui l'aura, & cela comptant.

CALIBAN *croyant toujours ſentir un eſprit envoyé par Proſpero.*

» Tu ne me fais pas encore grand mal ; tu vas » redoubler tout-à-l'heure. Je le ſens à tes fré- » miſſemens. (*Trincale s'agite un peu.*) Déjà » Proſpero agit ſur toi.

STEPHANO, *à Caliban.*

» Allons, regardez en face, portez-vous bien, » ouvrez la bouche, ours ; voici un élixir qui » vous donnera du caquet. Ouvrez la bouche ; » ceci fouettera votre fiévre, je vous jure, & » comme il faut. (*Caliban boit avec plaiſir.*) Eh » bien ? vous ne connoiſſez pas le bon ami qui » vous aſſiſte. Allons, encore, ouvrez-la bien.

TRINCALE *tout tremblant.*

Je croirais connaître cette voix. Ce pourrait être ... C'eſt... Mais ce ne ſont là que de malins fantômes. O Dieu ! protege-moi.

STEPHANO.

» Deux voix & quatre pieds ; un monſtre » tout-à-fait mignon ! l'une à l'avant, l'autre » à la poupe ! ſa voix douce, il s'en ſert pour » dire du bien de ſes amis ; l'autre eſt une mé-

» disante qui tient de mauvais propos. Si tout » le vin de mon broc suffit pour le rétablir, » je veux déloger sa fiévre. Ainsi soit fait, » allons. — Laisse-moi abreuver la médisante.

TRINCALE *l'appellant d'une voix tremblante.*

» Stephano ?

STEPHANO.

» Comment ! ton autre voix m'appelle ? — » Miséricorde ! ce n'est pas un monstre, c'est un » démon. Laissons le là, je n'ai point de cuil- » ler à canon pour le servir de loin.

TRINCALE.

» Stephano ! si tu es Stephano, approche, » touche-moi, parle-moi. Je suis Trincale, ne » sois point effrayé, ton bon ami Trincale.

STEPHANO.

» Si tu es Trincale, sors, montre toi. Voyons, » voici les jambes les plus courtes : je vais te » tirer par là. S'il y a ici des jambes à Trin- » cale, les voici sans doute. (*Il tire Trincale* » *de dessous Caliban.*) En effet, tu es Trincale » lui-même ; comment es-tu devenu le lit de » repos d'un ours marin ? ou bien serais-tu un » Trincale éclos de son souffle !

Digitized by Google

TRINCALE.

» Je l'ai cru tué ici d'un coup de tonnerre; » mais tu n'es donc pas noyé, Stephano? J'eſ- » pere maintenant, que tu n'es pas noyé. L'o- » rage a-t-il crévé tout-à-fait? Moi, j'ai cru » ce monſtre mort; & dans la peur de l'orage » je me ſuis mis à l'abri ſous ſa fourure. — Et » es-tu bien vivant Stephano? O Stephano, » deux Napolitains de rechappés!

STEPHANO.

» Je te prie, ne me ſecoue pas ſi fort; mon » eſtomac n'eſt pas encore bien raffermi.

CALIBAN, *avec une admiration ſtupide.*

» Ce ſont-là deux beaux objets, ſi ce n'eſt » pas des lutins! celui-ci eſt un brave Dieu » qui poſſéde une liqueur céleſte. Je veux m'a- » genouiller devant lui.

STEPHANO.

» Comment t'es-tu ſauvé? Comment es-tu » arrivé ici? Jure ſur mon broc, de dire au » juſte, comment tu es venu ici? Moi, j'ai » échappé ſur un tonneau de vin, dont les ma- » telots avaient ſoulagé le navire. J'en jure par » ce broc, que j'ai fait moi-même; oui, de ma

» main, avec l'écorce d'un arbre, depuis que » j'ai gagné le rivage.

CALIBAN.

» Je jure sur ce broc d'être ton fidèle sujet, » car ta liqueur n'est point un fruit de la terre.

STEPHANO *à Trincale.*

» Allons, jure. Comment t'es-tu sauvé.

TRINCALE.

» A la nage, matelot, jusqu'à la terre ferme, » comme un vrai plongeon, oui, j'en puis » jurer.

STEPHANO *lui présentant la bouteille.*

» Tiens, baise le livre en témoignage; car » disant que tu nages comme un plongeon, tu » marches comme une grue.

TRINCALE, *après avoir bû.*

» O Stephano, te reste-t-il encore beaucoup de ceci?

STEPHANO.

» La futaille entiere, matelot; ma cave est » au bord de la mer, dans un roc où mon dé- » pôt est caché. — Eh bien, l'ours, (*à Caliban.*) » parle, comment va ta fiévre?

Digitized by Google

CALIBAN *étendant les bras.*

» N'es-tu pas descendu du ciel?

STEPHANO.

» Oui vraiment de la Lune. C'était moi qu'on » voyait dans la Lune du tems qu'elle était ha- » bitée.

CALIBAN.

» Dans la Lune? Je t'y ai vu & je t'adore. » Souvent ma Souveraine t'a montré à moi, » toi, ton chien & ton buisson.

STEPHANO.

» Allons, jure-le, baise mon livre aussi. Tout » à l'heure, j'irai à la source le remplir avec » du frais. Jure. (*Caliban boit.*)

TRINCALE.

» Par cette bonne lumière; voilà un sot » monstre; & j'en aurais peur moi? un mons- » tre bien idiot! — L'homme de la Lune? — » Un pauvre monstre bien crédule! — C'est » boire net, monstre, sur ma parole.

CALIBAN *à Stephano.*

» Je veux te montrer dans l'isle chaque motte » de terre fertile, & je veux baiser ton pied. Je » t'en conjure, sois mon Dieu.

Digitized by Google

TRINCALE.

» Par le ciel, un monſtre altéré & .... per-» fide! quand ſon Dieu ſera endormi, il lui vo-» lera ſon broc.

CALIBAN.

» Je veux baiſer ton pied. Je jure d'être ton » ſujet.

STEPHANO.

» Eh bien! approche; à genoux, & jure.

TRINCALE *riant.*

» Ha, ha, ha, j'en mourrai, à force de rire » de cet animal à tête de hibou. Un laid animal! » Je me crois aſſez de courage pour le battre...

STEPHANO *lui préſentant ſon pied.*

» Vîte, allons, baiſe.

Il faut être juſte. Je ne doute pas que cette ſcêne n'eût beaucoup de ſuccès chez Nicolet. La *nature vierge* de Shakeſpear eſt faite pour réuſſir à la foire. Je crois même que l'on pourrait faire une piéce intitulée *Arlequin Caliban*, & que Carlin y ſerait fort bon à voir quand il aurait bien bû, & qu'il demanderait à *baiſer le pied* du matelot. Il y aurait là matiére à de *bons lazzis*. Voilà comme ſont les ouvrages de génie. Il y a à gagner pour tout le monde. Qui

Digitized by Google

croirait que dans une Tragédie il y eût un excellent rôle pour Arlequin & Taconnet ? *Quam bella chosa est & bene trovata*, comme dit le bon Moliére, que cette *nature vierge* de Shakespear! on ne nous reprochera pas la longueur des citations. Elles sont trop amusantes, & il faut bien faire voir qu'on ne s'attache pas à *des phrases*, à *des mots*. Nous montrons Shakespear tout entier. Continuons.

La premiere scène du troisième acte représente Ferdinand, qui, suivant l'ordre de Prospéro, travaille à amasser du bois & des racines, & Miranda qui s'entretient avec lui. Elle gémit de le voir occupé à ce travail & s'offre de lui épargner, & de s'en charger elle-même. *Ah! si ces souches pouvaient avoir du sentiment, elles gémiraient de vous donner tant de mal.* Ferdinand lui répond. *Non, ma noble maîtresse, que vous soyez près de moi, le soir je me sens aussi frais que le matin.* Il lui demande quel est son nom, & *c'est sur-tout*, dit-il, *pour le placer dans mes prieres.* Il jure avec serment qu'il l'aime & qu'il veut l'épouser, & Miranda lui répond modestement; *sur mon innocence qui est le joyau de ma dot, je ne souhaiterais pas d'autre compagnon que vous... Loin de moi, honte hypocrite. Délie ma langue, ô toi franche & sainte innocence. Je suis votre femme, si vous voulez m'épouser; sinon je*

Digitized by Google

mourrai votre vierge fidèle. Ils ſe donnent la main tous les deux. Il faut avouer que Proſpéro a fait là une belle éducation, quoiqu'on puiſſe dire, comme la chanſon, *faut pas être grand ſorcier pour çà.*

Le ſorcier inviſible a vu tout ce qui s'eſt paſſé entre Ferdinand & Miranda, & il en témoigne ſa joye. Il ſe retire pour retourner à ſes livres. Car il a encore beaucoup à faire: dit-il, avant l'heure du ſouper. Sa fille, le Prince & lui, s'en vont tous trois, & voici notre bon ami Caliban qui revient avec ſes deux matelots. Puiſque nous l'avons retrouvé, nous ne le quitterons pas de ſitôt; je ne puis me réſoudre à m'en ſéparer. J'aime ce Caliban preſqu'autant que le *Signor Baretti* (1) & c'eſt beaucoup dire.

STEPHANO.

Ne m'en parle plus. Quand la futaille ſera à

(1) Le Signor Baretti eſt un Italien retiré à Londres, & qui écrit en Français aſſez mal pour qu'il ſoit permis de le croire naturaliſé Anglais. Il a fait contre M. de Voltaire en faveur de Shakeſpear une groſſe brochure qui eſt la plus plaiſante choſe du monde. Il dit entre autres choſes, qu'il donneroit un doigt de ſa main pour avoir fait le rôle de Caliban: on en parlera ci-après.

Digitized by Google

ſec, nous boirons de l'eau, pas une goute auparavant : ainſi haut le flacon, & t'en donne à cœur joie, monſtre. Allons, mon page, bois à ma ſanté.

TRINCALE.

Son Page! la folie de cette iſle! on dit que l'iſle n'a en tout que cinq habitans. Des cinq nous voilà trois : ſi les deux autres ont le cerveau timbré comme nous, l'Etat chancelle.

STEPHANO.

Bois donc, mon Page, quand je te l'ordonne. Comme tes yeux ſont enfoncés dans ta tête?

TRINCALE.

Où voudrais-tu qu'il les eût? à ſon dos? Ce ſerait vraiment un joli monſtre.

STEPHANO.

Mon ami, le monſtre a noyé ſa langue dans le vin. Pour moi je défie la mer entiére de me noyer. J'ai nagé trente cinq lieues nord & ſud avant de pouvoir gagner terre. Par le ſoleil, tu ſeras mon Lieutenant, monſtre, ou mon enſeigne.

TRINCALE.

Enſeigne! lui! Il n'eſt bon qu'à ſervir d'épouvantail.

Digitized by Google

STEPHANO.

Va, ſeigneur monſtre, nous ne reculerons pas.

TRINCALE.

Ni n'avancerez guéres. Je veux vous voir tomber ſur l'herbe comme du plomb, ſans pouvoir ſeulement crier ouf.

STEPHANO.

Ours, mon ami, parle une fois dans ta vie, ſi tu es un ours d'honneur.

CALIBAN.

Comment ſe porte ta grandeur ? Permets-moi de baiſer ton pied. Je ne veux pas le ſervir, lui : (*montrant Trincale*) il n'eſt pas brave.

TRINCALE.

Tu ments, ignare amphibie. J'ai du cœur aſſez pour colleter un Prevôt, monſtre dépravé, réponds : as-tu jamais vu poltron ſabler autant de vin que j'en ai bû aujourd'hui ? Oſes-tu me faire un groſſier menſonge, toi avorton, qui n'es qu'une ébauche de monſtre.

CALIBAN.

Oh ! comme il ſe moque de moi ? le laiſſeras-tu dire, mon Prince ?

Digitized by Google

TRINCALE.

Mon Prince, dit-il : — Qu'un monſtre puiſſe être ſi imbécile !

CALIBAN.

Oh, encore ! je t'en prie, mords-le ſi ſerré qu'il en meure.

STEPHANO.

Trincale, garde entre tes dents une langue aviſée. Si tu fais le mutin, le premier arbre... Ce pauvre monſtre eſt mon ſujet ; & je ne ſouffrirai pas qu'on l'inſulte.

CALIBAN.

Je remercie mon noble maître. Te plaît-il d'ouir encore la priére que je t'ai faite ?

STEPHANO.

Oui-da, j'y conſens : à genoux, & répéte-la. Je reſterai de bout & Trincale auſſi. (*Ariel entre inviſible.*)

CALIBAN.

Comme je te l'ai dit tantôt, je ſuis ſujet d'un tyran, d'un ſorcier qui par ſes fraudes m'a extorqué cette iſle.

Digitized by Google

ARIEL *dans l'air.*

Tu ments.

CALIBAN *à Trincale.*

Tu ments toi-même, malicieux singe. Je voudrais bien qu'il plût à mon vaillant maître de t'exterminer. Non, je ne ments point.

STEPHANO.

Trincale, si tu le troubles encore dans son récit, je jure par ce poing, qu'il t'en coutera ta meilleure dent.

TRINCALE.

Quoi! je n'ai rien dit.

STEPHANO.

Tu peux murmurer tout bas, pas davantage: & toi, (*à Caliban.*) poursuit.

CALIBAN.

Je dis que par sortilége il a volé cette isle; il me l'a volée, à moi. S'il plaît à ta Grandeur de me venger de lui; car je sais bien que tu l'oseras, toi; mais ce visage, (*montant Trincale.*) ne l'oserait jamais.

STEPHANO.

Digitized by Google

STEPHANO.

Cela eſt très-certain.

CALIBAN.

Tu ſeras le Seigneur de l'iſle, & moi je te ſervirai.

STEPHANO.

Mais comment manœuvrer cette affaire? Peux-tu me fournir une occaſion?

CALIBAN.

Ah! oui, oui, Prince. Je promets de te le livrer endormi, dans un lieu où tu pourras lui enfoncer un clou dans la tête.

ARIEL.

Tu mens, tu ne le peux pas.

STEPHANO, *à Trincale, contrefaiſant la voix qu'il vient d'entendre, & qu'il prend pour celle de Trincale.*

Que nous veut cet importun? Tais-toi, bouffon digne de la livrée des fous.

CALIBAN.

Je conjure ta grandeur de le battre à grands coups; & reprends-lui cette bouteille: quand il ne l'aura plus, il lui faudra boire de l'eau

de la mare. Car je ne lui montrerai pas où coulent les sources vives.

STEPHANO, *d'un ton absolu.*

Crois-moi, Trincale, ne t'expose pas davantage au danger ..... Interromps encore le monstre d'un seul mot, je deviens sourd à la clémence; & cette main, vois-tu, t'applatira comme un denier.

TRINCALE.

Eh! quoi, que fais-je? Je n'ai rien dit. Allons, je vais m'éloigner un peu de vous.

STEPHANO.

N'as-tu pas dit qu'il mentait?

ARIEL.

Tu mens.

STEPHANO.

Oui? (*Il le bat.*) Prends ceci pour toi. Si l'essai te plaît, donne-moi un démenti encore.

TRINCALE.

Je ne vous ai point donné de démenti: Quoi! avez-vous perdu l'ouie & la raison aussi? La peste soit de votre bouteille! — Voilà ce qu'opérent l'ivresse & le vin. Le farcin sur votre monstre, & le diable vous serre les doigts!

Digitized by Google

CALIBAN *riant.*

Ha, ha, ha!

STEPHANO *à Caliban.*

Maintenant, reprens le fil de ton hiſtoire. (*à Trincale.*) Et toi, retire-toi plus loin.

CALIBAN.

Bats-le davantage, bats-le bien. Dans peu de tems je le battrai auſſi, moi.

STEPHANO *à Trincale.*

Encore plus loin. — Allons, toi, pourſuis.

CALIBAN.

Eh bien, comme je te l'ai dit, c'eſt ſa coutume à lui de dormir dans l'après-midi. Alors tu peux lui fendre le crâne après avoir d'abord ſaiſi ſes livres, ou d'une maſſue fracaſſer ſa tête, ou l'éventrer avec un pieu, ou de ton couteau lui ouvrir le goſier : ſouviens-toi bien de t'emparer d'abord de ſes livres; car ſans eux il n'eſt qu'un ſot comme moi; pas un eſprit n'obéirait à ſes ordres : ils le haïſſent tous auſſi mortellement que je le hais. Ne brûle que ſes livres : il a d'excellens uſtenſiles, c'eſt ainſi qu'il les nomme, dont il ornera bien ſa maiſon, quand il en aura une; & ſurtout, ce qui mérite d'être

ſérieuſement conſidéré, c'eſt la beauté de ſa fille; lui-même il l'appelle incomparable. Jamais je n'ai vu de femme que ma mère Sycorax & elle; mais elle l'emporte autant ſur Sycorax que le grand arbre ſur le buiſſon.

STEPHANO, *d'un air éveillé.*

Eſt-ce donc une ſi gente bachelette?

CALIBAN.

Oui, mon Prince: je te répons qu'elle eſt digne de ton lit, & qu'elle te produira une belle lignée.

STEPHANO.

Monſtre, je ſuis réſolu de tuer cet homme. Sa fille & moi, nous ſerons Roi & Reine: vivent nos Alteſſes! & Trincale & toi, vous ſerez nos Vicerois. Goûtes-tu le projet, Trincale?

TRINCALE.

Oh! excellent!

STEPHANO.

Donne-moi ta main. Je ſuis fâché de t'avoir battu! mais tant que tu vivras, garde entre tes dents une langue aviſée.

CALIBAN.

Dans moins d'une demi-heure il ſera endormi. Veux-tu l'exterminer alors?

STEPHANO.

Oui, ſur mon honneur.

ARIEL *bas.*

Je vais découvrir ce complot à mon maître.

CALIBAN.

Tu me rends gai. Je ſuis plein d'allégreſſe. Allons, ſoyons tous joyeux. Je t'en prie, entonne-nous l'air que tu m'as appris tantôt.

STEPHANO.

Je veux faire raiſon à ta requête, monſtre: oui, toujours d'humeur à te faire raiſon. Allons, Trincale, chantons. (*Stephano chante.*)

Moquons-nous d'eux; narguons-les tous,
Moquons-nous d'eux: la penſée eſt libre.

CALIBAN.

Ce n'eſt pas l'air. (*Ariel joue l'air ſur un pipeau & s'accompagne d'un tambourin.*

STEPHANO.

Qu'eſt-ce que cela?

TRINCALE.

C'eſt l'air de notre chanſon joué par la figure de perſonne.

STEPHANO *au muſicien inviſible.*

Si tu es homme, montre-toi en forme humaine : ſi tu es diable, prens la forme que tu voudras.

TRINCALE *ſaiſi de peur.*

Oh pardonnez-moi mes péchés !

STEPHANO.

Qui meurt, a payé toutes ſes dettes. — Je te défie.... Merci de nous !

CALIBAN.

Es-tu effrayé ?

STEPHANO.

Moi, monſtre ? non.

CALIBAN.

Ne ſois point effrayé. L'iſle eſt remplie de bruits, de ſons errans, & de doux airs, qui donnent du plaiſir ſans jamais nuire. Quelquefois des milliers d'inſtrumens raiſonnans bourdonnent à mes oreilles ; & quelquefois ce ſont des voix, telles que, ſi je m'éveillais alors après

un long ſommeil, elles me feraient dormir encore, & en dormant il me ſemble que je vois les nuées s'ouvrir, & offrir un amas de biens prêts à pleuvoir ſur moi; enſorte qu'au moment où je me réveille, je m'écrie du deſir de me rendormir, pour réver encore.

STEPHANO.

Ma foi, j'aurai là un beau Royaume, où ma muſique ne me coutera rien.

CALIBAN.

Oui, quand Proſpéro ſera égorgé.

STEPHANO.

C'eſt ce qui arrivera tout-à-l'heure. Je n'ai pas oublié ton hiſtoire.

TRINCALE *ſe raſſurant.*

Le ſon s'éloigne, ſuivons-le; & après faiſons notre coup.

STEPHANO.

Guide-nous, monſtre; nous te ſuivons. — Je ſerais bien aiſe de voir ce tambourineur. Il roule bien la baguette.

TRINCALE *à Caliban.*

Viens-tu? — Je ſuivrai Stephano. (*Ils ſortent.*)

La ſcène change, & l'on voit paraître Alonzo

& ſa ſuite, accablés de laſſitude après avoir envain cherché Ferdinand. Ils entendent Ariel & Proſpéro, qui leur parlent ſans ſe rendre viſibles & les rempliſſent d'étonnement. Des fantômes paraiſſent & leur ſervent un repas, danſent autour de la table & les invitent à manger. Alonzo & ſes courtiſans héſitent d'abord, mais enfin ils ſe raſſurent & s'approchent du feſtin. Mais tout-à-coup Ariel ſous la forme d'une Harpie fond ſur la table, enléve les mets & tout diſparaît. Il s'adreſſe à eux d'une voix terrible, leur reproche les crimes qu'ils ont médités ou commis, & leur déclare que leur naufrage eſt la punition de l'injuſtice qu'ils ont faite à Proſpéro en le dépouillant de ſon Duché. Il leur ordonne de ſe repentir en les menaçant des plus terribles châtimens. Proſpéro félicite Ariel de la maniére dont il a rempli ſes différens rôles, & ſur tout celui de Harpie. Il prétend que cette Harpie *avait de la grace dans ſa voracité.* Enſuite par un nouveau trait de ſon art, il ôte la raiſon au Roi de Naples & à tous ceux qui ſont avec lui. Ils ſortent dans des accès de délire, excepté Gonzale qui conſerve ſa raiſon.

Dans la premiére ſcène du quatrième acte, Proſpéro unit ſa fille & Ferdinand. Il annonce au Prince qu'elle eſt le prix des épreuves

auxquelles il s'eſt ſoumis, prix qui *compenſe bien toutes ſes peines. Ne ris point*, dit-il, avec le ſtyle *naturel* ordinaire à Shakeſpear, *de me l'entendre vanter, car tu reconnoîtras qu'elle eſt au-deſſus des éloges, & que la louange impuiſſante ſuccombe & rampe à ſes pieds.* Il lui déffend de *rompre ſa ceinture virginale*, avant que toutes les cérémonies ſaintes ayent été ſolemnellement accomplies, & Ferdinand répond dans le même ſtyle! *avant que j'attente à la pureté du jour nuptial, avant que je ſonge à faner ſa fleur, le char du ſoleil ſera abymé & la nuit enchainée ſous le globe.... Cette fraîche innocence, cette pudeur vierge, telle qu'une neige pure qui doucement pénétre mon cœur, tempérent l'ardeur de mes ſens.*

Proſpéro pour divertir les nouveaux mariés & les empêcher de ſonger à mal, imagine de leur donner un petit divertiſſement, une Comédie. La choſe ne paraît pas aiſée dans une Iſle déſerte; mais un ſorcier n'eſt embarraſſé de rien, & avec un génie comme Ariel on vient à bout de tout. A peine Proſpéro a-t-il eu le tems d'ordonner & de *reſpirer deux fois*, que Cérès, Iris, Junon viennent prononcer un épithalame en forme de dialogue, qui finit par une petite fête qu'exécutent des Nimphes & des Moiſſoneurs. Ferdinand croit être en Paradis.

Digitized by Google

Proſpéro ſe ſouvient tout-à-coup que Caliban & les deux matelots ont conſpiré ſa mort. Il donne ſes ordres & Ariel apporte les beaux habits de Proſpéro qu'il *range ſur deux cordons*, ce qui doit faire une aſſez belle boutique de friperie pour un homme qui a été expoſé ſur la mer dans une méchante barque. Aparemment l'Auteur a oublié de dire qu'avec ſes livres de ſorcellerie on lui avait laiſſé une garderobe, & je ne ſais comment les Commentateurs ne ſe ſont pas occupés à expliquer cet oubli.

La ſcène où les deux matelots viennent voler les habits de Proſpéro, & où ils ſont pourſuivis par une légion d'eſprits changés en meute de chiens, qu'il lâche après eux, eſt trop précieuſe pour qu'on la dérobe au lecteur.

CALIBAN, STEPHANO & TRINCALE, *entrent couverts de fange, & mouillés juſqu'à la ceinture.*

CALIBAN, *parlant bas à Stéphano.*

Je te prie, va d'un pas ſi doux que la taupe ſans yeux ne puiſſe voir où ton pied poſe. Nous voilà tout près de ſa caverne.

STEPHANO.

Eh! bien, monſtre, votre lutin, que vous

nous diſiez un lutin ſans malice, ne nous a guéres mieux traités que le follet des champs.

TRINCALE *s'approchant de la caverne.*

Monſtre, le vent m'apporte tout-à-coup certaine bouffées déplaiſantes dont mon nez s'indigne fort.

STEPHANO.

Le mien s'en courrouce auſſi. Entendez-vous, monſtre? Si j'allais prendre de l'humeur contre vous, voyez-vous?

TRINCALE.

Ma foi, tu ſerais un monſtre perdu.

CALIBAN.

Mon bon Prince, conſerve-moi toujours tes bonnes graces. Aye patience. Car le tréſor que je te mene ſaiſir, ſera un baume qui te conſolera de cette malencontre. Ainſi parle tout bas, tout eſt coi ici, comme s'il était encore minuit.

TRINCALE.

Oui, mais avoir perdu nos flacons dans la mare!

STEPHANO.

Il n'y a pas ſeulement dans cette aventure de

la honte, ou du déshonneur, c'eſt une perte immenſe.

TRINCALE.

Moi, elle me tient plus à cœur que le bain qui me gêle. C'eſt cependant votre lutin ſans malice, monſtre.

STEPHANO.

Je veux aller repêcher mon broc, duſſé-je pour ſalaire m'embourber juſqu'aux yeux.

CALIBAN *parlant bas.*

Je t'en prie, mon Prince, ne ſouffle pas! Vois-tu bien? voici la bouche de la caverne. Point de bruit. Entre dedans. Fais ce bon meurtre, qui pour toujours te donnera cette iſle, & moi je ſerai ton Caliban tout prêt à baiſer ton pied.

STEPHANO.

Donne-moi ta main. Je commence à avoir des idées ſanguinaires.

TRINCALE *appercevant les habits étendus.*

O brave Stéphano! ô Roi Stéphano! regarde, vois quelle grande robe s'offre ici à toi!

CALIBAN.

Laiſſe ces guénilles, fou, ce n'eſt que du rebut.

TRINCALE.

Oh! oh! monſtre, nous nous connaiſſons en friperie. O roi Stephano! (*Il veut ſe ſaiſir d'une robe*).

STEPHANO.

Lâche cette robe, Trincale. Par ce bras, je prétends l'avoir.

TRINCALE *tout ſoumis.*

Soit, ta Grandeur l'aura.

CALIBAN.

L'idiot! que l'eau qu'il a bue l'étouffe. Que prétendez-vous de vous affoller ainſi de méchantes dépouilles? avançons & faiſons le meurtre d'abord. S'il ſe réveille, depuis la plante des pieds juſqu'au crâne, il nous lardera d'aiguillons. Oh! il nous accoutrera d'une étrange maniere.

STEPHANO.

Paix, monſtre. (*Il regarde les habits ſuſpendus ſur deux lignes, & mettant la main ſur la plus élevée, il pourſuit.*) Voici la ligne du Roi. Donc

ce pourpoint m'appartient, ſans doute. (*Il s'en ſaiſit & l'attire à lui*) voilà le pourpoint deſcendu. (*L'examinant*) te voilà changé de Maître. Tu m'as bien l'air de perdre bientôt ton luſtre & ton duvet.

TRINCALE.

Prends, prends. N'en déplaiſe à ta Grandeur. Nous volons à la ligne & au cordeau.

STEPHANO.

Je te remercie de ce bon mot. Tiens, voilà un habit pour récompenſe. Tant que je ſerai Roi de cette contrée, l'eſprit ne ſortira point de ma cour, les mains vuides. Voler à la ligne & au cordeau ! c'eſt une ſaillie impayable. Tiens, pour ce mot, voilà encore un habit.

TRINCALE.

Ici, monſtre, allongez vos ongles, ſaiſiſſez le reſte, & ſauvez-vous.

CALIBAN.

Je ne veux rien de cet attirail, moi. Nous perdons-là notre tems, & nous ſerons changés en oyes de mer, ou en ſinges au front chauve, & hideuſement vieux.

STEPHANO, *d'un ton sévére.*

Vos ongles, monstre : obéissez, aidez-nous à emporter ce butin au lieu où gît mon tonneau de vin, ou je vous chasse de mon Royaume. Vite, emportez ceci. (*Stephano & Trincale se sont vêtus des plus belles robes. Ils chargent le reste sur Caliban. Soudain on entend un bruit de chasseurs Divers esprits accourent sous la forme de chiens de chasse, ils poursuivent ces voleurs. Prospéro & Ariel animent la meute. Les voleurs fuyent en poussant des rugissemens.*)

Prospéro envoye Ariel chercher tous les matelots qui sont restés dans le vaisseau du Roi, endormis sous les écoutilles. Il rend la raison au Roi, à Sébastien, à Antonio, & se fait reconnaître pour le Duc de Milan. Il fait entendre aux coupables qu'il sait tous leurs projets, mais qu'il leur pardonne & qu'il ne les accusera pas. Le fonds de la grotte s'ouvre, & l'on apperçoit Ferdinand qui joue aux échecs avec Miranda. On ne peut choisir un passe-tems plus innocent. Le dialogue ne l'est pas moins.

MIRANDA.

Mon doux ami, vous me trichez.

FERDINAND.

Moi ! ma bien aimée ! je ne le voudrais pas pour l'univers.

Digitized by Google

MIRANDA.

Oh ! pour l'univers ! quand vous n'y devriez gagner que quelques Royaumes, vous le pourriez, & je dirais encore que vous jouez beau jeu.

Il rompt le charme qui tourmentait Caliban & les deux matelots. Le Roi de Naples retrouve ſon fils, & Proſpéro ſon Duché. Miranda & Ferdinand ſont unis. Ainſi finit la piéce. »

»Mais pourquoi citer ſi longuement ces dégoutantes inepties ? Exiſte-t-il quelqu'un qui eſſaye » de les excuſer ? Faut-il juger un Auteur par ce » qu'il a de plus mauvais ? Pourquoi ne nous » montrer que les fautes de Shakeſpéar & non » pas ſon génie ? Ce n'eſt pas ſans doute ſes » fautes que ſes panégiriſtes nous ont propoſées » pour modèle, & il n'y a pas de bonne foi » à leur répondre ainſi.

Voilà ce qu'on dit, ce que j'ai prévu qu'on dirait, ce que je voulois qu'on dît. Je réponds à ceux qui tiennent ce langage : vous auriez raiſon, ſi je m'adreſſais à vous qui ne cherchez qu'à examiner ſans intérêt & ſans paſſion ce que Shakeſpear peut avoir de louable parmi tant de turpitude & de barbarie ; mais daignez donc vous ſouvenir que je combats ici ſes panégyriſtes, & que je dois ſuivre leur marche.

Vous

Vous croyez peut-être qu'ils ont assez de raison & d'adresse pour abandonner les fautes de leur Poëte, & pour n'appuyer leurs éloges que sur le peu de beautés réelles qu'il a pu produire. Mais que vous êtes loin de les connaître ! Ne vous ai-je pas dit qu'ils le proposaient pour modèle en tout, & modèle unique ? Vous vous imaginez donc que cette Tempête est à leurs yeux ce qu'elle est aux vôtres & aux miens, aux yeux de quiconque a du bon sens, le fruit du délire d'un malade ou de l'ivresse d'un sauvage? Eh ! bien, voilà où je voulais vous amener. Sachez à quels hommes vous avez affaire, & jugez si j'ai eu tort de mettre cette pièce sous vos yeux. Voici dans quels termes ils en parlent.

» L'objet de la Tempête où Shakespear a » *observé avec exactitude ces trois unités fameuses* » *d'action, de temps & de lieu*, dont ailleurs il a » négligé tantôt l'un, tantôt l'autre avec tant » d'*indifférence*, est le rétablissement de Prospéro » dans son Duché de Milan. Cet événement » *important* se passe dans l'enceinte d'une petite » isle, près de la grotte de Prospéro, & la durée » de l'action excéde à peine celle de la repré- » sentation. Le spectacle d'une tempête ouvre » la scène. *C'est la première fois qu'on ait transporté* » *sur le théâtre un dialogue de matelots mauœu-*

» *vrant, & qu'on leur a fait parler le langage qui leur*
» *eſt propre dans un moment auſſi important que celui*
» *du naufrage.* Cette ſcène *ſi neuve & pleine de vé-*
» *rité s'empare d'abord de l'attention, & vous remplit*
» *d'intérêt pour le ſort des perſonnages & pour les évé-*
» *nemens qui vont ſuivre dans cette iſle inhabitée....*
» *Les caractères ſont les plus ſinguliers & les plus*
» *nouveaux que jamais Poëte ait conçus.....* Le
» reſſentiment de Proſpéro, ſa vengeance, l'im-
» poſante gravité de ſon caractère, comme ma-
» gicien, poſſeſſeur d'un art ſurnaturel, *ſont re-*
» *préſentés partout avec une juſteſſe & une dignité*
» *qui ne ſe démentent jamais.... Ariel eſt peint du pin-*
» *ceau le plus léger & le plus délicat. Ses fonctions*
» *d'eſprit, ſes plaiſirs, ſes paſſe-tems, ſont détaillés*
» *avec une richeſſe d'imagination ſurprenante : le*
» *perſonnage & les couleurs ſont tout neufs ; toutes*
» *les idées, toutes les images ſont merveilleuſement*
» *aſſorties à un Génie de la féerie, & préſentent des*
» *beautés du même genre que l'Adam de Milton....*
» La manière dont le Poëte s'y prend pour
» achever de perſuader à Ferdinand que le Roi
« de Naples ſon père a péri dans la tempête,
» *eſt du ton le plus auguſte & le plus frappant...*
» Mais le Poëte *s'éléve au comble de l'art*, lorſque
» du caractere d'Ariel, eſprit dont la nature n'a
» rien de commun avec l'eſpèce humaine & qui
» pourtant compatit à ſes maux, il fait ſortir un

» trait de moralité *ſublime* ſur l'obligation où
» eſt l'homme de céder à la pitié & d'ouvrir ſon
» cœur à la clémence. Caliban eſt une autre
» *créature non moins ſurprenante de ſon imagination,*
» *& pour le former il n'a pu s'aider ni de l'expérience,*
» *ni de l'obſervation*... Le caractère de ce monſ-
» tre peſant, brutal & méchant *forme un contraſte*
» *piquant avec les graces, la douceur & la légéreté*
» *d'Ariel. La riche invention* du Poëte a encore
» deſſiné dans la même pièce un autre caractère
» entièrement *original & neuf*, & qui depuis a
» produit plus d'une copie en Angleterre & en
» France; c'eſt celui de la jeune Miranda, élevée
» dans un déſert... Ferdinand, fils reſpectueux
» & tendre amant, parle auſſi *le langage du cœur &*
» *de l'amour même.* Antonio & Sébaſtien ſont
» deux ſcélérats, mais *dont les nuances qui les dif-*
» *férencient ſont bien marquées.* La ſcène de la
» conjuration où l'un d'eux perſuade à l'autre de
» tuer le Roi de Naples qui dort à leurs pieds,
» eſt une ſcène *pleine de génie & d'art.* Les ſcélé-
» rats de Shakeſpear *ne ſont jamais plats & dé-*
» *goûtans. Ils ſont tous pleins de phyſionomie, d'un*
» *eſprit original, de qualités attachantes, qui les ſau-*
» *vent du mépris ou de l'horreur. Ils excitent la haine,*
» *mais ils ne font jamais pitié.* Antonio paraît un
» ſcélérat ſi achevé & *ſi ſupérieur à ſon crime, qu'il*
» *maîtriſe votre attention, & vous fait trouver une*

» *ſorte de plaiſir à ſuivre & à enviſager ſa ſcélé-*
» *teſſe. Tous ces caractères ſi divers marchent conſ-*
» *tamment ſur leur ligne. Tous parlent le langage qui*
» *leur eſt propre, & cette uniformité ſoutenue depuis*
» *le commencement de la piéce juſqu'à la fin, eſt la*
» *beauté fondamentale de la poëſie dramatique,*
» *l'empreinte du génie & l'attribut de Shakeſpear.*
» La Tempête eſt regardée par les Anglais
» *comme le monument le plus frappant du pouvoir*
» *créateur de leur Poëte. C'eſt là qu'il a abandonné*
» *les rènes à ſa fiére imagination, & qu'il a porté le*
» *romaneſque & le merveilleux juſqu'à une ſorte d'ex-*
» *travagance qui tout en s'élevant au-delà des bornes*
» *ordinaires, poſe toujours ſur la baſe de la raiſon,*
» *de la vraiſemblance & des opinions humaines, &*
» *nous environne d'illuſions pleines d'intérêt & de*
» *charme. Shakeſpear, magicien plus puiſſant que*
» *Proſpéro, nous tranſporte dans un pays de furie.*
» *Là nous ſommes ravis dans un ſonge délicieux, tout*
» *ce qui nous entoure eſt enchantement, nous regret-*
» *tons que ce ſonge finiſſe, & nous déſirons avec Ca-*
» *liban de rêver encore.... On peut appliquer à Sha-*
» *keſpear ce qu'il dit lui-même de Brutus, que puiſ-*
» *ſant comme l'Alchymiſte, il change les plus vils*
» *métaux en or.* Les erreurs & les bruits popu-
» laires ſur l'exiſtence & les miſtérieuſes opéra-
» tions des magiciens, les reſtes mépriſés des
» antiques ſuperſtitions; ces contes de ſoirées

» d'hyver dont les nourrices bercent l'homme
» enfant, ces chimériques visions des villa-
» geois crédules, toute cette folle & vaine tra-
» diction *travaillée par son génie, se transforme en*
» *richesses poétiques, sort de ses mains parée de fleurs*
» *& de graces, enchante l'imagination, captive*
» *& séduit l'oreille sévére de la raison même.*

Othello est un des ouvrages où le génie de Shakespear a jetté des étincelles. Il tira ce sujet des nouvelles de *Cinthio Geraldi.* Il est trop connu pour en faire l'analyse. Le fonds en est intéressant. Un guerrier brave & sensible, trompé par un scélérat, & qui sur de fausses apparences devient jaloux & furieux au point d'assassiner une femme innocente qu'il vient d'épouser & qu'il adore, & se punissant ensuite par sa propre main de son crime involontaire, offrait sans doute un tableau tragique. Mais quoiqu'on y apperçoive quelques traits de vérité & d'énergie, combien n'est-il pas encore défiguré par le peintre grossier à qui Cinthio avait fourni ce canevas! On retrouve ici toutes les fautes qui nous ont choqué dans la Tempête, avec cette différence qu'elles sont mêlées de quelques beautés réelles, & qu'elles ne peuvent étouffer entiérement l'intérêt de la fable. Si l'on examine les caractères, celui de Desdémona est plein de douceur & de naïveté; celui d'Othello D'Otello.

reſpire la paſſion & une noble franchiſe ; mais d'ailleurs quels rôles que ceux de Jago, & de Rodérigo ? Cet Auteur, dont on a oſé dire que *ſes perſonnages n'étaient jamais dégoûtans*, a-t-il pu en produire qui le fuſſent autant que Jago & Rodérigo ? Ce dernier eſt un imbécille, auſſi dupe que M. Jourdain, mais infiniment moins comique. Ce pauvre Gentilhomme aime Deſdémona, ſans oſer le lui dire, & c'eſt Jago qui ſe charge de négocier auprès d'elle en ſa faveur, de lui faire agréer ſes préſens & ſon amour, & qui ſous ce prétexte tire de l'argent & des bijoux de Rodérigo. On lui fait accroire en même tems qu'il a un rival redoutable dans Caſſio, le Lieutenant du Maure, & que Jago fait paſſer pour l'amant de Deſdémona. Voilà ſans doute de belles mœurs & des paſſions bien dignes de la ſcène. Ce Jago eſt l'Enſeigne d'Othello, qui commande en Chypre pour les Vénitiens, & il voudrait avoir la place du Lieutenant Caſſio. C'eſt pour le perdre qu'il s'efforce de rendre Othello jaloux, & de lui perſuader que Caſſio eſt bien traité de Deſdémona. D'un autre côté il engage Rodérigo à aſſaſſiner dans la nuit ce brave & honnête Lieutenant, ou du moins à lui chercher querelle en le faiſant boire dans le corps-de garde. Jago eſpére par ce moyen de faire caſſer le

Lieutenant, s'il maltraite dans l'ivreſſe un Vénitien, ou peut-être de faire tuer Rodérigo, dont en ce cas il gardera l'argent & les bijoux, & d'avoir la place de l'un & la dépouille de l'autre. Tout cela n'eſt pas trop mal combiné; mais quoi de plus plat, de plus dégoûtant, de plus indigne de la ſcène tragique que ces intrigues de garniſon & ces diſputes de corps-de-garde! Voilà pourtant ce qu'on ne rougit pas de comparer, que dis-je? de préférer à Zaïre! Les moyens, comme on le voit, ne ſont pas plus nobles que les caractères. Le principal reſſort de la piéce, ce qui perſuade Othello de l'infidélité de ſa femme, c'eſt un mouchoir brodé qu'il lui avait donné, & qui ſe trouve entre les mains de Caſſio, parce que Jago engage ſa femme Emilia, attachée à l'épouſe du Maure à lui dérober ce mouchoir, qu'il porte enſuite dans la chambre du Lieutenant. Othello ne manque pas de demander ce fatal mouchoir à ſa femme, qui lui répond tout ſimplement qu'elle ne ſait ce qu'il eſt devenu, & là-deſſus il ne doute plus qu'elle ne ſoit *une proſtituée*, & il l'étouffe dans ſon lit. Il faut convenir que ce n'eſt pas ſur des pareilles raiſons qu'Oroſmane poignarde ſa maîtreſſe.

Mais de tous ces défauts le plus inexcuſable, c'eſt l'invraiſemblance des faits & la fauſſeté

des moyens. On peut pardonner à Shakeſpear & à ſon ſiécle d'avoir ignoré les convenances théâtrales; & le ridicule conſiſte ſeulement à donner comme des efforts de génie les fautes que le génie peut tout au plus faire tolérer, & comme des modèles de l'art, les groſſiéretés qui prouvent que l'art n'exiſtait pas. Ainſi le mouchoir eſt un manque de bienſéance; mais on peut encore le paſſer, parce qu'à toute force ce peut être un indice pour la jalouſie, & que de grandes paſſions peuvent être excitées par de petits objets. Mais dans quel moment, & de quelle manière la jalouſie d'Othello commence-t-elle à naître? Cette jalouſie eſt-elle naturelle & vraiſemblable: voilà ce qu'il importe d'examiner dans un homme qui peut n'avoir pas connu l'art, mais qui doit du moins avoir ſenti la nature, devoir le plus indiſpenſable de tous dans un ouvrage qui a pour objet de la repréſenter.

Quand Oroſmane, ignorant ce qui s'eſt paſſé entre Zaïre & les Captifs chrétiens, vient la preſſer de le ſuivre à la moſquée, & qu'il voit ſa Maîtreſſe ſe refuſer à une union qu'elle avait ſi ardemment déſirée, & s'obſtiner à cacher les raiſons de ce refus; certes alors toutes les allarmes de la jalouſie doivent naître; quand il reçoit enſuite une lettre qui offre toutes les

apparences d'un rendez-vous dans la nuit, les allarmes doivent ſe changer en fureurs; & lorſqu'enfin Zaïre a promis en recevant la lettre de venir dans le lieu marqué, lorſqu'elle y vient dans les ténébres, lorſqu'elle dit, *eſt-ce vous, Néreſtan* ? le malheureux qui aime & qui a le poignard à la main, doit frapper. C'eſt ainſi qu'eſt faite la nature humaine: c'eſt ainſi qn'elle eſt vraie & par conſéquent dramatique. Barbares, qui l'appellez une *nature factice, un fantôme, une décoration puérile*, voyons comme elle eſt faite dans Shakeſpear; voyons votre *nature vierge.*

Othello vient d'épouſer Deſdémona. Elle a quitté pour lui la maiſon paternelle, & bravé le courroux de ſon père, l'un des hommes les plus conſidérables de Véniſe. Si jamais on a dû compter ſur l'amour d'une femme, c'eſt ſans doute dans de pareilles circonſtances, après de ſi grands ſacrifices; & pour les démentir, pour voir l'infidélité ſi près de la tendreſſe, il faut des preuves plus claires que le jour; il faut du moins de ces apparences frappantes dont le concours fatal donne quelquefois à des chimères l'air de la réalité. La jalouſie enfin veut au moins un prétexte. Voici de quelle manière commence celle d'Othello. Il entre ſur la ſcène avec Jago, au moment où Caſſio, ſon Lieu-

Digitized by Google

tenant, qui a été révoqué, prie Desdémona de solliciter son rétablissement. Cassio voyant approcher son Général se retire par respect, ne voulant pas paraître devant lui, tandis qu'il est encore dans sa disgrace. Jago dit à part, mais de manière à être entendu : *Ah! ceci me déplaît.* Voilà la premiere semence de jalousie qui tombe dans l'ame d'Othello. A peine Desdémona est-elle sortie, qu'il demande à Jago l'explication de ces paroles. Jago répond par des mots entrecoupés, prend un air mistérieux & chagrin, ne veut pas croire que ce fût Cassio qui, un moment auparavant, s'entretînt avec Desdémona, & qui eût *pris la fuite comme un coupable*; ce sont ses expressions. En effet, n'est-il pas bien étonnant qu'un subalterne disgracié par son Général n'ose paraître devant lui? Mais il faut mettre sous les yeux du Lecteur le dialogue de Jago & d'Othello.

OTHELLO.

Cassio n'est-il pas honnête?

JAGO.

Honnête, Seigneur?

OTHELLO.

Honnête! oui, honnête?

JAGO.

Seigneur, autant que j'en puis ſavoir....

OTHELLO.

Comment, que penſes-tu?

JAGO.

Ce que je penſe, Seigneur!

OTHELLO.

Ce que tu penſes! par le ciel, pourquoi te fais-tu l'écho de mes paroles, comme ſi ta penſée récelait quelque monſtre hideux que tu n'oſes montrer? Tu as quelqu'idée dans l'eſprit. Tout-à-l'heure, à l'inſtant où Caſſio quittait ma femme, je t'ai entendu dire, *ceci me déplaît.* Qu'eſt-ce donc qui te déplaiſait? &c.

La-deſſus Jago lui fait des proteſtations d'attachement, lui avoue qu'il a le défaut de *ne voir dans les actions que le mauvais côté*, lui débite de froids lieux communs ſur l'inconſtance & la perfidie, lui recommande de ne pas ſe laiſſer aller à la jalouſie, en même tems qu'il fait tout ce qu'il peut pour la faire naître dans ſon cœur, ſans pourtant pouvoir appuyer ſes ſoupçons affectés ſur la plus légère apparence du moindre fait. Tout ce groſſier artifice pourrait peut-être produire quelqu'effet ſur un cœur déjà

bleſſé, ſur un homme abſolument fou de jalouſie, ſur un amant qui aurait des raiſons de ſe croire trahi, ſur un mari mécontent de ſa femme. Mais avec Othello, que l'on peint comme un homme plein de franchiſe & d'honneur, & par conſéquent très-peu enclin à la défiance & au ſoupçon, avec Othello qui eſt encore dans l'ivreſſe des premières jouiſſances de l'amour, pour qui Deſdémona a tout fait, tout ſacrifié, qu'elle a voulu ſuivre en Chypre, à qui enfin il ne peut faire le plus léger reproche, cette affectation ſi marquée, cette ſimagrée ſi mal-adroite doit paraître évidemment le rôle d'un imbécille ou d'un fripon. C'eſt pourtant de-là que part le Maure pour ſoupçonner la plus tendre épouſe de la plus noire perfidie. Dès ce moment il eſt en proie aux furies. Jago qui s'apperçoit de l'état où il l'a mis, ne ménage plus rien, & lui dit nettement que Caſſio s'eſt vanté de ſa bonne fortune avec l'épouſe du Général, & ſur cette délation gratuite, Othello n'imagine pas la moindre objection contre Jago; il ne lui demande pas pourquoi il a tant tardé à lui apprendre un ſecret ſi important; pourquoi il ne l'a pas révélé, avant l'enlévement & le mariage de Deſdémona. Il ne lui vient pas dans la tête de concilier cette intrigue prétendue

avec ſon mariage, d'examiner comment Deſdémona en aimant Caſſio a quitté ſon père pour épouſer un Maure, comme ſi elle n'eût pas pu fuir avec l'un auſſi-bien qu'avec l'autre. Enfin Othello tient une conduite qui ſuppoſe une démence abſolue & continuelle; & qu'on ne diſe pas que les paſſions ſont un genre de folie. On a quelquefois allégué cette étrange excuſe, avec laquelle il n'eſt rien qu'on ne juſtifiât; mais qui au fonds n'eſt qu'une confuſion d'idées & de mots & n'a aucun ſens. Les paſſions ſont une folie en ce qu'elles portent à des actions dont la raiſon tranquille n'eſt pas capable. Mais s'il était vrai que tout homme paſſionné devint abſurde, le monde entier ſerait au niveau de *Bedlam*. Il faut réduire ces exagérations & revenir à la vérité. D'abord Othello n'eſt point repréſenté comme un homme jaloux par caractère, comme un perſonnage de Comédie dont on charge le ridicule. Enſuite quoique la jalouſie groſſiſſe & dénature même les objets, encore faut-il qu'elle ait quelque choſe où ſe prendre, & de quoi ſe plaint Othello? Si l'on objecte qu'il y a des hommes jaloux ſans pouvoir dire pourquoi: je réponds qu'ils ne ſont pas dans les mêmes circonſtances qu'Othello, pour qui Deſdémona vient de faire tout ce qui eſt poſſible à l'a-

mour, & que s'il existait un homme capable d'être jaloux dans un pareil moment, & jaloux sans prétexte, ce serait un insensé à renfermer, un extravagant donné pour tel, qui pourrait faire rire dans une Comédie, mais non pas un personnage vraisemblable & tragique. Voilà pourtant comme est faite *la nature de Shakespear*. Comparez-là avec celle de Racine & de Voltaire.

On connaît le dénouement de la pièce ; on sait qu'Othello étouffe Desdémona avec un oreiller, après lui avoir donné des baisers pendant qu'elle dormait. Le dialogue est digne de l'action. Othello entre avec une lumière & une épée.

OTHELLO.

C'est la cause, c'est la cause, ô mon ame ! ne permettez pas que je la nomme devant vous, chastes étoiles ! C'est la cause .... Cependant je ne veux point verser son sang. Je ne veux point cicatriser de playes ce sein, son sein plus blanc que la neige, doux & lisse comme l'albatre des tombeaux. Pourtant il le faut, elle va mourir ; autrement elle trahira encore d'autres hommes ; éteignons la lumière & alors.... Eteignons la lumière ! Si je l'éteins, toi *Ministre du feu*, je puis ressusciter ta première flamme, si

je venais à me repentir; mais que j'éteigne une fois la lumière de ta vie, toi le plus merveilleux ouvrage de la bienfaisante nature, je ne sais plus où retrouver cette céleste étincelle qui pourrait te ranimer. O rose! quand je t'aurai tranchée de ta tige, je ne pourrai plus te rendre l'ame qui te faisait fleurir. Il faudra que tu meures. Je veux encore t'y respirer vivante. O haleine embaumée qui m'enivre! tu persuaderais presque à la justice de briser son glaive. Encore un baiser, encore un. Sois telle que tu es là quand tu seras morte, & je veux te tuer & je t'aimerai après.

Il la réveille, & lui dit de se recommander à Dieu. Pense à tes péchés.

DESDÉMONA.

Il y a le tendre amour pour vous.

OTHELLO.

Oui, c'est pour cela que tu vas mourir.

DESDÉMONA.

C'est mourir d'une mort bien contre nature que d'être tuée pour aimer, &c.

Ce sont pourtant ces froids *concetti*, faits pour un mauvais Sonnet Italien, ce sont ces ridicules déclamations que l'on ose appeller la *nature* & la *vérité*! Il n'y a pas dans cette pièce un

Qui ne voit dans ce langage non pas l'heureux naturel qui peut accompagner l'ignorance, mais l'absurde babil d'un mauvais esprit? Ce même Jago occupé du dessein de supplanter Cassio & de tromper son Général, est-il autre chose qu'un déclamateur lorsqu'il parle de son *génie secondé de toute la puissance de l'enfer*; lorsqu'il dit à lui-même: *l'enfer & la haine feront éclore ce fruit monstrueux*? & toujours *l'enfer*! toujours des *monstres*! plate rhétorique! est-ce ainsi que s'explique Narcisse, quand il veut tromper Néron? On a dit de quelques Ecrivains qui voulaient être philosophes que c'étaient des parleurs de vertu; on peut dire des scélérats de Shakespear que ce sont des *parleurs de vice*.

Cassio veut-il peindre le bonheur de Desdémona & d'Othello dans leur traversée de Venise à Chypre?

» Il a conquis une jeune fille au-dessus » des descriptions & des récits de l'errante re- » nommée.... Les tempêtes elles-mêmes, les » mers en courroux, & les vents mugissans, & » les tranchans écueils, & les sables amoncelés, » traîtres cachés sous les eaux pour ensevelir au » passage la nef innocente, tous ces agens de » la mort, comme s'ils étaient sensibles à la » beauté, oublient leurs natures mal-faisantes, » & laissent passer vivante la divine Desdémona,

s'il y a quelque choſe au-deſſous de ce verbiage d'écolier, c'eſt une ſcène entière entre Jago & Deſdémona, dans laquelle cette femme qui attend impatiemment l'arrivée d'Othello qu'elle a devancé dans l'iſle de Chypre, s'amuſe à faire dire à Jago tout le mal qu'il penſe des femmes, en ſtyle analogue à tout ce que nous avons vu. Il faut lire la ſcène entière, & l'on verra comme Shakeſpear ſait remplir le théâtre, & quelle différence il y a des *chefs-d'œuvre* de ce *grand homme* aux *amplifications* & aux *lieux communs* des Racines & des Voltaires, que nous appellons Tragédies.

Othello arrive enfin dans l'iſle de Chypre & revoit Deſdémona. C'eſt ici ſans doute que l'amour doit ſe faire entendre. Ecoutons l'amour de Shakeſpear, qui n'eſt pas l'amour de ce *froid bel-eſprit Racine.*

» Oh! mon ame eſt toute joie. Ah! ſi tou-
» jours la tempête doit être ſuivie de pareils
» calmes, que les vents ſe déchaînent juſqu'à
» réveiller la mort au ſein des abymes; que la
» frêle barque en tout ſens agitée monte élan-
» cée ſur des Alpes de flots, & de la hauteur
» des cieux retombe précipitée au fond des
» enfers. Ah! ſi j'étais à l'heure de mourir, c'eſt
» maintenant que je mourrais au comble du
» bonheur; car après le bonheur qui rempli

» mon ame, je crains bien qu'il ne m'en reſte » plus de pareil à eſpérer dans le cours inconnu » de mes deſtins.

Comme on a prétendu que Zaïre eſt évidemment empruntée d'Othello, on croira peut-être qu'il eſt facile d'établir quelques points de comparaiſon entre les deux ouvrages; mais rien n'eſt moins aiſé. Que l'on compare, ſi l'on veut, la ſcène où Othello étouffe ſa femme à celle où Oroſmane poignarde ſa maîtreſſe. J'ai cité la première, l'autre eſt entre les mains de tout le monde. Que l'on juge. Mais le plus ſouvent il n'y a pas beaucoup plus de rapport entre les ſituations des deux pièces qu'entre le ſtyle des deux auteurs. Néreſtan qui vient payer la rançon de Zaïre, n'a rien de commun avec la courtiſanne Bianca qui court après Caſſio. Luſignan qui embraſſe ſes enfans, ne reſſemble pas plus à Caſſio & à Montano, qui boivent enſemble & ſe battent dans un corps-de-garde, qu'Oroſmane lorſqu'il dit:

Il vaut mieux ſur mes ſens reprendre un juſte empire;
Il vaut mieux oublier juſqu'au nom de Zaïre.

ne reſſemble à Othello diſant à ſon Enſeigne: » regarde-moi, Jago. Vois comme d'un ſouffle

» je me délivre de mon fol amour. Je l'exhale dans les airs. Il eſt évanoui.

Je ne crois pas non plus que Shakeſpear eût goûté le dialogue d'Oroſmane & de Zaïre, dans la ſcène où le Sultan eſſaye d'arracher l'aveu de la perfidie dont il la croit coupable.

OROSMANE.

Vous m'aimez?

ZAÏRE.

Votre bouche
Peut-elle me parler avec ce ton farouche,
D'un feu ſi tendrement déclaré chaque jour!
Vous me glacez de crainte en me parlant d'amour.

OROSMANE.

Vous m'aimez!

ZAÏRE.

Vous pouvez douter de ma tendreſſe!
Mais encore une fois quelle fureur vous preſſe?
Quels regards menaçans vous me lancez!... hélas!
Vous doutez de mon cœur.

OROSMANE.

Non, je n'en doute pas.
Allez, rentrez, Madame.

Othello s'y prend dans Shakeſpear un peu différemment.

OTHELLO.

Donnez-moi votre main. Cette main eſt bien ſenſible, (1) Madame.

DESDÉMONA.

Elle n'a point encore éprouvé les atteintes de l'âge ni des peines.

OTHELLO.

Ceci dénote une complexion féconde & un cœur prodigue... brûlante, brûlante & moëlleuſe, cette main me dit que vous avez beſoin de retraite, de moins de liberté, de jeûnes, de privations & de pieux exercices... car il y a ici un malin génie plein de jeuneſſe & de feu qui ſouvent ſe mutine. Voilà une bonne main, une main bien franche.

Ce n'eſt pas tout-à-fait la même choſe comme l'on voit, & l'on peut choiſir.

Je riſquerai encore de citer un dialogue de Racine, que l'on peut rapprocher, ſi l'on veut, d'une ſcène d'Othello. Dans l'une & l'autre pièce, c'eſt un méchant homme qui veut empoiſonner l'eſprit de ſon maître. On verra qui des deux s'y prend le mieux ou de Narciſſe ou de Jago.

(1) Il y a dans l'anglais *moist*, moite, humide.

Seigneur, tout eſt prévu pour une mort ſi juſte.
Le poiſon eſt tout prêt : la fameuſe Locuſte
A redoublé pour moi ſes ſoins officieux ;
Elle a fait expirer un eſclave à mes yeux,
Et le fer eſt moins prompt pour trancher une vie,
Que le nouveau poiſon que ſa main me confie.

NÉRON.

Narciſſe, c'eſt aſſez : je reconnais ce ſoin,
Et ne ſouhaite pas que vous alliez plus loin.

NARCISSE.

Quoi ! pour Britannicus votre haine affaiblie
Me défend....

NÉRON.

Oui, Narciſſe, on nous réconcilie.

NARCISSE.

Je me garderai bien de vous en détourner,
Seigneur ; mais il s'eſt vu tantôt empriſonner.
Cette offenſe en ſon cœur ſera longtems nouvelle.
Il n'eſt point de ſecret que le tems ne révéle.
Il ſaura que ma main lui devait préſenter
Un poiſon que votre ordre avait fait aprêter.
Les Dieux de ce deſſein puiſſent-ils le diſtraire !
Mais peut-être il ſera ce que vous n'oſez faire.

NÉRON.

On répond de ſon cœur & je vaincrai le mien.

NARCISSE.

l'hymen de Junie en eſt-il le lien ?
Lui faites-vous, Seigneur, encor ce ſacrifice ?

NÉRON.

C'eſt prendre trop de ſoin : quoi qu'il en ſoit, Narciſſe,
Je ne le compte plus parmi mes ennemis.

NARCISSE.

Agrippine, Seigneur, ſe l'était bien promis.
Elle a repris ſur vous ſon ſouverain empire.

NÉRON.

Quoi donc ! qu'a-t-elle dit ? & que voulez-vous dire.

NARCISSE.

Elle s'en eſt vantée aſſez publiquement.

NERON.

De quoi ?

NARCISSE.

Qu'elle n'avait qu'à vous voir un moment ;

Qu'à tout ce grand éclat, à ce courroux funeſte,
Elle verrait ſuccéder un ſilence modeſte,
Que vous-même à la paix ſouſcririez le premier,
Heureux que ſa bonté daignât tout oublier.

NERON.

Mais, Narciſſe, dis-moi, que veux-tu que je faſſe, &c.

Ceux qui ont la ſimplicité de croire à la Tragédie Françaiſe, malgré M. Mercier & conſorts, trouveront peut-être dans ce dialogue quelque vérité, quelque profondeur. Ils ne verront dans Narciſſe ni un courtiſan mal-adroit, ni un méchant imbécile; mais à l'égard de ceux qui penſent qu'il n'y a que Shakeſpear qui ſache mettre dans la bouche des perſonnages *ce qu'il y a de plus à propos à dire*, combien ils préféreront cet entretien d'Othello & de Jago, dans lequel ce dernier feint de juſtifier Deſdémona de manière à la rendre plus criminelle aux yeux de ſon mari!

JAGO.

Voulez-vous vous arrêter à cette penſée?

OTHELLO.

A cette penſée, Jago!

JAGO.

Quoi! donner en ſecret un baiſer!

OTHELLO.

Un baiſer que rien ne légitime!

JAGO.

Ou s'enfermer ſeule avec un amant dans la

nuit, une heure ou deux, ſans aucun mauvais deſſein !

OTHELLO.

S'enfermer ſeule, Jago, ſans mauvais deſſein ! &c.

Que ce Jago eſt un fourbe bien plus habile que Narciſſe ! Qui ne ſerait pas dupe de ſa bonhomie apparente ? Comme Othello doit être convaincu par ces diſcours & par ce ton que ſon ami veut juſtifier Deſdémona ! Pour moi, je ne connais qu'une ſcène où ce dialogue ſerait encore mieux placé, ce ſerait entre Célio & Arlequin, ſi ce dernier entreprenait avec ſon ſerieux ordinaire, d'appaiſer Célio furieux d'avoir trouvé ſa maîtreſſe enfermée la nuit avec ſon rival. Il faut toujours en revenir là : Arlequin & Shakeſpear, voilà *la nature*, *la nature vierge*.

Ces comparaiſons m'entraînent, & peut-être amuſeront-elles le lecteur, que Shakeſpear tout ſeul, malgré tous les charmes que lui trouvent ſes panégyriſtes, pourrait quelquefois ennuyer. Voyez Oroſmane & Othello dans le déſeſpoir de l'amour trahi, dans la rage de la jalouſie & de la vengeance,

OROSMANE.

Cours chez elle à l'inſtant. Va, vole, Coraſmin.
Montre-lui cet écrit, qu'elle tremble, & ſoudain
De cent coups de poignard que l'infidèle meure.
Mais avant de frapper !... ah ! cher ami demeure,
Demeure, il n'eſt pas temps... je veux que ce Chrétien
Devant elle amené... non, je ne veux plus rien.
Je me meurs. Je ſuccombe à l'excès de ma rage.

OTHELLO.

Reçu dans ſon lit ! avec elle ! auprès d'elle ! dans ſon lit ! l'horreur ! le mouchoir ! des aveux ! le mouchoir ! le mouchoir ! lui arracher l'aveu, & l'étrangler pour le forfait. Non, d'abord étranglé, & après... le forcer d'avouer. J'en friſſonne. Non, la nature ſouffrante ne s'envelopperait point de ces ombres ſans quelque ſecrette influence du crime qui ſe communique à moi. Non, ce ne ſont point des paroles qui bouleverſent ainſi tous mes ſens. Ses yeux ! ſes lévres ! eſt-il poſſible ? Avoue. Le mouchoir ! ô démon ! *Il s'évanouit.*

OROSMANE.

Oui, je le lui rendrais, mais mourant, mais puni,
Mais verſant à ſes yeux le ſang qui m'a trahi,
Déchiré devant elle, & ma main dégoutante,
Confondrait dans ſon ſang le ſang de ſon amante.

OTHELLO.

De quelle mort le tuerai-je, Jago? ... Je voudrais le poſſéder neuf ans entiers mourant ſous ma main.

OROSMANE.

A ce coupable excès porter ſa hardieſſe.
Tu ne connaiſſais pas mon cœur & ſa tendreſſe,
Combien je t'adorais! quels feux! ah! Coraſmin!
Un ſeul de ſes regards aurait fait mon deſtin.
Je ne puis être heureux ni ſouffrir que par elle.
Prends pitié de ma rage... oui; cours... ah! la cruelle!

OTHELLO.

Une femme accomplie! une belle femme! une femme ſi douce! ... Oh! l'univers n'avoit pas une plus douce créature. Elle était digne de partager la couche d'un Empereur, & de lui impoſer des loix... Si adroite aux ouvrages de l'aiguille!

OROSMANE.

Eſt-ce là cette voix
Dont les ſons enchanteurs m'ont ſéduit tant de fois?
Cette voix qui trahit un feu ſi légitime,
Cette voix infidèle, & l'organe du crime!

OTHELLO.

Une Muſicienne admirable! ôh! les accens de ſa voix charmeraient la férocité d'un tigre.

l'effet d'un mot heureux. Mais quand le génie s'en empare, voyez ce qu'il en ſait faire.

Eſt-ce vous qui pleurez? Vous, Oroſmane! ô cieux!

OROSMANE.

Voilà les premiers pleurs qui coulent de mes yeux.
Tu vois mon ſort: tu vois la honte où je me livre;
Mais ces pleurs ſont cruels, & la mort va les ſuivre.

Voici un autre endroit où l'on remarque de la nobleſſe, de la vérité, de la paſſion; c'eſt au moment où l'on vient pour arrêter Othello après le meurtre de Deſdémona. On a fermé les portes ſur lui. Il veut ſortir l'épée à la main. Gratiano lui répond qu'on s'y oppoſera, & paraît à la porte. Voici ce que lui dit Othello.

Lo! I have a weapon.
A better never did itſelf ſuſtain
Upon a ſoldiers thigh. I've ſeen the day
That with this little arme, and this good sword
I've made my way throug more impediments
Than twenti times your ſtop. But oh vain boast!
Vho can controul his fate? 'tis not ſo now.
Be not afraid, thoug you do ſee me weapon'd.
Here is my journey's end, here is my butt,
The very ſea mark of my utmoſt ſail.
Do you go back d ſmay'd? 'tis a loſt fear:
Man but a rush ag..inſt Othello's breaſt

And he retires. Where should Othello go?
Now-how doſt thou look now? oh il ſtarr'dwench!
Pale as thy ſmock! when we shall meet al compt,
This look of thine will hurl my ſoul from heaven,
And fiends will ſnatch at it. Cold, cold, my girl,
Ev'n like thy chaſtity. O curſed ſlave!
Whip me, ye devils.
From the poſſeſſion of this heav'en ly ſight;
Blow me about in winds, roaſt me in ſulphur,
Wash me in ſteep-down gulphs of liquid fire.
Oh! Deſdemona! Deſdemona! dead! dead! oh! oh!

Ce morceau eſt beau. Les Traducteurs l'ont très-fidélement rendu, mais n'auraient-ils pas pu accorder un peu mieux l'exactitude de la verſion avec la pureté du langage, & avec la ſimplicité élégante qui n'aurait rien dérobé des béautés de Shakeſpear? Voici comme ils ont traduit.

» Vois, j'ai une épée. Jamais arme plus sûre » ne *repoſa ſur la cuiſſe* d'un ſoldat. J'ai vu le » temps où avec ce faible bras & cette bonne » épée je me ſerais fait jour à travers des obſ- » tacles vingt fois plus puiſſans que ceux que » tu m'oppoſes. Mais ô vaine bravade! qui » peut ſurmonter ſa deſtinée? Il n'en eſt plus » de même. Ne t'effraie point de me voir une » arme à la main. Je ſuis au terme: voici la » borne de ma carrière, l'écueil où finit ma

» dernière courſe. Tu recules de peur ! va,
» *tu perds tes allarmes. Qu'un bras* ſeulement me-
» nace le ſein d'Othello, & il va fuir. Où
» irait Othello ? maintenant... Dans quel état
» t'offres-tu à moi, malheureuſe enfant, née ſous
» une etoile fatale ? pâle comme tes linceuls !
» Quand nous nous rencontrerons au jour des
» jugemens, *cet aſpect précipitera* mon ame des
» cieux, & ſoudain les *démons* ſe ſaiſiront
» d'elle. — Froide, froide ! ô douce victime !
» calme comme ton innocence ! — Scélérat
» maudit ! *prenez vos fouets*, furies, frappez,
» *dépoſſédez-moi* de cet objet céleſte. Lancez-
» moi dans les tourbillons glacés, plongez-
» moi dans des torrens de ſouffre, au fond de
» l'abyme de vos braſiers dévorans. O Deſ-
» démona ! Deſdémona ! morte, morte ! oh !
» oh !

Ceux qui ont quelque connaiſſance de l'Anglais s'appercevront aiſément que ſans nuire en rien à la fidélité, on pouvait donner à cette traduction le ton noble & ſoutenu que comportait l'original en cet endroit. Il ne faut point ſans doute orner Shakeſpear, puiſqu'on veut le faire connaître ; mais il ne faut point le gâter. Qu'eſt-ce que cette expreſſion groteſque d'une arme qui *repoſe ſur la cuiſſe d'un*

Digitized by Google

ſoldat? Il eſt vrai que le mot *thigt* eſt dans le texte; mais les traducteurs ſavent ſi bien nous dire que beaucoup de mots qui ſont bas dans notre langue, ne le ſont pas dans celle des Anglais. Ils l'ont tant dit à M. de Voltaire, qui pourtant n'avait traduit d'une manière baſſe que ce qui était bas partout. Ici ce n'était pas la même choſe. C'eſt une délicateſſe particulière au français que de ne pas admettre dans le ſtyle noble des mots qui expriment certaines parties du corps que les anciens & les modernes ne craignent pas de nommer dans un Poëme, & Shakeſpear s'eſt ſervi du mot *thigt*, comme Virgile du mot *crus*. Mais le ſens n'aurait-il pas été tout auſſi bien rendu ſans ce mot de *cuiſſe*, qui, pour des oreilles françaiſes gâterait la plus belle phraſe? En eût-il coûté beaucoup de ſubſtituer: jamais arme plus sûre ne fut dans la main d'un ſoldat? *va, tu perds tes allarmes.* Ici c'eſt la langue qui eſt offenſée. *Perdre ſes allarmes!* Ce langage eſt-il tolérable? Il y a dans l'original *'tis a loſt fear.* Mot à mot, *la crainte eſt perdue.* Mais ce mot *loſt, perdue*, eſt ici le ſynonime de ſuperflue. Rien n'était ſi ſimple que de traduire: tes allarmes ſont vaines; & ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'au lieu du mot propre qui ſe préſente

ſe préſente de lui-même, les Traducteurs ont été chercher bien loin des barbariſmes étranges, & ſe ſont donné beaucoup de peine pour faire mal. C'eſt une remarque qui s'offre à tout moment à l'eſprit en liſant leur Shakeſpear.

Qu'un bras ſeulement menace le ſein d'Othello. Pourquoi cette tournure bizarre, *un bras*? Il y dans l'anglais man, *un homme*, qui vaut beaucoup mieux: qu'un homme léve le bras contre Othello, & Othello va fuir. Voilà la phraſe de l'Auteur anglais. Que dirons-nous de *cet aſpect qui précipitera une ame*, & des furies qui *prennent leur fouet* pour *dépoſſéder*? Tout cela eſt dans l'anglais, il eſt vrai; mais c'eſt ici le cas où la lettre tue; & des expreſſions plus juſtes & plus françaiſes n'auraient pas été moins exactes.

Voilà bien des fautes dans un ſeul morceau; & c'eſt un des meilleurs de Shakeſpear; qu'on juge ſi le reſte eſt mieux travaillé. MM. le Tourneur & compagnie auraient dû louer moins leur Auteur & le traduire mieux.

J'ai cité un vers que M. de Voltaire a emprunté de Shakeſpear. Je vais rapprocher un autre endroit où il paraît l'avoir imité, & ce ſont les ſeules traces d'imitation qne l'on trouve en rapprochant Zaïre & Othello.

» S'il avait plu au ciel de m'éprouver par les » disgraces ; s'il avait épuisé sur ma tête nue tous » les genres de maux & d'humiliations ; qu'il » m'eût renversé sous la fange de la pauvreté ; » qu'il eût renfermé dans les fers moi & mes » plus belles espérances ; j'aurais trouvé dans » quelque repli de mon ame un reste de pa- » tience ; mais hélas ! faire de moi un objet en » butte aux risées du mépris, &c.

On se rappelle ces vers d'Orosmane :

J'aurais d'un œil serein, d'un front inaltérable,
Contemplé de mon rang la chûte épouventable.
J'aurais su, dans l'horreur de la captivité,
Conserver mon courage & ma tranquillité ;
Mais me voir à ce point trompé par ce que j'aime !

Ce mouvement est vrai. Veut-on voir comment Shakespear y mêle tout de suite le faux, le dégoûtant, le ridicule ? Vous trouvez quelques lignes après : *réduit à n'y plus voir (dans Desdémona) qu'un de ces lieux immondes où de vils animaux viennent mêler leurs embrassemens ! . . . Toi-même, patience, jeune fille du ciel, oui, à cette idée ton visage de roses pâlirait, & prendrait les traits hideux des furies.*

Une des scènes où Shakespear a mis une véritable connaissance du cœur humain à la place

de ces traits faux, burleſques ou inſenſés dont il l'a peint ſi ſouvent, c'eſt celle où Othello accuſé d'avoir employé les ſortiléges & la magie pour gagner le cœur de Deſdémona, expoſe naïvement devant le Sénat de Veniſe comment il eſt parvenu à la toucher, & finit par dire comme ce laboureur romain : Voilà tous mes ſortiléges, *veneficia mea, quirites, hæc ſunt.* Le lecteur ſentirait le mérite & l'intérêt de cette ſcène, même dans la traduction, malgré les tournures bizarres & les expreſſions triviales qui la déparent; mais ceux qui n'entendent pas l'Anglais, retrouveront peut-être mieux l'effet de ce morceau dans une traduction en vers, toute imparfaite qu'elle peut être. Othello dit en parlant de Deſdémona :

J'étais cher à ſon père : il m'appellait chez lui,
Me faiſait quelquefois conter mes avantures,
Les ſiéges que j'ai vus, mes combats, mes bleſſures.
C'était un long tiſſu de revers, de hazards,
Sur le ſein de Neptune & dans les champs de Mars,
Où cent fois ma jeuneſſe à la mort échappée,
Vit le fer ſur ma tête & n'en fut point frappée.
Je racontai comment ſurpris, abandonné,
Sous un maître cruel je languis enchaîné;
Comme on me racheta des fers & des outrages.
De ma captivité paſſant à mes voyages,
Je parlai de rochers creuſés juſqu'aux enfers,

De ſables enflammés, de ſtériles déſerts,
De monts audacieux prolongés juſqu'aux nues,
D'affreuſes nations à l'Europe inconnues,
Se faiſant chaque jour dans leurs ſanglans feſtins
Un horrible aliment de la chair des humains.
Je parlais, & vers moi Deſdémona penchée
Semblait à mes récits toute entiere attachée;
Et ſi quelque autre ſoin ſuſpendait mes diſcours,
Revenait empreſſée en reprendre le cours.
J'obſervais mes progrès ſur cette ame innocente.
Un jour, il m'en ſouvient, plus tendre & plus preſſante,
Elle voulut encore entendre de ma voix
Un récit juſqu'alors interrompu cent fois,
Et ſuivre juſqu'au bout l'hiſtoire d'une vie,
Dont elle ne ſavait que la moindre partie.
J'y conſentis : hélas ! c'eſt dans cet entretien
Que mon cœur à loiſir put lire dans le ſien.
Chacun de mes dangers excitait ſes allarmes;
Chacun de mes malheurs faiſait couler ſes larmes.
Je finis ; & combien de ſoupirs répétés
Me payerent les maux que j'avais racontés !
» Quel deſtin ! diſait-elle, & combien de traverſes !
» Quels étranges revers ! que d'épreuves diverſes !
» Que mon ſort la touchait d'une tendre pitié !
» Et pourtant elle-même elle l'eût envié ;
» Elle eût voulu naître homme, & ſouffrir à ma place.
De cette confidence elle me rendit grace.
» Avez-vous quelque ami qui prétende à ma foi ?
» (dit-elle ;) qu'il apprenne & diſe devant moi
» Ce que vous m'avez dit, ce que je viens d'entendre,
» Mon ame contre lui ne veut point ſe défendre.

Digitized by Google

C'eſt ainſi que ſon cœur à mon cœur fut lié ;
Elle aima mes malheurs, & j'aimai ſa pitié.
Voilà mon ſortilége, & mon ſeul artifice.
Elle vient. Qu'elle parle : elle fut ma complice.
On peut l'interroger.

Cette ſcène doit réuſſir dans toutes les langues, parce qu'elle eſt naturelle & vraie. C'eſt en traduiſant avec ſoin ces beautés réelles, qui ſont le mérite de Shakeſpear, que ſes Traducteurs auraient beaucoup mieux travaillé pour ſa gloire, qu'en exaltant ſes défauts. Ils ont annoncé hautement que pour la première fois on verrait Shakeſpear tel qu'il était ; ils ſe ſont vantés de la fidélité la plus ſcrupuleuſe. Il eſt pourtant vrai que ſouvent ils ont maſqué également & ſes beautés & ſes fautes. Je ne prétends point faire une comparaiſon ſuivie & détaillée de leur verſion & de l'original : rien ne ſerait plus ennuyeux pour le lecteur comme pour moi, & le fruit ne ſerait pas égal à la peine : car qu'importe que de mauvaiſes choſes ſoient mal traduites ? On a vu déjà dans pluſieurs endroits beaucoup d'inexactitudes, & je dois répéter que mes remarques ne portent que ſur les morceaux qui ne peuvent ſouffrir de difficulté. Je n'ai point aſſez étudié la langue Anglaiſe ni le

ſtyle de Shakeſpear pour entreprendre un examen dans lequel les hommes les plus éclairés, même en Angleterre, ne ſeraient pas toujours d'accord. Tout ce que j'ai cité eſt clair aux yeux de quiconque ne ſait d'Anglais que ce qui eſt néceſſaire pour être à portée de lire leurs Auteurs, & de n'être dupe de perſonne. Il ſuffit de cette connoiſſance pour voir qu'il s'en faut de beaucoup que les Traducteurs aient été auſſi fidéles qu'ils ſe piquent de l'être. Il y a plus; c'eſt que par un contraſte aſſez maladroit ils ont cru ſouvent rendre (comme on l'a vu) la naïveté & l'énergie de leur Auteur par des tournures triviales ou baroques; & quand il fallait nous montrer ſa groſſiéreté, telle qu'elle était, ils ſe ſont permis plus d'une fois de l'ennoblir & de la farder mal à propos. Je n'en veux qu'un exemple, tiré de la ſcène onzième du ſecond acte d'Othello. Cette ſcène ſe paſſe dans le corps-de-garde: on boit, on chante, & les chanſons doivent être dignes du lieu. C'eſt Shakeſpear tout pur; il n'y avait nulle raiſon pour l'orner. Voici les couplets que les Traducteurs mettent dans la bouche de Jago:

Dans la baſſeſſe où tu reſpires,
N'affecte point l'orgueil d'un vêtement trop beau.

L'orgueil renverſe les Empires;
Sois humble, & prends ſur toi ton antique manteau.

Ce ton lyrique eſt un peu loin de la chanſon anglaiſe. On en va juger.

King Stephen was a worthy peer;
His breecher coſt him but a crown.
He held them ſix pences all too dear,
With that he call'd the taylor lown.
He was a vhight of high renown;
And thou art but of low degree.
'Tis pride that pulls the country down;
Then take thine auld cloak about thee.

» Le Roi Etienne était un digne Pair. Ses » chauſſes ne lui coutaient qu'un écu blanc: » encore les trouvait-il trop chères de ſix ſols, » & appellait-il ſon tailleur un vilain. C'était » un homme d'une haute renommée, & toi, » tu n'es que du dernier rang. C'eſt l'orgueil » qui perd les nations: ainſi prends ſur toi ton » vieux manteau.

Je ne ſais pas pourquoi ces Meſſieurs ont voulu faire une Ode de ce couplet de la halle. Ils ont manqué à la fidélité ſans autre fruit que de rompre l'uniſſon de la ſcène qui eſt du ton de la chanſon anglaiſe.

S'ils ſont apôtres & novateurs en fait de goût,

ils doivent l'être auſſi dans le langage, & j'ai promis de dire un mot de leur ſtyle. L'invention eſt une de leurs figures favorites, & il faut voir l'uſage qu'ils en font. *Quel homme êtes-vous?— Je m'appelle Roderigo. — Plus ſiniſtre en eſt votre préſence.* Un autre eût mis tout ſimplement, votre préſence en eſt plus ſiniſtre, & ne ſe ſerait pas douté qu'une pareille inverſion rendît la phraſe meilleure. On trouve ailleurs : *irréparable eſt ma perte.* N'eſt-ce pas prodiguer un peu trop les grandes reſſources du génie? » Je » tiens qu'il eſt dans *l'eſſence de la conſcience* hu» maine une horreur pour l'homicide prémé» dité.

La conſcience aurait ſuffi peut-être; *l'eſſence de la conſcience* eſt bien autre choſe.

» La tempête effrénée a *fracaſſé les Turcs &* » *abymé leurs projets.* Un fort vaiſſeau de Veniſe » a vu *la détreſſe & le triſte naufrage s'étendre ſur la* » *flotte*, &c.

Preſque tout eſt écrit de ce ſtyle ; mais tout cela ne vaut pas à beaucoup près le ton plaiſamment emphatique qui régne dans *la Vie de Shakeſpear*, dans l'hiſtoire de ſon *Jubilé*, dans le *Diſcours des Préfaces.*

Shakeſpear, fils d'un Marchand de laine, avait été quelque tems à l'école de Stratfort.

» Il revint *modeſtement* reprendre ſon rang parmi » ſes frères, & *oublier les premières leçons des Mu-* » *ſes*... Il n'avait pas encore atteint l'âge de dix- » ſept ans, que ſoit par obéiſſance aux volontés » d'un père, *ſoit par une douce & libre imitation* » *de ſon cœur*, il s'engagea dans les nœuds du » mariage.

En langage vulgaire, il ſe maria à dix-ſept ans. Je ne crois pas que cela valut la peine d'être mieux dit.

Une affaire qu'il eut avec un Gentilhomme du lieu l'obligea de quitter ſon pays. Il vint à Londres, & ſe trouva bientôt ſans aucune reſſource. C'était l'uſage alors à Londres comme à Paris d'avoir un cheval, comme on a aujourd'hui un caroſſe. On allait ainſi au ſpectacle & à ſes affaires. Shakeſpear, pour gagner ſa vie, ſe mit à garder les chevaux de ceux qui venaient à la Comédie. Ces faits ſont fort ſimples. Mais tout ce qui regarde Shakeſpear doit être merveilleux, & voici la narration de ces Meſſieurs, dans le genre ſublîme. » Perdu » dans cette grande ville... *ſoumis à la loi impé-* » *rieuſe du beſoin*, que devint Shakeſpear?.... » Shakeſpear errant dans les rues de Londres, » ſe trouva conduit par le hazard devant une » Salle de ſpectacle. *Tout-à-coup inſpiré par un*

» *inſtinct ſecret*, il s'arrête, & *par un effort de cou-*
» *rage, s'abaiſſant avec ſa fortune*, il ſe préſente,
» & s'offre à garder les chevaux des perſonnes
» qui ſe trouvaient ſans domeſtique... Long-
» temps après *il s'élance des portes du théâtre ſur*
» *le trône dramatique*... Une ignorance incon-
» cevable *aveuglait ce grand homme* ſur le prix
» de ſes productions... *Il prend ſa plume féconde...*
» Le trait enflammé part des mains des enfans
» de la gloire, *vole s'attacher* ſur leurs traces,
» &c.

N'oublions pas le teſtament de Shakeſpear.

» Il légue ſon épée à Thomas Combe, à ſa
» femme, ſon beau lit brun à franges, avec ſa
» garniture, ſa taſſe d'argent. *Cette ſimplicité de*
» *mœurs dans un ſi grand homme ajoute encore au*
» *reſpect qu'inſpirent ſes Ouvrages, & fait chérir ſa*
» *mémoire.*

N'eſt-il pas en effet bien merveilleux de léguer ce qu'on a? Un *beau lit brun à franges avec ſa garniture*, & une *taſſe d'argent*, qui paraiſſent une ſi grande *ſimplicité*, étaient alors une magnificence. Mais ces Meſſieurs ont pris leur parti, de tout *reſpecter*, de tout *admirer*.

Veut-on apprendre dans le *Diſcours des Préfaces* ce que c'eſt que l'ame d'un Poëte? » Elle
» doit être *d'un tiſſu délicat*, ſuſceptible de tous

Digitized by Google

» les ſentimens, & prompte à être *émue à l'im-*
» *preſſion* la plus légère. A cette ſenſibilité ex-
» quiſe, il doit joindre une chaleur & une ſou-
» pleſſe d'imagination particulières, enſorte
» qu'il puiſſe, quand il lui plaît, ſortir, pour
» ainſi dire, hors de lui-même, perdre tout
» ſentiment de ſon état perſonnel, & dé-
» truiſant tout rapport entre lui & les objets ex-
» térieurs qui l'environnent, n'avoir plus d'a-
» me que pour ſentir les incidens & les ſitua-
» tions qu'il invente. «

Ai-je tort quand je dis que nos nouveaux Légiſlateurs ſont des Prophêtes, des Oracles? N'en ont-ils pas le langage? N'y a-t-il pas quelque choſe d'auguſte dans cet impénétrable galimathias! la même majeſté ſe trouve dans l'hiſtoire du *Jubilé*.

» Un Eccléſiaſtique vint à Stratford dans le
» deſſein de s'y fixer. Il fait l'acquiſition d'un
» domaine. La maiſon de Shakeſpear s'y trou-
» vait compriſe, & dans le jardin était encore
» l'antique murier que le Poëte avait planté.
» Cet arbre déplut au nouveau maître. Il borne
» la vue, diſait-il; il rend la maiſon humide
» & ſombre. Cet homme qui n'avait ni *la crainte*
» *de ſon prochain devant les yeux, ni l'amour de Sha-*
» *keſpear dans le cœur, oſa, dans une nuit fatale,*

» *attacher la cognée à l'arbre conſacré par la vénéra-*
» *tion publique. Le bruit de la chûte ſe répandit avec*
» *le jour dans tous les quartiers de la ville. Hommes,*
» *femmes & enfans ſont conſternés à la nouvelle de*
» *cette eſpèce de ſacrilége. L'ancienne Rome n'eût pas*
» *été plûs allarmée d'apprendre que les feux de Veſta*
» *étaient éteints. Dès que les premiers frémiſſemens*
» *d'étonnement & d'horreur furent paſſés, une in-*
» *dignation générale s'empara de tous les eſprits. Ven-*
» *geance fut le cri de la ville. On s'attroupe ; la mai-*
» *ſon eſt inveſtie. Tous d'un œil attendri contemplent*
» *ce tronc révéré, giſſant ſur la terre ; tous jurent*
» *de venger le grand homme qui le cultiva, & d'im-*
» *moler le coupable à ſa mémoire.*

Pour ce coup, le pauvre Eccléſiaſtique, qui n'avait pas eu *l'amour de Shakeſpear dans le cœur*, eut du moins *la crainte du prochain devant les yeux*; car il s'enfuit, & fit bien. Mais n'eſt-il pas plaiſant que l'on vienne de ſang froid propoſer à notre admiration, ces ſombres folies de l'enthouſiaſme Anglais qui peuvent être fort bonnes à Stratford; mais qu'il faut donner ici pour ce qu'elles ſont? Quoi qu'il en ſoit, on acheta le murier, & de ſon bois on fit des taſſes, des tabatieres, qui ſe vendirent ce qu'on voulut. Enfin le célèbre Garrick dont le talent prodigieux pour la pantomime a ſi fou-

Digitized by Google

vent animé les ſcènes de Shakeſpear, propoſa de célébrer à Stratford un Jubilé ſolemnel en l'honneur de ſon Poëte favori. Les Traducteurs en donnent la deſcription en ſtyle de roman ; mais ils ajoutent qu'*un ciel jaloux ne permit pas que la pompe fût auſſi brillante qu'elle devait l'être.*

Il nous reſte à jetter un coup d'œil ſur les Apologiſtes, ou plutôt les Panégiriſtes de Shakeſpear, qui ont ſaiſi le moment où cette traduction a paru, pour *prêcher leur doctrine ſur les toits ;* & d'abord ſe préſente M. le Chevalier de Rutlidge, avec des *obſervations adreſſées à l'Académie Françaiſe*, & annoncées par M. Mercier dans ſon Journal des Dames. (1) Dès qu'on a le bonheur de rencontrer M. Mercier, il faut le citer, pour l'amuſement du lecteur. Cet écrivain eſt tout le contraire de M. Dorat, qui depuis long tems, comme on ſait, ſe fatigue à nous répéter qu'il eſt *gai ;* M. Mercier eſt du plus grand ſérieux du monde ; mais rien n'eſt ſi plai-

(1) C'eſt peut-être la première fois qu'on s'aviſe de citer ce pauvre Journal des Dames, que M. Mercier a fait & qu'il a quitté ſans qu'on s'en apperçût. On va me dire : où allez-vous chercher vos citations ? Mais je ne ſuis pas fier. Je ne dédaigne rien quand il s'agit de traiter une queſtion, & l'on verra par le morceau qui ſuit, que dans des brochures ignorées, on trouve quelquefois des morceaux bien curieux.

Digitized by Google

ſant que ſon ſérieux. Voici comme il s'exprime à l'occaſion de ces *Obſervations adreſſées à l'Académie.*

» Il y a long-tems qu'il *nous eſt démontré* que » les régles d'unité de temps & de lieu, ſont » les deux régles *les plus abſurdes* qu'un peuple » *pouvait* (1) adopter & ſuivre. En vain les Grecs » en ont donné l'exemple.... Les Poëtes fran- » çais en traduiſant ces Poëtes d'une manière » tout-à-la-fois *imparfaite & ſervile*, en ſuivant » ces régles *deſtructives de la vraiſemblance & du* » *véritable intérêt*; ces règles *puériles, ennemies* » *des grands tableaux & des mouvemens libres, ont* » *défiguré l'Hiſtoire & la majeſté des événemens, ont* » *mutilé les caractères, ont fait une charge petite &* » *groteſque des plus beaux ſujets qu'ils ont traités.* » Preſque toutes nos Tragédies *ſemblables aux* » *Romans de la Calprenède, ſont d'un ridicule achevé,* » *ou plutôt nous n'avons qu'une ſeule Tragédie, c'eſt-* » *à-dire, un même moule, un même ton, une même* » *marche, & jamais l'eſprit humain chez aucun peu-* » *ple n'a rien produit de ſi faſtidieux par la répétition* » *des mêmes moyens & des mêmes reſſources.* Il » y a ſur notre théâtre des ſcènes bien faites,

(1) On avertit une fois pour toutes, que dès qu'on cite M. Mercier, il ne faut pas prendre garde aux ſolécismes.

» des dialogues *assez pleins ;* mais *le génie qui dis-*
» *pose l'ensemble, qui peint à grands traits, qui*
» *saisit les détails caractéristiques, qui rend vivans*
» *les personnages, qui fait un tableau simple, varié*
» *& majestueux, modelé sur les événemens, le génie*
» *a totalement manqué à nos Poëtes, qui ont cru que*
» *l'art consistait à faire de magnifiques tirades & à*
» *écrire en beaux vers.* Tous se sont emprisonnés
» volontairement dans des entraves *puériles*, &
» c'était à qui *rapetisserait le théâtre, au lieu de*
» *l'élargir & de l'étendre.* La source du pathétique
» & de l'intérêt *s'est donc fermée, & la multitude*
» *plus éclairée que la portion pédantesque des Gens de*
» *Lettres, a détourné les yeux de ce genre factice :*
» *elle a baillé en l'écoutant.*

En résumant ce qu'on vient de lire, il se trouve qu'à chaque assertion de M. Mercier, il ne manque que la preuve puisée dans les faits, nous allons le suppléer, & l'on peut procéder ainsi :

Les régles d'unité sont destructives de la vraisemblance & du véritable intérêt ; car il est beaucoup plus *vraisemblable* qu'on me représente cinq ou six actions dans un même espace de temps que de m'en faire voir une seule. Il est bien plus *vraisemblable* que les personnages que je vois agir soient en deux heures à Rome & en Thessalie, à Venise & en Chypre, que de n'être

Digitized by Google

que dans un même lieu. A l'égard de l'*intérêt*, il eſt bien plus *intéreſſant* de voir ſur la ſcène cinq ou ſix actions qu'une ſeule, comme on aime infiniment mieux voir dans un tableau toute la vie d'Alexandre qu'une de ſes actions, & entendre à la fois quatre hiſtoires que de n'en entendre qu'une. Voilà ce qui *nous eſt démontré.*

Nous avons traduit les Grecs d'une manière tout à la fois imparfaite & ſervile. Pour vous en convaincre liſez Iphigénie, Andromaque & Phèdre de Racine, à côté des mêmes pièces Grecques, & cela vous ſera *démontré.*

Ces régles puériles ſont ennemies des grands tableaux & des mouvemens libres. Car avec ces régles on n'a produit d'autres *tableaux* que ceux de Rodogune, d'Athalie, de Zaïre, de Sémiramis, de Tancréde, de Mahomet, du cinquième acte d'Inès, &c. &c. on ſait combien ils ſont miſérables & dénués d'effet, & combien les *mouvemens* de ces piéces ſont gênés & *puérils.* Tout cela eſt *démontré.*

Les régles ont mutilé les caractères. Témoins ceux d'Auguſte, de Cornélie, de Sévére, de Pauline, du vieil Horace, de D. Diégue, du Cid, de Néron, d'Acomat, de Burrhus, d'Achille, d'Hermione, de Rhadamiſte, des deux Brutus, de Céſar, d'Alvarès, de Zamore, de Coucy, &c. &c. qui ſont comme l'on ſait, *une charge groteſque.*

Digitized by Google

groteſque. Voilà ce qui *nous eſt démontré.*

Nous n'avons qu'une ſeule Tragédie. Car qu'y a-t'il de plus reſſemblant qu'Athalie & Bérénice, qu'Andromaque & Britannicus, que le Cid & les Horaces, que Manlius & Inès, que Cinna & Zaïre, que Brutus & Mérope, que Rome ſauvée & Adélaïde, &c. &c? ne ſont-ce pas là autant de *Romans de la Calprénéde?* Et *l'eſprit humain a-t-il produit rien de ſi faſtidieux* ? Il me ſemble que cela eſt *démontré.*

Le génie a totalement manqué à nos Poëtes. Car je ne crois pas que perſonne ſe ſoit jamais aviſé de ſoupçonner du génie à Corneille, à Racine, à Voltaire, à Crébillon; & ſi *la portion pédanteſque des Gens de Lettres* eſt tombée dans cette erreur, *la multitude* a été *plus éclairée qu'eux;* car *elle a baillé* en écoutant ces prétendus Tragiques, & a ſi bien *détourné les yeux de ce genre factice,* que depuis cent ans les ſalles de Spectacles ſont déſertes. Voilà ce qui *nous eſt démontré.*

J'oſe croire que ce petit commentaire jette un aſſez grand jour ſur ce que M. Mercier appelle ſon *jugement,* lequel *a paru* (dit-il, je ne ſais pourquoi) *ſingulier & téméraire.* En vérité M. Mercier ſe trompe. Il n'y a là-dedans ni *jugement,* ni *ſingularité, ni témérité.* Cela s'appelle autrement. *Ce n'eſt cependant,* ajoute-t-il, *que l'expreſſion fidèle de ce que penſent tous les étrangers*

de notre Tragédie, dont le ridicule ſaute aux yeux. Je ne ſuis pas inſtruit de ce que *penſent les étrangers*, auſſi-bien que M. Mercier, qui n'eſt jamais ſorti de Paris. Mais je ſais qu'il y a des Troupes françaiſes en Italie, en Allemagne, en Hollande, dans toutes les Cours du Nord, quoique la plupart de ces peuples ayent des piéces dans leur langue, & cela doit prouver à M. Mercier que *le ridicule de notre Tragédie ſaute aux yeux.* Voilà ce qui doit être *démontré.*

Achevons d'entendre les leçons qu'il nous donne, & ſurtout obſervons bien de quel ſtyle & de quel ton. » Ce Dieu de la Nation, ce Poëte » que le peuple des verſificateurs encenſe, parce » que chacun d'eux peut aſpirer à ſa place; » Racine eſt bien en particulier le Poëte dra- » matique *ſans génie & ſans invention... il n'a rien* » *au-deſſus de Pradon, que d'écrire mieux que lui...* » Si l'on excepte le rôle de Phédre, il a *gâté* » les Tragédies grecques qu'il a *copiées*... Il a » mis *des madrigaux* à la place de l'éloquence, » & ſes plans plus ou moins rétrécis n'offrent » qu'un *patron immuable*, empreinte fidèle de *la* » *ſtérilité de ſon imagination & de la petiteſſe de ſes* » *vues*... Shakeſpear *frappe de mépris ou de dédain* » ces prétendus Légiſlateurs qui n'ont jamais » *touché à l'art*... Shakeſpear *ſera le Poëte immor-* » *tel, parce qu'il a vu l'art dans ſes dimenſions vé-*

» *ritables, & tous ces ſerviles adorateurs d'entraves* » *fauſſes & imaginaires ont vécu à peine un ſiécle, &* » *paraîtront petits & meſquins, à meſure que le temps* » *fixera les yeux ſur leurs ouvrages; car nous pou-* » *vons aſſurer avec une eſpèce de certitude que dans* » *deux cens ans, il ne reſtera à Racine que de beaux* » *vers... Il faut en France recompoſer l'art & ne* » *plus citer Corneille ni Racine... Il faut fouler aux* » *pieds ces pitoyables régles qui outragent le bon ſens...* » *Il flotte enfin dans les airs le drapeau de la guerre* » *littéraire qui s'éléve, & qui ne finira qu'après la* » *deſtruction de nos formes théâtrales.* Il faut *que* » *la raiſon chaſſe bientôt les timides & ſots parti-* » *ſans de la routine & de l'extravagance, ces avor-* » *tons bouffis de mots, &c.*

On ne peut que rire du reproche que l'on fait ici à nos Auteurs dramatiques de n'avoir *vécu qu'un ſiécle.* Il eſt vrai qu'il n'y a guéres plus de cent ans que Corneille & Racine ont écrit. Mais en vérité ce n'eſt pas leur faute s'ils ne ſont pas venus plutôt, ou ſi un plus grand nombre de ſiécles n'a pas encore paſſé ſur leurs ouvrages. Auſſi M. Mercier ſehâte-t-il d'affirmer que *Shakeſpear ſeul ſera le Poëte immortel*, & que Racine n'a pas plus de *deux cens ans* à vivre. Ce qui étonne le plus ici ce n'eſt pas cette *certitude* avec laquelle il fixe l'époque de l'anéantiſſement de Racine : on eſt accou-

tumé, comme je l'ai déjà dit, à voir ces Meſſieurs parler & raiſonner en prophêtes. Ce qui pourrait ſurprendre, c'eſt l'extrême bonté qu'on a de laiſſer à Racine deux cens ans d'exiſtence : c'eſt ſans doute de ſa grace que M. Mercier lui fait un ſi beau préſent. Certes c'eſt préſumer bien peu des belles leçons qu'on nous donne, & de notre docilité à les recevoir, que d'en reculer ſi loin l'effet infaillible. M. Mercier ſans trop de vanité pourrait ſe flatter de voir de ſon vivant Racine oublié, *Athalie* & *Phédre* bannies du théâtre, & la ſcène décorée des chefs-d'œuvre trop peu connus juſqu'ici, tels que Natalie, Childeric, Olinde & Sophronie, &c. &c. &c.

Mais ce n'eſt pas ſans raiſon que j'ai prié que l'on fît attention aux termes dont ſe ſert l'Auteur & au ton de ſa diatribe; ces *entraves puériles*, cette *monotonie faſtidieuſe*, cette *portion pédanteſque des Gens de Lettres*, cette *imbécille adoration* que l'on a pour Racine; *ce mépris, ce dédain* pour Ariſtote, Horace & Boileau, pour ces *avortons, pour ces timides & ſots partiſans de la routine & de l'extravagance*, &c. &c. &c.

Il eſt poſſible que cinq ou ſix perſonnes penſent avoir raiſon, contre toute une nation auſſi éclairée que la nôtre, & contre le ſentiment de tous les peuples policés qui ont tranſ-

porté le Théâtre français parmi eux. Mais en s'élévant contre Ariſtote, Horace & Boileau, contre Corneille, Racine & Voltaire, contre la France & l'Europe, au moins faudrait-il avouer, que ceux qui défendent leurs idées & leurs ſenſations appuyées de tant d'autorités & de ſuffrages, peuvent n'être ni des *ſots*, ni des *imbécilles*, ni des *avortons*, ni des hommes dignes de *mépris* & de *dédain*; & ſi ce ton eſt inexcuſable, même en ſuppoſant qu'on ait raiſon (ce qui eſt à-peu-près ſuppoſer l'impoſſible) que ſera-ce donc ſi à cette expérience de pluſieurs ſiècles, à cette réunion de tant de peuples éclairés, & de tant d'hommes ſupérieurs, on ne peut pas oppoſer un ſeul raiſonnement plauſible, un ſeul principe tant ſoit peu probable? Alors ne ſera-t-il pas évident que ces injures ſi groſſières, jointes à des raiſons ſi faibles, ſont le fruit de la rage qui ſe joint au délire? N'aura-t'on pas alors un droit bien légitime & bien reconnu, de repouſſer avec toute la force de la vérité cette barbare & ridicule audace; de ne voir dans ces violentes invectives, que les douleurs de l'impuiſſance & la révolte de la médiocrité, & de comparer ces ennemis furieux des beaux arts, ces détracteurs outrageans, aux malheureux qui à travers les grilles de leurs loges inſultent & ſaliſſent les honnêtes

gens, en criant : Nous ne ſommes pas ſoux?

Il ſe préſente ici une autre réflexion bien importante, puiſqu'elle ſert à connaître les hommes, & à apprécier leurs jugemens. Quand des auteurs de beaucoup de mérite ont fait paſſer ſur notre théâtre quelques ſituations du théâtre anglais, quand ils ont traduit les bons Romans qu'a produits l'Angleterre, on leur a reproché de changer le caractère de la nation, d'être de mauvais citoyens, de s'oppoſer à la gloire des Français pour faire valoir des étrangers. On les a preſque déférés au Gouvernement; enfin, ce qui comprend tout, on les a accuſés d'être *Philoſophes*. Voici des hommes qui viennent enlever à la France, s'ils le pouvaient, un de ſes titres de gloire le plus brillant, & peut être le ſeul qui n'ait pas été conteſté; qui s'efforcent de flétrir des hommes que nous honorons depuis plus d'un ſiécle, de démentir nos larmes & de calomnier nos plaiſirs; qui nous diſent enfin : renverſez votre théâtre, & allez demander aux Anglais comment il faut faire pour en avoir un. Ils le diſent, le répétent, l'impriment, le réimpriment, & qui que ce ſoit n'a ſongé à leur faire le moindre reproche. Leur doctrine n'a pas proſpéré; il eſt vrai; mais s'il était poſſible que c'eût été celle des Ecrivains qu'on appelle *Philoſophes*, comme

elle aurait paru odieuse & coupable ! Quelles clameurs ! mais heureusement les Traducteurs & les Panégyristes de Shakespear n'avaient pas cette tache originelle de *philosophie ;* & dès-lors tout est innocent, tout est pardonné. Voilà les hommes.

On pourrait croire peut-être que M. le Chevalier Rutlidge, s'adressant à l'Académie Française, a pris un ton plus convenable & plus modéré. Lui-même annonce en commençant, qu'il *écartera de ses observations tout esprit de passion, tout sarcasme dur & indécent.* Dix lignes après, sur ce que M. de Voltaire a dit : la Cour de Louis XIV avait autrefois poli celle de Charles Second ; aujourd'hui Londres nous tire de la barbarie ; il traite cette phrase d'*insipide ironie ;* & dans toute sa Lettre, si l'on trouve moins d'emportement que dans M. Mercier, on n'y remarque pas moins d'amertume. M. de Voltaire y est *indécemment* outragé. On lui reproche *le radotage, la gloriole pitoyable, la bouffonnerie, les égaremens d'une vanité aveugle*, &c. &c. C'est ainsi qu'on prétend n'être ni *dur*, ni *indécent.*

Il commence par affirmer que M. de Voltaire *n'entend pas la langue de Shakespear.* S'il veut dire qu'il y a dans cet Auteur anglais des morceaux que M. de Voltaire ne comprend

pas plus que les Anglais eux-mêmes, cela eſt très-probable, ſoit à cauſe de la quantité de termes vieillis depuis Shakeſpear ou créés par lui, ſoit à cauſe de l'altération du texte mutilé par les Comédiens, & des interpolations qu'ils ſe ſont quelquefois permiſes. (1) On ſait qu'il y a pluſieurs morceaux de ce genre ſur leſquels en Angleterre même on ne s'accorde pas. Mais ces endroits exceptés, ſi M. de Voltaire, qui a paſſé trois ans en Angleterre & qui a écrit en anglais, n'entend pas Shakeſpear, pourquoi croirons-nous que MM. Letourneur, de Catuélan & Fontaine Malherbe l'entendent mieux? Eſt-ce ſur la foi de M. le Chevalier Rutlidge? mais il inſpire fort peu de confiance, lorſqu'il parle des *mépriſes que M. de Voltaire commet ſi ſouvent*, & qu'il ne parvient pas à montrer une ſeule de ces *mépriſes*. Il lui reproche de traduire *Ketty* par *ma Catau*, & il atteſte l'uſage d'Angleterre, ſuivant lequel ces diminutifs n'ont rien de bas.

(1) C'eſt ici l'occaſion d'obſerver qu'en citant Shakeſpear nous ne nous ſommes jamais expoſés à lui imputer ce qui n'était pas de lui. Nous avons ſuivi la marche des traducteurs qui ont promis de rejetter à la fin de l'ouvrage tous les morceaux ſuſpects, & nous n'avons rapporté que ce qu'eux-mêmes croyent le texte original de leur auteur.

Digitized by Google

cela peut être. Mais il n'eſt pas moins vrai que M. de Voltaire a traduit un diminutif par un diminutif, & qu'il n'y a point là de *mépriſe*. Il lui fait un crime d'avoir dit que Hamlet tue un *rat* qu'il entend derrière la tapiſſerie. *Ce n'eſt un rat*, dit-il, *que pour M. de Voltaire qui ne ſait pas aſſez l'anglais pour faire attention que le mot* rat *y eſt toujours le ſymbole & quelquefois le ſynonime d'eſpion.* C'eſt trancher un peu durement, & faire un reproche injuſte pour excuſer un ridicule. Que le mot *rat* ſoit *le ſymbole & le ſynonime d'eſpion*, cela n'empêche pas qu'il ne puiſſe, qu'il ne doive même être traduit par le mot *rat*, parce que c'eſt l'expreſſion de Shakeſpear, & que s'il a voulu employer un terme proverbial & bas, & jouer populairement ſur le mot dans une ſcène de meurtre, le Traducteur doit faire connaître cette groteſque diſconvenance. Il n'y a là nulle *mépriſe*, nulle ignorance de la langue. Le mot *rat* eſt auſſi parmi nous le ſynonime de caprice en langage populaire; & ſi un perſonnage tragique s'aviſait de ſe plaindre des *rats* de ſa maîtreſſe, un Traducteur ferait très-bien de faire connaître à ſes lecteurs cette groſſiéreté de ſtyle, s'il voulait les mettre à portée de juger d'un auteur. Ce ſont là les *mépriſes* qui prouvent, ſelon M. le Chevalier Rutlidge, que M. de Voltaire

entend fort médiocrement l'anglais. Il eſt impoſſible de ſe rendre à de pareilles preuves, & les fautes que l'on reproche aux Traducteurs ſont un peu plus réelles, & pourraient faire conclure contre eux beaucoup davantage, ſi on le voulait. Mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit. Si M. de Voltaire avait traduit ces mots: he is a préſent for ang emperor that ever trod on neats leather: c'eſt un préſent *digne du plus fier Empereur qui ſe carre ſous une robe de ſoye*: on pourrait lui dire: Monſieur, il n'y a pas un mot de cela dans l'anglais. Il y a: c'eſt un préſent pour quelqu'Empereur que ce ſoit qui ait chauſſé de beaux ſouliers. On pourrait conclure, ſi on avait un peu d'humeur, que celui qui s'écarte à ce point du texte, *ne l'entend que fort médiocrement.* Mais comme je ſuis de bonne foi, & que ce texte n'offrait aucune difficulté, j'aime mieux croire que les Traducteurs ont voulu corriger l'original, & je ne conçois pas trop pourquoi: car cela valait bien le reſte.

Je parlerai tout-à-l'heure de la prétention gratuite & excluſive de ces Meſſieurs, qui ne permettent d'entendre l'anglais qu'à ceux qui admirent leur idole. C'eſt ſur-tout M. Baretti qui inſiſte ſur cette prétention, & quand je viendrai à lui, je ferai voir quelle en eſt la

valeur & le but. Suivons encore un moment M. le Chevalier Rutlidge.

Il juſtifie la première ſcène de Jules Céſar, & le Dialogue des Savetiers avec les Tribuns. Il s'écrie : *Faut-il que la magie des plus belles ſcènes échappe à M. de Voltaire* ? Non, rien n'eſt *échappé* à M. de Voltaire. Il a ſenti les beautés de cette ſcène dont l'idée eſt théâtrale. Cette foule de peuple qui attend Céſar au paſſage & les reproches que leur font les Tribuns d'oublier les triomphes de Pompée, forment une eſpèce d'expoſition en tableau, en action, qui eſt vraiment dramatique, & le diſcours des Tribuns eſt éloquent. Mais ne pouvait-on pas amener le peuple ſur la ſcène ſans faire une page entière des plats quolibets d'un ſavetier qui ſe dit *raccommodeur d'ames ou de ſemelles*, parce que le même mot ſignifie les deux choſes, *chirurgien de ſouliers*, &c. Qu'a dit M. de Voltaire de ces trivialités ? Il les a excuſées dans ſa note autant qu'il a pu. Voici comme il s'exprime : » Il faut ſavoir que Shakeſpear avait » eu peu d'éducation, qu'il avait le malheur » d'être Comédien, qu'il fallait plaire au peu» ple, que le peuple, plus riche en Angleterre » qu'ailleurs, fréquente le ſpectacle, & que Sha» keſpear le ſervait ſelon ſon goût ». Y a-t-il dans ce langage quelqu'apparence de dénigre-

Digitized by Google

ment ? Et quand il en vient au discours des Tribuns, il ajoute : » Si le commencement de » la scène est pour la populace, ce morceau » est pour la Cour, pour les hommes d'Etat, » pour les connaisseurs. » Est-ce là de la partialité ? Est-ce là refuser d'être juste ? Ce savetier est précieux pour M. le Chevalier Rutlidge : il y voit *un de ces moyens imperceptibles par lesquels Shakespear arrive toujours à la vérité des objets, des coups de nature qui nous échappent.* Ce que nous appellons *barbarie*, il le qualifie de *naturel*. Soit. Chacun peut appeller les choses comme il veut. Mais nous sommes en droit de lui répondre que proposer ce prétendu *naturel* pour modèle à un peuple éclairé, à des spectateurs instruits, c'est s'exposer à un peu de ridicule ; & que taxer M. de Voltaire d'ignorance & d'injustice sur une scène dans laquelle il a loué ce qui était beau, & excusé ce qui étoit répréhensible, c'est montrer beaucoup de mauvaise foi.

On en peut dire autant de tout le reste de ces observations : partout des assertions gratuites à la place des raisonnemens, partout des injures à la place des preuves, partout le désespoir d'une cause insoutenable. M. de Voltaire a comparé la première scène d'Iphigénie à la première scène d'Hamlet, qui est une

Digitized by Google

converſation entre deux ſentinelles, dont l'un dit à l'autre qu'*il n'a pas entendu une ſouris trotter*, & auxquels un ſpectre apparaît : il prend la liberté de préférer l'expoſition d'Iphigénie. *Il ne faut pas s'étonner*, continue M. le Chevalier Rutlidge, *que M. de Voltaire ne faſſe ſouvent que de belles tirades, & que la tragédie lui échappe.* Ailleurs : « M. de Voltaire prétend-il oppoſer » des pièces à *tirades* à des pièces à *effets* ? » Que nous étions abuſés ! S'il en faut croire l'Auteur des Obſervations, les Tragédies de M. de Voltaire n'ont que des *tirades* & n'ont point d'*effets*. Que répondre à cela ? Rien, aſſurément rien. » L'impreſſion de la première » ſcène d'Hamlet eſt *l'impreſſion des choſes*, au » lieu que l'impreſſion de première ſcène d'I- » phigénie eſt *l'impreſſion des mots*. » Que répondre encore à cela ? Rien.

» Le perſonnage de Jago que M. de Voltaire » appelle bas & dégoûtant, quand il eſt mieux » connu, fait regretter que M. de Voltaire ait » *gliſſé par-deſſus la néceſſité d'introduire ce caractère* » *odieux & atroce* pour ſervir *d'inſpiration* aux » fureurs d'Othello, & qu'en le *copiant* il n'ait » pas ſauvé à ſon Oroſmane le caractère *puéril* » *d'imbécillité* qu'a toujours une jalouſie gratuite, » & que n'a point fait naître le ſouffle empoiſonné d'un ſcélérat adroit & ténébreux. Sha-

» keſpear a mis cet agent en œuvre ; auſſi » quelle différence du Maure de Veniſe au » Soudan d'Egypte ?

Ici on peut répondre, & les raiſonnemens peuvent être d'uſage ; mais ci-deſſus les faits ſeuls pouvaient être oppoſés à des allégations de faits. Je commence par avouer qu'il y a en effet une prodigieuſe *différence entre le Maure de Veniſe, & le Soudan d'Egypte.* Que l'un ſoit copié de l'autre, cela eſt autre choſe. Le ton que prend M. le Chevalier Rutlidge m'oblige de répondre qu'un homme tel que M. de Voltaire, qui avait lu Othello, a pu y voir le germe d'une belle tragédie, comme Shakeſpear lui-même en avait vu le ſujet dans les Nouvelles de Géraldi ; mais qu'un Ecrivain auſſi ſupérieur, né dans un ſiécle de lumières, ne peut jamais *copier* un barbare né dans un ſiècle groſſier ; & qu'il y a entre Othello & Zaïre l'incommenſurable diſtance qui ſe trouve entre des farces atroces & dégoûtantes, faites pour les tréteaux de la foire, & dont quelques endroits offrent de l'intérêt & de la vérité, & un des chefs-d'œuvres les plus touchans de l'art le plus beau & le plus difficile qu'ait admiré un peuple chez qui cet art a été le plus perfectionné.

A l'égard de *la néceſſité d'un caractère odieux*

& atroce pour juſtifier la jalouſie, & du reproche d'*imbécillité puérile* fait au perſonnage d'Oroſmane, que l'on prétend être *gratuitement jaloux*, ce ton préceptoral que M. le Chevalier Rutlidge ſe permet avec M. de Voltaire, ces expreſſions dans leſquelles l'excès de l'indécence eſt joint à l'excès de l'abſurdité, tout autoriſe à répondre qu'il faut ignorer les premieres régles de l'art autant que les ignorait Shakeſpear, & que les ignore ſon défenſeur, pour ne pas ſavoir qu'il y a au contraire un mérite réel à ſe paſſer *d'un caractère odieux & atroce*, qui n'eſt jamais permis dans une tragédie qu'autant qu'il eſt *néceſſaire* à l'action, & que le perſonnage eſt important, & non pas ſubalterne; que prétendre qu'une jalouſie eſt toujours *puérile*, *imbécille & gratuite*, lorſqu'elle n'a point *d'inſpirateur*, & que *le ſouffle empoiſonné d'un ſcélérat* ne l'a point *fait naître*, c'eſt montrer la plus profonde ignorance du cœur humain; c'eſt oublier que la jalouſie naît de toutes les circonſtances poſſibles, de l'inquiétude naturelle à l'amour, & n'a beſoin que d'elle-même pour ſe tourmenter; qu'en ce genre les faits ſont infiniment plus forts que toutes les *inſpirations* poſſibles, parce qu'on peut ſe mefier des *inſpirations*, & qu'on ne ſe méfie pas des faits; que pour oſer dire que la

Digitized by Google

jalouſie d'Oroſmane en particulier eſt *gratuite*; lorſqu'il eſt de la dernière évidence que jamais jalouſie ne fut plus puiſſamment motivée, il faut non-ſeulement renoncer à toutes les lumières du bon ſens, mais démentir les hommes raſſemblés ſur qui ce rôle a toujours fait la plus forte impreſſion.

Il faut entendre la concluſion de M. le Chevalier Rutlidge. Il monte ſur ſon tribunal, & là d'une voix de Miſſionnaire, il nous crie: » Français, laiſſez-là vos Tragédies; elles ſont » froides & languiſſantes... Venez au théâtre de » Londres. Vous connaîtrez bientôt que Racine » n'eſt qu'élégant, pur & châtié, mais que la » force de la nature exiſte dans Shakeſpear, & » dans Shakeſpear ſeul.

A cet arrêt de réprobation qui nous eſt ſi formellement ſignifié, je réponds: il n'y a point de Français qui n'ait raiſonnablement le droit de dire aux Anglais: gardez pour vous votre Shakeſpear; eſtimez-le autant que vous voudrez, pourvu qu'il ne ſoit bon que pour vous, & que l'Europe entière joue, traduiſe & applaudiſſe nos Poëtes tragiques. Perſonne ne peut trouver à redire à ce qu'un Français parle ainſi. Perſonne ne peut s'en plaindre. Mais qu'un Irlandais placé entre MM. Letourneur & Mercier, vienne nous dire impérieuſement;

périeuſement : » renverſez vos théâtres de Paris, » de Bruxelles, de la Haye, de Berlin, de Ma- » nheim, de Veniſe, de Varſovie, de Stokolm, » de Péterſbourg, &c. &c. C'eſt moi qui vous » l'ordonne de par MM. Mercier & Letourneur. » Ecoutez ces grands oracles & moi : nous en » ſavons plus à nous trois que toute votre nation » & que l'Europe entière. Il n'y a que Shakeſpear » qui ait connu la Tragédie ; *elle exiſte dans Sha-* » *keſpear, & dans Shakeſpear ſeul* : c'eſt ainſi » que MM. Mercier, Letourneur & moi nous » l'avons décidé, & il n'y a pas à en appeller: « enfin que l'on choiſiſſe l'Académie Françaiſe pour lui adreſſer un pareil diſcours; il n'était pas à craindre, ſans doute, que cette étrange miſſion proſpérât ; mais il faut conſerver, autant qu'il eſt poſſible, le ſouvenir de ces ſingularités monſtrueuſes, qui ſont un des caractères de notre ſiècle, & un monument de l'extravagance humaine.

Si quelque choſe eſt capable de diſſiper l'humeur que peut donner M. le Chevalier Rutlidge, c'eſt le Signor Baretti ; ce n'eſt pas qu'il n'en ait lui-même un peu; mais elle eſt gaye & bouffonne; ſon jargon moitié italien & moitié français eſt très-plaiſant, & ſes ſaillies, ſes turlupinades ſont divertiſſantes. On voit qu'il en veut beaucoup à M. de Voltaire ; mais il y a

de la bonhommie dans ſa malice. Il n'a pas d'ailleurs pour nos Auteurs un mépris auſſi brutal que MM. Mercier & Rutlidge. Seulement ils le traite comme nous traitons Shakeſpear. Il prétend qu'ils ne ſont bons que pour nous. Il va plus loin, il prétend qu'un Ecrivain n'eſt jamais bon que pour ſa nation. Il eſt hors de doute qu'il y a un grand nombre de beautés qui ne ſont ſenties que des Nationaux. Mais la fortune que les Grecs & les Latins ont faite dans tous les ſiècles; celle de l'Arioſte & du Taſſe parmi nous, celle enfin que nos bons Ecrivains, & ſur-tout nos Tragiques, ont faite dans l'Europe entière, oppoſent au Signor Baretti un argument qu'il aura quelque peine à détruire. Quand on jouera partout Shakeſpear, comme on joue partout Corneille, Racine & Voltaire, nous pourrons combattre à forces égales. Le Signor a bien quelqu'eſtime pour eux; mais ſi l'on veut ſavoir combien il leur préfére ſon Shakeſpear, on en peut juger par les traits ſuivans: » Corneille, Racine & » M. de Voltaire *lui même*, comme Poëte tra» gique, n'ont guères d'admirateurs plus ſin» cères que moi. *Je donnerais un doigt de ma main* » pour obtenir le pouvoir d'écrire une pièce » égale à celle de Cinna: *je dis ceci ſérieuſement.* » Mais faut-il dire le reſte? J'en donnerai deux

» pour obtenir la faculté d'inventer un caractère » qui égalât celui de Caliban dans la Tempête » de Shakeſpear.

C'eſt dommage que Caliban ne puiſſe pas entendre ce témoignage d'amour. Je ſuis sûr qu'il dirait au ſignor, comme à Stéphano : *je veux baiſer ton pied.*

» On ferait *un trop grand outrage* à la mémoire » de Shakeſpear, malgré tous ſes défauts, *ſi on* » *lui comparait M. de Voltaire.* Il eſt certain que » M. de Voltaire a moins de défauts dans ſes » pièces de théâtre que n'en a Shakeſpear. Pour » un que M. de Voltaire *puiſſe* avoir, Shakeſpear » en a cinquante, en a cent, en a deux cens, » ſi l'on veut. Je conviens de tout cela ſans » la moindre difficulté ; mais *je prétends qu'on* » *convienne auſſi que chaque beauté de Shakeſpear* » *vaut un très-grand nombre de beautés de M. de* » *Voltaire*, même des plus travaillées & des » mieux choiſies.

J'aime beaucoup le Signor Baretti ; car il m'a fort amuſé ; mais je ne peux pas pouſſer la complaiſance pour lui juſqu'à *convenir* de ce calcul de proportion.

Au reſte il commence, comme M. le Chevalier Rutlidge, par avancer que M. de Voltaire ne ſait pas l'anglais. Sa grande raiſon, c'eſt que M. de Voltaire qui a des relations en

Angleterre, n'a jamais écrit une seule lettre en anglais; & voici comme il le prouve.

» Mais comment sais-tu, me dira-t-on, qu'il » *n'ait* jamais écrit en anglais à aucune de ses » correspondances? T'es-tu tenu constamment » à son coude pendant cinquante ans? As-tu » vu tout ce qu'il leur a écrit depuis sa sortie » d'Angleterre? T'en a-t-il fait serment lui-» même? De grace, Messieurs, pas tant d'in-» terrogatoires. Ce chapitre-là, *je l'avons tout* » *par cœur*, comme dit la chanson; & je con-» nois M. de la Trimouille tout aussi bien que » le grand Dunois. J'ai donc l'honneur de vous » dire positivement, & *plus que positivement*, que » M. de Voltaire n'a jamais écrit une seule let-» tre en anglais depuis le jour qu'il se rembar-» qua pour la France, il y a cinquante ans. » Et il conclud: & *ordonnez à la Ramée qu'il nous apporte une bouteille.*

Je ne sais pas si le Signor Baretti est sor-cier; mais on conviendra que c'est un drôle de corps. Les Traducteurs de Shakespear ne trouveront peut-être pas que le Signor soit si drôle; car il dit tout net qu'*on ne saurait traduire Shakespear*. Tirez-vous-en, Messieurs, comme vous pourrez.

Le Signor veut absolument, tout comme

M. le Chevalier Rutlidge, que nous allions à Londres, que nous y paſſions pluſieurs années. » Apprenez cette langue, Meſſieurs les Fran- » çais, apprenez-la bien, vous dis-je, & ce » ſeul *farceur*, ce ſeul *hiſtrion barbare* vous payera » très-amplement de la peine.

C'eſt ici le moment d'apprécier ce raiſonnement tant répété, parce que c'eſt le ſeul dans cette cauſe qui ſoit un peu ſpécieux, & il ne l'eſt que pour ceux qui oublient le point de la queſtion.

Sans doute s'il s'agiſſait de juger le mérite intrinſéque de Shakeſpear, d'évaluer ce qu'il doit être pour des oreilles anglaiſes, de ſavoir à quel point la diction peut faire pardonner les défauts, il faudrait avoir une connaiſſance auſſi parfaite de la langue que ceux qui vont tous les jours au théâtre de Drurylane. Mais nos adverſaires s'efforcent ici de nous faire prendre le change, & il faut les ramener à la queſtion. Soyons de bonne foi. Perſonne ne s'eſt jamais aviſé ici de marquer le degré d'eſtime que les Anglais doivent à Shakeſpear. Perſonne, pas même ceux qui poſſédent le mieux l'anglais, n'a prétendu donner une juſte idée du mérite de ſon expreſſion. Que les Anglais le regardent comme un très-grand Ecri-

vain, ſoit, qui jamais leur a conteſté leur opinion ſur ce point ? Qui peut en être meilleur juge qu'eux ? Mais de quoi diſputons-nous ? L'avez-vous oublié ? Vous êtes abſolument ſortis de votre terrein où vous deviez reſter. Vous êtes venus nous dire que notre ſyſtême dramatique ne valait rien, que nos Tragédies étaient *froides, languiſſantes & ridicules*, que celles de Shakeſpear au contraire, pour les caractères, l'intérêt, l'action, l'illuſion théâtrale, l'effet, étaient *le vrai modèle de l'art*, qu'il avait *créé l'art*, que *la Tragédie n'exiſtait que chez lui*, que *la force de la nature n'exiſtait que chez lui*. Pour nous ramener à cette nature, vous avez traduit Shakeſpear, vous avez prétendu le donner *tel qu'il eſt*. Vous avez donc cru nous mettre à portée de juger le *modèle* que vous nous propoſiez ; & aujourd'hui vous nous diſputez le droit d'avoir un avis ! mais accordez-vous donc avec vous-même, & tirez-vous s'il eſt poſſible d'une contradiction auſſi palpable & auſſi maladroite. Si l'on ne peut connaître Shakeſpear qu'en Angleterre, pourquoi l'avez-vous traduit ? Si au contraire votre traduction ſuffit pour nous faire ſentir la ſupériorité de la Tragédie anglaiſe à la nôtre, nous voilà en droit de les comparer toutes deux, même ſur une ſimple verſion, même ſans entendre un

mot d'anglais. A plus forte raiſon, ceux qui ont quelque connaiſſance de cette langue, ceux qui peuvent lire Shakeſpear lui-même aſſez pour faire voir les fautes de ſes Traducteurs, ſont-ils autoriſés à diſcuter celles de l'original. Les fineſſes du langage, l'énergie de la diction n'auront pour juges, ſi vous voulez, que les Anglais. Mais pour les caractères, les dialogues, l'action, les moyens, nous en ſommes tous juges. Car dans quelque langue que ce ſoit, tout cela doit être raiſonnable. Le bon-ſens eſt de toutes les langues, & quand, Shakeſpear à la main, le traduiſant vers par vers, ligne par ligne, je puis prouver qu'il péche à tout moment contre le bon-ſens, vous n'avez rien à me reprocher. Son ſtyle vous fait excuſer ſes fautes, ſoit; je les excuſe auſſi, ſi vous le voulez, en faveur de quelques beautés; car ſes fautes ne me font rien, du moment où vous ne les érigerez pas en modèles. Mais ces fautes, vous les admirez, vous vous moquez des *ſots* qui ne les *admirent* pas; ce que nous appellons *barbarie*, vous l'appellez *naturel*. Alors il en faut revenir à l'examen. Puiſque vous voulez que nous imitions Shakeſpear, il s'agit de voir ce qu'il peut être pour nous, & ſi vous niez ce droit que nous avons, vous tombez en contradiction avec vous-mêmes,

& vous montrez évidemment ou l'embarras, ou la mauvaise foi de ceux qui étant convaincus, & n'ayant rien à répliquer, vous disputent le droit d'avoir raison.

En appliquant ces principes, j'ose affirmer que tout ce que j'ai cru devoir blâmer dans Shakespear est mauvais partout, fût-il écrit dans la langue des Anges. Pourquoi ! c'est que rien de ce qui est faux ne peut être bon. Le Signor Baretti & Mde de Montagu conviennent que Shakespear est souvent *plein d'affectation & de recherche*; & qu'y a-t-il de pis que le mêlange de l'affectation & de la grossiéreté ? Mais d'un autre côté ils nous reprochent que *nos vers alexandrins, nos hémistiches, nos rimes ne sont pas dans la nature.* Je réponds: non, sans doute; mais vous-mêmes, quand vous voulez excuser les défauts de vraisemblance de votre Poëte dans la violation des unités, vous nous répondez hardiment que personne n'est dupe de cette vraisemblance, qu'on sait très-bien qu'une salle de spectacle n'est pas le Sénat de Rome, & que Lekain n'est pas Catilina. Vous avouez donc vous-même que tous les arts, même encore grossiers, sont fondés sur des données, sur des conventions, & si ces conventions tendent à mon plaisir, pourquoi voulez-vous que je m'en prive ? Si

les vers flattent mon oreille, ſans rien ôter à la juſteſſe des idées & au naturel des ſentimens, n'ai-je pas plus d'un plaiſir à la fois ? Et quel eſt donc l'objet des beaux arts, ſi ce n'eſt de plaire à la fois aux ſens, à l'imagination & à l'ame ? Quand Mérope dit en regardant le jeune-homme qu'on lui amène :

Il me rappelle Egiſte : Egiſte eſt de ſon âge,
Peut-être comme lui de rivage en rivage,
Inconnu, fugitif, & partout rebuté,
Il ſouffre le mépris qui ſuit la pauvreté, &c.

Quand Ariane dit à Théſée :

Plus de reſſentiment de ton crime paſſé ;
Tu n'a qu'à dire un mot, ce crime eſt effacé ;
Tu le vois, c'en eſt fait, je n'ai plus de colère, &c.

Quand Bérénice s'écrie ;

Dans un mois, dans un an, comment ſouffrirons-nous
Seigneur, que tant de mers me ſéparent de vous ?
Que le jour recommence & que le jour finiſſe
Sans que jamais Titus puiſſe voir Bérénice ?
Sans que de tout le jour je puiſſe voir Titus ?

La nature a-t-elle un autre langage ? & *le vers alexandrin*, *la rime* & *l'hémiſtiche* ôtent-ils quelque choſe à la vérité, en y joignant le charme de l'harmonie ! mais quand Céſar dit, ſans *hémiſtiche* & ſans *rime* : *le danger ſait bien que je ſuis*

plus dangereux que lui. Nous naquîmes tous deux d'une même portée le même jour ; mais je ſuis l'aîné & le plus terrible ; quand Othello & tous les héros de Shakeſpear tiennent à tout moment ce langage de Capitan de taverne, c'eſt alors que l'on peut dire hardiment, ce n'eſt pas-là la nature; car il eſt impoſſible que jamais Céſar ait parlé ainſi. La vérité eſt dans des vers naturels, & le menſonge eſt dans la proſe inſenſée.

Ne nous impoſez donc plus l'obligation d'aller vivre à Londres & de nous naturaliſer anglais pour avoir quelque idée de Shakeſpear. Ce qu'il a de raiſonnable, de touchant, d'énergique ſera ſenti à Paris comme à Londres, & à Rome comme à Paris. On en peut juger par les morceaux choiſis que j'ai rapportés. Quand Brutus, le poignard ſanglant à la main, dit au peuple : » Céſar fut vaillant, » je l'honore. Il fut fortuné : je me réjouis de » ſes ſuccès. Il m'aimait : je le pleure. Mais il » fut ambitieux : je l'ai tué. Cela eſt beau dans toutes les langues, dans le français de M. Letourneur, comme dans l'anglais de Shakeſpear, & pour le ſentir, faut-il avoir étudié à Oxford, & fréquenté Coventgarden ?

Le Signor Baretti félicite Shakeſpear d'avoir *plu à la canaille. C'eſt-là*, dit-il, *un miracle au-*

Digitized by Google

glais. Il ajoute que bientôt Racine & Corneille *seront rélégués dans les bibliothèques*, & pour prédire la chûte prochaine de notre théâtre, il s'autorise de ce que disait M. de Voltaire, il y a trente ans, que l'on quittait la scène française pour les farces italiennes, & Bajazet pour les Fêtes Vénitiennes. Pour ce qui est du dernier article, les faits font une réponse péremptoire. Jamais le Théâtre français n'a été, à beaucoup près, suivi avec tant d'affluence, & ce qui le prouve sans réplique, c'est que les revenus des Comédiens depuis vingt ans sont triplés. A l'égard du *miracle anglais* qu'a fait Shakespear en *plaisant à la canaille*, c'est un miracle qui ne convertira personne en France, parmi ceux qui aiment les Beaux Arts. Ils savent que ces Arts n'ont pas été inventés pour *la canaille*, & il faut qu'une cause soit bien désespérée pour qu'on en soit réduit à regarder comme un *miracle* dans un Poëte dramatique, d'avoir *plu à la canaille*.

Il y a loin des turlupinades du Signor Baretti aux lumières & à l'érudition de Mde de Montagu. Son ouvrage renferme des idées saines sur l'art, que personne n'a contestées, des critiques très-judicieuses sur les Tragédies de Corneille, critiques qui ont été faites plus d'une fois en France. Mais la supériorité du

mérite de Shakeſpear & du Théâtre Anglais, n'y eſt point du tout démontrée. Ce qu'on peut accorder à Mde de Montagu ne fait rien à la queſtion, & le reſte n'offre que des ſuppoſitions gratuites & des préventions nationales dont on voit avec peine que Mde de Montagu, toute éclairée qu'elle eſt, n'a pas pu ſe dépouiller.

» Les Poëtes français s'arrogent une ſupé-» riorité ſur Shakeſpear, à raiſon de leur at-» tachement conſtant aux unités de temps & » de lieu établies par Ariſtote.

Les Poëtes français en obſervant les unités ont cru ſuivre une règle de bon ſens; qu'elle ſoit d'Ariſtote, ou d'un autre, il importe peu; mais s'ils n'avaient que cette *ſupériorité* ſur Shakeſpear, ils n'en ſeraient pas très-fiers.

» Les Pièces de Shakeſpear (dit Mde de » Montagu en les oppoſant aux Pièces Grec-» ques) devaient être jouées dans une miſéra-» ble auberge devant une aſſemblée qui n'a-» vait pas la moindre idée de littérature, & qui » ſortait à peine de la barbarie.

C'eſt préciſément pour cela, Madame, que ces Pièces devaient être le plus ſouvent dignes de cette *miſérable auberge* & de *l'aſſemblée à demi-barbare* qui la rempliſſait. Sans doute ſon mérite n'en eſt que plus grand, quand il s'é-

lève au-dessus de cette *barbarie*, & c'est ce qui fonde les éloges que l'on donne à son génie. Mais ses Apologistes qui comme vous, Madame, croyent avoir répondu aux reproches qu'on lui fait, quand ils ont rappellé dans quel temps & pour qui il écrivait, ne s'apperçoivent pas qu'ils nous donnent gain de cause. Leur réponse & la vôtre serait fort bonne, si ne voulant voir que ses défauts, nous contestions son mérite. Mais nous répétons pour la centième fois que personne ne le conteste; que ses nombreux défauts ne détruisent pas à nos yeux les beautés réelles qu'il peut avoir. Nous concluons seulement de ce que vous nous dites qu'il se conformait à la grossiéreté & à l'ignorance de son siècle, que cette grossiéreté & cette ignorance ne peuvent pas servir de *modèles* à la politesse du nôtre; qu'il n'a point *créé l'art*, puisqu'il n'en fallait pas pour ses spectateurs, & qu'il était lui-même infiniment éloigné de le connaître; qu'il y a une contradiction manifeste à nous donner sans cesse des motifs d'excuse pour des objets d'admiration; qu'il est difficile d'excuser & d'admirer la même chose, & que, si nous vous accordons l'un, nous devons nécessairement vous refuser l'autre. Enfin nous vous prions de permettre qu'une *auberge* ne soit pas

Digitized by Google

le modèle de notre Théâtre, & que la *barbarie* ne nous enſeigne pas l'Art dramatique.

» En copiant la nature telle qu'il l'a trou-
» vée dans la multitude des états de la vie
» humaine, il a peint d'après un original dont
» il eſt rare que les Gens de lettres ayent beau-
» coup de connaiſſance. Ils apperçoivent que
» ſes portraits ne ſont pas tirés de l'école
» Grecque ou Romaine, & voyant qu'ils ne
» reſſemblent point à ces illuſtres modèles qu'ils
» conſervent dans leurs ſavantes Académies, ils
» ne daignent pas examiner s'ils reſſemblent aux
» perſonnages vivans ſur leſquels ils ont été
» faits.

Non, Madame. Les Gens de lettres ne ſont ni ſi injuſtes, ni ſi déraiſonnables. Quoiqu'ils n'ayent pas vécu avec Caliban ni avec les foſſoyeurs de Dannemarc, ils ſavent que l'on peut peindre tous les états de la vie. Molière en a peint beaucoup. Les Gens de lettres *examinent* ſeulement ſi tous les objets méritent indifféremment d'être peints, ſi les convenances naturelles ſont obſervées dans la réunion de ces objets, ſi leur peinture eſt agréable ou intéreſſante, enfin ſi elle eſt vraie. Voilà ce qu'on peut *examiner*, ſans conſulter *les portraits de l'école Grecque & Romaine*, & cet examen, il faut l'avouer, n'eſt pas favorable à votre

Poëte. Il en réſulte qu'il a peint très-ſouvent ce qui ne méritait pas de l'être, qu'il a très-ſouvent aſſemblé des objets qu'il ne fallait pas montrer enſemble ; enfin que très-ſouvent ſa peinture eſt très-infidelle, & n'eſt rien qu'une fantaiſie biſarre, une caricature informe. Voilà ce que prouvent les nombreuſes citations tirées ſeulement de deux pièces, & ce que prouvent les trente-ſix Drames de Shakeſpear à toutes les pages.

» Il eſt ridicule de faire valoir de petites » perfections acceſſoires, lorſque la partie » principale, la conſtitution même du tout » eſt défectueuſe. C'eſt cependant ſur ce fon» dement frivole que les Auteurs Français éta» bliſſent toutes leurs prétentions à la ſupériorité » dans le genre dramatique.

Au contraire, nous recommandons ſans ceſſe la perfection de l'enſemble. Il eſt convenu parmi nous que les plus grandes beautés de détail, les plus heureux *acceſſoires* ne font pas une pièce. Nous voulons un tout régulier & ſoutenu, la vraiſemblance avec l'intérêt, & l'action avec le ſtyle. C'eſt demander beaucoup, & demander ce qu'on obtient rarement. Mais cela prouve du moins que Mde de Montagu nous fait dire & penſer le contraire de ce que nous diſons & penſons,

» Les déclamations pompeuſes du Théâtre » Français ne ſont que de vaines amplifications » de Rhétorique.

Le déclamations & les amplifications en tout genre ſont ici mépriſées, comme partout où il y a du bon-ſens & du goût. Mde de Montagu tire tous ſes exemples de Corneille, & quelquefois même de ſes plus mauvaiſes Pièces. Elle démontre très-bien que Corneille eſt ſouvent hors de la nature. Cela pourrait embarraſſer ceux qui ſe ſont fait une réligion de conſacrer juſqu'aux défauts de Corneille; mais comme des gens de meilleure foi & d'un meilleur eſprit ne les ont pas diſſimulés, ces mêmes hommes répondront à Mde de Montagu, d'abord, qu'il ne fallait pas citer Clitandre, Œdipe & Agéſilas, parce qu'il ne faut pas attaquer ce que perſonne ne défend, & qu'on n'a point agi ainſi avec Shakeſpear dont on n'a cité que les meilleures Pièces; enſuite, que quoique Corneille lui ſoit infiniment ſupérieur pour avoir connu la régularité de l'enſemble, les belles proportions du drame, & l'art de conduire une Pièce; quoiqu'il l'emporte de beaucoup ſur lui par le nombre & le genre même de ſes beautés, qui ſont du premier ordre; quoiqu'il ait beaucoup moins de défauts & d'une nature bien moins repouſſante;

repouſſante ; cependant ceux qui reconnaiſſent avec le plus de plaiſir tout ce que lui doivent la langue & le théâtre, & tout ce que ſon génie avait d'éminent & de ſublîme, avouent en même temps que ſes Ouvrages ſont des modèles beaucoup moins parfaits que ceux de Racine & de M. de Voltaire, que Corneille eſt en effet, comme le dit Mde de Montagu, ſouvent hors de la nature, mais que Racine & M. de Voltaire ne s'en éloignent preſque jamais ; & que ces deux grands hommes ont produit environ une vingtaine de chefs-d'œuvres, qui ſont, ſans contredit, ce que l'eſprit humain a enfanté de plus beau dans le genre dramatique.

» L'expérience nous apprend que les plaintes » inarticulées & les convulſions involontaires » d'une créature à l'agonie, nous touchent » beaucoup plus que la deſcription la plus élo- » quente & la mieux travaillée de ſon état, » rendue dans les termes les plus expreſſifs. »

C'eſt avec ce ſophiſme rebattu que l'on ſubſtitue la choſe imitée au talent & au plaiſir de l'imitation, & qu'on détruit tous les Arts. La réponſe eſt très-facile ; c'eſt que perſonne ne va voir au théâtre une *créature à l'agonie* ; car cette vue produirait une impreſſion déſagréable & pénible, qu'on repouſſerait auſſitôt,

& l'on va chercher au théâtre une émotion qui plaiſe. Cette réponſe eſt juſqu'ici demeurée ſans réplique pour ceux qui ne préférent pas la Grève à la Tragédie.

Mde de Montagu rappelle cette belle ſcène d'Œdipe chargeant d'imprécations ſon fils, Polinice, ſcène dans laquelle la ſainteté du pouvoir paternel & du devoir filial eſt ſi pathétiquement exprimée. Elle préfére ces paroles du roi Lear, qui maudit la poſtérité de ſa fille ingrate : » Puiſſe-» t'elle ſentir combien la douleur d'avoir un » enfant ingrat eſt plus tranchante que la dent » d'un ſerpent ! » On a vu cette ſcène d'Œdipe dans l'Eſſai ſur les trois Tragiques Grecs. Le Lecteur peut juger.

Je crois avoir ſuffiſamment répondu aux détracteurs de notre Théâtre, & conduit la queſtion au point où tout lecteur impartial peut la décider. On a tant reproché a M. de Voltaire de n'avoir fait qu'effleurer cette matière, que j'ai voulu en la traitant ne laiſſer aucun ſubterfuge à la mauvaiſe foi, & j'ai préféré l'inconvénient de citer trop, qui ne pouvait nuire qu'à moi, à celui de citer trop peu, qui pouvait nuire à ma cauſe. Dans l'impoſſibilité de me répondre, je ne doute pas que mes Adverſaires n'ayent recours à cette étrange imputation qu'eux ſeuls étaient capa-

Digitized by Google

bles d'inventer contre moi, celle d'être l'*ennemi des grands Hommes*, parce que j'ai préféré Homère & Virgile à Camoëns & au Dante, le Taſſe à Milton, & Racine à Shakeſpéar. Ceux qui ont injurié groſſiérement les Corneille, les Racine, les Voltaire, ont accuſé le défenſeur de ces grands Hommes d'être *l'ennemi des grands Hommes!* tant l'eſprit de parti ôte non-ſeulement toute raiſon, mais encore toute pudeur.

Eh! que m'a fait à moi Shakeſpear? Qu'importe pour l'homme ſenſé & véridique que les meilleures Tragédies viennent de Paris, de Londres ou de Pekin! je ſuis fort loin de trouver à redire à la vénération des Anglais pour leur Poëte. Ils ſont faits pour excuſer ſes défauts & pour ſentir ſes beautés plus que les autres peuples. On peut même, ſans partager leur enthouſiaſme excluſif, rendre juſtice au talent de Shakeſpear, qui l'éleva plus d'une fois au-deſſus de ſon ſiècle, & qui l'a fait vivre juſques dans le nôtre. Je n'admirerai point cette prétendue force d'invention, qu'on ſuppoſe très-gratuitement à un homme qui n'a fait que mettre en dialogue toute l'hiſtoire de ſon pays, & arranger en ſcènes les romans de ſon temps. Mais je lui reconnaîtrai le mérite de placer toujours ſes perſonnages en action,

Digitized by Google

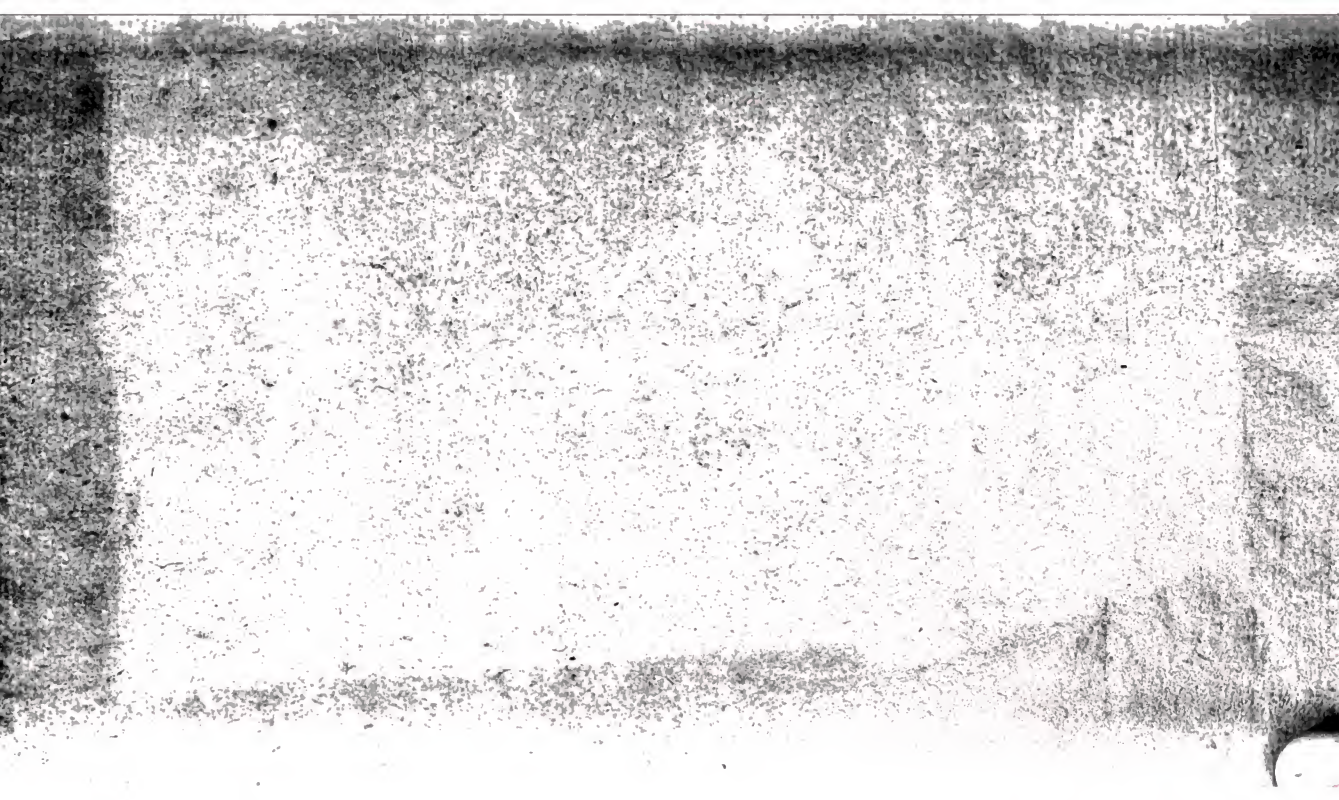
quoique ſouvent aux dépens de la vraiſemblance & des bienſéances ; j'applaudirai à une ſorte d'énergie brute & ſauvage qui plaît quelquefois malgré ſes écarts, & au mouvement de ſes pièces qui attachent du moins la curioſité. Mais quand des Français qui ont quelque teinture des Lettres nous le préſenteront pour modèle, je ne croirai jamais qu'ils ſoient de bonne foi. Je ne verrai dans ces paradoxes qu'une réſolution déſeſpérée de rabaiſſer des chefs-d'œuvre qu'on ne peut pas égaler ; je n'y verrai que la haine réfléchie du beau & du vrai, née d'un ſentiment amer d'envie & d'impuiſſance. J'en éprouve un bien doux en finiſſant, c'eſt que j'ai défendu la gloire de mon pays en défendant la vérité contre ces calomniateurs des Arts, qui voudraient amener Bedlam & Tyburn ſur la ſcène Françaiſe, & élever des huttes de ſauvages autour de la colonnade du Louvre.

Fin du Tome premier.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google